CONTES ARABES TRADUITS PAR J.-J. MARCEL



frontispice ; 1 - 3 Portraits pp. 16-17, 234
gravures : en face du titre
+ pp. 63, 234.

XX. — ZOMROUK.



Safyéh fut récompensée de ses aveux trop naïfs et trop sincères par trois coups mortels. (p. 150)

CONTES

DU

CHEYKH ÈL-MOHDY,

TRADUITS DE L'ARABE

D'APRÈS LE MANUSCRIT ORIGINAL

PAR

J.-J. MARCEL,

ORIENTALISTE, CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION-D'HONNEUR, ANCIEN DIRECTEUR-GÉNÉRAL DE L'IMPRIMERIE NATIONALE EN ÉGYPTE ET DE L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE A PARIS, ANCIEN PROFESSEUR SUPPLÉANT DES LANGUES ORIENTALES AU COLLÉGE ROYAL DE FRANCE, MEMBRE DE LA COMMISSION DES SCIENCES ET ARTS D'ÉGYPTE, DU CONSEIL DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS, DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE CALCUTTA, DE L'ACADÉMIE ROYALE DE CAEN, ETC.

TOME TROISIÈME.



PARIS

IMPRIMERIE DE HENRI DUPUY,

RUE DE LA MONNAIE, N. 11.

1835



Final du manuscrit.

AVIS

DES ÉDITEURS.

La plupart des souscripteurs de ces CONTES nous ont témoigné le regret de voir se perdre et disparaître dans l'océan paperassier des prospectus banaux d'éditeurs ou de libraires, la petite *Notice littéraire* insérée dans celui que nous avons publié en commençant cette édition; nous croyons donc devoir remplir leurs désirs en la reproduisant comme partie intégrante de l'ouvrage lui-même, et comme *Dissertation préliminaire*, en tête de ce troisième et dernier volume.

—

La littérature orientale a été pendant long-temps entièrement inconnue à notre Europe : les savans de nos contrées occidentales, si ignorantes au moyen-âge, ne virent, à la renaissance des lettres, rien au-delà des langues latine et grecque; pour eux rien n'existait en poésie hors d'Homère et de Virgile, de Pindare et d'Horace, d'Anacréon et de Tibulle; en élo-

quence, hors de Démosthènes et de Cicéron; en histoire, hors d'Hérodote, de Thucydide et de Tite-Live ou de Tacite.

Et cependant, en ces divers genres, quels trésors inappréciables renfermaient, à leur insu, ces langues orientales dont les voyages asiatiques des cordeliers Plan-Carpin [1] et Rubruquis [2], du Vénitien Marco-Polo [3], de l'Anglais Mandeville [4], avaient fait soupçonner l'existence dès le treizème siècle; en présence desquelles les guerres réitérées des Croisades avaient mis plusieurs fois, sur les champs de bataille de Syrie et d'Égypte, nos fanatiques et ignorans évêques, et nos barons belliqueux plus ignares encore!

Nos Croisés étaient les barbares de ce

[1] Légat apostolique envoyé en 1246 par le pape Innocent IV auprès du khan des Tartares.

[2] Envoyé de Syrie en Tartarie par Louis IX, l'an 1253.

[3] Négociant; il commença ses voyages en 1272.

[4] Chevalier et professeur de médecine, en 1332.

temps-là, et les comtes de Tripoli qui, comme *nobles homs*, se vantaient de ne pas savoir lire, ayant entre leurs mains l'illustre *Sady*, le plus célèbre littérateur de l'Orient [1], que les hasards de la guerre avaient rendu leur prisonnier, ne trouvèrent autre chose à en faire que de l'envoyer travailler en esclave au creusement des fossés de la ville [2].

Lorsqu'on commença, après les premiers temps de barbarie, à accorder dans nos écoles quelque attention aux langues orientales [3], le premier, le seul but, fut alors celui de former des missionnaires pour propager la foi du Christ parmi les

[1] Voyez dans ce troisième volume la XXXIII[e] note supplémentaire.

[2] Voyez cette anecdote, racontée par *Sady* lui-même, dans le premier volume de ces Contes, pages 171 et 172.

[3] A Rome et à Paris, d'après le décret du concile de Vienne tenu en 1311 et 1312, sous le pontificat de Clément V, siégeant à Avignon, et du règne de Philippe IV, dit *le Bel*.

Infidèles; et cette direction unique des études de l'hébreu et de l'arabe était tellement circonscrite, que ceux qui étaient soupçonnés de se livrer sans cette détermination précise à des travaux sur l'une ou l'autre de ces langues, étaient accusés, les uns de judaïsme, les autres de penchant secret pour le mahométisme : de ces accusations au bûcher, en ce temps-là, il n'y avait pas loin.

L'étude des langues orientales fut donc loin d'être encouragée à cette époque; et plus tard, dans de meilleurs temps, sous François I[er]; puis, au siècle même tant vanté de Louis XIV, elle n'eut encore qu'une tendance théologique. Ce n'est que depuis un demi-siècle que la carrière, à peine effleurée jusqu'alors, s'est agrandie, et qu'on a pu s'apercevoir de la richesse de la mine qu'elle présentait à exploiter.

Dès-lors les orientalistes, d'abord isolés

et intimidés par les préventions qu'ils redoutaient, puis, plus nombreux et plus zélés, ont cherché à mettre en évidence sur l'horizon du monde littéraire européen, ces beaux monumens de poésie, d'histoire et d'éloquence qui leur apparaissaient dans l'Orient : les extraits, les traductions, puis les éditions des écrivains arabes et persans reçurent successivement un accueil favorable : l'on put ainsi se convaincre de plus en plus que les muses grecques et romaines n'avaient pas à elles seules le privilége exclusif du monopole scientifique et littéraire, et que les muses de l'Orient réclamaient avec un droit évident le partage de ce domaine usurpé par leurs sœurs.

Je dois pourtant avouer que les premiers pas de cette revendication d'héritage furent faits dans l'opinion européenne, non par des poëtes sublimes ou

par des narrateurs éloquens, non par des historiens ou des géographes que rendaient importans soit l'étendue de leurs récits, soit l'exactitude de leurs documens; mais, je rougis presque de le dire, cet avantage était réservé à de simples *Contes arabes*. LES MILLE ET UNE NUITS, rapportées de l'Orient, et traduites ou plutôt extraites par Ant. Galland [1], ont les premières appris, au commencement du dix-huitième siècle, qu'il existait chez les Arabes une littérature, et même une littérature agréable.

Au reste peut-être aucune autre publication n'aurait pu être mieux choisie pour donner une idée de l'esprit général qui règne dans toute la littérature orientale.

On savait, il est vrai, depuis long-temps que la Fable et l'Apologue tiraient leur origine de l'Orient et que le pauvre Ésope

[1] Professeur de langue arabe au Collége royal de France, de 1709 à 1715.

n'était qu'un traducteur pseudonyme; mais si les peuples de ces contrées étaient reconnus comme *fabliers*, ils n'étaient pas encore signalés comme *conteurs*, et cependant la même cause, qui y avait fait naître *l'apologue*, avait dû y naturaliser *le conte:* puisqu'il n'est presque toujours qu'une véritable *fable*, dessinée sur une plus grande échelle, tant pour le plan que pour les détails, mais tendant au même but, à instruire, en déguisant l'aridité du précepte.

. . . .

Aux Cours de l'Orient, la Vérité craintive
N'osait paraître nue, en sa beauté native :
Honteux de s'y montrer au milieu des flatteurs,
Ses austères attraits se voilèrent de fleurs;
D'aimables fictions lui prêtant l'assistance,
L'Apologue et le Conte alors prirent naissance;
Leur manteau déguisant ses utiles leçons,
Elle put jusqu'aux Rois parvenir sans soupçons,
Se faire accueillir d'eux, réussir à leur plaire,
Et, sans blesser leurs yeux, leur offrir sa lumière.

. . . .

(*Fragment.*)

La publication de ces contes arabes qui

révélaient aux lecteurs français un genre de compositions orientales qu'ils étaient loin de soupçonner, fit révolution dans les esprits, et ils eurent dès-lors une vogue qui dure encore.

Cette vogue, devenue populaire, fut telle, que les amateurs de lecture ne voulaient plus que des contes orientaux; profitant de ce goût général, Petis de Lacroix[1] ne tarda pas à publier sa traduction des *Contes persans*. Mais ni l'un ni l'autre traducteurs ne suffisaient encore, tant les besoins du public semblaient exigeans sur ce point; les libraires allaient chez les auteurs de ce temps-là, leur disant: « Faites-moi des *Contes orientaux*, » comme depuis ils ont dit: « Faites-moi » du *Walter Scott* ou du *Château-* » *briand*. »

[1] Professeur au Collége royal de France, de 1692 à 1713, et secrétaire-interprète du roi pour les langues orientales.

L'avocat Gueulette, romancier infatigable et pourvoyeur habituel des libraires, se chargea de les satisfaire. Étranger aux langues orientales, il ne pouvait traduire : il compila ou inventa; de-là cette nuée de contes prétendus orientaux, dont la littérature, ou plutôt la librairie, fut inondée : *Contes mogols*, *Contes tartares*, *Contes turks*, *Contes indiens*, *Contes chinois*, et même *Contes péruviens*, tous taillés sur le patron obligé des *Mille et une Nuits* et des *Mille et un Jours*, et se nommant en conséquence *les Mille et une Soirées*, *les Mille et une Heures*, *les Mille et un Quarts-d'Heure*, *les Cinq cents Matinées*, etc., etc.

Cette multiplicité indigeste gâta, comme on dit, le métier, et rendit éphémère le succès obtenu, dans leur nouveauté, par les premières contrefaçons *du genre* ; l'engouement du public se changea avec rai-

son en dégoût pour ces productions futiles, dépourvues d'intérêt, de couleur, et surtout d'originalité: autant valait-il lire tout bonnement les contes de fées de Perrault et de madame d'Aunoy. Les produits de la manufacture *Gueulette et compagnie* passèrent bientôt du libraire à l'épicier; cette déconfiture de spéculations purement mercantiles n'était que justice.

Mais une défaveur semblable n'a pas atteint les véritables CONTES ORIENTAUX, c'est-à-dire *les Mille et une Nuits* de Galland [1], et *les Mille et un Jours* de Petis de Lacroix : leur vogue est toujours la même, et probablement elle ne passera pas [2].

[1] La Harpe, qu'on n'accusera certainement pas d'avoir été la dupe de son exaltation en matière de critique, et dont l'enthousiasme difficile à exciter forme un assez beau témoignage en faveur d'un livre, relisait tous les ans *les Mille et une Nuits,* et atteste qu'il ne les relisait jamais sans y prendre un plaisir nouveau.

[2] Les quatre éditions simultanées, faites les années dernières, en sont une preuve suffisante.

Cependant, non-seulement on regardait ces contes comme les seules productions de littérature légère que nous eussent transmis les anciens Arabes; mais on se persuadait encore que les Arabes d'à-présent, moins lettrés que leurs ancêtres, étaient incapables de s'exercer dans la même carrière, et d'y lutter avec quelque avantage.

Combien cette prévention était mal fondée! Mon séjour en Égypte et la connaissance que j'ai pu acquérir des langues de l'Orient, m'ont eu bientôt convaincu que les littérateurs arabes d'à-présent ne sont peut-être pas inférieurs aux anciens littérateurs orientaux.

Déjà j'avais trouvé au Kaire, il y a plus de trente ans, un poëte, *Nykoulâ Nassyf él-Beyrouty*, que j'y ai connu intimement, et dont les poésies, à en juger par une de ses odes dont j'ai cru devoir publier la

traduction littérale [1], ne paraîtraient pas au-dessous de celles des meilleurs temps de la littérature arabe.

Un historien, *Abd-êrrahmân Efſendy* [2], a décrit, pendant notre séjour au

[1] Cette ode célèbre *la Conquête de l'Égypte par les Français*. Voyez la traduction, avec un *fac-simile* de l'ode autographe elle-même, dans la troisième livraison de l'*Histoire scientifique et militaire de l'Expédition française en Égypte*, publiée chez *Denain*, libraire, rue Vivienne, n. 16, 12 vol. in-8, et Atlas in-4°.

Ce poëte était fils de *Yousouf êl-Tourk êl-Istanbouly* : il était natif de la ville de Beyrout, en Syrie.

Depuis mon retour en France, j'ai pu y faire l'acquisition d'un beau manuscrit in-4° rapporté d'Égypte, et contenant le *Dyouân*, ou Recueil complet des poésies qu'il a composées. La copie de ce manuscrit a été terminée le 14 du mois de *Dou-l-hagéh* de l'an 1241 de l'hégire, correspondant au 20 juillet 1826, et le copiste prend le titre *d'un des amis particuliers de l'auteur*.

J'ai l'intention de traduire et de publier par la suite quelques-unes de ces poésies, presque toutes de circonstance et ayant rapport à quelque événement historique.

[2] Tel est le nom que prend cet historien en tête de son ouvrage : c'est le même que nous avons connu au Kaire sous le nom du Cheykh *Abd-êrrahmân êl-Gabarty*, ou *êl-Djebârty*, et qui plaisantant avec notre excellent ami et collègue Amédée Jaubert, maintenant membre de l'Institut, et professeur de langue turke à l'École spéciale des langues orien-

Kaire qu'il habitait alors, les événemens qui s'y sont passés, sous ses yeux, pendant l'époque entière de l'expédition française. Son ouvrage, traduit d'arabe en turk par ordre du Sultan de Constantinople, et dont nous possédons une traduction française manuscrite [1], me paraît prouver bien évidemment que les écrivains arabes modernes n'ont pas dégénéré du style pittoresque et intéressant de leurs prédécesseurs [2].

Enfin je ne sais si l'on me jugera aveu-

tales vivantes, prétendait être non-seulement son homonyme, mais pout-être encore un peu son parent.

Voyez la CI^e^ note supplémentaire à la fin de ce volume.

[1] Je viens d'apprendre que cette traduction française, déposée au dépôt général de la guerre par M. le comte Guilleminot, avait été faite pour lui sur la version turke, par M. Alexandre Cardin, petit-fils du célèbre Cardoune, jeune orientaliste du plus grand mérite, attaché alors à l'ambassade française de Constantinople, et depuis drogman-chancelier du consulat général en Égypte.

[2] Plusieurs morceaux de ce document précieux pour l'histoire ont été extraits et insérés dans l'*Histoire scientifique et militaire de l'Expédition française en Égypte* citée ci-dessus.

glé par cette prévention favorable avec laquelle les traducteurs en général *épousent* la composition originale qu'ils font passer d'une langue étrangère en leur langue; mais il me semble que les *Contes arabes du Cheykh él-Mohdy*, dont le lecteur a vu déjà les deux premières parties, et dont la troisième et dernière partie va être mise sous ses yeux dans ce volume, production originale d'un contemporain bien connu de quiconque a fait partie de l'expédition française en Egypte, peuvent être, sans trop de partialité, regardés comme une nouvelle preuve que de nos jours la littérature est loin d'être négligée dans l'Orient.

Les traducteurs d'ouvrages étrangers ne manquent jamais, dans leurs préfaces ou leurs prospectus, de s'étendre en éloges longs et souvent emphatiques sur les auteurs dont ils ont jugé à propos traduire les écrits; je n'ai pas cru convenable

de suivre cet exemple : *le lecteur verra bien*, ou plutôt, certes, *il a déjà dû voir*, par la lecture des deux premiers volumes, si j'ai eu un double tort, d'abord de prendre à la lecture des CONTES DU CHEYKH ÈL-MOHDY un grand plaisir, puis de croire que je pouvais faire jouir d'un plaisir pareil les lecteurs français en publiant ma traduction.

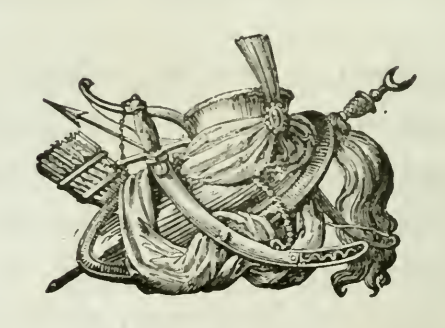
—

J'ajouterai encore ici seulement un mot relativement aux notes supplémentaires qui complètent ce troisième volume. Ces notes, composées en grande partie d'éclaircissemens nécessaires sur les mœurs et les croyances de l'Orient, offriront en outre des documens historiques peu ou point connus, et des anecdotes que j'ai extraites de mes *Mémoires*, maintenant *inédits* et devant probablement l'être tou-

jours, sur la mémorable expédition d'Égypte, expédition à laquelle je serai toujours glorieux d'avoir été appelé, malgré ma grande jeunesse [1], par le HÉROS dont le nom est au-dessus de tout éloge.

[1] J'avais alors vingt ans seulement.

J.-J. M.





XXIV. — MOURAD-BEY.



Cheykh êl-Beled, souverain de l'Égypte avant
l'expédition française;
Prince du Sayd sous la suzeraineté de la République :
Mort le 8 Dou-l-hagéh 1215 de l'hégire (22 avril 1801).

XXV. — MOHAMMED-ALY.



Pachâ, Vice-Roi, maintenant régnant
en Egypte et en Syrie.

SÉANCES
DU MÔRISTÂN,
OU RÉVÉLATIONS
DE L'HOPITAL DES FOUS DU KAIRE;

RECUEILLIES ET RÉDIGÉES

PAR ABD-ÊRRAHMAN ÊL-ISKANDERANY.

Continuation du Récit fait par Abd-êrrahmân de son séjour au Môristân.

Nous étions attendus; mais le prudent médecin ne voulut pas laisser commencer la narration avant de s'être assuré de l'état sanitaire du narrateur. Il parut satisfait de son examen consciencieux, et déclara que rien ne lui semblait s'opposer à ce que son malade se livrât aux communications qu'il nous avait promises.

Mon cousin nous supplia alors de lui prêter une oreille attentive : il garda un moment le silence, paraissant réfléchir pour recueillir ses idées et rappeler ses souvenirs; puis il commença son récit en ces termes :

Histoire de Nâker êl-Châmy [1], cousin d'Abd-êrrahmân êl-Iskandérâny.

J'ai été malheureux toute ma vie : j'en ai toujours accusé jusqu'à présent mon injuste destinée ; mais maintenant que, près des portes de l'autre vie, mon ame commence à apprécier les choses de celle-ci d'un œil dégagé de tout aveuglement et de toute illusion mensongère, je crois que j'ai fait moi-même mon malheur. Désabusé en ces momens suprêmes des erreurs qui troublaient mon jugement faussé, je conviens que je ne dois attribuer les nombreuses infortunes, dont j'ai recueilli les fruits si amers, qu'aux germes pestilentiels qui avaient jeté de profondes racines dans mon cœur, et que j'aurais dû extirper avec un soin rigoureux, au lieu de prendre un funeste plaisir à les cultiver et à en multiplier les rejetons pernicieux.

Oui, la vraie source des fatales influences qui m'ont perdu, c'était une effervescence de passions tellement effrénée, que rien ne m'a jamais été sacré pour satisfaire mes désirs : c'é-

[1] *Él-Châmy* signifie natif de Damas (*Châm*). Voyez, ci-dessus, la note page 441 du premier volume de ce recueil.

tait une avidité inextinguible pour le gain et pour les richesses, et en même temps un irrésistible abandon au plaisir de dépenser follement cet argent convoité à mesure que je l'acquérais; c'était surtout un esprit de dur égoïsme et de basse envie qui me rendait hostile envers tous mes semblables.

Ces germes empoisonnés, étouffant tous bons sentimens en mon cœur, l'avaient ulcéré profondément d'un instinct d'ingratitude tellement enraciné, que je ne me souviens pas d'avoir jamais éprouvé la moindre sensation de reconnaissance envers ceux dont je recevais les services et les dons.

Bien plus, je n'ai trouvé en moi de fibres sensibles qu'aux froissemens de l'orgueil blessé par l'humiliation du bienfait reçu, et à l'irritation de la jalousie la plus injustement délirante envers le bienfaiteur.

Les maîtres de la morale ont dit : « Maîtrise » les cornes des quadrupèdes avec des cordes, » et les cœurs des hommes avec des bienfaits. » Mais, pour moi, les liens bienveillans de l'obligeance, au lieu de m'attirer doucement à une réciprocité de bons offices et de bons sentimens, étaient des chaînes intolérables et qui me semblaient de mortelles offenses.

Je n'ai pas besoin de vous apprendre combien ce caractère odieux était pour ainsi dire identifié avec l'essence même de mon ame : hélas! deux fois, mon cher cousin, vous avez pu par vous-même en acquérir la trop funeste conviction [1].

Ces vices fondamantaux de mon caractère, ce dessèchement entier de mon ame égoïste, s'étaient déclarés dès ma plus tendre enfance, quoique je fusse peu à portée alors de leur donner toute l'extension dont ils devinrent susceptibles par la suite; dès-lors, si quelqu'un me rendait un service, ou me faisait un de ces présens qu'on aime à faire au jeune âge, à peine quelques mots s'échappaient-ils de mes lèvres enfantines pour lui offrir une apparence de remerciement, et en moi-même, au lieu de lui savoir gré de ce que j'en avais reçu, je ne pensais qu'à ce que j'aurais dû en recevoir, si sa munificence avait été plus grande.

J'ai dit : *que j'aurais dû recevoir;* car, dans mon aveugle égoïsme, je croyais que tout m'était dû, et que je ne devais rien aux autres : les meilleurs procédés, à mon égard, étaient encore par moi taxés d'injustice, comme n'attei-

[1] Voyez dans le premier volume de ces Contes, la III[e] et la X[e] soirée.

gnant pas le taux auquel je m'estimais moi-même. Enfin, je vous l'avouerai en rougissant, je crois que le sentiment que m'inspiraient mes bienfaiteurs était une haine encore plus active contre eux que contre ceux dont l'indifférence ne s'était occupé de moi ni en bien ni en mal.

Mon père aurait peut-être corrigé l'énormité de ces vices, s'il avait pu les connaître en moi ; mais j'étais trop jeune quand je le perdis, pour qu'il pût croire mon caractère formé ; me voyant encore dans l'enfance, il s'occupait peu de moi, ajournait aux années voisines de la puberté les leçons d'une éducation sévère, et se livrait alors tout entier aux spéculations qui devaient l'enrichir.

D'ailleurs la crainte qu'il m'inspirait m'avait façonné à un système de dissimulation et d'apathie apparente : sous cette enveloppe factice je renfermais soigneusement les fougueux désirs qui bouillonnaient déjà dans ma jeune ame, n'attendant que l'âge et l'occasion pour faire déborder les flots de leur tempête intérieure.

J'étais mieux connu de mes compagnons d'enfance que de mon père ; aussi m'avaient-ils donné entre eux les sobriquets de *Khabyth* (scélérat) et de *Náker* (ingrat). Ce dernier sur-

nom s'étant répandu dans la ville, fut bientôt confirmé par tous ceux qui m'apprécièrent, et il m'est resté depuis ce temps en remplacement du nom que ma famille m'avait donné.

Quand je réfléchis sur cet assemblage monstrueux des vices formant ainsi naturellement le fond de mon caractère, je ne puis m'empêcher de croire qu'il faut que quelque génie infernal, quelque fils de *Cheytán* [1], ennemi de mon bonheur, ait versé ses vénéneuses influences dans mon sang dès ma naissance ; car ces vices fondamentaux qui ont torturé mon existence entière, et m'ont enfin poussé jusqu'aux extrémités cruelles de l'état déplorable dans lequel je vais terminer ma misérable vie ; ces vices, dis-je, mon père, malgré sa cupidité trop connue et ses torts envers votre père [2], était bien éloigné de les avoir lui-même, du moins avec l'intensité effrayante qui maîtrisait toutes les facultés de mon ame.

A mesure qu'il approchait du terme de sa vie, il se repentait de plus en plus de sa conduite envers son frère, et il m'a bien souvent manifesté le désir de la réparer, dès que sa fortune serait assez considérable pour satisfaire

[1] Satan. Voyez la LXXIVe note supplémentaire.

[2] Voyez ci-dessus, premier volume, pages 98 et 99.

tous ses désirs et lui permettre de rendre une justice tardive à votre père.

Mais cette fortune qu'il augmentait chaque jour, et dont son avarice ne lui permettait pas encore l'usage pour lui-même, ne lui semblait jamais avoir atteint le degré d'opulence qu'il convoitait, et après lequel il devait enfin, me disait-il, jouir de la vie et restituer à son frère les fonds qu'il lui avait dérobés.

La mort l'enleva au milieu de ces projets; mais avant de mourir, reconnaissant que son désir insatiable d'amasser l'avait rendu malheureux toute sa vie, il me donna les plus sages conseils sur la modération et sur le frein qu'il convient, pour être heureux, d'imposer à ses désirs; il m'exhorta à ménager avec sagesse les trésors qu'il me laissait, et surtout à ne jamais chercher à en acquérir par aucun moyen illicite. Il ajouta qu'en mourant il emportait l'espoir que mes bonnes qualités naturelles et mon obéissance à ses avis me rendraient plus heureux qu'il n'avait été lui-même.

Plût à Dieu que j'eusse suivi ses sages conseils! mais dès que l'ange de la mort eut fermé sa paupière, je ne pensai qu'à entrer en possession de ses biens immenses et à les dissiper dans toutes les folles profusions : je me sentais

entraîner avec une force irrésistible par les mouvemens désordonnés de mes inclinations condamnables, qui dès-lors tyrannisaient mon ame avec d'autant plus d'énergie qu'elles avaient été plus long-temps comprimées.

Mon héritage fut bientôt dissipé par les excès auxquels je me livrai; et je me déterminai à quitter Damas, où je ne pouvais supporter ni ma nouvelle pauvreté ni la haine et le mépris public qui me poursuivaient : car je m'étais attiré par mes débauches insensées le blâme général, et mes dépenses, qui ne se rapportaient qu'à mes propres plaisirs, ne m'avaient pas fait un seul ami dans la ville.

J'errai dans plusieurs villes de la Syrie, toujours malheureux, toujours ulcéré de plus en plus, accusant le genre humain tout entier de la situation désespérée dans laquelle je m'étais plongé volontairement moi-même.

J'arrivai enfin au Kaire; je ne vous rappellerai pas ma conduite à votre égard : deux fois je fus pour vous un fléau destructeur.

La première fois j'abusai de votre cœur compatissant, et je commençai par vous tromper en vous racontant de prétendus malheurs et des infortunes imaginaires [1]. Bien plus, en

[1] Voyez, premier volume de ces Contes, page 116.

recevant votre bienfait, j'avais déjà senti éclore dans mon cœur le projet criminel de vous frustrer des fonds que votre main généreuse confiait à ma bonne foi, et je me croyais suffisamment excusable à ma conscience en regardant cette spoliation comme la juste punition de vos premiers refus. Tels étaient les sentimens qui agitaient mon cœur quand mes lèvres exprimaient ma reconnaissance avec tout l'entraînement d'une sensibilité feinte : en consentant à garder le silence auprès de vos convives, vous vous êtes enveloppé vous-même dans les lacs que j'ourdissais contre vous.

Je jouissais doublement en voyant votre désappointement devant le *Mohtesseb* [1]; et si j'intercédai auprès de lui pour vous éviter la cruelle bastonnade que vous avez subie, c'est que je savais bien que mon intercession hypocrite n'aurait point d'effet, et que je voulais encore vous faire éprouver l'affront de ma fausse générosité.

Plus tard votre bonté toujours la même me pardonna des torts si révoltans, et quand je méritais une haine de sang, vous consentîtes à vous réconcilier avec moi [2].

[1] Voyez pages 139 et suivantes du premier volume.

[2] Voyez page 366 du premier volume.

J'avais alors perdu de nouveau tout ce que je vous avais enlevé, et j'espérais bien tirer un parti utile de cette réconciliation inespérée.

Le parti que j'en tirai surpassa tout ce que j'avais pu en attendre. Vous fûtes conduit par mes artifices dans cette misérable retraite [1] où nous sommes tous deux réunis par un arrêt bien extraordinaire du sort.

Je devins ainsi votre héritier [2], et dès-lors je crus pouvoir impunément me livrer à mes goûts de dépense : je m'abreuvais à la coupe de tous les plaisirs de la vie, sans m'inquiéter de la crainte d'en voir la source tarie par mes profusions imprudentes.

J'éprouvai bientôt la vérité de ces proverbes des sages :

« Celui qui aime à porter des habits trop ma-
» gnifiques doit s'attendre à se revêtir bientôt
» de haillons.

» Celui qui dépense sans compter n'aura
» bientôt plus rien à compter pour sa dépense.

» Celui qui dépense tout ce qu'il a, bientôt
» sentira le besoin de ce qu'il n'aura pas. »

Mon nouvel héritage ne dura pas plus longtemps entre mes mains que l'héritage paternel

[1] Voyez, premier volume, page 401.

[2] Voyez, premier volume, page 403.

et les autres sommes que j'avais possédées.

Je me voyais sur le point de redevenir aussi pauvre que je l'avais été : je sondai les compagnons de mes orgies pour connaître d'avance quels secours je pourrais attendre d'eux : ils me firent les plus belles protestations d'amitié; mais je vis trop clairement que je n'aurais rien de réel à attendre d'eux.

« Les meilleures paroles ne donnent pas à » manger, et le vent qui caresse la terre n'en » fertilise pas les moissons. »

Bientôt ma détresse fut connue : abandonné de tous, je me vis forcé, dans cette extrémité, de vendre successivement tous ces effets si inutiles, si chèrement achetés, dont le prix soutint quelque temps encore mon existence.

Cependant, au moment où je prévoyais avec chagrin qu'avant un mois mes dernières ressources seraient épuisées, un nouveau moyen de gagner de l'argent, et par conséquent de pouvoir en dépenser, vint faire luire à mes yeux les rayons d'une nouvelle espérance.

Ce moyen était vraiment extraordinaire : vous allez en juger par la suite de mon récit.

J'avais entendu parler plusieurs fois, depuis mon séjour au Kaire, d'un derviche [1] persan

[1] Voyez la XXIe note supplémentaire à la fin de ce volume.

dont on racontait des choses merveilleuses ; mais les récits qu'on en faisait étaient si contradictoires et si opposés les uns aux autres, les opinions que chacun manifestait à son sujet étaient tellement diverses, que je n'avais pas fait une grande attention aux relations incohérentes qui en étaient parvenues jusqu'à moi ; d'ailleurs, tout entier aux plaisirs que me procurait mon argent et à la dissipation dont le tourbillon m'entraînait, j'avais eu peu le temps de m'occuper de cet homme et des bruits étranges qui se répandaient sur lui parmi le peuple.

On le connaissait sous le nom d'*Agyb* (le Merveilleux), mais le surnom d'*él-Magous* (le Mage [1], le Magicien) était la dénomination sous laquelle il était plus généralement désigné. On le disait né dans la Perse ; mais, suivant d'autres, l'extrémité de l'Inde [2] était sa patrie ; selon d'autres encore, il avait pris naissance dans le *Moghreb* [3], et sortait des gorges profondes qui partagent les monts de *Deren* (l'Atlas).

L'époque de l'arrivée de cet homme merveilleux au Kaire était aussi peu exactement

[1] Voyez la LXXIII note supplémentaire.

[2] Voyez la XLIX[e] note supplémentaire.

[3] Voyez la XXIV[e] note supplémentaire.

précisée : quelques-uns disaient qu'il y avait paru pour la première fois seulement deux ou trois ans auparavant ; d'autres prétendaient en avoir entendu parler dans leur enfance par les pères de leurs pères, qui, suivant eux, racontaient des aventures incroyables dans lesquelles figurait avec éclat *él-Magous él-Moghreby* (le Magicien Moghrebin).

« Il avait, disait-on, les élémens et toutes les » formes de la création à ses ordres : les mers » le recevaient dans leur sein comme poisson ; » oiseau rapide, il était porté sur les ailes des » vents, et les entrailles de la terre n'avaient » pour lui aucunes profondeurs inaccessibles ; » les murs les plus épais étaient traversés par » lui comme les fils légers de l'araignée : il chan- » geait à volonté les hommes en monstres hi- » deux, les femmes en bêtes féroces, les ani- » maux en êtres humains ; il prenait aussi faci- » lement, lui-même, non-seulement toutes les » formes, mais tous les âges, tous les sexes, » tantôt homme robuste, tantôt vieillard décré- » pit, tantôt jeune homme imberbe, à peine » sorti de l'enfance, tantôt enfin jeune fille » charmante et ravissant tous les cœurs.

A en croire les assertions de ses partisans enthousiastes, « la vie et la mort étaient ses

» esclaves ; le sceau et le sceptre du Prophète » *Souleymân* (Salomon [1]) étaient entre ses » mains : il avait été plusieurs fois décapité, » empalé, précipité dans des gouffres épouvan- » tables, sans que sa vie en eût été attaquée, » sans que sa santé eût cessé d'être florissante ; » toutes les sciences, toutes les langues lui » étaient connues ; une seule amulette écrite » de sa main pouvait guérir toutes les maladies, » faire découvrir tous les trésors, rendre im- » mortel. »

Du reste, loin de rechercher et d'exciter les hommages de la multitude, *Agyb*, ajoutait-on, fuyait la renommée qui s'attachait malgré lui à ses pas : s'il aimait à rendre des services secrètement, il se refusait avec sévérité aux demandes avides dont il était importuné dès qu'il paraissait en public ; il s'irritait du nom d'*él-Magous* que lui donnait la tourbe empressée, et revendiquait seulement celui de *Fylousouf* (philosophe).

Avouant qu'il avait bien quelque avantage sur le commun des hommes par les connaissances dont l'avaient enrichi ses études et ses voyages, il niait avec obstination que ses connaissances fussent surnaturelles et dues soit à la magie,

[1] Voyez la XXXIIe note supplémentaire.

soit au commerce avec les dives et les afrites [1]; mais sa modestie ne désabusait pas ses admirateurs, qui en prenaient occasion de redoubler leurs éloges et leurs assertions véritablement incroyables.

J'avais à peine écouté tous ces bruits, tant que j'avais été riche; j'y fis plus d'attention, quand je vis mes dernières pièces d'argent sur le point de me quitter, en prenant le même chemin que leurs sœurs aînées. Un homme qui savait faire découvrir des trésors ne pouvait m'être indifférent, et ce qui m'encourageait encore davantage à recourir à lui, c'est qu'on certifiait que son assistance était gratuite, qu'étant au-dessus de tous les besoins humains, il ne réclamait aucun paiement, aucune rétribution, aucune marque de reconnaissance pour les bienfaits qu'il répandait, quand il consentait à rendre service.

Lorsque j'eus formé le projet d'aller implorer l'assistance du Magicien bienfaisant qui devait être mon sauveur, je ne manquai pas de m'informer avec soin du lieu où il faisait sa demeure.

Ici les renseignemens devinrent encore moins précis et plus contradictoires. Les uns assu-

[1] Voyez la LXXIVe note supplémentaire.

raient qu'il faisait sa résidence dans les cavernes profondes qui sillonnent le flanc occidental du *Moqattam* [1], d'où on l'avait vu les soirs saluer le soleil prêt à terminer sa carrière dans la Mer-Ténébreuse [2].

D'autres prétendaient qu'il habitait les grandes Pyramides de Gyzéh [3], d'où il venait faire au Kaire de rares apparitions : d'autres bruits plaçaient son domicile dans le vaste cimetière de *Qoubbét él-Adelyéh*, au nord de la ville, d'autres enfin près du monument de l'Imâm *Chaféy* [4], au grand cimetière de *Qarafah*.

Plus incertain qu'auparavant, après mes perquisitions, mais ne renonçant pourtant pas à

[1] Montagne escarpée, dominant le Kaire du côté du sud-est, et formant l'extrémité de la chaîne arabique qui borde la vallée du Nil.

[2] Les Orientaux donnent au grand Océan les noms de *Bahar él-Mohytt* (la Mer environnante) et de *Bahar él-Mozzâlem* (la Mer ténébreuse).

[3] On sait que la petite ville de Gyzéh est située en face du Vieux-Kaire, sur la rive occidentale du Nil.

[4] Voyez la note page 476 du second volume; cette mosquée, située au sud de la ville, au bas du Moqattam, et hors de la seconde enceinte de la citadelle, est entourée des tombeaux des princes mamlouks et d'autres illustres personnages. Elle contient la sépulture de l'Imâm *Chaféy*, que les pieux Musulmans vont visiter tous les vendredis avec une grande dévotion.

l'espoir que j'avais conçu, je résolus un jour d'aller consulter un vieux cophte auprès duquel on m'avait assuré que je pourrais puiser quelques renseignemens.

Ce cophte habitait *Mesr él-Atyqah* (le Vieux-Kaire [1]); louant un âne, je me hâtai de m'y transporter, un peu avant l'heure de l'*Asr* [2] : je trouvai assez facilement la demeure qui m'avait été indiquée, et j'y appris avec chagrin que le cophte était mort de vieillesse depuis trois jours.

Désolé de ce contretemps, je cherchai, parmi les cophtes qui habitaient la même enceinte, s'il me serait possible de rencontrer quelqu'un qui pût me donner les renseignemens si désirés. Aucun d'eux ne put me satisfaire, et je perdis beaucoup de temps dans cette perquisition inutile.

Le soleil était sur le point de se coucher, et j'entendais déjà la voix perçante du *Mouezzin* [3],

[1] Le Vieux-Kaire, que nos voyageurs européens nomment seuls ainsi, est l'ancienne ville de *Fostat*, fondée par *Amrou ébn-él-Aas*, conquérant de l'Égypte dans le premier siècle de l'hégire (septième de notre ère); on la nomme aussi *Mesr él-Qadyméh* (la vieille capitale).

[2] Voyez ci-dessus dans le premier volume la note de la page 466.

[3] Voyez la LXXXIV[e] note supplémentaire

de la mosquée antique d'*Amrou*[1], commencer, au haut du minaret à moitié ruiné, sa proclamation religieuse pour la prière du *Moghreb*[2], lorsque je me décidai à remonter sur mon âne et à retourner au Kaire, espérant être plus heureux le lendemain.

J'allais quitter les dernières maisons du Vieux-Kaire, et me diriger vers la route qui, longeant le canal[3], se rend à la ville, lorsque tout-à-coup je vis les habitans effrayés se disperser et s'enfuir avec vitesse; les bateliers se jetaient dans leurs barques et les dirigeaient en hâte sur l'autre rive du Nil : les portes des maisons se fermaient avec force et se barricadaient intérieurement; les femmes faisaient entendre leurs cris de détresse, les enfans pleuraient et faisaient retentir l'air de leurs vagissemens plaintifs.

Je m'arrêtai troublé moi-même : levant les yeux, j'aperçus devant moi, à peu de distance, et au milieu d'un tourbillon de poussière, une troupe de bédouins qui, s'élançant au galop de dessous les arceaux de l'aqueduc, se dirigeaient de mon côté, et paraissaient se

[1] Voyez la XLV[e] et la XLVII[e] note supplémentaire.

[2] Voyez la XXIV[e] note supplémentaire.

[3] Voyez la XLV[e] note supplémentaire.

préparer à piller celles des maisons du Vieux-Kaire dans lesquelles ils pourraient pénétrer.

L'effroi s'empara de moi aussitôt, et, saisissant fortement la bride de mon âne, je le tournai brusquement à droite hors du chemin.

J'avais forcé ma monture de prendre le galop le plus accéléré, ne croyant jamais pouvoir m'éloigner assez vite du lieu qui allait devenir, sans aucun doute, la proie du meurtre et du pillage.

Bientôt je me trouvai dérobé à la vue des brigands que je redoutais, au milieu des monticules déserts et des décombres qui, en cet endroit, séparent le Kaire du Vieux-Kaire.

J'allais toujours, précipitant ma course, lorsqu'au milieu des montées et des descentes multipliées que cause l'encombrement du terrain, mon âne fit tout-à-coup un faux pas dans une pente rapide, et, le terrain manquant tout-à-coup sous ses pieds, il fut précipité au fond d'une excavation dans laquelle nous roulâmes ensemble.

Étourdi de ma chute malencontreuse, je me trouvai tellement froissé que je fus sur le point de m'évanouir. Cependant la peur des bédouins ranima mes forces : réveillant mes sens engourdis, elle me fit oublier la souffrance

qu'éprouvaient toutes les parties de mon corps meurtri par le choc. Soulevant avec effort mes membres endoloris, j'en essayai de nouveau l'usage : aucun d'eux n'était brisé, mais mon pauvre âne n'avait pas été si heureux, une de ses jambes était rompue, et sa tête s'était écrasée contre un tronçon de colonne.

Je fus contraint de l'abandonner, et je me hâtai de quitter un lieu qui me semblait encore trop près des bédouins, dont mon imagination me faisait entendre le galop dans le vol du moindre oiseau de nuit, dans le plus léger bruissement du vent au milieu de l'atmosphère.

Ne voulant pas perdre la selle et la bride du mort, je le dépouillai de son harnais, que j'attachai assez commodément sur mes épaules; ainsi harnaché, je cherchai, au milieu des anfractuosités du terrain et du labyrinthe des monticules, à retrouver la direction qui devait me ramener au Kaire.

J'errais déjà depuis long-temps dans les décombres de *Qasr él-Chamah*, écoutant à chaque pas si les Arabes n'approchaient pas, et tremblant de frayeur au bruit léger des pierres qui roulaient sous mes pieds, à chacun de mes mouvemens, lorsque tout-à-coup, au moment où je tournais un monceau de décombres très-



XVIII. — AGYB.



« Qui es-tu? Où vas-tu? O homme, ou âne! »

escarpé, une voix rauque et dont les accens me semblèrent surnaturels, fit retentir à mes oreilles la question suivante :

« Qui es-tu? où vas-tu? O homme ou âne? » ô homme qui es vêtu comme un âne? ô âne » qui marche comme un homme? quelle que » soit la nature de ton espèce, certes, tu ne vas » pas au Kaire, car chacun de tes pas t'en éloi- » gne : mais peut-être as-tu promis de servir » ce soir un bon repas aux chakals affamés de » la montagne, hâte-toi; entends-tu leurs » hurlemens qui t'appellent! »

Je frissonnai, mes dents s'entrechoquèrent, tous mes nerfs se crispèrent, et un frémissement glacial parcourant tous les membres de mon corps l'agita d'une palpitation convulsive. La voix inconnue, au milieu de l'obscurité et dans ces lieux abandonnés, me paraissait s'élancer de la région supérieure de l'air : mes genoux tremblans fléchissaient et se dérobaient sous moi; mes pieds, en proie à un engourdissement que tous mes efforts trouvaient rebelle, refusaient de se détacher du sol dont ils semblaient faire partie, et auquel paraissait les fixer l'irrésistible force de liens invisibles.

Je levai les yeux vers l'endroit d'où la voix m'avait paru sortir, et, sur la crète la plus éle-

vée du précipice que formait le monticule abrupte de ce côté, j'aperçus une figure bizarre, gigantesque, qui semblait glisser plutôt que marcher sur la pente rapide et presque perpendiculaire. Presque aussitôt l'apparition fut sur le terrain où j'étais et se tint en face de moi.

Elle me répéta ses questions; mais j'étais hors d'état d'y faire la moindre réponse; mes dents serrées me permettaient à peine de respirer, et ma langue paralysée était aussi incapable d'articuler le moindre son que si elle eût été placée dans la bouche d'un cadavre.

L'être inconnu s'aperçut bientôt de mon immobilité et de l'excès de mon effroi : « Que » crains-tu, me dit-il, ô toi, plus timide que les » lions d'Aglah, dont les veaux du Soudàn » dévorent la queue? Cesse de conserver la » moindre crainte à mon égard; cesse de trembler comme la timide bergeronnette [1], tou-» jours agitée sans aucun motif; je ne veux te » faire aucun mal; et quel avantage m'en résul-» terait-il? Au contraire, si tu as besoin de mes » secours, je puis t'être utile; j'en ai du moins » la volonté et peut-être la puissance. Dieu » veuille que tu en sois digne! »

[1] Motacilla Schoenobænus, *Linn.*

Alors l'effrayant fantôme tirant de son sein un flacon de porcelaine de la Chine, soigneusement enveloppé, me fit respirer un instant l'odeur qui s'en exhalait sans l'avoir débouché. Cette odeur était âcre et pénétrante, et cependant suave et balsamique ; mes sens se ranimèrent, ma frayeur diminua progressivement ; et, soit que ce fut l'effet du merveilleux flacon, soit que je dusse à l'effort de mon esprit ranimé ce retour à moi-même, je pus bientôt reprendre toute l'activité de mes mouvemens et la faculté de la parole.

Le premier usage que je fis de ce rappel de mes sens, et pour ainsi dire de mon retour à la vie, ce fut d'examiner avec attention l'être singulier qui était toujours debout devant moi.

Je vis un homme d'une haute stature, quoique d'une taille un peu voûtée, dont le corps et le visage, sans être cependant tout-à-fait décharnés, portaient dans leur amaigrissement tous les symptômes d'une vieillesse verte et vigoureuse ; long, pâle, sec, immobile, il paraissait plutôt un spectre qu'un être humain : sa barbe blanche descendait jusqu'à sa ceinture, et les flocons argentés qui serpentaient sur sa poitrine étaient agités par la brise du soir ; ses yeux, petits, mais vifs et perçans,

étaient ombragés par des sourcils touffus dont la teinte du noir le plus foncé contrastait singulièrement, par son ébène sombre, avec la neige brillante de sa barbe : un léger sourire animait ses lèvres entr'ouvertes, et donnait à tous ses traits une expression indéfinissable.

Son vêtement se composait d'une robe très-étroite en étoffe de soie de Perse, serrée à la ceinture par une ceinture large et brillante, dont je ne pus distinguer le métal : un grand bernous [1] de bédouin était jeté sur ses épaules, et le recouvrait presqu'entièrement ; mais le capuchon, qui en était renversé, laissait voir de longs cheveux blancs recouverts d'un haut bonnet de feutre grisâtre tel qu'en portent communément les derviches de Perse ; la longue tige d'une branche de palmier, dépouillée de ses feuilles, était à sa main, mais ce bâton semblait lui être inutile pour appuyer ses pas et assurer sa marche.

Une idée subite jaillit dans mon esprit à cette vue étrange : je me persuadai que le hasard favorable avait justement amené à ma rencontre, dans ces ruines, l'homme extraordinaire

[1] Manteau arabe semblable à celui que portaient les carmes qui, amenés du Mont-Carmel, en Syrie, par saint Louis, avaient conservé le costume du pays.

que je cherchais avec tant d'ardeur ; et je bénis en moi-même le sort, dont mon voyage au Vieux-Kaire, la mort du cophte, l'invasion des bédouins, la catastrophe de mon âne, n'avaient été que les instrumens et comme les agens intermédiaires.

« Je suis sous votre protection et sous celle » du Tout-Puissant ! » dis-je à l'inconnu d'un accent plaintif; puis je lui expliquai, en peu de mots, les diverses circonstances qui m'avaient amené en sa présence : lui témoignant que je le reconnaissais pour le savant *Agyb*, je le suppliai, je le conjurai de m'accompagner à mon humble demeure, et de daigner passer la nuit sous mon pauvre toit.

Après avoir réfléchi quelques instans, le Magicien consentit à ma demande.

Il m'eut bientôt fait sortir de ces monceaux de ruines, en me conduisant par mille détours, dont la connaissance paraissait lui être aussi familière que l'est celle des rues d'une ville à l'habitant qui y a passé sa vie entière.

Nous ne tardâmes pas à arriver au Kaire et à nous reposer sur le sopha [1] de ma maison.

[1] Ce mot vient de l'arabe *saffah* ou *soffah*, banc, siége, rangée de coussins, dont la racine est le verbe *saffa* (ranger, mettre en ordre).

Notre route avait été silencieuse : voyant que l'inconnu n'était pas disposé à ouvrir la conversation, je n'avais pas osé interrompre la méditation profonde dans laquelle il paraissait plongé.

Quand nous fûmes arrivés chez moi, je m'empressai de faire moi-même les apprêts du souper, car j'avais été forcé depuis quelques jours de vendre mon dernier esclave; et je m'excusai auprès de mon hôte sur mon indigence, qui ne me permettait pas de lui faire un accueil digne d'un personnage aussi recommandable.

« Cela, me répondit-il, est plus que suffi-
» sant, car je porte toujours mon repas avec
» moi : la nature de l'homme exige bien peu de
» choses pour ses besoins physiques et moraux :
» c'est en outrepassant les limites de ces be-
» soins réels, c'est en se créant mille besoins
» factices et funestes, qu'il renverse l'édifice de
» son frêle bonheur, et abrége le cours déjà si
» rapide de sa passagère existence : je ne dois
» la santé vigoureuse dont je jouis à mon âge,
» qu'à l'usage d'une austère sobriété, qui paraî-
» trait excessive et insupportable aux enfans
» des hommes.

» Vois, ajouta-t-il, si mes traits t'annoncent

» un homme faible et maladif, vois si rien en
» moi témoigne la décrépitude d'un vieillard
» centenaire; et cependant j'ai vu plus de cent
» fois les débordemens du Nil couvrir annuel-
» lement ses rives fécondes, quoique je n'aie
» pas passé ma vie entière dans ces con-
» trées. »

Je levai alors les yeux pour contempler mon hôte, dont la lumière placée sur le *sofrah* [1] me permettait d'examiner les traits avec plus d'exactitude.

Dans les ruines, au moment de notre rencontre, il m'avait semblé un vieillard vigoureux; maintenant il me semblait avoir peu d'années au-dessus de mon âge. Sa barbe m'avait paru blanche et presque lisse; elle était alors presqu'entièrement noire et bouclée avec grâce. Son front qui m'avait paru sillonné de rides profondes était uni comme une dalle de marbre. Son corps et son visage n'avaient plus cette apparence maigre et desséchée qui attestait en lui les ravages extérieurs d'un grand âge; un embonpoint modéré animait tous ses membres d'une expression de vigueur qui semblait surpasser celle du commun des hommes. Ses sourcils n'avaient pas changé; mais le feu

[1] La table.

de ses yeux étincelans qu'il fixait sur les miens pendant mon examen, et le demi-sourire de ses lèvres légèrement arquées, étaient empreints d'un dédain et d'une ironie qui me firent encore frissonner.

Tout me prouvait que j'étais en présence d'un être surnaturel.

Il tira d'un repli de son manteau quelque dattes sèches et quelques oignons crus, qui lui suffirent pour son repas du soir : puis, ouvrant avec précaution ce même flacon dont l'odeur m'avait retiré de mon état d'atonie et de demi-évanouissement, il en versa quelques gouttes seulement dans une grande coupe remplie d'eau qu'il avala après avoir cessé de manger.

Quant à moi, à peine pus-je prendre quelque nourriture, tant mon ame était agitée par les secousses diverses auxquelles elle était en proie : les émotions de l'étonnement, du désir, de l'espoir, s'y mêlaient aux sensations d'un respect et d'une crainte involontaire.

J'osai alors lui adresser la parole : je lui racontai mon histoire assez exactement; cependant je me gardai bien de lui confier toutes les mauvaises actions dont je m'étais rendu coupable, et ma relation fut à peu près la même que

celle que je fis un certain soir devant vous et devant nos parens assemblés [1].

Je terminai mon récit en me plaignant du sort qui m'avait réduit de nouveau à l'indigence, et en suppliant mon hôte d'être mon bienfaiteur ; je plaçai avec vénération et dévouement sa main sur ma tête et je baisai respectueusement le pan de sa robe.

« Tout mon espoir est en vous, lui dis-je, vous » seul pourrez me tirer de l'état de détresse » où m'a plongé l'infortune acharnée à ma » poursuite. Oh ! de quelle reconnaissance mon » cœur ne sera-t-il pas animé envers celui qui » sera pour moi plus que mon père, plus que » le père de mon père, plus que tous mes ancê- » tres et toute ma famille ! Je leur dois l'exis- » tence ; mais que ce don est peu de chose, et » combien peu je dois éprouver de gratitude » pour ce don fatal, qu'ils m'ont fait sans penser » aucunement à moi, sans réfléchir que l'être » qu'ils procréaient pourrait un jour maudire la » vie à laquelle ils le condamnaient ! Ils ont » agi pour eux seuls, qu'ont-ils fait pour moi ?

» Mais vous, ô mon protecteur, ô Génie » bienfaisant qui me retirerez du gouffre du dé-

[1] Voyez ci-dessus le premier volume de ces Contes, page 116.

» sespoir, c'est à vous, à votre générosité que
» je devrai le bonheur de ma vie : et combien le
» bonheur ne l'emporte-t-il pas sur l'existence !
» Vous serez mon père, mon véritable père,
» mon unique père, c'est vous seul que je veux
» dorénavant chérir de toutes les facultés de
» mon ame. »

Le Magicien avait écouté attentivement ma narration; aucun mot, aucun geste, aucune altération de ses traits imperturbablement immobiles ne m'annonçaient l'effet que produisaient sur lui mon éloquence pathétique et mes transports artificiels : seulement je crus m'apercevoir de quelques mouvemens de sa tête, qui à plusieurs reprises semblaient être les signes involontaires de sa désapprobation à quelques passages. Je redoublais alors mes instances, les accens de ma voix devenaient plus plaintifs, plus moëlleux, mes gestes plus animés et plus persuasifs, les protestations hypocrites d'un dévouement, d'une reconnaissance éternelle découlaient, de mes lèvres miellées, à grands flots : telles les ondes du fleuve béni, parvenu à sa plus grande hauteur et prêt à épouser les campagnes de l'Égypte, précipitent leur cataracte bondissante, le jour de la fête du Nil, à travers la rupture de la digue.

Le débordement de mon éloquence s'arrêta enfin, et je cessai de faire couler le torrent de mes supplications, espérant qu'elles allaient obtenir d'*Agyb* une réponse favorable.

Il restait cependant silencieux dans une attitude pensive, paraissant entièrement absorbé par la contemplation intérieure d'une idée fixe qui concentrait toutes ses pensées : si quelques rapides nuages semblaient de temps en temps obscurcir son front de leur voile soucieux, si de temps en temps ses sourcils noirs se rapprochaient en se fronçant légèrement, si ses lèvres quelquefois se contractaient d'une manière presque imperceptible avec une nuance d'improbation : bientôt son front redevenait serein, ses lèvres s'entr'ouvraient de nouveau à un demi-sourire. Alors sa physionomie dans un calme parfait, impassible, ne trahissait plus à mes yeux inquiets aucune de ses sensations intérieures.

Ainsi rien ne pouvait en lui me révéler d'une manière précise ses projets à mon égard; sa détermination définitive demeurait impénétrable à mes yeux observateurs, et déjouait ma perspicacité doublement aiguillonnée par la cupidité et par l'incertitude.

Long-temps le Magicien garda le silence,

long-temps j'attendis sa réponse avec une impatience toujours croissante : enfin il ouvrit la bouche.....

« Nous verrons demain, me dit-il froide-
» ment; la nuit est pour le silence et le repos,
» le jour pour les paroles et les actions. Les
» paroles ne prouvent rien et s'envolent comme
» les tourbillons de poussière dont se jouent
» les vents déchaînés du Saharâ; les actions
» seules restent, comme les pierres qui recou-
» vrent les puits du Désert et en conservent les
» eaux salutaires pour les besoins du voya-
» geur.... Demain nous verrons. »

Je ne pus fermer l'œil de la nuit : un chaos de craintes, d'espérances, de désirs, d'impatiences, d'incertitudes, bouleversait tous mes esprits, et cette espèce de fièvre tint long-temps le sommeil éloigné de mes membres fatigués. Enfin, peu avant l'aurore, la nature épuisée succomba sous le poids de ces sensations multipliées, et pendant quelques heures je restai enseveli dans un sommeil assez profond, mais qui ne fut pas long-temps prolongé.

Mon hôte fut réveillé avant moi : sa physionomie avait encore changé depuis la veille; ses traits présentaient un tel degré d'austérité sévère et d'inflexible immobilité, qu'il aurait re-

doublé mes inquiétudes s'il ne s'était hâté de m'adresser la parole.

« Écoutez mes paroles avec attention, me » dit-il, j'ai fait du bien dans ma longue vie, » je suis disposé à vous être utile. Mais jusqu'à » présent je n'ai obligé que des ingrats, et j'ai » souvent été moi-même la victime de ma » bienfaisance; je crains un peu que vos pro- » testations d'hier ne soient, comme toutes » celles que j'ai reçues jusqu'à présent, des » piéges tendus à mon désir de rendre service. » *Satan ne fait de promesses que pour mieux* » *tromper*, dit notre Saint-Livre.

» Point de protestations nouvelles : je n'y » croirais peut-être pas. Je vais vous donner une » grande preuve de ma confiance en vous ra- » contant quelques-uns des événemens qui ont » agité ma vie; vous m'adresserez ensuite vos » demandes, et nous ferons ensemble nos con- » ventions. N'interrompez pas mon récit : écou- » tez et profitez ! »

J'assurai le Magicien de mon obéissance et de mon attention : puis, nous étant placés commodément sur les coussins de mon divan, il commença sa narration en ces termes :

Hamd-Allah él-Akhmymy, ou Histoire d'Agyb le Magicien.

Mon nom n'est ni *Agyb* ni *él-Magous* comme le vulgaire m'en attribue la dénomination : je ne suis né ni dans le Moghreb, ni dans la Perse, ni dans l'Inde, comme plusieurs l'affirment encore ; mais j'ai parcouru tous ces pays; mon nom est *Hamd-Allah*, et je suis né à *Akhmym*, dans la Haute-Egypte, ville de tout temps célèbre par la réputation qu'ont eue ses habitans de se livrer à l'étude des arts magiques; réputation tellement répandue, que plusieurs auteurs n'ont pas craint d'assurer qu'on ne pouvait trouver à *Akhmym* un seul habitant qui fût entièrement étranger à ces sciences surnaturelles.

Mon père y exerçait la profession de *hakym* (médecin), et il avait reçu le nom de *Dou-l-noun*, en l'honneur d'un de ses ancêtres : car il descendait, ainsi que moi, du célèbre *Aboul-Fayd Dou-l-noun* surnommé *él-Mesry*, qui s'acquit une si grande renommée par ses vastes connaissances et par son livre sublime intitulé *Mogarrabât* (expériences).

Ainsi mon véritable nom est *Hamd-Allah*,

êbn Dou-l-noun, êl-Akhmymy; mias, depuis long-temps, quelques-unes de mes opérations extraordinaires ayant excité l'admiration générale, on m'a donné le surnom d'*Agyb* (merveilleux), et c'est sous ce seul nom que je suis connu dans presque tous les pays où j'ai porté mes pas.

Comme je l'ai déjà dit, les habitans d'Akhmym ont de tout temps été regardés comme ceux de toute l'Égypte qui sont le plus instruits dans la connaissance des talismans : on les accuse d'être en communication habituelle avec les génies bons ou mauvais, dont les légions habitent les cavernes souterraines du Sayd et les ruines merveilleuses des *barâbys* [1] que les géans anti-diluviens y ont construits. On croit généralement qu'eux seuls savent déchiffrer les documens des hautes sciences qu'*Edrys* [2] a laissés aux hommes et qu'il a tracés de sa main en caractère *asfoury* [3] sur les parois de ces vastes réceptacles des connaissances divines et humaines.

Mon père passait avec raison pour être le plus savant de tous ses compatriotes; mais ne

[1] Monumens, temples antiques.

[2] Le patriarche Henokh ou l'Hermès des Grecs.

[3] Les Orientaux nomment ainsi les hiéroglyphes.

croyez pas qu'il dût sa haute science aux leçons des afrites et aux faveurs des êtres surnaturels; il avait lu avec profit les instructions d'*Edrys*, et les manuscrits de son aïeul *Dou-l-noun* lui avaient fourni une clef de ces mystères, qu'il avait tous pénétrés, tous compris; tandis qu'à peine quelques légères parcelles étaient intelligibles à ceux de notre ville dont la science était vantée, et dont la renommée s'était répandue dans le reste de l'Égypte.

Le surplus de ses connaissances véritablement extraordinaires, il le devait à ses observations laborieuses et infatigables, à sa perspicacité studieuse, aidée par les traditions de sa famille et par les savantes leçons de son aïeul, dont le trésor manuscrit était parvenu en héritage de génération en génération jusqu'à lui.

A peine ma langue enfantine put-elle balbutier quelques sons, que mon père s'empressa de jeter dans ma jeune ame les premières semences d'une instruction précieuse : déjà il m'apprenait les rapports tout-puissans des nombres divins; les vertus cachées aux autres hommes des pierres, des métaux, des plantes innombrables de l'univers, des substances diverses dont se compose le tissu organique des animaux; déjà je connaissais les influences malignes ou

bienfaisantes de la lune et des autres astres dans leurs positions respectives, les époques heureuses ou malheureuses du cours du soleil, la langue sacrée écrite en caractères de feu par les étoiles sur le vaste empyrée, les combinaisons, les transmutations dont les molécules de la matière sont susceptibles; le tracé certain des signes mystiques des talismans qui commandent à la nature et aux élémens, les langages des oiseaux, les accens non appréciés par les oreilles vulgaires de l'harmonie des corps célestes; et tant d'autres parties de la science universelle que je ne puis vous détailler.

Mes premières années furent employées à ces hautes études.

Riche de ces trésors inappréciables, je résolus de les augmenter encore, et à peine eus-je atteint ma seizième année que j'entrepris de parcourir toutes les parties de l'Égypte, où j'espérais puiser de nouvelles connaissances. Aucun des monumens antiques, aucune ruine, aucune caverne n'ont échappé à mon investigation insatiable : aucun de leurs doctes hiéroglyphes, aucun de leurs tableaux mystérieux ne sont restés indéchiffrables pour mes infatigables yeux.

Quatre années entières, quatre années de

fatigues presque intolérables et d'études opiniâtres furent employées dans ce voyage scientifique.

C'est ainsi qu'après avoir pour ainsi dire appris par cœur toutes les inscriptions des *barâbys* d'Akhmym, qui sont une des principales merveilles de l'Égypte, je voulus encore connaître à fond les monumens extraordinaires d'*Assyout* et les palais gigantesques dont les débris sont encore debout au milieu des vastes ruines de *Dendérah*, de cette ville antique dont la vengeance divine a changé tous les habitans en pierres.

J'y ai vu avec admiration les hommes pétrifiés dormant auprès de leurs femmes aussi pétrifiées, les enfans changés de même encore attachés aux mamelles de leur mère devenues un dur rocher, les marchands et les acheteurs dans leurs bazars, les juges dans leurs tribunaux, les soldats tout armés aux portes du palais : chaque habitant y est encore au même lieu et dans la même posture où il se trouvait au moment de sa transformation miraculeuse.

Dans sa juste colère, le Dieu très-haut a infligé ce châtiment terrible à cette ville malheureuse jadis la plus belle et la plus florissante du *Sayd*, pour la punir d'avoir été le réceptacle

impur des sciences diaboliques d'où l'impie *Feraoun* (Pharaon) évoqua l'armée de magiciens qu'il voulut opposer aux miracles divins opérés pour le convertir par le prophète de Dieu, *Moussa* (Moïse), fils d'*Amrân*, sur lequel soit la bénédiction divine!

A Dieu ne plaise que mon art ressemble à leur art détestable. Mon art est la magie licite et légitime (*seher helal*), fondée sur les connaissances que Dieu a concédées aux hommes studieux, et sur les propriétés naturelles de toutes les parties de la création divine. Leur art funeste, au contraire, était la magie illégitime et ennemie de Dieu (*seher haram*), due seulement aux instigations perverses de Satan et des afrites ses complices; que Dieu les perde et les maudisse éternellement! « Ils recevront » leur juste récompense, et cette récompense » sera semblable à leurs actions : la honte cou- » vrira leurs fronts, et leurs faces seront obs- » curcies au grand jour du jugement, comme » si une nuit éternelle avait étendu sur eux les » ténèbres de son voile : ils seront les habitans » du gouffre embrasé pour toujours, pour » toujours leur demeure est fixée au milieu de » ses flammes vengeresses [1]. »

[1] Koran, chapitre X, v. 27.

J'examinai avec soin les talismans de *Belynâ* et de *Fostat*, dont la puissance s'exerce sur les crocodiles, et ceux qui défendent *Gyzéh* contre les sables envahissans du Désert; ceux qui interdisent au vulgaire l'entrée des vastes souterrains de *Dendérah*, de *Qoft*, de *Menf*, ne purent m'arrêter, et je pénétrai dans toutes les cavernes du *Sayd*, au milieu de ces merveilleux labyrinthes, qui semblent le cimetière impénétrable d'une innombrable multitude d'oiseaux, de chats, de chiens, de chakals et d'êtres humains, enveloppés de bandelettes de lin et conservés dans leur état naturel, comme s'ils vivaient encore, malgré la longue succession des siècles qui se sont déroulés depuis leur ensevelissement.

C'est dans ce dépôt sacré des générations antiques que je sus recueillir des manuscrits inappréciables, rares et authentiques monumens des connaissances des sages, et qui y avaient été ensevelis avec eux.

J'admirai, à *Ayn él-Chems* (Héliopolis), les ouvrages merveilleux des génies, et je pénétrai jusqu'au fond des excavations inconnues dont le puits de *Ferraoun* (Pharaon) me donna l'entrée.

J'avais porté mes recherches dans les pro-

fondeurs les plus ignorées des pyramides, dans les catacombes sinueuses de *Sakharah*, et dans l'intérieur du mystérieux *Abou-l-Houl* (le Sphinx), dont la masse voit se briser contre son roc inexpugnable la vaine fureur des tourbillons qui soulèvent contre lui la mer des sables tout entière; j'avais exploré jusqu'aux villes ruinées qui élèvent encore au sein du Désert occidental leurs colonnes isolées, tristes restes de leur magnificence détruite, et des trésors incalculables que recouvrent les arènes amoncelées du *Saharâ*.

Partout j'avais recueilli une ample moisson de richesses scientifiques; l'Égypte ne m'offrait plus rien de nouveau à exploiter; de nouveaux projets sourirent à mon avidité insatiable des connaissances inconnues au vulgaire; je m'embarquai à *Iskandéryéh* (Alexandrie), pour me rendre à *Balarm* (Palerme), dans l'île de *Sakalyah* (Sicile), où je savais que les manuscrits de *Soukratys* (Socrate) étaient ensevelis avec le corps de ce savant philosophe.



Première Aventure merveilleuse de Hamd-Allah él-Akhmymy, surnommé Agyb le Magicien.

J'arrivai bientôt dans la ville qui était l'objet de mon voyage : je m'y annonçai comme médecin, et j'y reçus l'accueil favorable que j'avais le droit d'espérer à ce titre de la part des habitans, malgré la barrière des opinions religieuses qui nous séparaient.

Le tombeau de *Soukratys* avait été placé par la vénération publique dans un caveau de la principale église de la ville. Mes largesses m'obtinrent facilement de la part des moines chrétiens, qui en avaient la garde, la permission d'y descendre et d'y demeurer seul pendant quelques heures : elles furent employées à la recherche des précieux manuscrits dont je convoitais la possession : je les découvris dans le cercueil même, et m'en emparant aussitôt, je me hâtai de me retirer avec mon nouveau trésor de science.

Pendant mon séjour à *Balarm* il arriva que le fils du gouverneur fut atteint d'une dangereuse maladie : les médecins francs furent appelés autour de lui, mais en vain : nul d'entre eux ne parvint à connaître la nature de la ma-

ladie dont il était victime ; tous les remèdes qu'ils ordonnèrent furent inutiles, et le génie de la mort allait irrévocablement s'emparer de l'ame du jeune homme.

Tout était désespéré, lorsque le père entendit parler de moi et de quelques cures que j'avais opérées dans la ville.

Un matin je reçus l'invitation de me rendre auprès de lui, et il m'offrit la moitié de tous ses biens si je pouvais rendre la santé à son fils chéri. Sans répondre à ses offres empressées, je demandai à être conduit auprès du malade ; je connus bientôt le danger qui le menaçait, bientôt aussi les élixirs que je lui administrai rappelèrent dans ses veines la vie prête à les abandonner : en peu de jours sa convalescence rendit le bonheur à son père, et la joie à tous ses parens. Je refusai toute récompense, et je n'acceptai que l'amitié du gouverneur.

J'étais devenu son hôte et son commensal, et je jouissais auprès de lui d'une faveur qui excita dans le cœur de ses courtisans une envie violente, mais cachée sous les dehors de l'amitié et des prévenances obséquieuses.

Le gouverneur m'avait offert pour mon logement les plus riches salons de son palais ; mais je préférai fixer mon habitation dans un

pavillon écarté au fond de ses vastes jardins, où je pus en liberté me livrer à la continuation de mes études sublimes et de mes utiles expériences.

Un soir j'étais occupé dans mon laboratoire, quand j'entendis une voix douce m'appeler et me supplier, en langue arabe, d'ouvrir ma porte à celle qui réclamait mes secours.

Heureux d'entendre retentir à mes oreilles les sons du langage de ma chère patrie, je m'empressai d'introduire la personne dont la voix m'avait ému jusqu'au fond de l'ame.

Dès qu'elle fut entrée, mes regards se portèrent avidement sur elle, et je sentis mon émotion s'accroître encore jusqu'au plus délicieux enivrement; une jeune fille était devant moi, modestement vêtue; mais, suivant la coutume des infidèles de ce pays qu'elle avait été forcée d'adopter, son voile flottant et diaphane ne me dérobait aucun des attraits de sa séduisante figure.

Je ne puis vous peindre en détail tous ses charmes: qu'il vous suffise de savoir que le blanc tissu qui se jouait sur sa tête était moins blanc que sa peau satinée; les longues tresses de ses cheveux d'un noir de jais, ainsi que les arcs d'ébène de ses sourcils gracieux, semblaient, placés auprès de ses grands yeux de gazelle,

brillans d'une douce langueur, comme le voile obscur d'une belle nuit dont les ténèbres font scintiller d'un feu plus pur les astres rayonnans de l'empyrée : sa bouche était un bouton de rose entr'ouvert, et la rose elle-même avait épandu ses corolles embaumées sur ses joues vermeilles : son sein battait vivement, agité par l'émotion que lui causaient ma présence et la crainte d'être surprise dans sa visite auprès de moi ; sa taille était svelte et gracieuse comme les rameaux flexibles du saule, son regard était caressant et semblait vouloir rendre tous les cœurs esclaves : je crus voir devant moi une des vierges attrayantes que le paradis promet aux vrais fidèles.

Safyéh (pure, innocente), car tel était son nom, m'apprit en peu de mots qu'elle était esclave du gouverneur de *Balarm*. Fille d'un des principaux officiers de l'aghâ de Qayrouân, son père l'envoyait par mer auprès de sa sœur nouvellement mariée à un négociant de *Tarabolous él-Gharb* (Tripoli de Barbarie), afin de lui donner ses soins dans une maladie dangereuse. La nuit même de son départ, un corsaire maltais avait attaqué le navire qui la portait : elle avait été faite prisonnière, comme tout le reste de l'équipage, et les Maltais l'avaient

donnée en présent au gouverneur de *Balarm*.

Son jeune cœur était brisé par les chagrins de l'esclavage, et surtout par ceux de l'absence: elle gémissait de se voir condamnée à ne plus jamais revoir son père, sa sœur, sa famille, sa patrie; car les sommes considérables que son père avait offertes pour sa rançon avaient été refusées, et son esclavage paraissait devoir être aussi long que sa vie.

Safyéh ajouta en rougissant que le gouverneur avait conçu pour elle le plus violent amour : elle ajouta encore qu'il la pressait en maître d'y répondre, et qu'il s'irritait de plus en plus de ses refus opiniâtres; mais elle avait constamment rejeté avec dédain les offres séduisantes de la liberté, des honneurs, des richesses, qui devaient récompenser sa faiblesse et son infidélité à la foi musulmane.

Je fus touché du sort de *Safyéh*, je la consolai en lui promettant de tout faire pour mettre fin à son infortune.

Depuis ce premier entretien nous nous vîmes souvent dans ce laboratoire secret où nul étranger n'était admis; nos entrevues se multiplièrent : nos cœurs ne tardèrent pas à s'entendre et à se livrer aux plus doux sentimens. J'aimai éperdument *Safyéh*, et son ame naïve me



XIX. — SAFYÉH.



« . . . Ta Safyéh sur ton sein protecteur
» Trouve sa liberté, ses parens, sa patrie! »

laissa voir sans détour que mon ivresse était partagée par elle.

Un soir je la tenais étroitement serrée dans mes bras, et je sentais avec délices son jeune sein palpiter innocemment sur le mien : ses regards caressans étaient fixés sur moi, et je considérais l'expression aimante de ses traits charmans avec un ravissement inexprimable : sa douce voix, dont les accens purs m'enivraient de leur mélodie, me chantait les vers suivans qu'elle accompagnait des accords de son luth.

« Cher Hamd-Allah, t'aimer c'est le bonheur !...
» Toujours auprès de toi voir s'écouler ma vie,
» Sentir mon cœur pressé contre ton cœur,
» C'est pour ta Safyéh le seul bien qu'elle envie.

» J'ai repoussé des feux déshonorans;
» Mon cœur veut se donner, et ne peut pas se vendre :
» Il a bravé les ordres des tyrans;
» Et ce cœur d'être à toi n'a pas su se défendre.

» J'avais pleuré, sous un ciel oppresseur,
» Mon pays, mes parens, ma liberté ravie;
» Mais Safyéh, sur ton sein protecteur,
» Trouve sa liberté, ses parens, sa patrie. »

Tout-à-coup la porte s'ouvre avec fracas, et le gouverneur paraît accompagné de ses gardes : la fureur est dans ses yeux, la menace dans sa bouche. A son ordre barbare *Safyéh* est

arrachée de mes bras, et entraînée loin de moi ; à son ordre je suis chargé d'indignes chaînes et jeté au fond d'un cachot infect.

J'y restai peu de jours : les courtisans, dans les cœurs desquels ma faveur avait allumé les feux cachés de l'envie, donnèrent une libre explosion à leur haine et à leur lâche inimitié.

Loin de rappeler à l'esprit irrité du gouverneur le souvenir de la vie que j'avais conservée à son fils, ils s'empressèrent, à l'envi l'un de l'autre, d'exciter encore les flammes de son courroux. Mille calomnies circulèrent contre moi ; j'étais un aventurier inconnu, peut-être exilé, chassé peut-être pour ses crimes de sa patrie : j'étais, non un médecin bienfaisant, mais un magicien impie et dangereux. Mon laboratoire n'était pas l'atelier merveilleux des doctes expériences, des remèdes salutaires ; c'était le réceptacle immonde des produits infernaux, des compositions sataniques, des influences pestilentielles.

Aucun de ceux à qui j'avais rendu des services n'éleva la parole en ma faveur ; mon sort fut bientôt décidé par le gouverneur ! Tout se réunissait pour aiguillonner sa rage jalouse, et les discours de ses lâches flatteurs multiplièrent les prétextes pour la légitimer.

On vint m'interroger dans mon cachot : je refusai de répondre, bien persuadé que rien ne me soustrairait à ma perte, et qu'innocent ou coupable, ma condamnation était déjà portée.

Je fus condamné en effet, comme magicien, comme suppôt des puissances infernales, à périr par le feu.

Safyéh, présentée comme devenue chrétienne et comme ayant embrassé de nouveau l'islamisme, fut, en qualité de *rélapse* et de *renégate*, condamnée à partager mon supplice : d'après la même sentence, mes instrumens scientifiques, mes élixirs, mes papiers devaient être brûlés avec moi, pour purger entièrement l'île de la moindre de mes traces empestées. L'arrêt inique fut exécuté.

Mais nul bûcher ne fut allumé pour notre supplice ; par un raffinement inoui d'une barbarie vraiment digne des afrites les plus féroces, le gouverneur ordonna que notre misérable vie serait engloutie dans les gouffres dévorans de la Montagne de Feu [1] qui rend cette

[1] L'Etna. La Sicile ayant long-temps appartenu aux Arabes, les écrivains de cette nation ont donné, de ce volcan, plusieurs descriptions : elles sont toutes remplies des fictions les plus merveilleuses.

île si célèbre, et que ses flancs embrasés nous réuniraient dans un épouvantable tombeau.

Le jour même de ce jugement atroce je fus traîné, chargé de chaînes, sur les bords caverneux du précipice effroyable; j'y trouvai ma *Safyéh* à demi-morte et dont des fers semblables meurtrissaient les membres délicats. A peine m'eut-elle aperçu qu'elle se jeta dans mes bras, et je la serrai vivement sur mon cœur. Dans le moment même de ces éternels adieux, de cette dernière expression de notre mutuelle tendresse, nos bourreaux, nous enlaçant de cordes que leur cruelle prévoyance avait préparées, nous serrèrent dans les mêmes liens, et exécutèrent les derniers ordres de l'ingrat tyran dont j'avais sauvé le fils.

Safyéh et moi nous échangeâmes un dernier regard d'amour, et aussitôt nous fûmes précipités dans l'abîme.



Seconde Aventure merveilleuse de Hamd-Allâh él-Akhmymy, surnommé Agyb le Magicien.

Nous disparûmes au milieu des épais tourbillons de fumée de cet enfer terrestre.... Mais au moment fatal et terrible où tout secours humain m'était enlevé, où toute ressource étrangère me manquait, je ne m'étais pas manqué à moi-même; et quel eût pu être le prix des connaissances extraordinaires dont j'avais recueilli une ample moisson, à quoi m'eût servi cet empire que j'avais conquis sur les élémens, si ma science, si péniblement acquise, eût été impuissante à sauver son maître et à l'arracher au danger certain prêt à l'engloutir!

Je m'étais hâté, en tombant, de prononcer rapidement les mots mystérieux, formules toutes-puissantes qui commandent à l'air et au feu. Les tourbillons de la noire fumée, qui s'élançait comme une montagne du fond de l'Océan enflammé, s'arrêtèrent à mes ordres autour de nous en molles draperies : elles nous soulevèrent sur leurs colonnes aériennes, et nous portant vers l'une des parois intérieures du cratère, nous y déposèrent sains et saufs sur une saillie de rochers qui formait comme une

plate-forme suspendue au-dessus du précipice.

Nous avions échappé miraculeusement à la perte la plus assurée; mais nous étions loin d'être à l'abri de tout danger, et les flammes, dont les ondoiemens reflétaient leur lueur sinistre dans les profondeurs creusées sous nos pieds, semblaient autant de monstres menaçans dont la gueule béante s'ouvrait prête à saisir la proie promise à leur avidité dévoratrice.

L'excès de la chaleur n'aurait été tolérable pour aucune créature vivante; mais à mon ordre une colonne d'air refroidissant, parfumée de toutes les émanations balsamiques des fleurs de la Sicile, s'était précipitée dans le cratère avec nous: leurs fluides élastiques, repoussant d'une barrière impénétrable les miasmes enflammés du gouffre, nous mettaient à l'abri de leur atteinte étouffante, et nous enveloppaient d'une atmosphère aussi délicieuse que celle du paradis de notre saint Prophète.

Cependant la saillie de rocher, sur laquelle nous étions déposés, était à peine assez large pour nous contenir tous les deux : la surface en était en partie inégale et raboteuse; mais les portions saillantes de ce sol sillonné depuis des siècles par l'action du feu souterrain, étaient polies comme le verre, et nous n'étions

arrêtés sur cette pente glissante que par quelques crètes tranchantes dont les aspérités aiguës nous déchiraient cruellement.

Safyéh était encore évanouie dans mes bras : pour lui porter quelques secours, il m'était nécessaire de quitter le dangereux asile où nous étions réfugiés, et d'abord de me débarrasser des liens qui, m'attachant à elle, entravaient tous mes mouvemens et me privaient de l'usage de mes mains.

En rampant peu à peu avec mon doux fardeau, en m'avançant avec toutes les précautions de la prudence et de la circonspection, je parvins à m'approcher d'une crevasse du rocher dont je voyais sortir par intervalle une petite flamme, tantôt bleuâtre, tantôt d'un rouge vif, dont la vapeur capricieuse paraissait comme voltiger çà et là autour de cette ouverture, semblable à une langue de feu.

J'exposai au contact de ces flammes légères l'extrémité des liens qui nous entouraient : bientôt les nœuds en furent brûlés, et les cordes purent alors être facilement détachées.

Je pus me séparer de *Safyéh*, agir isolément ; j'avais ainsi conquis l'usage de mes pieds et de mes mains : cependant ni mes pieds ni mes mains n'étaient entièrement libres. Cha-

cun de mes membres portait encore les lourdes chaînes de fer dont j'avais été chargé dans ma prison : il me restait à me délivrer de ces chaînes pesantes, à briser celles dont le beau corps de *Safyéh* était encore serré et meurtri.

Les débris des cordes dont je m'étais délivré me fournirent le moyen de vaincre le métal de ces liens plus difficiles à détruire.

Les parois du gouffre étaient tapissées de flocons nombreux de soufre, dont la couleur dorée brillait au sein de la demi-obscurité qui régnait autour de moi; je recueillis ces flocons: les plaçant dans un des creux du rocher, je les allumai en y mêlant d'autres substances minérales dont je connaissais les propriétés et que je parvins à découvrir dans quelques fissures des rochers calcinés qui m'entouraient.

Dès que mon opération chimique fut en pleine activité, et lorsque ces matières diverses furent fondues et amalgamées ensemble, j'y plongeai des morceaux de corde, et par ce moyen je pus porter des portions de ce liquide dissolvant sur les portions de mes fers que je voulais rompre.

L'expérience réussit parfaitement : le fer s'amollit comme la cire, et je parvins bientôt à me dégager de toutes mes chaînes.

Je me hâtai de délivrer de la même manière ma chère *Safyéh*, et je m'empressai de la soustraire aux dangers d'une éruption subite des flammes du brasier souterrain, ainsi qu'aux émanations délétères qui, sans la protection de mon atmosphère factice, nous auraient rendu notre séjour, dans ce gouffre supérieur, aussi funeste que la chute épouvantable au fond de ses abîmes.

Dans les recherches auxquelles je m'étais livré pour découvrir les substances chimiques que je venais d'employer si utilement, j'avais aperçu, à l'extrémité de notre étroite plate-forme, une ouverture, ou plutôt une crevasse un peu plus large que les autres, et j'avais remarqué qu'elle était la seule dont il ne sortait ni flammèches ni exhalaisons sulfuriques. C'est là que j'avais résolu de choisir une retraite momentanée: j'y emportai *Safyéh* qui fort heureusement n'avait pas encore repris ses sens; car l'effroi lui aurait certainement ôté la vie, si elle avait pu arrêter un seul instant ses yeux sur les horreurs que présentaient autour d'elle ces lieux épouvantables.

Je vis avec plaisir que l'ouverture, dont le passage bas et étroit nous avait à peine permis de nous y glisser, s'agrandissait progressive-

ment dans l'intérieur, et que, d'abord obligé de ramper sur le sol inégal et anguleux, après quelques pas je pouvais me tenir debout, sans risquer de me briser la tête contre la voûte irrégulière qui nous recouvrait.

La haine aveugle que mes ennemis avaient si bien manifestée, non-seulement contre moi, mais encore contre les sciences dont je poursuivais l'acquisition avec une passion si active, me rendit alors, contre leurs intentions, un bien éminent service, et assura notre salut.

Vous vous rappelez que les instrumens de mes études inconnues, mes livres, mes élixirs avaient été condamnés à partager mon supplice.

Une partie de ces trésors scientifiques avait été attachée autour de moi; le paquet qui renfermait le reste avait suivi l'impulsion conservatrice que j'avais forcé les tourbillons de fumée de nous donner, et s'était arrêté avec nous sur la petite plate-forme saillante. Vous croirez facilement qu'en me retirant dans le nouvel asile que m'offraient les flancs de la montagne, je me gardai bien d'oublier cette ressource précieuse : j'avais eu soin de l'y transporter.

Avec ces moyens de puissance, j'étais, dans la misérable fente du rocher, tout autant maître

de la nature et des substances élémentaires, que j'aurais pu l'être au sein de mon laboratoire dans le magnifique palais du gouverneur de *Balarm*.

Mon premier soin fut de chercher dans un des sachets qui renfermaient les plus précieuses de mes raretés, une pierre bien extraordinaire par sa beauté, et surtout par ses vertus merveilleuses. Cette pierre ne se trouve que dans la tête d'un dragon hideux et redoutable qui vit au milieu des rochers les plus sauvages de l'île de *Sérendyb* (Ceylan). Celui qui veut devenir possesseur de cette pierre miraculeuse, doit avoir le courage d'attaquer le monstre terrible, et, aussitôt après l'avoir tué, il doit lui ouvrir le crâne pour en retirer la cervelle; puis la plonger dans un vase rempli du sang tout chaud du dragon, recueilli soigneusement à cet effet.

Cette expédition doit être faite pendant la lune d'un des deux équinoxes : à l'équinoxe suivant la couverture scellée dont on aura recouvert le vase est enlevée, et on y trouve, non une substance molle et spongieuse telle que le cerveau qui y était renfermé, mais un corps solide et contracté, au milieu duquel est une pierre dure et brillante dont l'éclat est

admirable. Que de rois, que de princes puissans donneraient avec empressement tous leurs joyaux, tous leurs trésors en échange de la possession de cette pierre inappréciable, vrai miracle de la nature!

Cette pierre est la véritable escarboucle que le vulgaire nomme *yakout habéchy* (rubis d'Abyssinie). Les Persans la connaissent sous la dénomination plus exacte de *chebi-tcheragh*, c'est-à-dire *flambeau de la nuit :* elle a en effet l'étonnante propriété de briller comme un flambeau éclatant au milieu des ténèbres, et d'être ainsi, pour celui qui la possède, une lampe toujours lumineuse et véritablement inextinguible.

Aussitôt que j'eus retiré l'escarboucle de mon sachet, une vive clarté se répandit dans la caverne ténébreuse, comme si mille bougies en eussent éclairé toutes les parties.

Je me hâtai alors de faire respirer à ma *Safyéh* l'odeur d'une essence salutaire et active, dont l'effet fut immédiat comme je m'y attendais.

Safyéh reprit ses sens et sortit de son long engourdissement; mais ses pensées, trop agitées par la secousse terrible qui avait bouleversé son ame, furent quelque temps suspen-

dues et troublées, avant de reprendre leur libre cours : elle portait des regards vagues et presque égarés autour d'elle, sans rien voir, ou du moins sans pouvoir distinguer rien d'une manière précise ; les objets extérieurs frappaient sa vue de perceptions indécises comme celles d'un rêve, et ses idées sans liaisons ne pouvaient encore rectifier par le jugement ces impressions à peine senties, ces images pour ainsi dire flottantes qui effleuraient superficiellement ses organes.

Elle me vit, et le sentiment se réveilla plutôt dans son cœur que la pensée dans son esprit ; ses forces parurent renaître tout-à-coup, elle se leva vivement et se jeta dans mes bras : je l'y serrai avec tendresse, jouissant délicieusement de son entier retour à la vie.

Elle put bientôt diriger ses regards attentifs et étonnés sur l'étrange demeure que nous habitions.

La portion de la caverne où nous étions avait peu d'étendue en longueur et en largeur : sa plus grande hauteur n'atteignait pas à plus de deux fois la stature d'un homme ; la voûte surbaissée était soutenue par quelques masses isolées du roc volcanique qui formaient ainsi des piliers naturels et irréguliers. L'ouverture, très-

basse et très-étroite, par laquelle nous avions pénétré, se trouvait par hasard en partie cachée par un de ces piliers et pouvait plutôt se deviner que s'apercevoir.

Vous pourriez croire qu'un tel réduit devait lui sembler encore plus hideux que le cachot où elle avait été plongée avant d'être envoyée à la mort : que, dans les entrailles de la terre, cette caverne de roche brûlée dut lui offrir toutes les horreurs d'un tombeau anticipé; mais, partout où elle porta sa vue, ses yeux n'aperçurent que le spectacle le plus magnifique : partout, les parois, la voûte, les piliers si variés de forme qui la soutenaient, tout était brillant, resplendissant, revêtu de mille et mille cristaux, dont les facettes scintillantes reflétaient, aux rayons de mon escarboucle lumineuse, les plus vives couleurs de l'arc-en-ciel.

Ces cristaux étincelans étaient le produit de l'action du feu volcanique sur les pierres, les marbres, les métaux, les sels et les autres minéraux que renfermait le sein de la montagne : dans leur fusion diversement combinée, ils avaient reçu les formes les plus bizarrement découpées et les nuances les plus agréables.

Ici on croyait voir d'énormes plaques de *zemroud* (émeraude) avec leur miroir ver-

doyant : ici le *yakout-hamar* (le rubis) lançait ses feux pourprés, et semblait avoir conservé toutes les flammes de l'élément terrible qui lui avait donné naissance : ici le *yakout asfar* (la topaze), dans ses blocs arrondis, semblait présenter autant de lunes, qui brillaient comme celle dont la clarté dans le ciel fait pâlir les étoiles. Plus loin la turquoise (*firouz*) opaque et laiteuse étalait son manteau cotonneux, légèrement azuré, qu'enrichissaient de leur filigrane fleuri des milliers d'améthystes aux rayons violâtres, semblables aux broderies diaprées d'une robe royale.

Au milieu de ces foyers si riches en beautés, dont les reflets multipliés se renvoyaient l'un à l'autre une lumière éclatante, le roi des pierreries, le diamant (*élmâs*), dans sa magnifique limpidité, semblait avoir emprunté au soleil même les rayons dont il éblouissait les yeux.

Les places les moins brillantes de ce palais, d'un aspect vraiment magique, étaient celles qui n'avaient été recouvertes par le feu que d'un vernis d'or ou d'argent liquide. Le sol même était tapissé presque tout entier de légers débris également brillans, d'un sable d'or, d'une poussière argentée.

Safyéh contempla avec ravissement cet as-

pect enchanteur de la magnificence souterraine.

« O mon bien-aimé! s'écria-t-elle, ô toi, la » vie de mon ame, toi le délice de mon cœur! » dis-moi quel génie protecteur, quelle péhry » bienfaisante nous a transportés si miraculeu- » sement des abîmes de la destruction dans les » palais resplendissans du *Ginnistân*, ou plutôt » dans ce paradis fortuné que le Prophète élu » de Dieu a promis aux fidèles Musulmans?

» Ah! le seul vœu qu'il m'est désormais pos- » sible de former, c'est qu'il nous soit permis » d'y demeurer toujours ensemble! »

J'appris à *Safyéh* combien nous étions éloignés d'être dans le palais des Génies, ou dans le séjour de félicité promis aux Musulmans fidèles. Elle frémit en apprenant quelle faible distance nous séparait encore de l'ennemi formidable qui avait été sur le point de nous dévorer, et à côté duquel notre retraite merveilleuse ne nous offrait qu'un asile précaire et peu sûr.

Aussi, pour la rassurer un peu, et diminuer ses nouvelles alarmes, j'employai toutes mes forces à rouler à l'entrée de l'ouverture un bloc cristallisé d'une grandeur considérable, que son poids énorme avait sans doute dé-

taché de la voûte : ainsi nous pûmes redouter moins l'invasion subite d'une colonne de flammes, qu'une éruption imprévue du gouffre embrasé aurait pu faire pénétrer jusque dans notre retraite, si voisine du réceptacle de ces feux destructeurs.

Plus tranquille, *Safyéh* consentit à se livrer pendant quelques instans au repos ; ce soulagement lui était d'autant plus nécessaire, après toutes les vicissitudes fatigantes qui avaient agité son existence et épuisé ses forces, que je prévoyais de nouveaux obstacles à combattre, de nouveaux dangers à courir encore.

Pendant son sommeil, je m'occupai des moyens de sortir de notre palais de diamans et de rubis.

Dans un des nombreux enfoncemens que présentaient les parois irrégulières de la caverne, je découvris enfin une issue : je réveillai aussitôt *Safyéh*, à laquelle le sommeil tranquille, qu'elle avait goûté pendant quelques heures, avait rendu toutes ses forces, et nous nous engageâmes dans le conduit souterrain, sans connaître autre chose de sa direction, sinon qu'elle nous éloignait de plus en plus du foyer si redoutable de la montagne de feu.

Malgré la clarté de l'escarboucle qui nous

guidait dans notre voyage aventureux, notre marche fut loin d'être sans périls et sans difficultés.

Tantôt les rochers qui formaient les murs de ce passage si peu frayé se rapprochaient tellement que nous ne pouvions y pénétrer qu'avec peine et l'un après l'autre : tantôt la voûte, s'abaissant brusquement, semblait se joindre à la terre, et ce n'était qu'en rampant comme le lézard et le gerboa du Désert, que nous pouvions nous glisser dans cette espèce de terrier.

Tantôt aussi la voûte s'élevait à une hauteur à laquelle notre vue avait peine à atteindre, et les murs de roche qui la soutenaient s'écartant, ne nous laissaient plus apercevoir autour de nous que des ténèbres épaisses, qui nous paraissaient sans bornes. Alors les parois de roches, en divergeant à une grande distance, formaient comme de vastes salles, et souvent plusieurs larges fentes y offraient des issues diverses dont quelques-unes semblaient devoir nous ramener en arrière vers le point d'où nous étions partis.

Nous nous gardâmes bien de nous jeter dans ces derniers chemins : je m'efforçai de me diriger toujours par la ligne la plus droite, et par les routes qui se présentaient immédiate-

ment devant moi. J'avais retrouvé dans mon bagage scientifique une de ces petites boussoles qui dirigent au milieu des déserts les pélerins de la Mekke; elle servit à guider notre route souterraine et à en assurer la direction.

Cette route fut néanmoins longue et pénible; nous ne pouvions, dans ces profondeurs immenses si éloignées des clartés célestes, calculer d'une manière précise et certaine les révolutions du temps qui s'écoulait; cependant, d'après mes calculs, quinze jours au moins s'étaient déjà passés depuis le commencement de notre voyage. Nos forces n'avaient été soutenues, pendant ce long espace de temps, que par quelques gouttes des liqueurs confortatives, des essences vivifiantes, des élixirs excitatifs que j'avais si heureusement conservés en ma possession. De temps en temps, quelques minces filets d'eau qui s'échappaient en gouttelettes de quelques fissures des rochers, avaient étanché notre soif, excitée par la nature échauffante des substances qui faisaient notre seule nourriture.

Nous entendîmes enfin un bruit lointain qui nous sembla, dans sa durée continue, être celui de la cataracte de quelque torrent souterrain.

Nous nous dirigeâmes vers ce bruit, et nous ne tardâmes pas en effet à nous trouver près d'un torrent impétueux, dont les ondes tumultueuses se brisaient sur les rochers en les couvrant de mille flots d'une blancheur éblouissante, et semblables aux flocons du coton se gonflant sous l'archet de l'ouvrier actif, dont les coups multipliés le façonnent.

Nous suivîmes le cours du torrent en longeant les roches escarpées et glissantes qui en bordaient les rives.

Depuis notre départ de la caverne de la montagne de feu, nous avions toujours senti la pente du terrain s'abaisser progressivement sous nos pas; cette pente devint encore plus inclinée, et il nous semblait que bien loin de nous ramener aux surfaces éclairées par la lumière du jour, elle nous plongeait de plus en plus dans les vastes profondeurs des entrailles de la terre.

Nous arrivâmes enfin auprès d'un grand lac, dont les eaux paisibles recevaient les eaux du torrent, et dont ses vagues impétueuses ne paraissaient aucunement troubler le diaphane et calme miroir.

Bientôt un bruit étrange troubla la paix de ces eaux tranquilles; des mugissemens d'abord

sourds et lointains augmentaient en intensité à mesure qu'ils s'approchaient de nous. Tantôt on aurait cru entendre les sourds roulemens d'un tonnerre, bondissant de nuées en nuées dans l'immensité des vastes plaines du ciel; tantôt les oreilles étaient déchirées par des éclats retentissans, comme les rugissemens d'un lion plein de rage au milieu des sables embrasés de la Libye.

Tout-à-coup un monstre effroyable, immense, nous apparaît, traînant, en nageant, sa pesante masse sur la surface des eaux.

Le monstre s'arrêta quelques instans devant nous, près des bords du lac qu'il était sur le point d'atteindre. *Safyéh*, épouvantée à cette vue effrayante, voilait son joli visage de sa longue chevelure, et cachait sa tête dans mes vêtemens, en se serrant fortement contre mon corps, que ses bras tremblans tenaient embrassé d'une étreinte convulsive.

L'animal horrible était moitié poisson, moitié quadrupède; sa longueur surpassait deux cents coudées; ses yeux, quoique petits pour sa masse immense, étaient grands comme l'entrée d'une fournaise, dont leurs sinistres flammes imitaient l'embrasement : de ses naseaux, hideusement ouverts, comme des cavernes dans

lesquelles un homme eût pu facilement se lever debout, sortait un vent impétueux et brûlant comme le *Simoum* pestilentiel [1].

Sa gueule était béante comme une porte de ville, prête à nous dévorer, quoique ses dents énormes, dont la grosseur égalait celle du palmier *doum* [2], fussent encore serrées les unes contre les autres, ressemblant aux palissades d'une forteresse ou aux longues colonnades d'un des palais ruinés du *Sayd.*

Ses yeux épouvantables, fixés sur nous, dardant dans leurs orbites enflammés toutes les menaces de la destruction, nous annonçaient le sort cruel auquel nous condamnait sa voracité.

Il fit un bond furieux et sembla prêt à se lancer sur sa proie.... J'avouerai qu'en ce moment je ne pus m'empêcher de sentir quelque émotion de crainte faire battre plus vivement mon cœur; mais, sans me laisser troubler entièrement, je m'écriai : *Bism-illah!* (au nom

[1] Ce vent, dont le nom *Simoum*, *Samoum*, ou *Samoun*, signifie *empoisonné*, règne surtout dans le Désert, où il tue tout ce qu'il atteint. On le nomme aussi *Khamsyn*, parce que ses rafales durent ordinairement cinquante jours.

[2] Cette espèce de palmier se trouve surtout dans la Haute-Egypte.

de Dieu!) et je prononçai rapidement, à haute voix, les paroles mystiques auxquelles le Créateur suprême a donné le pouvoir de soumettre ses créatures.

Le monstre arrêta son élan, et je répétai ma conjuration; bientôt son vaste corps devint entièrement immobile, ses yeux ardens se voilèrent sous ses paupières refermées, et un mugissement sourd et monotone, sorti de ses vastes naseaux, m'annonça que notre ennemi était retenu par les liens d'un sommeil subit : en effet, un profond assoupissement, commandé par ma formule toute-puissante, lui ôtait tout moyen de nous nuire et en avait fait mon esclave.

Sa gueule était restée encore entr'ouverte; à travers la double barrière de ses dents croisées, quel fut mon étonnement d'entendre une voix humaine, et de voir une créature vivante, semblable à moi, se mouvoir, paraître successivement et disparaître aux intervalles des piliers d'ivoire, dont la barrière l'enfermait, comme en une prison, dans la gueule spacieuse du monstre endormi.

La voix, dont les accens aigus se faisaient distinguer à travers les sons rauques et sourds du ronflement non interrompu de sa prison

animée, répétait continuellement ces paroles :

« Au nom du Dieu clément et miséricor-
» dieux !

» O Dieu, il n'y a pas d'autre Dieu que
» toi ! Toi seul es le Dieu louable ! Malheur
» à moi d'avoir été du nombre des prévarica-
» teurs[1] ! »

Je m'approchai et m'écriai à mon tour : « O !
» Musulman ! oui certes Dieu seul est loua-
» ble. Qui es-tu ? Quelle aventure miraculeuse
» a-t-elle pu te renfermer dans un cachot si
» étrange, et te conserver la vie dans les flancs
» d'un monstre dévorateur.

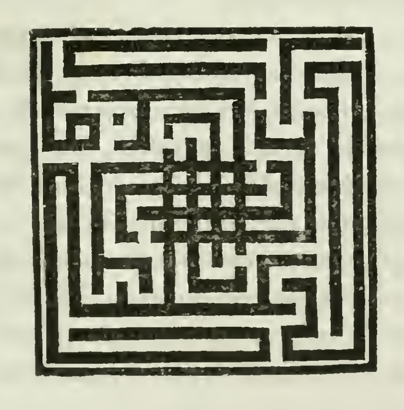
— » Qui que tu sois, me répondit la voix,
» sache que je suis un Génie, et que le Dieu
» très-haut m'a puni justement de mes fautes ;
» mais mon espoir est en lui ; en lui est ma
» ferme confiance. Il me délivrera de mon es-
» clavage épouvantable, car il m'en a fait trans-
» mettre la promesse.

» Viens encore plus près de moi, ajouta le
» Génie, si tu veux apprendre mon histoire :
» je te la raconterai volontiers, et son récit

[1] Ces paroles sont tirées du Koran. On les trouvera contenues dans le fleuron de la page 215 du deuxième volume de ces Contes. Voyez aussi l'explication de ce fleuron, même volume, page 487.

» sera court. Approche-toi, n'aie aucune
» crainte. Le monstre dort profondément, et
» son sommeil est ordinairement long et tran-
» quille. »

Je m'approchai en effet du rempart des dents monstrueuses, et le Génie, prisonnier dans les entrailles du prodigieux animal, me raconta ainsi son histoire.



Histoire du Génie Manzoul.

Je suis Génie, fils de Génie, et petit-fils de Génie; il m'est interdit de te révéler le nom qui m'est attribué dans les régions célestes, et dans la langue sacrée dont se servent seules entre elles les tribus des Génies des différens ordres; mais, depuis ma faute et ma punition, on m'a nommé *Manzoul* (déchu), et je conserverai ce nom fatal jusqu'à mon retour parmi les Génies mes frères.

Mon aïeul est un des Génies de la première création; il fut du nombre de ceux que la voix du Tout-Puissant tira des abîmes du néant, avant que la terre, le soleil, les astres, et Adam, le père des hommes, eussent été appelés à l'existence par cette voix divine.

Mon père est né dans un des palais du *Ginnistân* [1], il y a environ quarante siècles. Quant à moi, le *Ginnistân* est aussi ma patrie, et je suis bien jeune encore : j'ai à peine cinq cents ans.

Dès mon enfance, on s'accordait à me regarder comme doué d'une beauté singulière et

[1] Voyez la LXXIV[e] note supplémentaire.

des qualités les plus précieuses. Je vivais heureux, au milieu des amusemens de mon âge, dans la société des jeunes Génies, compagnons de mes simples jeux et de mes plaisirs innocens.

L'amour vint troubler la tranquillité dont jouissait mon cœur, et l'embrasant de tous ses feux, y alluma l'incendie d'une passion dont tu vois les suites fatales.

Gul-behar, la séduisante *Gul-behar* [1] était la plus belle et la plus aimable de toutes les jeunes *Péhrys* [2], qui, comme autant de fleurs ravissantes, embellissaient le parterre du *Ginnistân*; deux siècles au plus formaient son âge, et ses grâces presque enfantines prêtaient un nouveau charme à ses jeunes attraits.

Un hasard, dirai-je heureux ou funeste, l'offrit à ma vue; dès ce moment, mon cœur cessa de m'appartenir, et je connus l'amour, l'amour avec tous ses transports et toute sa violence.

Livré à mon enivrement, je suivais *Gul-behar* partout où elle portait son vol léger; je lui parlai, je lui peignis en traits de flamme la

[1] Rose du printemps.

[2] Fées, ou Génies féminins.

passion dont mon cœur était dévoré ; je réussis à lui faire partager les tendres sentimens qui m'agitaient. Notre attachement mutuel ne put rester long-temps caché aux regards des Génies chefs de notre empire ; mais je plaidai auprès d'eux la cause de mon amour avec une éloquence si entraînante et si persuasive, que j'en obtins la promesse de mon union avec *Gul-behar*. Toutefois, les lois fondamentales du *Ginnistân* ne permettaient pas que cette union pût s'effectuer avant que notre âge eût atteint celui qui est prescrit pour les mariages des Génies.

En attendant cette époque fortunée, que tous nos vœux appelaient chaque jour, je coulais des jours heureux qui n'étaient troublés que par l'impatience de mes désirs.

Gul-behar avait tous les charmes et toutes les qualités : un seul défaut en déparait l'assemblage enchanteur. Ce défaut était une curiosité effrénée et qui ne connaissait ni obstacles ni limites : c'est cette curiosité qui nous perdit tous les deux.

Les principaux Génies de l'empire du *Ginnistân*, ceux que les siècles accumulés sur leur tête rendaient plus vénérables et plus expérimentés, tenaient chaque mois un conseil géné-

ral, dont les délibérations secrètes restaient toujours inconnues aux autres Génies inférieurs en âge et en dignité.

Plusieurs fois la jeune *Gul-behar* avait témoigné le désir de connaître ce qui se passait dans ces assemblées mystérieuses. Enfin, un jour elle me déclara avec vivacité qu'il me fallait renoncer à sa possession, si je ne lui apportais en échange la révélation des secrets qu'elle désirait si ardemment de pénétrer.

Je lui opposais en vain, et mon âge trop tendre encore qui m'interdisait l'entrée de l'asile sacré de ces délibérations, et les ordres célestes qui prescrivaient le silence le plus rigoureux à ceux qui étaient admis à faire partie de cette réunion mystérieuse, et le crime d'ingratitude dont je me rendrais coupable, soit envers les Génies mes bienfaiteurs, qui avaient assuré mon bonheur par la promesse de notre union, soit envers la divine toute-puissance qui nous avait comblés de ses faveurs, et qui avait daigné nous faire naître *Génies*, au lieu de nous condamner à végéter sur la terre sous la forme d'êtres d'une nature inférieure.

Toutes ces objections furent inutiles, *Gul-behar* avait une volonté opiniâtre; elle ordonnait, elle voulait être obéie, et j'eus la fai-

blesse de céder malgré moi à ses volontés imprudentes.

Peu de jours après, le Divan céleste se réunit dans une des salles que renferme le palais du Roi des Génies.

La veille même, j'avais reçu l'injonction de porter des ordres aux Génies chargés de garder les frontières du royaume de *Syn*[1], au-delà du septième climat, et de ne quitter ces lieux que lorsque les ordres dont j'étais porteur auraient été exécutés.

Je m'irritai de cette commission, qui venait mettre obstacle à l'accomplissement des désirs de *Gul-behar*, et mon crime commença par une désobéissance rebelle : je me cachai au lieu de partir.

Dès que la nuit eut étendu ses voiles sur le monde céleste et sur le monde terrestre, l'assemblée des Génies se réunit et commença sa séance : je me hâtai de m'introduire furtivement dans le palais, et, pénétrant par des passages obscurs et peu fréquentés, je pus parvenir, sans être aperçu, jusqu'au-dessus du dôme magnifique qui recouvre la salle du *Divan* céleste.

[1] La Chine.

Là, placé à l'une des nombreuses fenêtres dont la coupole était percée, j'écoutais attentivement les secrets que je voulais trahir, ne pensant qu'au prix dont mon criminel espionnage devait être payé.

Hélas! je ne pus rien comprendre : les accens qui frappaient mon oreille m'étaient inconnus; le langage que j'entendais était la langue sacrée; aussi différente de celle du commun des Génies, que celle des Génies des divers idiômes parlés par les enfans des hommes.

Au moment même où, tout entier à mon attention déloyale et criminelle, j'avançais ma tête à travers l'ouverture de la fenêtre à laquelle je m'étais placé, un de mes mouvemens détacha mon turban : il tomba au milieu du bassin d'eaux jaillissantes qui occupait le milieu de la salle du Divan.

Le bruit fit tourner tous les yeux de mon côté; je fus aperçu, bientôt saisi et traîné devant le vénérable Aréopage.

Je ne pus déguiser à mes interrogateurs mes intentions coupables; je reçus les plus justes reproches, et ma punition aurait été bien plus sévère, sans l'intervention de mon père et de mon aïeul, qui faisaient partie du suprême conseil. Par l'indulgence de mes juges, je ne

fus condamné qu'à être renfermé dans la terrible prison où vous me voyez maintenant retenu. J'ignore ce que devint *Gul-behar*, dont la participation à mon crime ne put rester ignorée aux Génies.

Le monstre marin, chargé de me servir de prison, n'est autre que le *Hout* si célèbre, que les Persans appellent *Malek-Deryâ* et les Arabes *Soultân él-Bahar* [1], les enfans d'Israël l'ont nommé *Lewyathân ;* c'est le même qui, sous le nom de *Kourbéh*, fut vaincu dans un combat terrible par le prophète *Souleymân ben-Dâoud* (Salomon fils de David [2]), et qui fut contraint de lui servir de monture dans le voyage miraculeux qu'il fit autour de toute la terre, sur les sept mers qui l'environnent.

C'est ce géant des poissons dans lequel le jugement équitable du Dieu très-haut enferma jadis le prophète *Younous* (Jonas), coupable comme moi de désobéissance et d'ingratitude.

Emprisonné dans son cachot flottant, il reconnut sa faute, et, se soumettant à la punition ordonnée par les arrêts divins, il s'écriait :

« Au nom du Dieu clément et miséricor-
» dieux ! »

[1] Roi de la mer.

[2] Voyez la XXXII[e] note supplémentaire.

« O Dieu ! il n'y a pas d'autre Dieu que toi !
» Toi seul es le Dieu louable ! Malheur à moi
» d'avoir été du nombre des prévaricateurs [1] ! »

Et moi aussi, désobéissant et ingrat comme lui, comme lui puni, comme lui repentant, je répète dans les flancs du monstre qui l'a renfermé et qui me renferme :

« Au nom de Dieu clément et miséricor-
» dieux !

« O mon Dieu ! il n'y a pas d'autre Dieu que
» toi ! Toi seul es louable ! Malheur à moi
d'avoir été du nombre des prévaricateurs ! »

[1] Voyez ci-dessus la note de la page 86.



Continuation de la deuxième aventure merveilleuse de Hamd Allah-él-Akhmymy surnommé Agyb le Magicien.

La voix du prisonnier cessa de se faire entendre; il me parut complètement ignorer que le sommeil du *Roi de la mer* était l'effet immédiat des paroles puissantes que j'avais proférées.

Je lui témoignai tout l'intérêt que m'inspirait son malheur; et, lui apprenant que le repos du monstre ne devait être attribué qu'au pouvoir de mes formules mystiques, je lui offris d'employer les mêmes moyens pour lui rendre la liberté, en détruisant sa prison elle-même.

« Non, me répondit-il, quelles que soient les » vertus miraculeuses de votre conjuration, la » mort du *Roi de la mer* est au-dessus de leur » puissance. Cet animal n'est pas cependant » immortel; mais il ne doit perdre la vie qu'à » la fin des temps, et sa destruction ne peut » être opérée qu'après l'extinction du dernier » de tous les rois de l'univers entier.

» Je me soumets d'ailleurs à ma réclusion : » elle n'a encore duré qu'un peu plus de cent

» années. Les Génies, en me renfermant dans » ma prison, m'ont appris qu'elle ne pourrait » m'être ouverte que par un personnage qui » m'est inconnu, mais qui doit porter le sur- » nom de *Dou-l-noun* (maître du poisson), » comme le portait le prophète *Younous* (Jo- » nas), qui a été délivré de son esclavage dans » les entrailles de ce monstre : j'attendrai sa » venue avec patience et résignation. »

— » Eh ! m'écriai-je aussitôt, c'est moi qui » suis *Dou-l-noun :* ce nom est celui du plus » illustre de mes ancêtres, ce nom est celui de » mon aïeul, de mon père, ce nom est aussi le » mien ; réjouissez-vous ! Vos malheurs sont » finis : *le secours vient de Dieu, et la victoire* » *s'approche*[1]. »

A l'instant je commençai à répéter mes formules et d'autres plus puissantes encore : le sommeil du monstre n'en paraissait aucunement troublé ; cependant un léger frémissement ne tarda pas à agiter insensiblement sa masse inerte : ce mouvement de trépidation occulte devint tout-à-coup convulsif, et sa gueule s'ouvrit d'une largeur démesurée en un long bâillement.

[1] Ces paroles sont tirées du Koran. Voyez, page 485 du second volume, l'explication du fleuron de la page 126.

La gueule se referma bientôt; mais le prisonnier, profitant de l'espace que lui laissaient les dents desserrées, s'était affranchi par un saut rapide de leur clôture, et je le vis à l'instant à mes côtés. Il m'avait dit qu'il était jeune et beau. Mais son aspect fut loin de confirmer son assertion; tel qu'il m'apparut, il était hideux, sans aucune proportion dans tous ses membres, et la peau qui recouvrait son corps difforme était noire comme l'ébène.

« Ami *Manzoul*, lui dis-je en souriant, il » paraît que vous n'êtes pas du nombre des » Génies blancs; seriez-vous un afrite, fils de » *Cheytân* (Satan), et non un des Génies » fidèles?

» — Hélas! me répondit-il, tes yeux voient la » portion la plus terrible de ma pénitence : j'ai » été revêtu, par une clause spéciale de l'arrêt » céleste, de ces apparences repoussantes, et » je n'en serai dépouillé, pour être rendu à » mon état naturel, que quand mon pardon » m'aura été entièrement accordé. Tu m'as » délivré d'une prison horrible; mais, tu le » vois, je ne suis pas entièrement libre, et » j'emporte ma prison avec moi.

» Cependant, ajouta-t-il, marchons, éloi- » gnons-nous promptement de ce lieu dange-

» reux, avant que le monstre se réveille en-
» tièrement : il ne serait pas prudent de faire
» un plus long séjour sur les bords du lac qui
» lui sert de demeure. »

Je me décidai facilement à suivre cet avis, et notre nouveau compagnon de voyage se chargea d'être notre guide.

Notre route devenait de plus en plus difficile à travers les rochers, dont les masses semblaient avoir été bouleversées et jetées les unes sur les autres par quelque tremblement de terre intérieur.

Après quelques jours d'une marche pénible, nous nous arrêtâmes quelques instans dans un endroit où les gouttes d'eau qui découlaient de la voûte s'en distillaient plus abondantes, et où leur chute répétée avait même creusé dans le roc sur lequel nous marchions, une petite excavation : nous nous reposâmes auprès de ce bassin naturel, nous nous y rafraîchîmes et nous nous désaltérâmes de l'eau limpide qu'il contenait.

« Plût à Dieu, m'écriai-je, fatigué de mon
» long voyage souterrain, que la fente étroite,
» qui laisse passer ces gouttes d'eau, s'élargisse
» assez pour nous livrer un passage direct jus-
» qu'à cette surface de la terre habitable dont

» nous nous trouvons depuis si long-temps » exilés ! »

Manzoul laissa échapper un bruyant éclat de rire à cette exclamation involontaire. « Que » le Dieu très-haut et très-puissant, s'écria-» t-il, nous préserve plutôt de voir exaucer ta » prière inconsidérée ! Le lieu où nous nous » trouvons en ce moment est situé immédiate-» ment au-dessous de la mer de *Roum* (la mer » de Grèce) : si ton vœu imprudent était ac-» compli, l'ouverture que tu désires ne don-» nerait passage qu'aux cataractes des flots, » et nous serions tous les trois infailliblement » noyés. Prenons patience : la patience et le » temps nous feront arriver heureusement au » terme de notre voyage. »

Il était facile à *Manzoul* de nous prêcher la patience : en sa qualité de Génie, la faim et la soif lui étaient étrangères ; quant à *Safyéh* et à moi, ces deux besoins commençaient à nous atteindre : nos essences fortifiantes, nos poudres nutritives étaient presque épuisées : depuis quelques jours même, j'étais obligé d'en économiser les doses, et la diminution des corroboratifs avait nécessairement entraîné celle de nos forces. Je voyais que le terme de notre voyage souterrain était encore bien éloigné, et j'éprou-

vais la crainte de voir toutes nos ressources alimentaires nous manquer, sans aucun moyen de les renouveler et d'y suppléer. Ces inquiétudes agitaient cruellemet mon esprit, et j'avais beau réfléchir, je ne trouvais dans tout le trésor de mes connaissances aucun moyen de me tirer de ce nouveau danger, plus terrible et plus inévitable que les flammes de la montagne de Feu.

Je fis part à *Manzoul* des craintes qui torturaient ma pensée, ne lui cachant pas que je n'avais d'espoir et de moyen de salut que dans son secours.

Mais que devins-je, quand il m'assura que depuis sa faute tous ses pouvoirs surnaturels avaient été suspendus, et que dans cette circonstance sa puissance était bien moindre que celle que je pouvais avoir moi-même?

Cependant après quelques instans il s'arrêta, comme réfléchissant et comme rappelant ses souvenirs.

Son silence se prolongeait et ajoutait encore un nouveau poids aux inquiétudes et aux alarmes qui oppressaient mon ame.

Tout-à-coup une expression de joie se répand sur sa laide physionomie. « Vous êtes » sauvés! s'écria-t-il, vous êtes sauvés! et il en

» était temps; car maintenant je ne vous ca-
» cherai pas que nous n'avons pas fait beau-
» coup plus de la moitié de notre pélerinage
» forcé : mais vous êtes sauvés de la crainte de
» mourir dans les angoisses d'une faim cruelle :
» maintenant, je vous le répète, *la patience et*
» *le courage surmonteront tous les obstacles.* »

J'écoutais avidement ces paroles rassurantes : l'espoir et la confiance rentrèrent dans mon ame abattue.

« Nous sommes, ajouta le Génie, non loin
» des fondemens sur lesquels est assise l'île de
» *Tynéh* (Ténédos), si célèbre dans toutes les
» contrées par sa mine abondante et véritable-
» ment inappréciable de la substance qu'on ap-
» pelle *tyn makhtoum* (terre sigillée) dont l'île
» elle-même a tiré sa dénomination ; cette terre,
» dont on fait une exportation si considérable
» dans tout l'Orient, est un spécifique confor-
» tatif, dont les médecins de ces contrées font
» avec succès le plus grand usage, dans toutes
» les maladies causées par l'affaiblissement de
» l'estomac et des autres organes intérieurs.

» Les propriétés précieuses de cette terre
» féconde en principes nutritifs ne se bornent
» pas à ces effets médicinaux : des peuplades
» entières de l'Inde et de l'Afrique en font

» presque leur unique nourriture, et ces peu-
» plades ne sont ni les moins nombreuses, ni
» les moins vigoureuse, de ces pays. Dans ces
» mêmes contrées cette terre est employée à
» former des vases légers et poreux, dans les-
» quels l'eau n'a besoin que de séjourner quel-
» ques instans pour y contracter aussitôt la
» saveur la plus exquise et les qualités les plus
» bienfaisantes. Bien plus, ces vases eux-mê-
» mes, rendus humides par l'eau qui y a sé-
» journé, sont dévorés avec avidité par les
» femmes du pays, qui en font leurs délices et
» l'aliment le plus flatteur pour leur sensualité
» recherchée.

» Cette mine inépuisable s'étend au-dessous
» de l'île, dans les entrailles de la terre, jus-
» qu'à une profondeur beaucoup plus grande
» que celle à laquelle nous sommes ici par-
» venus.

» Il ne s'agit maintenant pour nous que de
» nous diriger avec certitude vers cette mine,
» qui doit être la source de votre salut dès
» que nous l'aurons découverte, et mes souve-
» nirs me retracent assez exactement le chemin
» qu'il faut suivre pour pouvoir être certain
» de vous y conduire d'une manière sûre : il ne
» nous restera alors qu'à y faire, à notre vo-

» lonté, nos provisions pour le reste de notre » route. »

Délivré de la crainte terrible d'un jeûne forcé, dont la prolongation inévitable ne pouvait avoir d'autre résultat pour nous que celui d'une perte sans ressource, précédée par une agonie cruelle et des angoisses déchirantes, nous nous mîmes en marche vers le lieu si désiré maintenant, où le Génie notre guide calculait que nous devions trouver nos vivres minéraux.

Il ne s'était pas trompé dans ses conjectures, et nous ne tardâmes pas à y arriver, sans nous être écartés beaucoup de la route directe que nous devions tenir pour parvenir à l'issue du fatal souterrain.

De larges fentes dans les rochers, et de nombreuses cavités nous permirent de pénétrer assez facilement au sein de la mine conservatrice : nous nous approvisionnâmes amplement de la terre alimentaire, que nous serrâmes avec le plus grand soin dans des sacs composés de la portion de nos vêtemens qui n'était pas pour nous d'une nécessité stricte et indispensable.

Nous regagnâmes le chemin direct que nous avions quitté, et nous tâchions de nous y ren-

dre avec le moins de détours, et par la route la plus courte, lorsque tout-à-coup je crus entendre les sons étouffés de quelques gémissemens douloureux sortir de la fente étroite d'un énorme rocher : nous nous arrêtâmes aussitôt, et je m'empressai de chercher, au moyen de la clarté que me prêtait mon escarboucle lumineuse, s'il serait possible de découvrir quelque crevasse plus large, quelque ouverture plus praticable, par laquelle il me fût permis de m'introduire dans l'endroit d'où j'avais entendu ces gémissemens s'exhaler.

Ma recherche fut inutile : je ne trouvai d'autre ouverture que la fente étroite et irrégulièrement anguleuse à travers laquelle il m'était absolument impossible de passer.

Cependant, voulant m'assurer si mes oreilles n'avaient pas été abusées par une illusion, je m'accrochai à quelques saillies de la roche, pour m'approcher davantage de cette crevasse resserrée, et je m'efforçai de diriger les jets de lumière de mon escarboucle dans l'intérieur de ce réduit inaccessible, où par ma position supérieure ma vue pouvait alors assez facilement plonger.

Au moment même où les premiers rayons de lumière se glissèrent dans cette caverne té-

nébreuse, la voix douce et plaintive d'une femme fit entendre ces paroles :

« O Dieu puissant et miséricordieux! le » terme de mon insupportable esclavage serait-» il enfin arrivé? Cette lumière bienfaisante, » que j'aperçois après un siècle d'obscurité, » m'annonce-t-elle que ma faute est enfin ex-» piée? Que ton nom soit béni, soit que tu » punisses, soit que tu pardonnes, car tu es le » juste juge, le Dieu sévère, mais miséricor-» dieux! »

Mes regards se portèrent alors dans la concavité qu'éclairait entièrement mon escarboucle rayonnante; j'aperçus une jeune fille de la plus grande beauté, elle était penchée vers un creux du rocher rempli d'une eau limpide, dans laquelle elle semblait se préparer à faire les ablutions légales pour se préparer à la prière.

Son visage était sans voile; ses bras potelés, son sein d'albâtre, n'étaient couverts par aucun vêtement : le long de son dos, dont la blancheur n'était pas moins éblouissante, et dont les formes n'étaient pas moins gracieuses, sa blonde chevelure descendait avec élégance et sans désordre : sa robe, dont elle avait dénoué la ceinture, et dont elle avait retiré les manches, avant de plonger ses bras dans l'eau des ablu-

tions, ne me cachait que la moitié inférieure de son beau corps.

« Prenez courage, m'écriai-je, et apprenez-» moi qui a pu ainsi renfermer dans l'intérieur » d'un rocher une beauté si ravissante? »

A peine la belle recluse eut-elle entendu la voix d'un homme, que, rougissant d'être aperçue dans la nudité où le hasard la faisait surprendre, elle se hâta de retirer vivement ses vêtemens inférieurs, pour couvrir avec pudeur son visage et les attraits supérieurs de son corps charmant. Mais je ne pourrai jamais vous exprimer quelle fut ma stupéfaction et mon horreur, lorsque dans la moitié inférieure de son corps, dévoilé à mes regards par ce mouvement brusque et rapide, je n'aperçus que les jambes hideuses, livides et desséchées, les griffes aiguës et affreusement recourbées d'un énorme vautour, les cuisses décharnées et recouvertes d'écailles jaunâtres d'un monstrueux crocodile.

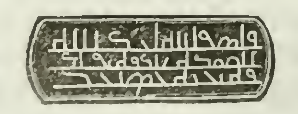
« Étranger, me dit-elle, j'ai trahi à votre vue » malgré moi l'état déplorable de la transfor-» mation que j'ai subie par ma faute : je ne re-» fuserai pas de vous faire le récit des événe-» mens qui m'ont condamnée au supplice cruel » que j'endure. »

Avant d'écouter son récit je m'étais rapproché de *Safyéh* et de mon compagnon de voyage, pour leur faire part du spectacle extraordinaire qui avait frappé mes yeux : je trouvai *Manzoul* troublé et agité d'une émotion violente.

« J'ai reconnu la voix de *Gul-behar*, me dit-il » en frissonnant ; ma *Gul-behar* a été condam» née comme *Manzoul*, et comme *Manzoul* » son supplice a été une prison insupportable. »

Sans perdre de temps à lui répondre, je me replaçai au poste que j'avais quitté, et adressant moi-même la parole à *Gul-behar*, je lui annonçai que j'avais appris, par le récit du génie *Manzoul*, qui elle était, et que je connaissais tout ce qui concernait ses aventures jusqu'au moment où elle avait été séparée de son amant.

Un torrent de larmes s'échappa alors de ses yeux, et elle prit la parole en ces termes.



Gul-behar la Curieuse.

Vous me nommez *Gul-behar :* hélas! ce nom n'est plus le mien : au moment de ma condamnation par le tribunal des Génies, on m'imposa le nom de *Raghibéh* (curieuse), et ce nom fatal me restera tant que ma punition ne sera pas achevée.

Je dois d'abord vous avouer que le principal motif de ma demande si indiscrète, et dont j'ai été si justement punie, a été moins ma curiosité naturelle, qui, j'en conviens, était réellement portée à un excès démesuré, qu'un sentiment irrésistible d'un orgueil effréné et d'une vanité délirante.

Dans l'accomplissement de mon désir, dans l'obéissance que j'avais exigée de celui qui m'aimait, et que vous venez de nommer *Manzoul*, je voulais surtout trouver un moyen certain de vérifier jusqu'à quel point s'étendait mon empire sur son cœur et sur son esprit.

J'étais sûre de cet empire, et m'enorgueillissais des attraits qui me l'avaient assuré; dans ma démence impie je jouissais d'avance du triomphe qu'allait remporter ma funeste beauté sur les lois fondamentales de l'empire des Génies,

sur les ordres sacrés du Très-Haut, sur la reconnaissance que mon amant devait si bien sentir pour les bienfaiteurs auxquels nous devions l'espoir de notre union prochaine; mon aveuglement et ma perversité ne me faisaient estimer son amour pour moi qu'au poids de son ingratitude, de sa désobéissance et de sa rébellion.

J'étais plutôt l'auteur véritable de son crime que sa complice: j'en ai été bien sévèrement, mais bien justement punie.

Mon premier nom me fut d'abord ôté, et un nom de punition me fut infligé, ainsi que je vous l'ai déjà dit : puis je fus condamnée pour un temps, dont on ne m'indiqua pas la limite, à être plongée dans cette prison, dont les parois se refermèrent sur moi dès le moment où j'y fus introduite. Aucune puissance naturelle ou surnaturelle ne peut m'en faire sortir, excepté la volonté de celui par l'ordre duquel j'y ai été placée.

Là, ma curiosité a été punie par une épaisse obscurité, dérobant à mes yeux tous les objets visibles : mes yeux ont passé un siècle entier sans rien voir, et le rayon de lumière que vous avez introduit dans mon cachot est le premier qui y ait apparu depuis le commencement de ces années si nombreuses.

Le supplice de mon orgueil et de ma vanité criminelle est cette transformation odieuse que je n'ai pu vous cacher, et qui me semble encore plus effroyable maintenant que mes yeux et les vôtres ont pu l'apercevoir.

Je me suis résignée à supporter la punition que j'avais méritée, et je me suis félicitée, dans ma position déplorable, de trouver ici dans ma prison un réservoir d'eau vive où je puis faire régulièrement mes ablutions légales; car je n'ai jamais manqué un seul jour de m'acquitter des cinq prières [1] instituées par notre saint prophète *Mohammed*, sur lequel soient le salut et la bénédiction de Dieu.

J'attends avec confiance le jour où ma punition sera terminée, et où la bonté divine, me rappelant dans le *Ginnistân*, ma chère patrie, me réunira enfin à l'amant dont j'ai si mal apprécié et si mal récompensé l'entier dévouement.

[1] Les cinq prières obligatoires des Musulmans, pour chaque journée, sont les suivantes :

Él-Mogheb, au coucher du soleil;

Nousf-él-Leyl, à minuit;

Él-Fegr, à l'aurore;

Él-Dohor, à midi;

Él-Asr, à trois heures après midi.

Voyez la note de la page 466 du premier volume.

Suite de la deuxième aventure merveilleuse de Hamd-Allah-el-Akhmymy, surnommé Agyb le Magicien.

Lorsque le récit de *Gul-behar* eut été terminé, bien convaincu que je ne pouvais lui être aucunement utile, je me disposai à me remettre en route. Je commençais déjà à descendre des roches auxquelles je m'étais accroché pour parvenir près d'elle, lorsque j'entendis sa voix me rappeler; la variation et le déplacement des jets de lumière qui disparaissaient successivement et cessaient d'éclairer l'intérieur de sa prison, l'avaient avertie de mon mouvement pour m'éloigner d'elle : soudain son ame s'était livrée au plus violent désespoir.

« Étranger! s'écriait-elle, étranger secourable, étranger mon seul espoir! m'abandonnerez-vous au sein de ces épaisses ténèbres qui font mon plus cruel supplice? Ah! restez près de moi, que je voie cette lumière vivifiante! Oh! étranger! qui que vous soyez, ma punition ne peut durer encore longtemps sans doute; alors l'odieuse transformation dont vos yeux ont été témoins aura cessé. Restez auprès de moi jusqu'à ce moment, et alors, ô étranger chéri, les char-

» mes, les faveurs, l'amour le plus tendre et le » plus dévoué d'une fille des *Péhrys* sera votre » récompense. Oh! oui, alors je serai belle, » ravissante comme au *Ginnistân*, alors je se- » rai toute entière à mon bienfaiteur, tout en » moi sera le prix offert par ma reconnais- » sance!... »

Elle continuait de m'adresser ses prières et ses promesses séduisantes; mais je m'étais hâté de finir de descendre du rocher et de m'éloigner d'elle, indigné de l'entendre oublier en un instant, et la résignation que ses paroles m'avaient annoncée pour la punition équitable qu'elle subissait, et sa tendresse si justement acquise au Génie malheureux, que son fatal amour, sa faiblesse déraisonnable pour elle avaient enveloppé dans la même infortune et condamné au même châtiment.

Irrité de voir parmi les Génies mêmes tant d'infidélité et d'ingratitude, je retournai auprès de *Safyéh* et du pauvre *Manzoul*, qui me semblait alors bien plus misérable qu'il ne l'avait été avant que je l'eusse tiré de sa prison vivante.

Je voulus reprendre notre marche et continuer notre aventureux voyage; mais il me fut impossible d'arracher le malheureux et trop

fidèle *Manzoul* des lieux où celle qu'il chérissait était renfermée.

Il refusa obstinément de nous accompagner plus loin; j'eus beau lui répéter que, s'il nous abandonnait ainsi, il était présumable que *Safyéh* et moi, ignorant le chemin dans lequel il avait jusqu'alors été notre guide, nous nous égarerions, et que notre marche pénible ne nous conduirait qu'à une perte assurée; en vain je lui rappelai les droits que son libérateur avait à sa reconnaissance; en vain je lui objectai que son séjour auprès de *Gul-behar* serait aussi inutile à l'un qu'à l'autre, que cette rébellion, contre la sentence qui les avait séparés, ne pourrait que retarder l'époque de leur délivrance, et par conséquent de leur réunion.

J'ajoutais encore que dans le sein de l'obscurité profonde que produirait l'absence de l'escarboucle, il lui serait impossible de voir et d'approcher celle auprès de laquelle il prétendait demeurer.

Toutes mes représentations furent inutiles et ne purent changer sa détermination insensée. Bien plus, ses regards farouches semblaient m'indiquer qu'il était devenu mon ennemi, depuis qu'il savait que mes yeux avaient pu contempler sans voiles le visage et les attraits de sa

Gul-behar; saisi d'un mouvement de fureur et s'abandonnant à une démence forcenée, l'ingrat Génie, oubliant le service si important que je lui avais rendu, oubliant la punition qu'avait déjà subie son ingratitude, tenta de m'arracher cette escarboucle précieuse, qui seule pouvait par sa lumière m'offrir une chance de salut dans les détours longs et difficiles qui me restaient encore à parcourir.

J'eus besoin d'employer contre lui cette même puissance mystérieuse qui lui avait été si utile. Il en sentit le pouvoir redoutable, car le Génie *déchu* avait perdu toutes les prérogatives de sa noble nature, et quand même je n'eusse pas été armé de mes formules toutes-puissantes, le peu de forces auxquelles il était réduit, depuis sa dégradation, n'aurait pu lutter contre les miennes.

Nous nous séparâmes, et nous nous quittâmes moins bons amis que nous n'avions été à la première époque de notre rencontre.

Je crains que l'ingrat, par sa coupable récidive, ne se soit lui-même condamné à une sévère prolongation de son supplice.

Le reste de notre voyage fut encore bien long : un grand nombre d'obstacles, des fatigues inexprimables nous attendaient encore;

cependant nous réussîmes à ne pas perdre le véritable chemin, et nos regards furent enfin frappés au loin d'une lueur crépusculaire, à peine perceptible; c'était les premiers rayons de la lumière terrestre.

Oh! comme nos yeux en furent délicieusement caressés; comme nos cœurs battirent vivement! Quelle douce étreinte, nous jetant dans les bras l'un de l'autre, signala les premiers transports de notre ravissement!

Notre joie fut presque délirante; nous dirigeant avec empressement vers l'ouverture si long-temps cherchée, nous nous trouvâmes dans une caverne, d'où nous pûmes contempler de nouveau la surface de la terre que nous avions habitée, et nous foulâmes avec délices le sol sur lequel marchaient les hommes.

Cette caverne était creusée dans le flanc d'une haute montagne; le pays où nous étions arrivés nous était entièrement inconnu; mais, de la hauteur où nous étions, nous apercevions de magnifiques plaines, des champs bien cultivés, de nombreux villages.

Nous nous hâtâmes de nous rendre à l'habitation la plus prochaine, pour nous procurer des alimens plus convenables que ceux dont nous avions fait usage dans notre exil souter-

rain, et nous y prîmes des renseignemens sur la contrée où le hasard nous avait si bizarrement conduits.

Nous apprîmes que ce pays était la Syrie, et que nous n'étions pas éloignés de *Demechq* (Damas [1]). La caverne qui avait été la porte de notre délivrance et de notre rentrée sur la terre des vivans se nommait *Rebouah*, et la montagne dont elle faisait partie était le célèbre mont *Qassyoun* (mont Casius [2]).

Ainsi, dans notre voyage souterrain qui avait duré environ deux mois, nous avions traversé à pied sec tout l'espace du globe terrestre que couvrent les mers de *Roum* (la Grèce), et de *Châm* (la Syrie), et nous nous trouvions transportés du royaume des Francs au sein des contrées musulmanes, sans avoir traversé aucune des régions intermédiaires.

[1] Voyez, dans le premier volume de ces Contes, la note de la page 414.

[2] Deux chaînes de montagnes portent ce nom dans l'Orient; l'une est située entre la Palestine et l'Égypte, et se prolonge jusqu'au cap nommé *Râs-ĕl-Kassaroun;* l'autre sépare la Mésopotamie de la Haute-Syrie, et est appelée par les Turks *Qarâdjah-dâglar* (montagnes Noires). C'est de ces dernières qu'il est ici question.

Troisième Aventure merveilleuse de Hamd-Allâh êl-Akhmymy, surnommé Agyb le Magicien.

Je ne t'entretiendrai pas, ô *Nâker*, des divers pays que je continuai de parcourir, et où m'appelait ma soif non encore satisfaite des connaissances nouvelles et cachées au vulgaire. *Safyéh* fut la compagne fidèle de ces excursions scientifiques dont je t'épargnerai les détails. Tu sauras seulement que je visitai avec soin toutes les cavernes du Liban, du Taurus et du Caucase, les tombeaux des patriarches en Syrie et dans le Dyâr-bekir, les souterrains de Baalbek, les débris de *Tchehel-minar*, et les ruines immenses de l'antique Babylone [1], si célèbres par le concours des magiciens et de ceux qui se livrent à l'étude des sciences surnaturelles.

Partout j'avais fait une ample récolte de raretés précieuses, de talismans puissans, de spécifiques miraculeux, de substances naturelles, dont les propriétés merveilleuses étaient inconnues au commun des hommes. Enfin, voulant me reposer de mes fatigues et mettre en ordre la collection de mes nouvelles richesses, j'arri-

[1] Voyez la LXXII[e] note supplémentaire.

vai à la noble *ville de la Paix* (*Medinét-él-Selam*), à Baghdâd [1], où je comptais faire un long séjour, peut-être même fixer ma demeure définitive.

Au moment de mon arrivée, la ville et son territoire étaient en proie à un fléau terrible : les habitans étaient dans la désolation et réduits aux dernières extrémités du désespoir.

Un nuage immense, épais, d'une noirceur extraordinaire, s'était arrêté sur la ville qu'il avait couverte d'une obscurité profonde.

Ce voile ténébreux, s'étendant jusqu'aux bornes de l'horizon, avait intercepté entièrement les rayons du soleil ; bientôt les flancs de ce nuage sinistre s'étaient entr'ouverts ; ils avaient vomi et vomissaient encore des myriades incalculables de sauterelles, noires, hideuses, d'un aspect dégoûtant, d'une forme étrange, et dont la grosseur comme la voracité étaient plus que le triple de celles des sauterelles ordinaires.

En un instant, les moissons avaient été dévastées, les arbres dépouillés, toute verdure avait disparu ; la terre, qui semblait comme brûlée par un vaste incendie, était jonchée au loin de cette armée d'ennemis, qu'aucune puis-

[1] Voyez la LXIVe note supplémentaire.

sance humaine ne paraissait pouvoir chasser et qu'on écrasait en vain sur la terre. Les torrens de celles que versait le fatal nuage surpassaient toujours de plus en plus les faibles quantités qui avaient été détruites.

Aussi un découragement général s'était-il emparé de tous les esprits ; on cédait avec l'apathie morne et désespérée de l'abattement à ces colonnes hostiles toujours croissant, toujours dévorant, et dont aucun effort ne pouvait ni diminuer le nombre, ni arrêter les ravages.

Un autre fléau, non moins horrible, ajoutait encore aux alarmes universelles; le réceptacle d'extermination que recélaient les flancs inépuisables de la nuée dévastatrice, avait en même temps répandu, comme une pluie d'orage, des tribus nombreuses de reptiles impurs et malfaisans; les sifflemens aigus que faisaient entendre leurs têtes audacieuses dressées de tous les côtés, renouvelaient à chaque instant les angoisses d'un effroi nouveau, et semblaient les menaces certaines d'une destruction inévitable.

Dans toute l'étendue des campagnes, les habitans avaient fui devant cette invasion subite d'une espèce si étrange et si effrayante, et ils avaient abandonné leurs champs et leurs de-

meures aux conquérans pestilentiels qui paraissaient en avoir pris possession pour toujours.

Dans la ville elle-même, les rues, les places, les terrasses des maisons, étaient entièrement couvertes par ce déluge animé, dévorant tout, pénétrant partout, et contre lequel les habitans, hermétiquement enfermés dans l'intérieur de leurs demeures, ne trouvaient qu'un insuffisant asile; il n'était pas de retraite où le crapaud immonde, le serpent écailleux, le vénéneux lézard, la vipère empoisonnée, l'aspic, le céraste léthifères, ne vinssent encore les poursuivre et les atteindre.

Je ne pus voir l'affreux spectacle de cette désolation générale sans en être vivement ému, et sans être animé du désir d'y apporter quelque remède.

Je réfléchis quelques instans sur les moyens qui étaient en ma disposition; bientôt, fixant mes résolutions d'une manière certaine, je me dirigeai à la hâte vers le palais d'*Ahmed-Pachâ* qui avait éte nommé gouverneur de Baghdâd à cette époque par la puissance ottomane.

J'eus peine à pénétrer à travers les monticules d'insectes dévorateurs, qui, les uns morts, les autres vivans, étaient amoncelés aux environs du palais qu'*Ahmed-Pachâ* habitait alors.

Les portes restèrent fermées pour moi, malgré mes instances réitérées; *Ahmed-Pachâ* était alors aux prises avec l'ange de la mort, et sa favorite *Zomrouk* [1] était dans un état qui ne laissait pas plus d'espérance. Ils avaient été l'un et l'autre blessés par un des reptiles venimeux, et les ravages du poison s'étaient si rapidement étendus que tout secours avait été inutile.

Cependant, quand je me fus annoncé comme médecin, l'accueil que je reçus fut bien différent : les portes s'ouvrirent, et je fus conduit avec empressement et égards devant le Pachâ agonisant.

Son corps était horriblement enflé; une teinte verdâtre et cadavéreuse était répandue sur tous ses membres; une pâleur livide couvrait son visage, hideusement déformé par les convulsions; ses yeux éteints ne laissaient plus distinguer leurs prunelles, qui, décolorées et à demi-détruites, nageaient au milieu d'une orbite putréfiée et sanglante.

Le Pachâ ne put me voir, mais il entendit le bruit de mes pas lorsque je m'approchai de lui : « Qui es-tu? que veux-tu? » me dit-il d'une voix tellement affaiblie que j'eus peine à l'entendre. « Retire-toi, laisse-moi mourir! La

[1] En langue turke, *bouton de rose.*

» mort seule me délivrera des fléaux épouvan-
» tables qui accablent ma malheureuse ville et
» mon territoire condamné à la destruction. »

Je m'empressai de répondre : « Mon nom
» est *Hamd-Allah* (louange à Dieu); je suis
» médecin, et je me suis voué à l'étude non-
» seulement des sciences naturelles, mais
» surtout de celles qu'on appelle *surnaturel-*
» *les*, parce que l'incapacité et l'ignorance
» des hommes n'ont pu encore pénétrer dans
» leurs sanctuaires et soulever le voile mys-
» térieux qui couvre leurs abîmes inacessibles.
» Je viens sauver la ville et combattre les
» fléaux qui ont été déchaînés contre elle. »

» — Sauve-moi d'abord, me repliqua le Pa-
» châ, sauve l'infortunée *Zomrouk* prête à
» m'accompagner dans la tombe. Si tu veux
» que j'ajoute foi aux connaissances miracu-
» leuses dont tu te vantes, fais-en sur moi le
» premier usage; arrache-moi à la mort terri-
» ble et douloureuse que je sens dévorer suc-
» cessivement toutes mes facultés vitales.

» Guéris-moi! alors j'aurai confiance en ton
» art, j'entendrai ton nom avec plaisir, et je
» répéterai avec reconnaissance : *Hamd-Allah*
» (louange à Dieu).

Le spécifique tout-puissant que j'administrai

sur-le-champ au Pachâ moribond calma à l'instant même les douleurs atroces qui le torturaient ; ses veines furent purifiées du feu infernal dont les torrens calcinaient son sang, ses yeux purent renaître à la lumière, ses traits au calme du bien-être, son teint aux couleurs de la santé, tous ses organes à la vie.

Les effets de mes soins ne furent pas moins admirables et moins salutaires sur la malheureuse *Zomrouk* : cette jeune plante déjà fanée, froissée sous les doigts cruels de l'ange de la mort prêt à l'arracher de ce monde, revint de même à la vie, et sa beauté, flétrie par les angoisses d'une destruction prochaine et d'une douloureuse agonie, reprit avec les roses de la santé les charmes ravissans, l'éclat séducteur qui lui avaient fait donner le nom de *Zomrouk* (bouton de rose).

« Qui es-tu? me dit une seconde fois le Pachâ, qui es-tu, être surnaturel, qui tiens » ainsi entre tes mains et la mort et la vie? Es-tu » un ange du paradis, es-tu un des habitans » fidèles du *Ginnistân?* Certes, un être surnaturel a pu seul effectuer les prodiges qu'exécute ta main, qui est bien véritablement *la* » *main blanche* du prophète *Moussa* (Moyse [1]),

[1] Voyez la LXVI[e] note supplémentaire.

» cette main, gage et instrument des miracles » du Tout-Puissant; dis, que veux-tu? que dé- » sires-tu? Comment puis-je payer dignement » la dette de ma reconnaissance? Parle, de- » mande, tout est à toi : rien, je le jure *par le* » *nom du* Dieu Très-Haut, rien ne te sera » refusé. »

« — O Ahmed, répondis-je, je t'ai déjà dit » qui je suis; je suis un homme comme toi, » mais Dieu m'a accordé ses faveurs, et mon » nom *Hamd-Allah* (louange à Dieu) est une » perpétuelle action de grâces pour les bien- » faits dont il m'a comblé. J'en ai fait part aux » hommes avec libéralité; mais tous ceux à qui » j'ai rendu service ont payé leur bienfaiteur » par l'ingratitude. Quant à moi, à Dieu ne » plaise que mon cœur soit jamais ingrat en- » vers mon bienfaiteur céleste! C'est vers lui » que doit se tourner ta reconnaissance. La » seule récompense, le seul prix que je ré- » clame pour la cure qui t'a sauvé la vie, ainsi » qu'à la belle *Zomrouk*, c'est qu'il me soit » permis de secourir les habitans du pachâlyk » que tu gouvernes, et que tes ordres m'aident » à remplir cette mission salutaire. »

Le Pachâ, bien convaincu que mes promesses n'étaient pas vaines, et que j'avais le pouvoir

de les réaliser, ordonna qu'on m'obéît comme à lui-même, et, sans perdre de temps, je me servis du pouvoir qui m'était délégué.

Par mes ordres, tous les grains de toute espèce, dont quelques provisions, soigneusement cachées, avaient jusqu'alors échappé à la voracité des funestes sauterelles, furent apportés et amoncelés dans la cour principale du palais. Un immense bassin rempli d'eau occupait le milieu de cette cour. J'y versai un flacon d'une essence que j'avais puisée dans une caverne près de *Déyr-él-Téyr* [1] en Égypte, et dont je connaissais la vertu admirable; cette liqueur précieuse fut avec soin mêlée par moi avec l'eau du réservoir, et, au moment de la mixtion, on sentit s'exhaler une odeur forte et pénétrante dont la saveur, quoique inconnue, était néanmoins agréable et parfumée. Tous les grains furent successivement trempés dans le bassin, tant qu'il resta assez de liquide pour les humecter convenablement.

J'ordonnai ensuite que ces grains humides fussent disséminés et étendus par couches légères sur les terrasses les plus élevées des maisons de Baghdâd et sur les côteaux des campagnes environnantes.

[1] Mot à mot : *le Couvent des Oiseaux*.

Les habitans voyaient ces opérations avec anxiété et incertitude; le plus grand nombre d'entre eux doutait presque de l'heureuse réussite de ces préparatifs; ceux qui y ajoutaient le plus de confiance crurent que ces grains étaient empoisonnés par moi, et que cette nourriture offerte comme un piége à l'avidité des sauterelles, était destinée à donner la mort à leurs essaims dévastateurs.

Quelle ne fut pas l'affliction générale quand on vit que pendant toute cette journée les sauterelles fuirent avec soin cet appât au lieu de l'attaquer pour s'en repaître; s'en écartant seulement, comme par l'instinct d'une répugnance secrète, elles n'en continuaient pas moins sur tout le reste leurs ravages destructeurs.

Le soir les habitans étaient livrés à une désolation d'autant plus cruelle que la lueur d'une faible espérance avait brillé un instant à leurs yeux : la nuit se passa toute entière dans la consternation et le désespoir.

Mais le lendemain, un peu avant l'aurore, les habitans sortirent de leur morne affaissement en entendant dans les airs un bruit étrange et indéfinissable; ce bruit confus se composait de croassemens rauques et éclatans,

de cris aigus, de craquemens, de râlemens, de sons tels qu'on n'en avait jamais entendu, et qui faisaient au loin retentir toute l'atmosphère : à la variété étourdissante de ces bruissemens sonores, répondaient les sifflemens rapidement répétés de tous les serpens qui avaient envahi la ville et les campagnes, et qui, hérissant le sol de leurs têtes furieuses, semblaient redoubler d'irritation et de rage.

En levant les yeux vers le ciel, pour y découvrir, s'il était possible, les causes de ce concert de menaçant présage, on s'aperçut qu'un nuage, plus vaste et plus obscur encore que le premier, était venu se placer au-dessus de celui-ci, et en avait augmenté les sinistres ténèbres.

Une terreur subite glaça d'un nouvel effroi tous les cœurs à ce vacarme épouvantable, qui semblait le signal certain de la dernière catastrophe d'une destruction universelle et inévitable.

Mais bientôt les ténèbres cessent; le nuage des sauterelles dévorantes a entièrement disparu, et la nuée supérieure s'est tout-à-coup comme fondue et séparée en mille et mille peuplades d'oiseaux marins et aquatiques de toutes sortes, qui d'un vol rapide se précipitent sur la terre : on voit, avec une stupéfaction que je

ne puis exprimer, comme une pluie abondante de cigognes, de cormorans, de grues, d'ibis, de pélicans, de courlis, de hérons, de mouëttes, et de cent autres espèces diverses et inconnues. Ils eurent en peu d'heures exercé sur les sauterelles, les serpens et les autres bêtes malfaisantes éparses sur la terre, la même ardeur de déglutition insatiable qui avait déjà exterminé les sauterelles du nuage.

Aucune parcelle des colonnes hostiles n'échappa aux infatigables becs des auxiliaires emplumés.

L'expédition terminée, les oiseaux libérateurs avaient repris leur vol, et avaient bientôt disparu. Les campagnes semblaient sourire à leur délivrance si rapide; et le soleil brillant de tout son éclat, délivré lui-même du voile impur dont il avait été trop long-temps obscurci, dardait sur elles des rayons vivifians qui leur promettaient les plus belles espérances.

La joie, l'ivresse, l'enthousiasme des infortunés habitans de Baghdàd égalaient le sentiment du bonheur que leur faisait goûter leur libération inespérée.

Ahmed-Pachá me réitéra les témoignages de sa vive reconnaissance; mais il n'osa me faire

de nouveau les offres d'une récompense qu'il jugeait bien m'être inutile et ne pouvoir jamais équivaloir à mes bienfaits.

Il me proposa cependant d'habiter son palais, de jouir de son amitié, et de partager avec lui les délices de la vie que je lui avais rendue ; mais je m'étais déjà trop mal trouvé de mon habitation dans les palais des grands : je résistai à ses invitations, et achetant une petite maison dans la ville, je m'y retirai pour exercer la médecine.

L'essence merveilleuse dont je m'étais si heureusement servi, et qui avait la propriété vraiment étonnante d'attirer tous les oiseaux de cent parasanges à la ronde, n'était que le moindre des trésors salutaires que j'avais recueillis dans mes lointains voyages.

Je possédais des spécifiques certains contre toutes les maladies qui affligent l'humanité ; aussi j'étais chéri dans la ville de Baghdâd, ou du moins je croyais l'être : on n'entendait de tous côtés que les louanges de *Hamd-Allah-él-Hakym* (le médecin), et mon nom n'était jamais cité sans être comblé de bénédictions.

Je fus moi-même la cause et l'artisan du premier chagrin que j'y éprouvai : je passais un jour dans une rue écartée, j'entendis des

cris et des lamentations plaintives : je m'approchai aussitôt : dans une maison dont la porte était ouverte, un homme déchirait cruellement à coups de *kourbag* le corps d'un malheureux esclave nègre, lui reprochant avec colère son ingratitude révoltante envers le maître dans la maison duquel il était né, et dont la bonté l'avait nourri comme s'il eût été un de ses propres enfans.

Le pauvre patient était encore dans la première jeunesse : sa figure, son âge, son infortune, ses souffrances, tout m'émut et m'intéressa en sa faveur.

Je proposai au maître de me vendre son esclave : nous fûmes d'accord sur-le-champ, et, bien loin de me faire la moindre difficulté pour consentir à mon offre, il parut l'accepter avec empressement.

Je ramenai chez moi le nouveau protégé, dont mon arrivée avait si à propos interrompu le supplice. Je le soignai, je le traitai avec humanité; de son côté il me témoigna la reconnaissance la plus vive et le dévouement le plus entier.

Mais à peine fut-il entièrement guéri des blessures dont l'avait sillonné le déchirant *kourbag*, qu'il se rendit coupable envers moi

de la plus monstrueuse ingratitude : un soir en rentrant chez moi je l'appelai vainement, il avait pris la fuite : bientôt je reconnus que l'ingrat, en désertant ainsi la maison de son bienfaiteur, avait joint le vol à son premier crime. Mes bijoux avaient été pillés par lui, et parmi les plus rares, mon escarboucle, mon inappréciable escarboucle avait disparu.

Bientôt après cet événement un nouveau fléau, presqu'aussi redoutable que celui des sauterelles, menaça la ville ; les armées du terrible *Nadir-Châh* s'approchèrent de Baghdâd, et tentèrent de joindre ce pachalyk à ses conquêtes.

Le corps de troupes qui attaqua la ville était commandé par *Ibrahym-Mirzá*, l'un des frères du conquérant célèbre.

Cette invasion imprévue répandit de nouveau la consternation parmi les habitans de Baghdàd et parmi ceux des campagnes, qui, abandonnant tout ce qu'ils possédaient, s'étaient empressés de mettre leur vie en sûreté dans l'enceinte des murailles de la ville devenue leur refuge.

Heureusement ces murailles étaient solides et bien fortifiées, les troupes qu'*Ahmed-Pachá* avait réunies pour sa garnison étaient

nombreuses, et les Persans ne tentèrent que des assauts inutiles.

Fier d'avoir repoussé si heureusement les attaques opiniâtres de l'ennemi, *Ahmed-Pachá* résolut de mettre fin à ses tentatives hostiles en l'écrasant entièrement d'un seul coup. Ayant réuni toutes les forces que Baghdâd renfermait dans son sein, il fondit à l'improviste sur les attaquans mal en ordre, et en fit un cruel carnage. Le nombre des Persans qui purent trouver leur salut dans une fuite précipitée fut peu considérable, et Baghdàd fut pour toujours délivré de la crainte de l'invasion.

Mais la victoire avait été bien chèrement achetée : *Ahmed-Pachá* avait perdu un grand nombre de ses soldats, les plus vaillans de ses guerriers étaient restés sur le champ de bataille, lui-même fut rapporté dans son palais, grièvement blessé.

Je fus appelé aussitôt : je m'empressai de lui donner tous mes soins; mais ses blessures étaient nombreuses et profondes, et la plus grande partie de son sang s'était, pendant le transport, écoulée de ces funestes ouvertures.

Je le guéris cependant; mais la cure fut longue, et la convalescence tardive. Je ne l'avais pas quitté pendant tout le temps que sa vie s'é-

tait trouvée en danger : il exigea de mon amitié que mon séjour auprès de lui se prolongeât pendant tout le temps de sa convalescence, et même quelques journées encore après le jour où je lui avais déclaré que mes soins et ma présence dans son palais lui étaient entièrement inutiles.

Fatale absence ! Quand je rentrai dans ma modeste demeure, je la trouvai déserte : *Safyéh*, ma chère *Safyéh*, n'y était plus, elle avait été enlevée pendant mon séjour si prolongé au palais. Le désordre intérieur des appartemens, les traces des effractions m'annoncèrent assez que cet enlèvement avait été exécuté par la violence.

J'étais vivement affligé, mais je crus devoir me résigner à un malheur qui me semblait irréparable : et ma consolation vint surtout de la certitude que j'avais acquise que *Safyéh* n'avait pas été ingrate, et que la séparation qui l'avait éloignée de moi avait été bien loin d'être volontaire : *Safyéh*, pure et innocente, ne s'était pas montrée indigne du nom qu'elle portait.

Triste et abattu, je passais mes jours dans l'ennui, et mes nuits dans un insupportable veuvage. Je ne quittais plus ma maison qui était devenue la demeure du silence et du deuil.

Une nouvelle invitation du Pachâ m'en fit cependant sortir et m'appela une seconde fois à son palais.

Dans la portion la plus reculée de ses vastes jardins, dans l'endroit le moins fréquenté, un soir, au lever de la lune, on avait entendu des sifflemens, d'abord presqu'imperceptibles à l'oreille, mais qui ensuite étaient devenus progressivement plus perçans, et s'étaient prolongés avec une intensité effrayante.

Il ne formait aucun doute que quelques-uns des reptiles qu'avait poursuivis l'armée des oiseaux n'eussent pu parvenir à s'échapper de la bataille générale, et n'eussent réussi à trouver, dans quelque cavité ignorée, une sûre retraite contre leurs ennemis aériens.

Ahmed-Pachâ avait recours à moi dans ce nouveau péril, et me suppliait d'employer toutes les ressources de mon art pour le délivrer entièrement de ses hôtes dangereux.

Je me rendis au palais : j'écoutai plusieurs soirs attentivement les sifflemens, et, par l'identité constante de leurs sons, je me convainquis qu'un seul et même serpent les faisait entendre : certain alors de n'avoir qu'un seul ennemi à combattre, j'entrepris de reconnaître son repaire.

Mes recherches me firent découvrir un long conduit souterrain, à demi-comblé par le temps et les éboulemens du sol, et qui paraissait avoir dû servir autrefois à conduire les eaux du fleuve dans les jardins du Pachâ.

Je ne doutai aucunement alors que cette retraite ne fût celle de l'ennemi que je cherchais; il ne me restait plus qu'à essayer de m'en rendre maître. Je fis aussitôt apporter une immense *toucht* (bassin de cuivre) que je fis remplir de lait, et dans laquelle je versai en même temps des essences puissamment enivrantes et narcotiques : je ne négligeai point d'y joindre aussi les sucs des plantes qui sont particulièrement recherchées des reptiles et dont l'odeur peut les attirer.

Mon repas soporatif ainsi préparé, je me cachai soigneusement aux environs du conduit souterrain, me confiant d'ailleurs contre les attaques du serpent dans les vertus d'une pierre talismanique que je portais en bague : je ne quittais jamais cette amulette parce que j'en connaissais les propriétés miraculeuses pour préserver celui qui en était muni des morsures de toute espèce de reptile.

J'attendis donc l'événement en silence et avec tranquillité; j'étais seul, car nul n'avait osé de-

meurer avec moi dans un lieu si dangereux : je n'y attendis pas long-temps.

Je vis bientôt sortir de la cavité, dont je guettais l'entrée avec une attention que rien ne pouvait distraire, une tête monstrueuse, effroyable, qui s'arrêta sur le seuil de son asile, portant de tous côtés des regards inquiets et circonspects; cette tête dont les yeux étaient d'un rouge enflammé, semblables à deux charbons embrasés, et dont la gueule béante menaçait d'une triple palissade de dents acérées comme les fers des lances, était décorée d'une magnifique aigrette où brillaient, à travers des reflets dorés, les vives couleurs du plus bel azur. Je reconnus dans cet animal extraordinaire le *melek-él-hayát* (le roi des serpens).

Après quelques instans d'hésitation, la tête s'avança tout-à-fait en dehors, traînant après elle un corps énorme, recouvert d'écailles verdoyantes, long de dix coudées, et aussi gros que le corps d'un jeune enfant; on aurait cru voir le tronc d'un palmier de vingt ans, animé et se mouvant en tortueux anneaux.

Le serpent horrible glissa sa masse hideuse jusqu'auprès du vase dont l'odeur l'avait attiré, et dont il convoitait la liqueur appétissante. Il but tout jusqu'à la dernière goutte; mais aussi

il ne tarda pas à s'étendre sur le sable, en proie à un engourdissement et à un sommeil léthargique qui semblait voisin de la mort.

Je m'avançai alors sans crainte, mon ennemi était sans défense à ma disposition : je me hâtai de l'enfermer dans une cage de fer dont j'avais eu soin de me munir, et j'allai aussitôt, fier de mon succès, présenter au Pachâ le monstre devenu mon captif.

J'obtins facilement de lui le don de l'animal endormi, qu'à cause de sa rareté extraordinaire ma curiosité voulut conserver vivant, la prison où il était enfermé lui ôtant toute espèce de moyen de nuire et de m'échapper.

La crainte que témoignait encore le Pachâ d'avoir dans son jardin d'autres hôtes de même nature, m'engagea à y passer quelques nuits, comme en sentinelle; mais toutes mes recherches me convainquirent que le *melek él-hayât* était le seul reptile qui eût pu échapper à la destruction générale dans laquelle ses sujets avaient été enveloppés par la poursuite de l'armée volatile.

La dernière des nuits que j'avais destinées à ma recherche, j'errais, à la clarté d'une lune resplendissante, dans les diverses parties du jardin, sans savoir où m'égarait ma course vague

et incertaine. Au sein de cette nuit silencieuse et solitaire, j'étais absorbé par les plus tristes pensées; je ne pensais plus aux serpens : tous mes souvenirs se reportaient par une émotion involontaire sur *Safyéh*, sur ma *Safyéh* dont j'étais séparé pour toujours.

Tout-à-coup je crus entendre le son de sa voix chérie : je crus que mes oreilles étaient abusées par les illusions de mon cœur; cependant, relevant les yeux, je vis que sans le savoir mes pas m'avaient porté près du harem, de l'enceinte consacrée aux femmes d'*Ahmed-Pachá*. Je m'approchai encore, écoutant avec anxiété : mon cœur battait vivement, en proie aux secousses successives du doute et de l'espérance.

Enfin mon incertitude cessa; j'entendis de nouveau la voix : c'était bien celle de ma *Safyéh*, et aucun doute ne pouvait plus me rester.

Elle chantait les vers suivans, et son chant était souvent entrecoupé par les gémissemens et les sanglots.

« Ah! loin de LUI je ne puis vivre!
» Vivre loin de LUI c'est la mort!...
» Quel est donc l'inflexible sort
» Dont le barbare arrêt s'obstine à me poursuivre?

» D'une servitude cruelle
» J'ai dû la fin à sa bonté :

» Je perds encor ma liberté ;
» Mais mon cœur reste libre, il LUI sera fidèle.

» Jadis des Francs je fus captive :
» Captive ici d'un Musulman,
» Toujours dans les fers d'un tyran !...
» J'y mourrai si le ciel n'entend ma voix plaintive.

» Mais le ciel reçoit ma prière....
» Je me sens renaître à l'espoir ;
» C'est LUI qu'ici je viens de voir....
» L'avoir vu c'est déjà n'être plus prisonnière. »

Avec quel empressement ne m'élançai-je pas au grillage en bois qui fermait la fenêtre, d'où partait cette voix dont mes oreilles éprouvaient depuis si long-temps la privation cruelle!

Safyéh m'apprit bientôt que les eunuques de l'ingrat *Ahmed* l'avaient, par son ordre, enlevée de ma maison, profitant de mon absence, pendant les soins que je prodiguais à leur maître ; mais lorsqu'elle eut été introduite dans le harem du Pachâ, et qu'elle lui eut été présentée, elle avait repoussé ses tentatives avec tant d'énergie, qu'il l'avait renvoyée avec mépris et colère dans le pavillon le plus écarté du harem, et depuis ce temps son ravisseur ne s'était plus offert à sa vue.

Ivre d'amour et de fureur, je m'élançai vers la grande salle du palais où *Ahmed-Pachâ* devait tenir en ce moment même son divan ; car

pendant mon entretien prolongé avec *Safyéh*, l'aurore avait éclairé l'horizon, et le soleil du matin répandait déjà ses rayons dans la circonférence éthérée.

Ahmed-Pachá était en effet dans sa salle d'audience, entouré des grands de sa cour et des ministres de ses volontés : il frémit à ma vue, et les traits animés de ma physionomie lui apprirent que je savais tout.

Je m'avançai rapidement vers lui, et, sans lui adresser les saluts et les bénédictions ordinaires : « Perfide, ingrat ! m'écriai-je avec véhé» mence, quel afrite, quel démon infernal a » versé dans ton cœur un poison mille fois plus » pestilentiel que celui qu'un serpent avait fait » passer dans tes veines, dans ces veines que » j'ai rendues à la santé? Ou plutôt quel génie » infidèle et malfaisant m'a inspiré ma fatale » résolution de venir à ton secours? Comment » as-tu payé mon imprudente bienveillance? Je » t'ai rendu la vie, et tu m'enlèves plus que la » vie : tu me dois le bonheur d'exister, et tu » m'arraches celle qui faisait tout le bonheur » de mon existence. »

Mes reproches et mes invectives se succédaient avec un emportement semblable à la fureur des flots d'une mer courroucée.

Le Pachâ, pâle et immobile, gardait un morne silence, et ne répondit pas un seul mot à mes paroles outrageantes.

Ceux qui l'entouraient, immobiles et silencieux comme lui, étaient plongés dans la stupéfaction. Je sortis enfin en ordonnant au Pachâ humilié de renvoyer sur-le-champ *Safyéh* avec honneur dans ma maison.

Mais à peine me fus-je mis en chemin pour m'y rendre, que les courtisans d'*Ahmed*, sortant de leur stupeur, se pressèrent autour de lui en tumulte, maudissant mon audace envers leur maître, s'écriant qu'il n'y avait pas de châtiment assez terrible pour venger son affront et pour punir la rébellion et l'insulte dont je m'étais rendu coupable.

Ahmed-Pachâ, d'abord atterré par mes justes reproches, sentit, à ces discours excitatifs de sa colère, s'élever en lui l'orage de la haine, du courroux et de la vengeance. L'explosion de ces sentimens, qui fermentaient dans son cœur, fut terrible.

Oubliant à la fois, et mes bienfaits et mon pouvoir, et le crime de son ingratitude, il y mit le comble en ordonnant à quelques-uns de ses gardes de se rendre sur-le-champ à ma maison et de lui rapporter ma tête à ses pieds.

Mais j'avais déjà eu le temps de réfléchir en rentrant chez moi, et j'avais prévu d'avance ce qui allait arriver.

Les gardes revinrent bientôt : « Seigneur! » dirent-ils au Pachâ, après s'être prosternés devant lui, « seigneur, suivant tes ordres nous » avons été à la maison du médecin *Hamd-* » *Allah;* mais il avait déjà pris la fuite : nous » n'avons trouvé qu'un vieillard décrépit, qui » paraît être son père ou son aïeul, car son vi- » sage, sillonné par les ravages de l'âge, nous » a paru, malgré la barbe blanche qui descend » jusqu'à sa ceinture, présenter encore quelques » traits de famille, quelques traces de ressem- » blance avec la physionomie de son fils ou de » son petit-fils. Ce vieillard morose et taciturne, » dont l'intelligence et les forces paraissent af- » faiblies par son grand age, n'a témoigné au- » cune émotion à notre aspect, et a daigné à » peine nous répondre que celui que nous » cherchions n'y était plus. »

« — Imbéciles! » s'écria *Ahmed*, dont la fureur, loin de se calmer, semblait au contraire éclater avec une nouvelle effervescence, « imbé- » ciles! Hâtez-vous de retourner : ce vieillard » décrépit n'est sans doute que *Hamd-Allah* » lui-même, qui s'est déguisé à vos yeux fasci-

» nés par ses artifices trompeurs, par les ma-
» giques prestiges de sa science détestable et
» diabolique : allez, et apportez-moi la tête du
» vieillard ! »

Les gardes, redoutant pour eux-mêmes le courroux de leur despotique maître, coururent de nouveau en toute hâte à ma maison; mais ils ne purent exécuter leurs nouveaux ordres : déjà le vieillard lui-même avait aussi disparu.

Toutefois, en poursuivant leurs recherches dans toutes les parties de la maison, les ministres de la cruauté d'*Ahmed-Pacha* découvrirent au fond du harem une jeune fille charmante, timide, éplorée, qui, dans son trouble et son effroi, en entendant le bruit et les clameurs dont tout retentissait, s'y était réfugiée tremblante et cherchait à s'y cacher à tous les yeux.

Les gardes, n'ayant rien pu découvrir de plus, se saisirent de leur tendre et innocente proie, et, malgré ses larmes et ses supplications, ils l'entraînèrent devant leur maître irrité.

La vue des attraits de la jeune et faible victime jetée palpitante à ses pieds, parut suspendre les émotions féroces dont la cruauté agitait le cœur de l'impitoyable *Ahmed*. A travers ces émotions haineuses de vengeance et de

rage se glissa, comme à son insu, un mouvement, non de commisération, mais d'un instinct égoïste de jouissance sensuelle, et d'un désir vague pour la séduisante captive dont les attraits enivraient ses regards.

Sa voix prit des accens plus doux, il interrogea la jeune fille sans dureté : bien plus, il lui déclara, sans trop employer d'abord le ton impérieux d'un maître, combien il sentait son cœur épris : bientôt il réclama avec exigence le prix d'une indulgence qui lui était si peu ordinaire et dont il semblait s'étonner et s'indigner lui-même.

A toutes ces questions, à toutes ces propositions, à ces ordres même, l'infortunée, hors d'elle-même, et comme anéantie par la terreur, ne répondait que par des sanglots convulsifs et par un torrent de larmes.

Ahmed-Pachá, s'impatientant de ces pleurs et de ce silence, ordonna qu'elle fût confiée aux femmes de son harem, et qu'on ne la lui représentât que lorsque ses larmes auraient cessé de couler.

Les portes du harem s'ouvrirent et se refermèrent sur cette nouvelle captive.

C'est ainsi que les ordres du Pachâ lui-même m'introduisirent dans cette fatale enceinte ; car

le vieillard décrépit, la jeune fille brillante de tous les charmes de la beauté et de tous les attraits du jeune âge, n'étaient autres que moi-même, transformé si merveilleusement par les opérations de cette science qu'*Ahmed* appelait mon art détestable et diabolique; cet art avait été bien puissant, puisque son illusion avait abusé même les yeux du ravisseur doublement coupable, que ses soupçons avaient déjà prémuni une fois, et qui était si intéressé à ne pas se laisser de nouveau surprendre.

Dès que je fus entré dans le harem, ma douleur factice parut un peu se calmer, et mes larmes artificielles coulèrent avec moins d'abandon : entouré de mes nouvelles compagnes, je ne cherchai que *Safyéh*, et comme si notre commune douleur eût été entre nous le lien d'une sympathie involontaire, nos bras s'ouvrirent, et une douce étreinte fit palpiter l'un sur l'autre nos cœurs affligés.

Bientôt, m'éloignant de l'essaim folâtre des beautés insouciantes qui m'obsédaient, je suivis *Safyéh* dans le réduit solitaire où elle était confinée, et, me dérobant aux jeux et aux plaisirs tumultueux du harem, je voulus opiniâtrément partager la retraite et l'exil de la seule habitante de ces lieux dont la présence m'était chère.

Loin des témoins importuns je me fis reconnaître à *Safyéh*, et nous nous livrâmes à toute l'ivresse des sentimens dont nos ames charmées éprouvaient si bien la mutuelle influence.

Heureux d'être près l'un de l'autre, nous avions oublié et les maux de notre longue séparation, et le Pachâ ravisseur, et la prison dont les murs nous retenaient en sa puissance, et les malheurs qui pouvaient nous menacer encore. Nous étions réunis; que nous fallaiti-l davantage? Nous ne nous quittions pas un seul instant : mes yeux ne voyaient que *Safyéh*, *Safyéh* n'avait de regards que pour *Hamd-Allah*; pouvions-nous penser à aller chercher ailleurs un autre bonheur?

Hélas! ce bonheur dont l'enivrement nous ôtait toute prudence et toute prévision, n'eut qu'une trop courte durée. Un jour, soit que nous eussions été épiés, soit qu'un hasard involontaire eût trahi notre secret, *Zomrouk*, la jolie favorite de *Ahmed-Pachá*, survint à notre insu auprès de nous : elle entendit un de nos entretiens, et tous les mystères qui nous entouraient lui furent connus.

Notre secret cependant aurait pu tomber dans des mains plus dangereuses : *Zomrouk*

n'avait jamais oublié la cure miraculeuse qui l'avait arrachée à une perte certaine, et les souvenirs de son cœur avaient toujours conservé une tendre reconnaissance pour le libérateur auquel elle devait la vie.

Dans le ravissement que lui causa la découverte à laquelle elle était si loin de s'attendre, en proie à la douce extase de la gratitude, et peut-être d'un sentiment intérieur plus vif encore que son émotion venait de faire naître en son cœur, elle se précipita sur moi et me couvrit de baisers et de caresses passionnés.

Étonné, troublé de cet épanchement imprévu, je ne faisais encore aucun mouvement pour repousser des embrassemens dont je ne partageais pas l'ivresse ; mais j'allais me dégager des bras de l'aimante *Zomrouk*, et lui adresser quelques paroles pour calmer le désordre qui semblait bouleverser son ame : je n'en eus pas le temps. *Safyéh*, stupéfaite comme moi, avait considéré immobile le spectacle si révoltant pour son amour dont ses yeux avaient été subitement frappés : son imagination, devenue tout-à-coup la proie du délire le plus insensé, lui peignait cette scène imprévue comme la suite préméditée d'une liaison antérieure et d'une intelligence perfide en-

tre *Zomrouk* et moi. Tous les poisons de la jalousie la plus effervescente fermentèrent en un instant dans son ame torturée ; tous les ouragans de la tempête la plus effrénée gonflaient son sein oppressé : le débordement de sa fureur soudaine et de son indignation irréfléchie ne connut dans ses transports insensés ni mesure ni prudence.

« Ainsi donc, s'écria-t-elle avec les accens » de la rage, perfide *Zomrouk*, *Hamd-Allah* » plus perfide encore, ainsi donc vous trom» piez la malheureuse et fidèle *Safyéh!* Cet » amour, *Hamd-Allah*, cet amour que je » croyais posséder dans ma folie confiante, cet » amour qui faisait le charme de ma vie, il était » feint, ou du moins je ne le possédais pas » seule, et je le partageais avec une odieuse » rivale ! »

Puis tournant ses yeux égarés sur la tremblante *Zomrouk*, et faisant à son nom une allusion amère : « Oui, dit-elle, oui, *Hamd-Allah* » a préféré le *bouton de rose* à la rose épanouie, » dont il a long-temps savouré le parfum ! »

Les éclats de la voix de *Safyéh*, que nulle protestation, nulle considération ne pouvait appaiser, attirèrent bientôt autour de nous toutes les habitantes du harem. Le bruit, les

vociférations qui accompagnaient ce concours tumultueux, appelèrent sur leurs pas les eunuques auxquels leur garde était confiée.

Ils virent les transports frénétiques de *Safyéh*, ils entendirent ses plaintes furibondes, et ils se hâtèrent d'en aller rendre compte à leur maître. *Ahmed-Pachâ* fut aussitôt au milieu de nous.

A sa vue, *Safyéh* sentait pour ainsi dire son délire s'accroître ; sans voir les dangers terribles qu'elle allait appeler sur nos têtes et sur la sienne, toute entière aux émotions présentes, et ne voulant rien connaître que le bonheur de m'arracher pour toujours aux bras de celle que son aveuglement lui représentait comme sa rivale préférée, *Safyéh* révéla elle-même à *Ahmed-Pachâ* tous nos secrets, et l'amour abusé et délirant me livra involontairement à l'ingratitude et à la vengeance ulcérée.

Safyéh fut sur-le-champ récompensée de ses aveux trop naïfs et trop sincères par trois coups mortels. Trois fois le poignard d'*Ahmed-Pachâ* se plongea dans ce sein si séduisant, asile de passions si douces et si violentes; je vis ses beaux yeux, se fermant sous les doigts de l'ange de la destruction, éteindre les feux dont ils étin-

celaient et s'ensevelir pour la dernière fois sous leurs longues et soyeuses paupières, comme sous les draperies d'un funèbre linceul; le sang, s'élançant à gros bouillons de sa poitrine déchirée, souillait ses membres délicats et ses vêtemens, et inondait la terre autour d'elle.

Elle tomba inanimée, et je ne pus voler à son secours; saisi à l'improviste, j'avais été chargé de fers pesans, tout effort m'était interdit, toute résistance m'était impossible.

Zomrouk, presque anéantie par la terreur, était évanouie, et son ame était devenue comme étrangère à tout ce qui l'entourait. Moi-même, sans espoir, incapable dans mon trouble de coordonner mes idées bouleversées, je m'attendais à me voir avec *Zomrouk* partager le terrible sort de la malheureuse *Safyéh;* tous les cimeterres des lâches flatteurs qui accompagnaient le Pachâ étaient levés sur nos têtes, et semblaient se disputer à qui le premier donnerait, en nous frappant de mort, un gage de son dévouement servile.

« Non! s'écria le Pachâ d'une voix redoutable comme les éclats du tonnerre, non! qu'ils » vivent, ne les frappez pas! Ils sont plus coupables que *Safyéh;* je leur réserve une punition plus cruelle : ils vivront, mais pour

» mourir de mille morts, et ils appelleront long-
» temps comme un bienfait l'instant qui termi-
» nera leur existence. »

Les ordres d'*Ahmed-Pachâ* furent donnés à l'instant, et chacun des esclaves dont le vil troupeau l'entourait s'empressa de les exécuter.

Une outre immense, composée de deux peaux entières de chameau, fut préparée : mes fers me furent ôtés, et je fus jeté dans cette outre qui devait être et mon linceul et mon tombeau, avec le corps de l'infortunée *Zomrouk*, toujours inanimé et privé de l'usage de ses sens.

Pour mettre encore le comble aux tourmens qui devaient terminer si effroyablement notre vie, le serpent épouvantable, le *melek él-hayât*, dont j'avais fait la funeste et imprudente capture, fut retiré encore à demi-endormi de la cage de fer où je l'avais emprisonné et renfermé dans l'outre fatale avec nous.

L'outre fut close avec un soin barbare, et transportés ainsi sur les bords du Tygre, nous fûmes précipités dans les eaux profondes du fleuve.

Quatrième Aventure merveilleuse de Hamd-Allâh êl-Akhmymy, surnommé Agyb le Magicien.

L'abîme s'entr'ouvrit sous le choc : nous fûmes engloutis, nous et notre prison. La masse pesante et lancée avec violence plongea jusqu'au sable qui tapissait le lit des eaux rapides; mais bientôt, soulevée par les ondes écumeuses, elle fut entraînée avec rapidité par la force du courant, et ne tarda pas à être roulée au sein des vagues jusqu'à la mer qui recevait le fleuve à son embouchure peu éloignée.

Je m'aperçus alors, dans ma nacelle bizarre, que ma navigation sous-marine m'avait fait arriver dans ce vaste océan; je reconnus ce changement, que mes yeux ne pouvaient vérifier, au ballottement saccadé de ma prison flottante, qui, au lieu d'être portée droit en avant, dans la direction d'une pente régulière, était agitée en tous sens par les flots tumultueux et lancée successivement çà et là comme un frêle jouet abandonné aux caprices désordonnés des vagues mutinées.

Ce mouvement violent fit sortir la malheureuse *Zomrouk* de l'évanouissement si prolongé, dans lequel elle ressemblait moins à une

personne vivante qu'à celle dont la mort a brisé pour toujours toutes les forces vitales.

Un demi-soupir, un léger frémissement de son beau corps si étroitement pressé contre le mien dans notre cachot resserré, m'annoncèrent au sein des ténèbres son prochain retour à la vie. Je me hâtai de le seconder en lui faisant respirer ce flacon dont tu connus l'effet salutaire et qui heureusement était resté dans mon sein.

L'effet en fut prompt et complet : sa respiration se fit de nouveau passage à travers ses lèvres glacées ; son sang recommença à circuler, ses premiers mouvemens me firent connaître qu'elle n'était plus en proie à ce fatal évanouissement précurseur de la mort.

Mais n'allait-elle pas mourir plus sûrement encore en se trouvant à son réveil déjà enfermée dans son effroyable tombeau ! Devais-je avoir à me reprocher également la mort des deux femmes charmantes qui m'avaient aimé !

Je lui parlai ; ma voix parut la ranimer entièrement, et elle se jeta vivement dans mes bras, entrelaçant les siens autour de moi, comme si elle eût saisi son seul abri, son seul refuge dans cette position désespérante.

Cependant ses lèvres tremblantes ne pou-

vaient prononcer que ces mots qu'elle répétait cent fois : « Oui, c'est toi, c'est mon *Hamd-» Allah!* c'est mon sauveur!... Tu ne m'as » pas abandonnée, tu ne m'as pas rejetée de » ton sein! »

Je voulus en vain lui faire connaître les terribles événemens qui s'étaient passés pendant son long évanouissement, et lui apprendre par quel horrible raffinement de cruauté nous avions été condamnés à l'affreux supplice dont nous étions en ce moment même les déplorables victimes : son esprit encore troublé était incapable de lier deux idées entre elles, et ne pouvait se rendre un compte suffisamment lucide de nos infortunes extraordinaires; son imagination, tourmentée sans être éclairée par les sensations diverses qui se succédaient rapidement en elle, ne pouvait lui présenter aucune image assez distincte, pour qu'elle pût comprendre pleinement notre sort funeste et les maux irremédiables auxquels nous étions réservés.

Quant à moi, le désespoir semblait anéantir le peu de forces physiques et intellectuelles qui me restait encore; j'avais beau tendre avec anxiété tous les ressorts de mon esprit; c'était en vain que je cherchais quelque ressource,

quelque moyen de salut, dans le trésor des connaissances sublimes que j'avais amassées; j'étais entièrement désarmé contre les cruelles extrémités auxquelles j'étais réduit.

Que pouvais-je faire avec toute ma science; seul, isolé du monde entier et privé de l'arsenal scientifique des talismans, des essences, des spécifiques merveilleux, des livres mystérieux dans lesquels existaient tous mes moyens de puissance? Hélas! tout était resté dans ma maison à Baghdâd : j'étais faible, dépouillé, sans armes et sans défense, comme le tendre enfant qui, pour la première fois, ouvre les yeux à la lumière de la vie.

Mais il semblait que nos maux ne fussent pas encore assez grands et notre position assez cruelle. Le formidable serpent, le *melek él-hayât*, notre dangereux compagnon de voyage, était endormi au moment où on nous l'avait si barbarement associé. Son assoupissement s'était prolongé et avait été pour nous jusqu'alors un gage de sûreté, ou du moins d'une tranquillité momentanée; mais les secousses redoublées, par lesquelles les vagues de la mer de Perse heurtaient notre frêle embarcation, avaient opéré sur la torpeur du reptile vénéneux comme sur l'évanouissement de *Zom-*

rouk. Peut-être aussi l'odeur du flacon vivifiant avait-elle concouru à le retirer de son engourdissement.

Le terrible animal s'était réveillé : déjà je sentais ses anneaux tortueux se déplier, ses écailles visqueuses se dresser avec effort, ses longs enroulemens se glisser le long de nos corps resserrés dans un petit espace : je crus voir les prunelles de ses yeux menaçans s'allumer et lancer de rapides étincelles; nous ne pouvions plus former le moindre doute, conserver le moindre espoir ; encore quelques instans bien courts, et le monstre entièrement sorti de son assoupissement allait nous déchirer, nous dévorer de ses dents féroces dont nous entendions déjà le craquement sinistre.... Je serrai sur mon cœur, comme pour un dernier adieu, *Zomrouk* éperdue, haletante, et qui semblait n'avoir été rappelée à la vie que pour savourer pour ainsi dire les angoisses de la mort la plus épouvantable.

Cependant cette attente dont il est impossible de décrire les tortures morales se prolongeait sans que notre redoutable ennemi commençât son attaque... Notre ennemi était plus effrayé de notre compagnie que nous ne l'étions de la sienne. Ces mouvemens, que

j'avais cru les apprêts d'un combat dont l'issue ne pouvait être incertaine, étaient au contraire les efforts vivement tentés d'une fuite qui lui était impossible comme à nous ; il n'avait roulé ses longs anneaux que pour les éloigner de nous autant que l'exiguité de notre demeure commune le lui permettait.

Mais quel pouvait être le motif de cette timidité si extraordinaire dans le *melek él-hayât?* Quelle cause en nous pouvait lui inspirer un effroi et un respect si étrangers à sa nature ?

Cette cause, c'était la bague talismanique qui n'avait pas quitté mon doigt. Cette bague inappréciable, à laquelle je ne pensais nullement en ce moment, était non-seulement pour nous un sûr préservatif contre les morsures du serpent, mais encore pour lui un épouvantail redoutable, dont la vertu toute-puissante le forçait à chercher tous les moyens de s'en éloigner et de se soustraire par la fuite à son influence répulsive.

Aussi ses efforts pour s'échapper de notre prison commune devinrent-ils bientôt plus violens encore; il avait découvert avec sagacité le côté le plus faible du cuir qui formait notre enveloppe, et ses dents acérées ne cessaient de l'attaquer avec une activité infatigable.

Enfin l'outre fut forcée, et sur-le-champ l'eau dans laquelle nous étions plongés pénétra en bouillonnant par l'ouverture ; mais notre salut vint cette fois du reptile même dont l'opération avait créé ce nouveau danger pour nous.

Le serpent mit autant de promptitude à s'élancer par l'étroite ouverture que l'eau elle-même à s'y insinuer. Son corps, beaucoup plus volumineux que le passage auquel son impatience de fuir ne lui avait pas permis de donner la dimension nécessaire, était resserré fortement par les bords de la déchirure, à travers laquelle il ne pouvait se glisser qu'avec un effort pénible; avant qu'il fût entièrement passé, je saisis sa queue hardiment de la main droite, et l'arrêtai au moment où son départ aurait cessé d'opposer à l'entrée des flots l'obstacle qui venait de nous sauver du naufrage. Pour m'assurer entièrement de mon prisonnier, qu'il m'importait tant de retenir, je me hâtai de prendre de l'autre main un des poinçons d'or qui attachaient les châles du turban de *Zomrouk*, et perçant avec force les cartilages de la queue, ce levier placé en travers fixa l'extrémité du serpent dans l'ouverture resserrée qui demeura hermétiquement fermée : notre sûreté intérieure fut encore assurée par tous les au-

tres poinçons de même espèce que la coiffure de *Zomrouk* pût me fournir.

Ainsi retenu et blessé, le *melek él-hayât* fit des bonds furieux et s'élança avec une force extraordinaire; mais ni ses bonds ni ses élans ne purent le tirer de son esclavage; il était en ma puissance, et forcé d'obéir à son maître, comme le cheval fougueux au cavalier dont la main habile l'a asservi à ses volontés.

Notre courrier d'une nouvelle espèce s'élançait tout droit devant lui avec la rapidité de la flèche qui vole vers son but, et il entraînait après lui l'outre qui nous contenait à travers les flots : malgré leur résistance, nous voguions comme la djerme légère, que les ailes de ses voiles triangulaires, unissant leur impulsion aux efforts redoublés des rameurs, font sillonner les eaux grossies du fleuve béni de l'Égypte, sous la double influence du vent et du courant favorables. Le chemin que nous fîmes dans un court espace de temps passe toute croyance; cependant, quelque célérité qu'eût notre voyage extraordinaire, il était encore trop lent au gré de mes désirs, surtout d'après l'espoir que j'avais conçu d'être bientôt jeté sur une plage où il nous serait possible de quitter sans danger notre char sous-marin.

Dans mon impatience j'essayais d'augmenter la vitesse de notre conducteur involontaire, et un petit poignard, que j'avais conservé caché sous mes vêtemens, me servit d'aiguillon pour activer encore et précipiter ses élans.

Enfin il me sembla que nous cessions de rouler dans des gouffres liquides, et bientôt je ne pus douter que nous étions sur un rivage sablonneux, dont la surface solide, par ses frottemens, opposait aux efforts du serpent une résistance bien différente de celle qu'il avait eue à vaincre dans les flots de la mer.

Je me hasardai à faire, avec la pointe de mon poignard, dans le cuir de l'outre, une ouverture légère et presque imperceptible : l'air extérieur pénétra seul : nous étions à sec, nous étions sauvés.

Je me hâtai de rendre la liberté au *melek él-hayát* dont l'assistance me devenait inutile. J'étais sur le sol foulé par les pieds des hommes. A peine eus-je retiré les poinçons qui le retenaient dans son esclavage, qu'il s'empressa de jouir des droits que je venais de lui rendre, et, se lançant aussitôt loin de nous par un bond rapide, il disparut bientôt dans les fentes d'un des rochers qui bordaient le rivage.

Cependant je m'occupais avec activité du

soin de nous rendre nous-mêmes à la liberté : mon poignard me servit à fendre entièrement un des côtés de l'outre, et nous sortîmes aussitôt, *Zomrouk* et moi, de cette ouverture.

Nos regards se portèrent aussitôt autour de nous, pour reconnaître dans quelle contrée nous avait fait aborder notre navigation si extraordinaire. Autour de nous une plage sablonneuse, semée çà et là de quelques roches escarpées, s'offrit d'abord à notre vue.

Soudain un bruit étrange, des clameurs qui semblaient exprimer l'épouvante vinrent frapper nos oreilles.

Nous levâmes les yeux, et, sur quelques-uns des monticules groupés devant nous, nous aperçûmes une multitude effrayée qui prenait la fuite avec tous les symptômes de la plus vive terreur : elle faisait retentir l'air de cris de détresse, dans lesquels nous ne sûmes distinguer que ces paroles dont nous ne pouvions comprendre le sens :

« Voilà les *Nesnâs!*... fuyons les *Nesnâs!*...
» Les voilà, ils viennent nous dévorer, comme
» ils ont exterminé les malheureux habitans
» de *Chahar* et d'*Ouabar.* »

Ne voyant rien d'hostile dans leurs démonstrations à notre égard, et leur retraite préci-

pitée nous annonçant assez combien ils étaient peu disposés à vouloir nous attaquer, nous les laissâmes s'éloigner sans essayer d'arrêter leur fuite.

Continuant notre route paisiblement, et sans nous hâter, nous nous dirigeâmes vers l'intérieur du pays. Nous y vîmes de tous côtés les traces des plus grands désastres, partout des habitations incendiées, des champs ravagés; enfin, en continuant d'avancer, nous nous trouvâmes dans une vaste plaine : elle était inondée de sang nouvellement versé, et presque entièrement jonchée de cadavres.

Le soleil venait de disparaître pendant notre longue marche, et à peine eûmes-nous essayé de traverser ce champ de carnage tout-à-fait désert d'êtres vivans, que les ténèbres de la nuit nous avaient déjà entièrement enveloppés.

Je parcourus quelque temps ce séjour de la désolation, cherchant un refuge plus convenable pour *Zomrouk* et pour moi, et un abri sous lequel nous pussions pendant cette nuit même goûter un sommeil réparateur et obtenir un repas; car l'un et l'autre nous avaient été tout-à-fait interdits pendant notre longue et périlleuse traversée. Mes pas s'égarèrent au milieu des

tristes restes dont nous étions entourés, et je commencais à craindre que nous fussions forcés de prendre ce repos si nécessaire sur le lit de mort dont nous ne pouvions sortir.

Tout-à-coup une vive lumière, sortant d'un des monceaux de corps mutilés gisans sur la terre, vint scintiller à ma vue. Je m'approchai avec célérité de l'endroit où ses rayons me guidaient d'une manière certaine; la main d'un des corps ensevelis sous les autres cadavres sortait du monticule funéraire : c'est de cette main que partait cette lumière qui m'avait attiré. Je me baissai en y portant vivement la main moi-même : je touchai l'objet lumineux; ô merveille! je tenais mon escarboucle si regrettée.

Arrachant aussitôt la bague du cadavre, je repris possession de mon bien, et je me préparais à profiter de sa lumière pour me diriger dans ma route hors de ce champ hideux de la destruction humaine, lorsque quelques faibles gémissemens frappèrent mon oreille et m'arrêtèrent.

Je ne perdis pas un instant pour découvrir quel était le malheureux auquel mes secours pouvaient être utiles. Je me convainquis bientôt que cet objet de ma commisération était

précisément le détenteur de la bague que je venais de reconquérir.

La violence avec laquelle j'avais tiré ma chère bague du doigt du mort avait dérangé et fait crouler quelques-uns des cadavres sous lesquels il était affaissé : ce mouvement lui avait rendu quelque facilité pour respirer, et avait réveillé, par la secousse de cet ébranlement, les dernières étincelles du feu vital près de s'éteindre dans toutes les fibres de ses organes.

J'achevai de le débarrasser du fardeau glacé sous lequel il était enseveli ; je l'agitai avec force en plein air, je le frottais rudement, tandis que *Zomrouk*, partageant mon acte charitable, essayait de le réchauffer de son haleine.

Nos soins furent couronnés du succès : sa respiration devint plus libre, un profond soupir sembla dégager sa poitrine du poids intérieur qui l'oppressait, ses membres perdirent leur raideur cadavéreuse, ses yeux s'entr'ouvrirent un instant et se refermèrent aussitôt, probablement blessés par la vive clarté de l'escarboucle que je dirigeais sur lui.

J'avais vu que le guerrier moribond était jeune et annonçait une constitution vigoureuse, je n'hésitai pas à lui ouvrir la veine avec la pointe acérée de mon poignard. Le sang qui

d'abord avait refusé de s'échapper, et qui semblait comme caillé dans ses canaux, s'élança bientôt en un jet rapide, et je pus me promettre la guérison entière de celui que je venais de ressusciter.

Le sang recommença en même temps à couler de ses nombreuses blessures. Je venais de bander l'ouverture de la saignée salutaire, de couvrir les plaies saignantes d'un appareil convenable formé du voile de *Zomrouk* que je déchirai, lorsqu'il fit un mouvement plus prononcé : il rouvrit les yeux alors, et reprit enfin complètement l'usage de tous ses sens.

Il me remercia de mes soins, et me pria de le transporter, s'il était possible, à *Rostak* dont n'était pas éloigné le champ de bataille. Alors je le soulevai avec précaution et le plaçai sur mes épaules. Il se chargea de m'indiquer lui-même la route qui lui était bien connue, et l'escarboucle nous prêta le secours de sa lumière contre les difficultés du terrain.

Malgré le poids dont j'étais chargé nous ne tardâmes pas à arriver au but de notre voyage, et notre marche s'exécuta sans aucun accident.

Rostak était une belle ville, capitale du royaume de Maskate, et j'appris ainsi qu'après avoir traversé la mer de Perse (le golfe

Persique) dans toute sa longueur, j'avais enfin été jeté sur les côtes d'*Omân*, dans le pays de l'*Yemen*. Lorsque nous fûmes arrivés aux portes de la ville, on hésitait à nous y recevoir; mais mon malade se fit bientôt reconnaître des gardiens, les portes s'ouvrirent à l'instant, et je reconnus avec étonnement que le sort bizarre, enchaînant pour moi des combinaisons extraordinaires, après m'avoir rendu par occasion médecin d'un pachâ turk, venait de faire de moi, par un nouvel hasard, le médecin d'un roi arabe.

Mon malade, en effet, était le roi de Maskate lui-même, le jeune *Soultân-Seyf, ébn-Soultân*.

Le prince fut transporté dans son palais où je le suivis accompagné de *Zomrouk*.

Nous traversâmes, pour nous y rendre, la ville presque entière, entourés d'une foule empressée et émerveillée de voir reparaître, comme par un miracle, parmi les vivans, le prince que chacun d'eux avait vu tomber sous des coups mortels, et qu'ils avaient regardé comme enlevé pour toujours à ses sujets et à son trône.

J'appris alors qu'une sanglante bataille avait eu lieu non loin des murs de la capitale : la fai-

ble armée du roi de Maskate avait été taillée en pièces, et les vainqueurs étaient encore les soldats de ce même *Nadir-Châh*, au fer duquel j'avais si heureusement échappé dans les remparts de Baghdâd, et que j'étais condamné à retrouver une seconde fois menaçant de nouveau ma tête.

Quelques années avant cette époque, les armées du conquérant persan s'étaient répandues sur toutes les côtes de l'Arabie, comme un torrent à l'invasion duquel nul effort ne pouvait opposer d'obstacles. Le roi de Maskate, *Soultân-Seyf ébn-Soultân*, voyant bien que toute tentative de défense serait impuisante, avait cru devoir abjurer une résistance inutile et céder à l'orage : il s'était reconnu tributaire du redoutable sultan de Perse, et à ce prix il avait obtenu la conservation de son trône et de la vie de ses sujets.

Soumis ainsi malgré lui à la domination étrangère, *Soultân-Seyf* payait avec exactitude, mais non sans ressentiment et sans répugnance, les tributs qu'il s'était engagé de mettre aux pieds de ce maître que le sort lui avait imposé; mais la honte de l'asservissement, la vengeance ulcérée, l'indignation de sa propre faiblesse, la certitude de mériter le mépris, tous ces senti-

mens penibles, tous ces levains de haine fermentaient au fond de son cœur, et y amoncelaient de sombres tempêtes, dont l'orage grondait déjà sourdement, et n'attendait pour éclater qu'une occasion favorable.

Cette occasion parut se présenter avec toutes les chances de succès, lorsque *Soultân-Seyf* apprit la déroute des troupes persanes sous les murs de Baghdâd : un ennemi, bien plus rapproché que lui du terrible usurpateur de la Perse, osait le braver et lui porter des coups certains : non loin de la capitale de l'empire, il paraissait suffisamment fort pour attaquer jusque dans le cœur de ses États l'heureux triomphateur, que la soumission générale avait salué des titres d'*él-Mozzafer* (l'invincible) et de *Saheb-Qerâny* (maître des destinées).

L'imprudent *Soultân-Seyf* avait aussitôt secoué le joug qu'il trouvait si pesant, et avait déclaré qu'il refusait désormais de reconnaître la suzeraineté de la Perse sur le royaume de Maskate.

Nadir, le superbe *Nadir*, déjà courroucé de l'échec qui avait humilié l'orgueil de ses armes devant les tours de Baghdâd, s'était livré à tous les transports de la fureur et de la vengeance en apprenant la résolution du roi de

Maskate, à laquelle il donnait les noms de trahison sacrilége et de criminelle révolte.

A peine la défection de *Soultân-Seyf* fut-elle proclamée, qu'il vit ses rivages inondés des flots d'une multitude armée lancée contre lui par le terrible *Nadir*, aussi rapide dans les châtimens de sa colère que les traits enflammés de la foudre vengeresse.

Tout avait été dévasté, incendié, et le peu de troupes que *Soultân-Seyf* avait pu opposer à ces envahisseurs avait été écrasé par leur nombre bien supérieur, et avait été moissonné par leurs cimeterres altérés de sang.

Le roi lui-même, après des prodiges de valeur et les efforts d'une bravoure héroïque, sillonné de blessures profondes, était tombé enfin, au milieu de ses sujets immolés, quand son sang épuisé eut anéanti ses forces. C'est là que je l'avais trouvé. Je retrouvai aussi dans la ville mes fuyards, c'est-à-dire ceux que mon seul aspect et celui de la charmante *Zomrouk* avaient plus épouvantés encore que les flèches, les lances et les glaives ensanglantés des Persans victorieux.

Je m'informai des causes qui avaient pu leur donner ces accès vraiment incroyables d'une terreur panique et déraisonnable.

Ils me racontèrent alors que tout le territoire que comprennent les côtes d'*Omán* et d'*Aden* était autrefois le domaine des puissantes tribus que formaient les fils du célèbre *Ad*. Ces peuplades, d'abord fidèles, s'étaient peu à peu corrompues, et en étaient venues à se révolter contre Dieu même et à méconnaître toutes les lois de la justice éternelle.

Dieu les avait sévèrement punis de leur rébellion et de leur ingratitude : il avait donné leurs possessions en héritage aux mauvais Génies : il avait envoyé pour exterminer les coupables, les *Nesnás*, monstres bizarres à figure humaine, mais qui joignaient à un visage de jeune homme ou de jeune fille, un corps difforme, moitié quadrupède, moitié poisson ; dans leur structure singulière et effrayante, chacun d'eux n'avait qu'un œil, qu'une main, qu'un pied ; mais ces démons malfaisans n'en étaient pas moins puissans pour la destruction, et tout avait péri sous leurs cruels ravages, les villes d'*Ouabar* et de *Chahar* avaient été anéanties.

Depuis cette époque ancienne, d'autres peuples étaient venus se hasarder à habiter ces parages infestés. Ces peuples, dont les habitans du royaume de Maskate tiraient leur origine, n'a-

vaient vu reparaître que de temps en temps et à des intervalles éloignés les monstres dévastateurs : cependant on les apercevait quelquefois essayant sur les moissons des ravages nouveaux ; mais une chasse générale soutenue par des chiens hardis et vigoureux avait plus d'une fois suffi pour les écarter.

Cherchant dans les rochers du rivage un asile contre la poursuite des Persans qu'ils croyaient faussement s'être attachés sur leurs pas, ils avaient vu le terrible élan du serpent monstrueux, ils nous avaient aperçus sortant à demi de la masse informe de l'outre, qu'ils avaient cru faire partie de notre corps, et leur imagination, troublée par une terreur soudaine, leur avait représenté en nous les épouvantables *Nesnâs* accourus des abîmes des mers pour achever leur perte et leur destruction.

Je leur racontai une partie de mes singulières aventures, pour bien les convaincre qu'il n'y avait rien de commun entre les *Nesnâs* et moi : ils payèrent un tribut d'admiration à mon voyage d'une espèce véritablement unique, et, mes récits s'étant répandus dans la ville, l'enthousiasme public ne me désignait plus ainsi que la belle *Zomrouk* que par les noms de *fils* et de *fille de la mer*.

Cependant les Persans, dont la ville avait redouté l'attaque, loin de tenter de s'en rendre maîtres, avaient abandonné la côte d'*Omân* après leur victoire, et étaient retournés en Perse, comme si leur mission n'eût été que de punir et non de soumettre, de ravager et non de conquérir, ou plutôt leur apparition passagère n'était que le premier signal et la menace d'une vengeance plus entière, que *Nadir-Châh* avait arrêté de venir recueillir lui-même dans un moment plus opportun pour ses vastes projets.

Quoi qu'il en soit, les maux causés par l'irruption passagère se calmèrent, les ravages se réparèrent, les craintes cessèrent, et il ne resta qu'un souvenir semblable à celui d'un météore malfaisant, mais dont l'apparition et la disparition sont presque simultanées.

Le roi de Maskate ne voulut recevoir d'autres soins que les miens : en moi seul était sa confiance. Je le guéris ; mais, quand il m'offrit les faveurs de sa cour, les récompenses de ses trésors, le titre éminent de *Hakym-Bachy* [1], je refusai tout, ne réclamant de lui que la liberté de vivre dans la retraite et de m'y livrer de

[1] Médecin en chef, premier médecin du roi.

nouveau à mes études solitaires : le séjour des cours, qui deux fois déjà m'avait été si fatal, n'avait rien qui pût me tenter et m'engager à m'exposer derechef aux périls dont j'avais deux fois été la victime.

Je ne cachai pas au roi que l'escarboucle qui l'avait si heureusement fait découvrir, et qui par là avait été la première cause de sa conservation miraculeuse, était ma propriété légitime. Je l'avais instruit de la manière dont elle m'avait été ravie par un esclave à la fois ingrat et voleur ; il m'apprit à son tour que cet esclave lui-même lui avait vendu ce bijou si précieux, que mon voleur était à Maskate et qu'il faisait partie du corps de soldats kaffres et nègres spécialement chargés de la garde royale.

Soultán-Seyf ajouta qu'il remettait entre mes mains le sort de mon esclave, et qu'il me rendait maître de lui faire subir à ma volonté les plus cruels supplices.

Il fit aussitôt amener l'esclave devant moi et le fit remettre en mon pouvoir. Les ombres de la mort semblaient envelopper ce misérable, à mon aspect si imprévu, et il se tenait prosterné devant moi, s'attendant à subir une mort cruelle proportionnée à son crime.

Je lui reprochai ses crimes en peu de pa-

roles ; mais je m'accusai moi-même encore plus d'avoir pris sous ma protection et dans l'asile de ma propre maison un esclave, dont le premier maître, celui qui avait nourri son enfance, s'était vu obligé de châtier l'ingratitude. Après ces courts reproches, je pardonnai au coupable et le renvoyai libre contre toutes ses espérances.

La retraite que j'avais choisie à l'extrémité de la ville était simple, sans ornemens, mais commode, et suffisait à mes désirs modestes. J'y passais des jours heureux auprès de *Zomrouk* qui me prodiguait les mêmes témoignages d'attachement et de tendresse; et cependant *Zomrouk* n'était plus la même : son amour pour moi était déjà altéré par un changement presque imperceptible et peut-être encore ignoré d'elle-même.

Le roi de Maskate, le jeune *Soultân-Seyf*, était entièrement rétabli par mes soins. Il brillait de nouveau et de toute la magnificence de son rang royal et de tout l'éclat des dons dont la nature semblait s'être plue à combler sa jeunesse. Il était vaillant, fier, généreux, noble en ses manières ; mais aussi il était ardent, emporté, facile à s'enflammer : il cédait à toutes ses passions sans frein et sans mesure, et ses

désirs avaient toujours dédaigné de connaître la modération et les obstacles.

Les attraits de la jolie *Zomrouk* avaient frappé sa vue, lorsque, en entrant dans son palais, ils avaient cessé d'être cachés par ce voile que dans mon empressement charitable j'avais déchiré en bandes pour l'appareil de ses blessures.

Soultân-Seyf n'avait pu l'entrevoir qu'un instant; mais cet instant avait suffi malgré l'état déplorable dans lequel il était pour le rendre éperdument amoureux.

A sa convalescence, il avait trouvé tout simple et tout naturel de me déclarer l'effet produit sur lui par les charmes de *Zomrouk*, et de me proposer de lui en céder la possession au prix que je fixerais moi-même.

J'avais répondu, sans m'émouvoir, que *Zomrouk* n'était pas mon esclave, et qu'elle ne m'appartenait que par les liens d'un attachement volontaire et mutuel : j'avais même cru devoir alors faire le récit des circonstances qui me l'avaient donnée pour compagne; la conversation en resta là, et il m'était permis de croire que *Soultân-Seyf* avait éprouvé seulement la velléité d'un caprice passager, dont la flamme légère avait été aussitôt éteinte qu'allumée.

Les événemens me firent bientôt comprendre combien mon erreur était grande.

Le roi de Maskate, dont j'avais obstinément refusé tous les dons, sembla contrarié de ma résistance opiniâtre aux faveurs de sa générosité; il parut vouloir du moins satisfaire aux scrupules de sa reconnaissance en envoyant quelques présens à *Zomrouk*.

Plusieurs de ces hommages de la gratitude royale étaient de peu de valeur, et n'avaient de prix que dans leur élégance ou leur rareté : leur envoi avait été patent, connu de moi, et, ne voulant pas faire une vaine parade d'un désintéressement dont l'orgueil du roi aurait pu se trouver blessé, j'avais permis à *Zomrouk* de les accepter; mais d'autres dons plus considérables, des bijoux précieux, des parures riches et brillantes, des ornemens magnifiques avaient aussi été envoyés en secret et reçus par elle à mon insu.

Le hasard fit tomber entre mes mains un de ces envois mystérieux : je ne pus hésiter à croire qu'une intelligence perfide existait entre *Zomrouk* séduite et l'amoureux *Soultân-Seyf*, quand je vis la pièce de soie qui enveloppait cette offrande couverte de vers tracés artistement sur ce tissu en caractères d'or.

Ces vers n'étaient autre chose qu'une ode érotique du célèbre poète *Djámy*, l'honneur de la littérature persane; mais le choix de l'ode elle-même, où était dépeint l'amour du rossignol pour *la rose à peine éclose*, ne pouvait me laisser obscure l'intention du prince, dans l'allusion qui en était faite au nom de *Zomrouk* (bouton de rose), quand même ce nom ne s'y fût pas trouvé inséré. Ainsi sa vanité était attaquée à la fois par la séduction des parures, et par la magie plus séduisante encore de la flatteuse poésie.

Ces vers étaient les suivans :

AU ROSSIGNOL.

Où vas-tu, devançant l'aurore?
Où voles-tu, rossignol amoureux?
La nuit règne encor dans les cieux,
Le soleil ne luit pas encore :
L'air sans vie est trop peu sonore
Pour répéter tes chants mélodieux.

Rossignol, tu cherches la ROSE,
Tu lui promets un doux concert d'amour;
Mais ton amante attend le jour:
Vierge timide, à peine éclose,
De son sein pudique elle n'ose
Ouvrir pour toi le gracieux contour.

Vois là, sur sa tige, affaissée
Par l'air pesant et la vapeur des nuits;
Ses parfums sont évanouis :

Sa tête tristement baissée
Semble une reine délaissée
Dont le veuvage est en proie aux ennuis.

Des pleurs de la rosée humide
Crains de souiller ton plumage d'azur :
Crains encor, sous ce ciel obscur,
Au sein d'un silence perfide,
Que ton chant n'éveille et ne guide
L'aigle cruel et le vautour impur.

Entends ma voix qui te convie,
Suspends ton vol, fils aîné du printemps!
Tous les deux nous sommes amans,
Amans d'une belle fleurie :
Si par toi la ROSE est chérie,
ZOMROUK captive et mon cœur et mes chants.

Viens la caresser de ton aile,
Viens avec moi la chanter tour à tour !
En changeant d'amante en ce jour,
Tu ne seras pas infidèle :
Si l'une est des fleurs la plus belle,
BOUTON DE ROSE est la fleur de l'amour.

Mais, comme la ROSE empourprée,
Quand sa lèvre offre un corail séducteur,
Qu'à ton bec ardent cette fleur
Demeure interdite et sacrée :
C'est à moi seul qu'est réservée
De ses baisers l'enivrante faveur.

Je ne pouvais plus douter de l'accueil favorable accordé par la trop légère *Zomrouk* à la passion de *Soultán-Seyf*. Si j'avais été plus sage, je me serais bien gardé de croire que celle qui avait quitté si promptement les bras d'*Ahmed-*

Pachá pour se jeter dans les miens, ne quitterait pas un jour aussi facilement mes embrassemens pour ceux d'un autre, au gré d'un nouveau caprice. Notre liaison avait été rapide, imprévue, improvisée, et amenée forcément, plutôt par l'occasion et les événemens, que par ce doux entraînement de deux cœurs qui s'attirent et se réunissent sous l'influence irrésistible d'une sympathie croissante et d'une tendresse mutuelle.

Accoutumée au luxe éblouissant des palais du Pachâ, la possession de mon cœur simple et dévoué ne suffisait plus à l'ardente et vaniteuse *Zomrouk*, et la magnificence du harem royal put sans peine lui faire oublier le bonheur tranquille et modeste de ma médiocrité. Qu'était-ce en effet pour elle que l'obscur, l'inconnu *Hamd-Allah*, mis en comparaison avec le noble et généreux souverain d'*Omân*, d'*Aden* et de *Maskate?* Mon réduit solitaire lui semblait aussi ténébreux, aussi intolérable que l'outre qui nous avait renfermés, lorsque son imagination fascinée lui faisait apparaître le tableau enchanteur des délices du palais, des fêtes et des pompes de la royauté.

Cependant, depuis quelque temps déjà ce changement aurait dû se révéler à ma prévi-

sion : j'avais repris mes études favorites, je m'étais créé un nouveau laboratoire, mon esprit rendu au calme avait recouvré toutes ses forces, et mes méditations avaient reconstruit pour moi l'édifice de la puissance.

Depuis plusieurs jours tous mes calculs de nombres magiques, mes observations d'astrologie, mes prophétiques combinaisons ne m'offraient que les vagues et obscurs présages de malheurs inconnus prêts à fondre sur ma tête.

Ignorant quel était l'ennemi qui pouvait ainsi me menacer de nouvelles infortunes, je m'étais préparé, à tout hasard, contre toute espèce d'attaque, et réunissant sur moi le renfort inexpugnable d'un arsenal complet de talismans et d'amulettes, j'attendais fermement le combat, armé suffisamment contre tous les coups du sort.

Mais aucun talisman, aucune amulette ne pouvait me rendre un cœur à demi-perdu pour moi ; une prompte fuite pouvait seule, en m'éloignant du perfide séducteur, soustraire *Zomrouk* à ses piéges, et me conserver sur elle la portion de mon empire qui ne m'était pas encore échappée. Mes préparatifs furent bientôt faits, et, sans témoigner à *Zomrouk* combien j'étais instruit sur ce qui la concernait, je lui

annonçai que j'allais quitter avec elle le royaume de Maskate pour aller visiter les îles de la mer indienne.

Zomrouk ne parut ni troublée ni embarrassée de cette signification ; mais au moment du départ *Zomrouk* ne se trouva plus, et j'appris que *la fille de la mer* avait choisi le palais du roi pour son asile, contre les dangers de l'élément qui avait déjà failli lui être si fatal.

Cette désertion, que j'aurais cependant dû prévoir, m'irrita et m'emporta au-delà des bornes de la prudence que je m'étais imposée.

Oubliant mes infortunes précédentes et le funeste succès d'une pareille démarche auprès du Pachâ de Baghdâd ; n'écoutant que ma colère aveugle et mon ressentiment, je courus au palais du roi redemander ma *Zomrouk* à *Soultân-Seyf ébn-Soultân* lui-même.

Je ne pouvais, certes, ni faire auprès de lui une démarche plus inconsidérée, ni choisir pour la faire un moment moins opportun et plus dangereux.

J'ai dit que le roi de Maskate était livré sans frein à toutes ses passions immodérées, mais une de ces passions était le goût ignoble de la débauche et de l'ivrognerie. Préférant aux principes sévères des *Sounnys* la morale plus

relâchée des indulgens *Chiys*[1], ou plutôt méprisant les lois de l'une et l'autre secte, *Soultán-Seyf* n'avait pas craint d'aimer le vin, proscrit par notre saint Prophète, et de s'abandonner à cette passion avilissante avec ses favoris et les principaux de sa cour.

Il était au sein d'une de ces orgies dégoûtantes, dans lesquelles il cherchait à perdre la mémoire de ses anciens désastres et du joug honteux qu'il avait laissé peser sur sa faiblesse. Ces souvenirs importuns venaient d'être rappelés à son esprit d'une manière bien cruelle : au milieu même de son orgie, on avait remis en ses mains une lettre de *Nadir-Chấh*, du puissant monarque qu'il avait osé outrager, et que son insoucieuse imprévoyance semblait avoir oublié, comme si cet ennemi redoutable eût déjà disparu de la surface de la terre.

Courte et sans préambule, cette lettre ne portait que les mots suivans, dans lesquels la colère du conquérant terrible préludait à sa vengeance par des allusions amères et menaçantes sur les noms de *Soultán* (sultan) et de *Seyf* (épée, glaive) que portait le roi de Maskate :

« J'arrive ! tu me verras demain ! Mon ci-

[1] La secte des *Sounnys* est particulièrement suivie par les Turks : celle des *Chiys* est adoptée par les Persans.

» meterre a moissonné les têtes des *sultans* » de l'Inde : je vais voir si sa trempe s'émoussera contre ton *épée*. Je crains seulement » que l'excès de ton effroi, glaçant ton sang » dans tes veines, n'offre à ma vengeance » qu'une victime sans vie. Attends-moi : j'ar» rive ! ».

Cette lettre, tombée comme la foudre au milieu des ébats de la fête tumultueuse, n'avait pu dissiper l'aveuglement du roi de Maskate déjà entouré des vapeurs de l'ivresse ; mais dans sa délirante présomption sa colère s'était allumée, et son exaspération s'exhalait contre l'insolent *Nadir-Châh* en invectives et en blasphêmes.

Parmi les convives de l'orgie royale, était un de ses flatteurs les plus assidus, et de ses courtisans les plus empressés à lui plaire. Ce personnage était le poëte de la cour, qui avait déjà servi la passion de *Soultân-Seyf* pour *Zomrouk*, en lui fournissant l'ode de *Djâmy* qu'il avait employée à sa galante missive.

Habile à profiter des circonstances, le poëte saisit cette occasion pour enivrer le roi de nouvelles allusions adulatrices, et capter adroitement la faveur dont il était le vil adorateur.

Élevant la voix, il chanta les vers suivans :

« Il est venu ce jour, où, dans le sang trempée,
» Ta lance va punir cet orgueil menaçant :
» Ce jour, où ta terrible *épée*
» Verra tes ennemis tomber sous son tranchant.

» Le destin va frapper NADIR : le coup rapide
» De ta puissante main le condamne au tombeau :
» Ainsi, devant l'aigle intrépide,
» Tombe l'ignoble et sinistre corbeau. »

La salle du festin retentit des applaudissemens de la tourbe des courtisans : le roi de Maskate sentit accroître encore les transports de sa fureur aveugle et de sa confiance insensée.

Ce fut en ce moment que j'arrivai : *Soultán-Seyf*, déjà furieux, ne se connaissant plus dans la double ivresse du vin et du plus violent emportement, ne répondit à mes justes reproches qu'en appelant ses gardes et en leur ordonnant de me trancher sur-le-champ la tête en sa présence.

Chacun d'eux restait immobile et semblait hésiter à remplir contre moi ce cruel office; les yeux furibonds de *Soultán-Seyf* étincelaient, lançant sur eux des flammes, présages certains du châtiment terrible dont leur désobéissance et leur hésitation allaient être punies. Un d'eux s'avança d'un pas précipité, et s'offrit pour être

mon bourreau. Cet homme était un des nègres de la garde du roi : c'était l'esclave même, déjà ingrat envers son premier maître, ingrat envers moi, auquel ma générosité avait pardonné quand j'étais devenu l'arbitre de sa vie.

L'ingrat se présenta volontiers et avec empressement à un autre ingrat, pour trancher les jours de leur commun bienfaiteur.

Je n'étais pas chargé de chaînes, j'étais courbé sur la terre attendant le coup fatal : l'esclave avait tiré son cimeterre tranchant, il mesurait d'un regard assuré la place de mon col où il devait frapper ; son bras se leva suspendant un instant son instrument de mort, puis le faisant rapidement tournoyer deux fois au-dessus de son turban, il asséna un seul coup.... La tête du bourreau tomba et bondit sanglante jusqu'aux pieds de *Soultân-Seyf !*... Moi, j'étais sain et sauf.

Ce spectacle épouvantable ne fit qu'accroître encore la fureur du tyran sanguinaire : égaré, éperdu, délirant de rage, les rauques accens de sa voix entrecoupée pouvaient à peine se faire comprendre, dans leurs sons inarticulés, au servile troupeau qui l'entourait.

« Qu'on l'empale à l'instant ! » s'écria-t-il. Les vils et lâches exécuteurs de la vengeance

royale se jetèrent sur moi et m'entourèrent de toutes parts. Mais le nuage d'une nuit soudaine, les voiles de l'obscurité la plus épaisse enveloppèrent tout-à-coup la troupe tumultueuse de mes assassins.

Cependant, sans être arrêté par l'obstacle miraculeux, qui paraissait si évidemment appelé par moi pour me protéger, leur zèle adulateur voulut se signaler au sein de ces ténèbres profondes : au milieu de leurs cris confus et de leurs efforts aveugles, l'arrêt de *Soultân-Seyf* fut exécuté, et le lendemain matin, lorsque l'aurore eut rendu la lumière au monde, les habitans de Rostak virent devant le palais, transpercé par le pieu fatal, le cadavre de *Soultân-Seyf ébn-Soultân, roi souverain d'Omân, d'Aden et de Maskate.*

Comme si sa punition n'avait pas été encore complète sans un dernier outrage, on vit bientôt, attaché au même pal où était exposée cette victime sanglante, un papier contenant des vers insultans pour sa mémoire.

Ces vers étaient ceux que le poëte de la cour avait composés pour enfler encore le vain orgueil du malheureux prince; mais voyant que la mort de son protecteur ne lui laissait que l'espoir de plaire au vainqueur, dont on annon-

çait l'approche, il avait été prompt à faire à sa composition les changemens qu'il crut convenables aux circonstances, et était venu les afficher audacieusement auprès du cadavre même de celui qu'il adulait si bassement la veille.

Voici ces vers tels qu'il les avait travestis :

« Il est venu ce jour, où ta lance trompée
» S'est brisée à l'aspect d'un vainqueur menaçant :
» Ce jour, où de la faible *épée*
» Le fer est contre lui sans pointe et sans tranchant.

» Le destin t'a frappé, Seyf, ses coups rapides
» T'ont de ta propre main fait creuser ton tombeau :
» Devant les aigles intrépides
» Que peut l'ignoble et sinistre corbeau ? »



Cinquième Aventure merveilleuse de Hamd-Allâh êl-Akhymymy, surnommé Agyb le Magicien.

Ce jour-là même *Nadir-Châh*, fidèle à sa promesse, était dans la ville de Rostak : les diverses colonnes de son innombrable armée, dirigées à la fois sur tous les points de la côte d'Arabie, s'étaient emparées au même instant de toutes les autres villes d'Aden, d'Omân et de Maskate. En voyant sur la principale place le hideux spectacle qu'offrirent à ses yeux les malheureux restes de l'ennemi qu'il venait châtier, il regretta amèrement d'avoir été prévenu, et de trouver ainsi, comme il le disait, *son ouvrage fait* par une main autre que la sienne.

Il ne vit toutefois dans cette exécution anticipée qu'un excès de zèle et une manifestation du dévouement des habitans envers lui-même; cette considération leur mérita un pardon général et l'exemption absolue de toute vexation et de tout ravage.

Nadir quitta bientôt les nouveaux royaumes incorporés dans ses domaines en y laissant pour vice-roi son fils aîné *Rizzâ-Kouly-Mirzâ* chargé de les gouverner en son nom.

Cependant je voguais tranquillement sur la

mer des Indes, libre d'inquiétude, à l'abri des dangers qui m'avaient menacé d'une manière si terrible, et essayant de chasser de mon esprit le souvenir des événemens dont j'avais failli d'être la victime.

Le vaisseau sur lequel je m'étais embarqué dans le port de *Kouryat*, non loin de la ville de Maskate, était parti de *Soueys* (Suez), et après avoir traversé toute la longueur de la mer de *Qolzoum* (la Mer-Rouge), il n'avait abordé dans cette rade que pour renouveler ses provisions d'eau dans le fleuve de *Massourah* qui s'y jette à la mer, près du promontoire connu sous le nom de *Râs-Badâoud*.

Sa destination était pour les grandes îles de l'*Hend* (l'Inde) et de la mer de *Syn* (la Chine), où il devait porter des marchandises de l'Occident et les échanger contre les épiceries, les aromates, l'or et les pierres précieuses, que ces contrées produisent en si grande abondance.

Le voyage lointain qu'allaient continuer ces navigateurs convenait parfaitement à mon système d'exploration, et, dans ces régions presque inconnues, j'étais assuré de recueillir une moisson inappréciable de richesses d'une nature toute différente de celles qu'ils allaient y chercher.

J'avais donc profité avec empressement de cette occasion, d'autant plus favorable pour moi, qu'outre la facilité de m'éloigner promptement des rivages que je voulais quitter, j'y trouvais de plus l'avantage de faire cette longue traversée sur un vaisseau égyptien et avec des compatriotes.

La navigation se prolongea beaucoup, par nos fréquens attérissemens dans les divers parages que nous visitâmes; mais aucune tempête, aucun vent contraire, aucune espèce de danger ne vinrent en troubler la sûreté.

Il serait trop long de raconter en détail toutes les merveilles des pays que nous parcourûmes ainsi, et je me bornerai à parler rapidement de quelques-unes des îles où nous abordâmes.

Une des îles les plus considérables où nous séjournâmes fut celle de *Djáouah* (Java), placée entre la mer de *Syn* et celle de l'*Hend :* elle me parut riche et florissante; les marchands de notre vaisseau en tirèrent des cargaisons précieuses de drogues médicinales et divers parfums, tels que le *Sounboul* (spicanardi), le *Kafour* (le camphre), le *Oud él-Djáouąly* (l'aloës de Java), le *Qaronfoul* (le girofle), et de magnifiques vases de porce-

laines (*Faghfoury*) qui y avaient été apportés du pays de *Syn*.

Nous visitâmes successivement plusieurs autres îles, entre autres celle qui est connue sous le nom de *Gezirét él-nessá* (île des femmes): cette île merveilleuse forme réellement deux îles, puisqu'elle se compose de deux parties égales, séparées l'une de l'autre par un bras de mer; ces deux portions ne sont habitées que par des femmes, et on n'y trouve non-seulement aucun homme, mais encore aucun animal mâle. Les habitantes de ces deux îles, ainsi que les animaux femelles qui s'y rencontrent en assez grand nombre, ne produisent que des êtres du sexe féminin; les unes et les autres ne propagent leur espèce que d'une manière bien bizarre et bien étonnante. Dans l'une des deux îles, un certain jour de l'année, il souffle un vent qui les rend fécondes; dans l'autre, leur grossesse est causée par le fruit de certains arbres, qu'elles mangent lorsqu'elles veulent devenir mères.

L'île de *Wak* est bien plus extraordinaire encore: on n'y voit nuls habitans; mais les forêts qui en couvrent la surface ne sont composées que d'arbres singuliers, dont les branches, au milieu de leur feuillage, ne portent au

lieu de fruits que des corps tronqués de femmes sans bras et sans jambes, suspendus par leur chevelure à l'arbre auquel ils sont attachés et dont ils font partie. Ces corps agités par le vent font entendre le cri plaintif *wak*, *wak*, et c'est de ce cri que l'île a pris son nom.

Dans l'île d'*él-Ramány* les hommes sont de la plus petite taille, et leur hauteur égale à peine une coudée et demie : leur pays est pauvre et n'offre que bien peu des productions nécessaires à la nourriture des habitans; aussi leur détresse est extrême, quoique l'or y végète partout en abondance hors de la terre, remplaçant les plantes dont ce pays malheureux est privé; ils sont nus et ne portent sur leur corps que des colliers d'ambre et de perles de la plus grande beauté que la mer jette avec profusion sur leur rivage stérile et affamé.

Plus petits encore que les habitans d'*él-Ramány*, ceux de l'île nommée *Gezyrét-él-Qossár* n'atteignent jamais deux empans de hauteur; ils sont cependant très-belliqueux et sont en guerre continuelle avec des chauve-souris monstrueuses, dont le corps est plus énorme que celui des chats les plus gros, et dont les ailes surpassent dans leur envergure celles de la plus grande espèce des vautours. Ces peu-

plades de nains vivent dans une appréhension continuelle ; car les monstres ailés les guettent et les poursuivent, afin de les saisir et de les emporter dans leurs nids, au fond des crevasses inaccessibles des rochers, pour servir de nourriture à leurs petits.

Dans l'île de *Soksâr* on trouve une espèce d'hommes qui sont velus comme les animaux sauvages, et dont le visage ressemble au museau des chiens : les sons inarticulés qu'ils profèrent sont entièrement inintelligibles et n'ont d'affinité avec aucun langage.

C'est dans cette île qu'on trouve principalement l'arbre qui produit le *kafour* (le camphre) : cet arbre est immense, et les habitans ont placé leurs demeures sur ses branches, pour se garantir de l'humidité malfaisante qui couvre le sol, et de l'attaque plus dangereuse encore des terribles serpens dont l'île est infestée, monstres non moins redoutables par leur poison subtil et mortel que par leur longueur et leur grosseur extraordinaires.

Dans l'île d'*el-Battâlyn* les habitans remarquables par leur paresse inconcevable et leur apathie, tout autant que par leur malpropreté dégoûtante et la maigreur hideuse qui les déforme, restent continuellement à la même place,

nus, immobiles, accroupis sur la terre, la bouche ouverte et la face tournée vers le ciel : la rosée de la nuit humecte leurs lèvres; ses gouttes suffisent pour la nourriture de ces malheureux et pour entretenir le faible souffle de leur déplorable existence.

L'île *él-Zarqá* n'est habitée que par des hommes dont le corps est entièrement bleu comme la voûte azurée du ciel; ils sont tout-à-fait muets, aucun son, aucun cri ne sort de leur bouche : c'est de cette île que nous viennent les oiseaux appelés *Toutẏ* (perroquet) qui seuls y font entendre une voix humaine.

Quant à l'île *él-Mozzaleméh* elle est couverte de ténèbres tellement épaisses qu'on n'y aperçoit ni le soleil, ni la lune, ni les étoiles. Condamnés à une obscurité totale et continuelle, ses infortunés habitans ne peuvent agir et communiquer entre eux qu'à tâtons; les globes de leurs yeux sans prunelles sont rouges et enflammés comme des charbons allumés; et lorsqu'ils errent dans les campagnes au milieu de leurs éternelles ténèbres, ces lueurs vagabondes et scintillantes donnent à la surface de la terre l'aspect d'une nuit étoilée, dont les clartés sidérales illuminent les sombres voiles sans en dissiper la profonde obscurité.

Tous ces peuples sont ou mages ou idolâtres, et la plupart d'entre eux ont l'horrible coutume de dévorer la chair humaine : leur origine est toute différente de celle des Arabes, et cependant, dans la partie la plus reculée de ces extrémités orientales, nous trouvâmes une peuplade qui prétendait descendre de l'ancienne tribu de *Themoud*. Cette peuplade, isolée du reste de la population de cette contrée, occupait la ville de *Djayrsâ*.

Nous arrivâmes enfin au royaume de *Sandabil*, l'un des plus considérables de ceux dont se compose le vaste et puissant empire de *Syn*. Nous nous retrouvâmes ainsi chez des nations civilisées et presque aussi policées que celles de l'Arabie, de la Syrie et de la Perse. Ce pays est surtout florissant par son commerce ; c'est là que les vaisseaux qui se livrent aux navigations de ces contrées éloignées de l'Orient, font les échanges les plus avantageux et recueillent les marchandises les plus précieuses ; car, outre les aromates et les produits que j'ai déjà dénombrés dans la description des pays précédens, on y trouve en abondance le bois de sandal, le *dar-syny* (le cinnamome), des diamans, le *zebad* (la civette), le *mechk* (le musc), le *basbasa* (le macis), de

très-bel ivoire et des cornes de rhinocéros si recherchées en Arabie et en Perse.

La ville capitale, dans laquelle nous parvînmes en remontant un grand fleuve large comme le Tygre lorsqu'il arrose Baghdâd et Basrah, est située au milieu des terres, qui sont au loin arrosées par des canaux et dont la culture est admirable.

Au milieu de la ville est un temple immense tout construit en terre blanche et luisante de *Syn* [1].

On y adore une idole monstrueuse en or massif, haute de vingt-cinq coudées, et dont le corps accroupi est surmonté d'une tête de bœuf. Cette idole a trois mains tenant divers attributs; une de ces mains offre une fleur qui s'épanouit quand le roi de cette contrée doit vivre heureux; la seconde main est armée d'un glaive, dont la pointe sanglante est élevée lorsqu'il doit remporter la victoire, s'abaissant au contraire vers la terre quand il doit s'attendre à une défaite. Enfin à la troisième main est suspendue une énorme cloche de même métal qui sonne d'elle-même lorsque l'heure de la mort du roi est arrivée.

Aussitôt que nous fûmes parvenus dans la

[1] La porcelaine.

ville, les gardes du roi s'emparèrent de nos personnes et de nos marchandises, et nous emprisonnèrent dans une maison bien fermée, où nous fûmes obligés de rester pendant trois mois entiers sans pouvoir communiquer avec aucun des habitans.

J'appris que cette coutume était établie par les lois du pays, et nos marchands, qui la connaissaient d'avance, s'étaient approvisionnés des vivres nécessaires.

Dès que les trois mois furent expirés, la liberté nous fut rendue; le roi envoya des officiers qui prirent en son nom le quart des marchandises : le reste fut laissé aux marchands, et ils eurent la permission de commencer leur commerce avec la population de la ville.

Les marchands demeurèrent encore trois mois dans la ville de *Sandabil.* Ce temps expiré, ils furent obligés de se rembarquer, les lois du pays ne permettant pas un plus long séjour aux commerçans étrangers.

Cependant j'étais loin d'avoir encore fait, dans cette région nouvelle pour moi, toutes les explorations scientifiques auxquelles j'avais dessein de me livrer, et je résolus d'y prolonger mon séjour, si je pouvais en obtenir la permission.

Cette permission me fut assez facilement accordée ; mon titre de médecin, et la certitude qui fut bientôt acquise que, pendant les six mois de ma résidence, je ne m'étais occupé d'aucune espèce de commerce, aplanirent toute espèce de difficultés.

J'achetai, près de la ville, une assez jolie maison, construite en bois et en roseaux, comme le sont tous les bâtimens du pays, même le palais du roi ; mais, si les dorures et les peintures n'ornent pas à l'extérieur les habitations les plus considérables, l'intérieur étale les richesses du plus grand luxe, et brille partout des parures de la magnificence.

Mon habitation était simple, mais commode, placée au milieu des rochers, loin de toute habitation ; les environs de la ville sont ainsi semés de loin à loin de maisons isolées, dans lesquelles on vit en sûreté et sans crainte, les voleurs et les brigands étant inconnus dans cet heureux royaume, et les bêtes farouches ne quittant jamais la chaîne des hautes montagnes qui ferment du côté de la Chine cette presqu'île, ceinte d'ailleurs par la mer de tous les autres côtés.

J'étais livré entièrement à mes études et à mes recherches ; je ne sortais de ma maison que

pour faire de temps en temps des voyages dans les parties du pays qui étaient les moins habitées, et où j'espérais découvrir quelque plante utile, quelque rareté minérale dont les vertus merveilleuses auraient augmenté le trésor des moyens puissans dont la science m'avait déjà enrichi.

J'étais seul, soit chez moi, soit dans ces expéditions lointaines : j'avais renoncé à recevoir sous mon toit un esclave, dont l'ingratitude pouvait me faire un ennemi dangereux, une femme qui, oubliant les droits de la tendresse et de la reconnaissance, aurait été toujours prête à se laisser séduire.

Safyéh m'avait fait croire à la constance des femmes; *Zomrouk*, à laquelle je ne pouvais encore penser qu'avec un déchirement de cœur, m'avait appris à connaître leur ingratitude et leur infidélité.

J'avais même formé la ferme résolution de fermer pour toujours mon cœur, à peine convalescent de ses blessures, aux émotions tendres et séductrices d'une passion, dont les catastrophes terribles avaient failli déjà plus d'une fois causer ma perte certaine.

L'amour était à la fois banni de mon cœur et de ma pensée, et la laideur générale des

femmes du pays me rassurait contre l'éventualité de toute faiblesse.

Un soir, au moment où le soleil venait de disparaître, je revenais d'une course peu éloignée, je passais pour me rendre chez moi par un défilé assez étroit, resserré entre deux rochers escarpés. Dans un enfoncement humide et marécageux que j'étais obligé de traverser, je sentis mes pieds heurter dans l'obscurité un objet étendu à travers la route et qui me barrait le passage.

La lumière de mon escarboucle qui ne me quittait plus, me laissa bientôt apercevoir un corps qui semblait privé de vie.

Ce corps était celui d'une jeune femme, entièrement nue, et gisant sur la terre ensanglantée : toutes les parties de son corps et les longues tresses de sa noire chevelure étaient souillées à la fois par la fange du terrain, sur lequel elle paraissait avoir été traînée, et par le sang qui coulait encore en abondance de ses blessures larges et profondes.

Sept coups de poignard paraissaient avoir terminé la vie de cette malheureuse victime, et les derniers atômes de l'esprit vital, qui pouvaient encore animer son cœur intérieurement, semblaient prêts à s'évaporer avec les dernières

gouttes du sang dont les torrens l'inondaient.

Je me hâtai d'appliquer sur ces blessures la miraculeuse pierre connue sous le nom de *hagar-él-dam*[1], produit précieux des déserts de *Gog* et de *Magog*[2], et dont la vertu styptique arrête sur-le-champ le sang dont elle force les ruisseaux à rétrograder dans les veines.

Le sang s'arrêta en effet : alors, prenant dans mes bras ce corps inanimé, je le transportai dans ma maison qui était heureusement peu éloignée du lieu de l'assassinat.

Je prodiguai aussitôt tous les secours à l'infortunée ; je lavai ses plaies, et je reconnus facilement à leur inspection que le terrible poignard malais qui l'avait percée avec tant de rage était empoisonné. Les remèdes ne me manquaient pas contre toute espèce de poison, et bientôt l'état des blessures ne me causa plus aucune inquiétude.

En lavant le sang et la fange dont le corps encore sans mouvement était presque entièrement recouvert, j'avais vu avec surprise, j'ajouterai même avec admiration et avec un sentiment d'intérêt involontaire, les beautés

[1] Pierre de sang.

[2] La Tartarie et la Sibérie.

que cette opération charitable avait laissé apercevoir à mes yeux ; je sentis s'en accroître l'ardent désir, que m'avait déjà inspiré ma curiosité, de savoir par quel événement tragique la charmante créature étendue devant moi avait pu être réduite à l'état cruel dans lequel je l'avais trouvée.

Son cœur avait recommencé à battre faiblement ; mais ses forces étaient trop épuisées par la perte de presque tout son sang pour qu'elle pût promptement sortir de l'évanouissement qui enchaînait encore tous ses sens.

Je ne lui administrai de confortatifs qu'avec modération, pensant avec raison que les remèdes les plus efficaces pour elle en ce moment seraient le repos et le sommeil.

Elle dormit tranquillement pendant quelques heures ; mais pendant cet assoupissement salutaire son cœur avait repris des palpitations plus actives et moins saccadées ; sa respiration était redevenue libre et n'était syncopée par aucun mouvement tumultueux ; ses membres avaient perdu leur raideur et leur contraction, les teintes de la vie coloraient son visage, et en avaient chassé cette pâleur mortelle qui en ensevelissait tous les traits, comme sous un linceul funèbre.

Impatient de constater le succès de mes soins, haletant à la fois de crainte et d'espérance, j'attribuais à la compassion seule les vifs sentimens d'un cœur déjà en proie, sans le savoir, à toutes les séductions de cette passion dangereuse au pouvoir de laquelle j'avais juré de me soustraire à l'avenir.

J'étais attentif à épier les symptômes favorables, penché sur le corps charmant dont la résurrection allait récompenser mes efforts.

Enfin elle ouvrit les yeux, mais ses lèvres agitées ne purent articuler aucun son, pendant qu'elle portait autour d'elle des regards étonnés et encore à demi-égarés par les restes d'une terreur profonde.

Elle m'aperçut enfin, et ses yeux, arrêtés sur moi avec la fixité de l'inquiétude, semblaient m'interroger de mille questions à la fois.

Je serrai doucement sa main dont j'étudiais les pulsations irrégulières; je l'engageai à ne rien craindre, à se regarder comme à l'abri de tout danger, et surtout à continuer de garder exactement le silence, remettant à une époque plus convenable l'explication mutuelle, malgré le vif désir que nous éprouvions tous les deux de nous instruire des détails de cette aventure si étrange.

Cependant, voyant ses yeux continuer de se porter avec étonnement et comme par un examen spécial, sur les traits et la couleur de mon visage, si différens du teint olivâtre et de la physionomie désagréable des habitans de *Sandabil*, je lui avouai que j'étais Egyptien de naissance, et que ma seule volonté m'avait retenu depuis quelque temps dans cette contrée étrangère.

L'éclat de son teint, non moins différent de celui des femmes du pays, me faisait aussi croire qu'elle avait dû prendre naissance en Perse ou en Syrie, et je me réjouissais d'avance de voir en elle presqu'une compatriote.

Un sourire de satisfaction anima sa charmante figure quand elle eut appris mon nom et ma patrie; je ne pus alors résister au désir de lui adresser une seule question, et je lui demandai avec empressement quel était son nom et sa patrie.

— « *Dyl-Aver*, de Perse, » me répondit-elle d'une voix mélodieuse, mais dont les accens étaient si faibles que mon cœur les saisit plutôt que mon oreille.

En entendant ce nom qui lui avait été donné à si juste titre [1], une émotion subite et involontaire m'éclaira sur la nature réelle des senti-

[1] *Dyl-Aver* signifie, en persan, *Ravissant le cœur.*

mens que mon cœur éprouvait pour elle : je sentis que ce cœur déjà *ravi* et entièrement conquis se révolterait contre tous les efforts qu'emploierait ma prudence pour en expulser l'image de celle qui y régnait en souveraine.

Je m'éloignai bientôt de ma malade, craignant par ma présence de troubler le doux repos auquel la *ravissante Dyl-Aver* paraissait prête à se livrer de nouveau, et que je savais être si indispensable pour amener un prompt rétablissement.

Mes espérances se réalisèrent : à peine quatre jours s'étaient écoulés depuis l'événement terrible, que *Dyl-Aver* avait assez recouvré de forces pour pouvoir rompre enfin, sans danger, le silence que j'avais exigé d'elle; moi-même je lui demandai alors le récit des infortunes dont elle avait été victime.

Elle fixa ses grands yeux noirs sur les miens, abandonna sa main dans la mienne, et prit la parole en ces termes.



Histoire de Dyl-Aver, de Perse, surnommée Dyl-Afrouz.

Vous connaissez mon nom et ma patrie : le récit de mes malheurs ne sera pas long ; car, si j'ai parcouru successivement un grand nombre de contrées bien éloignées les unes des autres, mes tristes jours s'y sont écoulés dans l'uniformité accablante d'une infortune non interrompue, et quoique j'aie à peine dix-huit ans, j'ai compté déjà de longs siècles de douleur et de servitude.

Qu'ils sont heureux ceux qui, après s'être exilés momentanément de leur patrie pour un voyage volontaire, rentrent fatigués de leur course lointaine, mais sains et saufs et délivrés de la crainte de tous dangers, dans le sein de la famille dont ils s'étaient séparés ! Ils se reposent tranquilles sous l'abri du toit paternel, en contant à leurs parens attendris les ennuis et les périls de leur longue expatriation.

Hélas ! je ne reverrai peut-être jamais les murs d'Ispahân, les campagnes tant regrettées de l'*Iraq-Adjemy* : jamais je ne serrerai sur mon sein la mère chérie des bras de laquelle m'ont arrachée des brigands impitoyables !...

Mais, pour que le récit des malheurs qui

m'ont accablés soit intelligible pour vous, j'ai besoin de reprendre d'un peu haut le précis des événemens qui les ont préparés.

Toute ma famille est de la belle ville de *Chyrâz*, qui est le plus noble ornement de la province du *Farsistân*, dont elle occupe le centre : elle est célèbre dans tout l'Orient par la sépulture des fameux cheykhs *Hâfiz* et *Mouslah-éd-dyn Sady*, dont on y montre les tombeaux ; mais elle est encore plus illustre par les nombreux monumens funéraires des doctes et pieux îmâms qui y sont ensevelis, et qui ont fait donner à cette ville, par la dévotion des fidèles, le titre glorieux de *Hezâr-ou-Yek-Mozâr* (mille et une sépultures).

Diverses circonstances avaient amené ma mère à Ispahân, et elle y était devenue la nourrice du malheureux *Abbâs-Myr-Zâdéh*, petit-fils du roi régnant alors, *Châh-Housseyn ben-Souleymân*. Ce jeune prince qui venait de naître avait pour père le second fils du roi, qui depuis, sous le nom de *Châh-Tahmasp*, succéda à son père déposé au milieu des circonstance les plus critiques.

Ces mêmes troubles ne laissèrent *Châh-Tahmasp* que deux ans sur le trône de Perse, et la possession éphémère de ce trône ébranlé

par tous les partis ne resta ensuite que quatre ans environ entre les mains de son fils *Abbâs*.

Ce faible enfant fut appelé à la royauté à l'âge de trois ans par la déposition de *Châh-Tahmasp*, et la mort le frappa dans la même année où elle enleva son infortuné père.

Mais ces derniers événemens sont postérieurs à ceux que j'ai à vous raconter.

Châh-Housseyn avait succédé à *Châh-Souleymân* sur le trône puissant où le grand *Châh-Abbâs* avait siégé avec tant de gloire ; mais ce prince était faible, sans énergie, et bien peu digne des rois ses nobles ancêtres, dont la Perse avait vu dix générations non interrompues soutenir d'une main ferme les destinées de l'empire.

La faiblesse de *Châh-Housseyn* ne lui permit pas de conserver l'héritage illustre que ses pères lui avaient transmis : d'un caractère doux et efféminé, d'un naturel tranquille et porté aux plaisirs que lui offraient l'oisiveté et les délices du harem, d'un génie timide et indolent, d'une incapacité bien fatale à ses intérêts et à ceux de ses peuples, *Châh-Housseyn* s'était confiné lui-même au fond de son palais, entièrement étranger aux affaires de son gouvernement, dont il avait expressément défendu qu'on lui parlât jamais.

Les lâches courtisans et les perfides ministres qui entouraient le roi de Perse jouissaient de tous les droits abusifs et de toute la puissance arbitraire que leur abandonnait cette apathie si méprisable ; pour prolonger l'usage de ce pouvoir illégitime, ils entretenaient les vices du prince, et l'encourageaient à s'abrutir de plus en plus dans les excès fangeux de la débauche et de l'ivresse.

Vingt-sept années entières s'étaient écoulées dans cette continuité de licence et de désordre, fruits de ce règne déshonorant.

Mais des hommes entreprenans, chefs d'une tribu remuante et mal domptée, avaient reconnu que ces déplorables circonstances offraient une occasion favorable à leur rébellion.

Sortis de leurs montagnes inaccessibles, les Afghâns osèrent pousser leurs hordes nombreuses et bien armées jusqu'au centre même de l'empire : aucune ville, aucune forteresse, aucun corps de troupes ne tenta la moindre résistance contre l'invasion : les feux de la révolte embrasaient déjà plus des trois quarts de la Perse, que *Châh-Housseyn*, endormi au milieu des beautés enchanteresses de son palais, ignorait encore que la plus légère atteinte fut portée à sa couronne. Obligé d'a-

bandonner à la hâte ses plaisirs, ses palais, sa ville capitale, le monarque fugitif crut trouver un moyen de salut dans son fils aîné, *Châh-Zâdéh-Sefy*, qu'il tira de la clôture du harem, et qu'il mit à la tête des troupes persanes. Mais quelques succès brillans, qu'obtint d'abord le jeune prince, éveillèrent une basse et criminelle envie parmi les vils courtisans de *Châh-Housseyn*; craignant son énergie et sa prévoyance, ils l'accusèrent auprès de son père d'aspirer lui-même au trône : le roi, faible et aveuglé, dépouilla du commandement et renferma de nouveau dans l'enceinte d'une forteresse le jeune héros dont les victoires allaient peut-être sauver l'empire.

Châh-Housseyn ne tarda pas à recueillir les fruits amers et bien mérités de sa faiblesse insensée : abandonné du peu de troupes qui défendait encore son parti, il se vit forcé d'aller lui-même dans le camp ennemi déposer le *tadj* royal [1] entre les mains de son vainqueur l'usurpateur *Mahmoud*.

Le second fils du monarque détrôné, *Tahmasp-Châh-Zâdéh*, n'avait pas attendu cette extrémité funeste pour s'échapper d'Ispahân

[1] La couronne. Voyez dans ce volume la XLII[e] note supplémentaire.

avec son harem; protégé par une escorte de mille cavaliers, il s'était hâté de gagner les provinces septentrionales de l'empire; là, ayant appris à son arrivée, dans les montagnes du *Mazenderân*, l'abdication forcée de *Châh-Housseyn*, il saisit d'une main courageuse l'héritage que son père lui-même semblait vouloir lui enlever, et se fit proclamer, à Ferâbâd, *Roi des rois*, *Souverain de l'Irân et du Tourân*, *Monarque de toutes les provinces de la Perse.*

Ma mère avait suivi *Châh-Zâdéh-Tahmasp* dans cette retraite, emportant avec elle le nourrisson royal qu'elle allaitait : moi-même, enfant encore, j'avais été emmenée à Ferâbâd par ma mère.

Nous restâmes peu de temps dans la grande ville qui nous servait d'asile. Construite sur les bords de la mer de *Khozar* [1], aux extrémités du royaume, par l'empereur *Châh-Abbâs*, *le grand*, originaire de cette contrée, elle passait pour être presque entièrement inexpugnable.

Inabordable du côté de la terre, elle n'offrait d'autre moyen d'y pénétrer que la traversée de la mer qui la baignait; mais cette mer était en ces parages peu navigable et semée d'écueils dangereux.

[1] La mer Caspienne.

Cependant le nouveau roi craignit de garder auprès de lui son fils, l'espoir unique de sa race, dans cette retraite, toute impénétrable qu'elle pouvait paraître, jugeant bien que les forces de l'usurpateur ne tarderaient pas à se réunir et à se diriger vers Ferâbâd pour l'y assiéger.

Il prit donc le parti de placer le royal enfant sous la protection puissante de l'ìmâm *Rizzá*, en nous faisant passer secrètement dans le *Khorassán* à *Mechehed*. Vous n'ignorez pas que cette ville, anciennement nommée *Tous*, doit sa nouvelle appellation à la tombe sacrée du saint *ímâm* qui y attire continuellement tant de dévots pélerinages.

Nous partîmes ainsi de Ferâbâd, et nous prîmes la route de *Mechehed;* cachant soigneusement nos noms, ainsi que le dépôt précieux qui nous était confié, nous ne semblions avoir d'autre but, dans notre voyage, que celui de satisfaire notre religion et notre ferveur en visitant pieusement le sépulcre vénérable.

Les ravages de la guerre n'avaient pas encore pénétré dans ces provinces éloignées de l'empire : sur la route nous rencontrions fréquemment de dévots pélerins dont le chemin et le but étaient les mêmes que les nôtres, et

qui grossissaient avec empressement notre petite caravane.

Nous marchions lentement et à petites journées : nous n'étions pas encore parvenus au milieu de la distance qui sépare Ferâbâd de *Mechehed,* lorsque nous vîmes arriver derrière nous une troupe de derviches et de faqyrs qui nous eurent bientôt atteints. Après nous avoir comblés de bénédictions et avoir adressé au ciel les plus ferventes prières pour l'heureux succès de notre pélerinage, ils nous apprirent qu'ils étaient disciples de l'illustre et respectable cheykh *él-Mokhales*, et que leur dévotion les appelait comme nous au tombeau du saint îmâm *Rizzá.*

Ces nouveaux venus demandèrent et obtinrent facilement la permission de se joindre à nous pour le reste de la route.

Maïs les sages Arabes disent avec raison : « Les armes les plus dangereuses de l'homme » méchant sont le mensonge et l'hypocrisie. »

La nuit même qui suivit cette réunion, nos pieux compagnons de pélerinage, tirant des poignards et d'autres armes cachées sous leurs longs manteaux de laine, égorgèrent pendant leur sommeil tous les hommes de la caravane, s'emparèrent de l'enfant royal, et firent escla-

ves toutes les femmes que leur sexe, leur faiblesse, leur trouble et leur épouvante avaient rendu incapables de toute résistance.

Le jeune *Abbâs-Myr-Zâdéh* fut sans doute alors remis en la puissance de l'usurpateur, qui avait concerté cette trahison; quant à nous autres, malheureuses captives, nous fûmes partagées entre les brigands qui nous entraînèrent et nous vendirent à différens maîtres.

Celui qui m'avait achetée des mains d'un de nos ravisseurs était un marchand d'esclaves, que je fus contrainte de suivre en ses longs et fatigans voyages, dans les diverses contrées où l'appelait son commerce.

C'est ainsi que quelques années après nous traversâmes Samarqand, Balkh [1] et les montagnes élevées dont les chaînes immenses partagent les déserts du *Thoubbet* [2] et du *Kâchmyr*.

Pendant ce laps de temps, sortie de l'âge de l'enfance, j'avais vu ma taille s'élancer, mes proportions se développer, et parée de tous les charmes du nouvel âge dans lequel je venais d'entrer, j'attirais déjà tous les regards : les éloges universels pouvaient me persuader que je n'étais pas entièrement dépourvue de quel-

[1] Voyez les notes supplémentaires LXXXIIe et LXXXVe.

[2] Le Thibet.

que beauté, et j'avoue que mon cœur de jeune fille n'était pas tout-à-fait indifférent à ce triomphe.

Enfin, après avoir parcouru successivement un grand nombre d'autres contrées, tournant à droite, et nous dirigeant vers le cours du soleil, nous arrivâmes dans le royaume de *Sandabil*.

Les habitans de ce pays sont en général, ainsi que vous avez dû vous en convaincre, d'une nature également laide et difforme : leur taille, peu élevée, est dépourvue de toute élégance; leur physionomie désagréable et leurs traits ignobles ne peuvent qu'inspirer la répulsion et le dégoût. Leurs corps malfaits, grêles et sans embonpoint, sont surmontés d'une tête beaucoup trop grosse pour les proportions de leurs autres membres, et cette défectuosité surtout leur donne un aspect étrange et presque hideux.

Mais le plus étrange, le plus désagréable, le plus difforme, le plus hideux de tous, est le roi lui-même de *Sandabil*.

Son nom est *Meh-Radj* [1]; mais, par un contraste bien déraisonnable, dès l'enfance il

[1] *Mahâ-Radjâ* signifie *grand roi* dans les langues de l'Inde.

avait reçu de son père le surnom de *Reghyn* (beau, bien fait).

Au reste ce surnom, si bizarrement et si mal appliqué, a été changé par la voix publique en celui de *Reghink* [1], qualification que lui a méritée, à juste titre, la conformation irrégulière et effrayante de l'un de ses yeux : nul ne peut regarder sans frémir leur orbite enflammée, et le roi *Reghink* semble partager le funeste privilége dont on nous assure qu'étaient doués autrefois les yeux horribles du khalyfe abbasside *él-Ouâtheq-b-Illah* [2].

J'ajouterai encore à ce tableau une peau rude et dégoûtante, semblable à celle qui recouvre le corps de l'éléphant sauvage ou du *kerkedân* [3] ; enfin une chevelure hérissée lui donnant l'apparence d'un des monstres féroces qui habitent les forêts.

Avec tous les attributs que je viens de décrire, et qui, certes, étaient autant de vrais préservatifs qui devaient le mettre pour toujours à l'abri du danger de plaire, le roi

[1] Louche et d'une vue désagréable.

[2] *Él-Ouâtheq-b-Illah*, neuvième khalyfe de la dynastie des Abbassides, était petit-fils de *Hâroun él-Rachyd*, et commença à régner l'an 227 de l'hégire, 842 de notre ère.

[3] Rhinocéros.

Meh-Radj-Reghink était passionné pour mon sexe, et par un raffinement singulier de son goût délicat et difficile, son amour capricieux dédaignait ses sujettes, que j'avoue être assez mal partagées des dons de la beauté; il lui fallait pour son harem des femmes blanches, et les pourvoyeurs de ses voluptés s'empressaient de lui offrir les beautés les plus séduisantes de la Perse et de la Circassie.

C'est au roi *Meh-Radj-Reghink* lui-même que je fus vendue par le marchand qui m'avait amenée des frontières de la Tartarie.

Vous comprendrez facilement quel dut être mon désespoir, quand je me vis livrée à un monstre aussi capable d'exciter le dégoût le plus repoussant. Ma vue, au contraire, lui inspira un amour effréné, et, dans son transport d'admiration, il changea mon nom de *Dyl-Aver* en celui de *Dyl-Afrouz* (embrasant les cœurs).

En vain il tenta tous les moyens qui étaient en son pouvoir pour vaincre une répugnance insurmontable; tous ses efforts, toutes ses tentatives ne firent qu'accroître en mon cœur torturé la haine invincible qu'il m'inspirait et l'horreur sans bornes que me causait sa présence.

Enfin il y a quelque jours il exigea que ma voix, dont les accens lui semblaient mélodieux, lui fît entendre quelques chants qui pussent dédommager ses oreilles du refus obstiné que je persistais à lui faire de toute autre faveur.

Voici les vers que je lui chantai :

Avant qu'à te chérir Dyl-Aver se condamne,
Jusqu'aux sommets du *Kaf* on verra bouillonner
Les vagues de la mer persane :
Et le musulman même osera profaner
La Ville consacrée à la foi musulmane,
Avant qu'au tien mon cœur désire se donner.

Voit-on la timide gazelle
S'unir d'un lien amoureux
A l'un des tigres furieux
Que le *Sahrâ* brûlant dans ses déserts recèle ?
Le tendre agneau, la panthère cruelle,
Recherchent-ils ensemble un hymen monstrueux?

Le rossignol plaît à la rose,
La rose ouvre pour lui son sein et son amour;
Mais, d'épine un tissu, la ceignant tout autour,
Contre tout autre la tient clôse :
C'est un sûr rempart qu'elle oppose
A l'impur baiser du vautour.

En vain ta passion tyrannique, inquiète,
Chaque jour accroît mon tourment :
Tu veux en vain, par un doux sentiment,
De tes désirs voir l'ardeur satisfaite,
Dyl-Aver, ta captive, et non pas ta sujette,
A dans Meh-Radj un maître et non pas un amant.

Si tu veux qu'un don volontaire
A ton cœur accorde mon cœur,
Fais, par un sentiment contraire,
En amour, changer mon horreur :
Fais qu'un démon hideux soit capable de plaire,
Ou change en beauté ta laideur.

J'eus à peine fini de chanter le dernier vers que, rugissant de rage comme une hyène affamée qui bondit pour déchirer sa proie, le monstre s'élança et me perça de son effroyable poignard.

Je ne sentis que la première blessure, un froid glacial pénétra dans ma plaie et se répandit dans toutes mes veines : tombée aux pieds de mon bourreau sans connaissance et sans vie, j'ignore par quelles mains le barbare *Reghink* m'a fait jeter au milieu des rochers déserts où vous m'avez trouvée. J'ignore encore si j'ai été dépouillée de tous mes vêtemens par ses ordres, ou si leur richesse, excitant la cupidité des vils exécuteurs des volontés de mon assassin, a attiré sur moi ce redoublement d'outrages.



Suite et fin de la cinquième Aventure merveilleuse de Hamd-Allah-el-Akhmymy, surnommé Agyb le Magicien.

J'avais écouté avec attention les infortunes de la belle *Dyl-Aver :* son récit me prouvait que l'amoureux *Meh-Radj-Reghink* n'avait pu rien obtenir de celle qui avait payé de sa vie sa révolte obstinée contre les désirs tyranniques du potentat disgracié par la nature.

Mon cœur battait doucement et se livrait à l'espoir qu'un trésor aussi précieux semblait avoir été conservé exprès pour moi par ces vicissitudes si variées et si cruelles. Mais je ne pouvais parvenir au trésor si désiré sans émouvoir le cœur de la pétulante et indomptable *Dyl-Aver*.

Mon amour avait beau s'accroître chaque jour, nul moyen certain ne se présentait à mon imagination pour pénétrer dans ce cœur capricieux et qui ne semblait pas susceptible de tendresse. *Dyl-Aver* était aussi belle, plus belle peut-être que *Safyéh* et que *Zomrouk*, mais son caractère tranchant et décidé était autant éloigné de la tendre sensibilité de la première, que de l'étourderie insouciante et de la folle vanité de la seconde. Cependant son ame ne

semblait nullement susceptible de se fermer aux émotions des plaisirs sensuels ; mais chacun des mouvemens de cette ame, peut-être un peu froide et un peu sèche, semblait être calculé, chaque émotion paraissait devoir être volontaire.

Je crus ne pouvoir parvenir au cœur de *Dyl-Aver* qu'en passant pour ainsi dire par son esprit, et comme les vers qu'elle avait chantés au roi de *Sandabil* m'annonçaient assez que la poésie était loin de lui être étrangère, je crus ne pouvoir employer de plus sûr introducteur auprès d'elle qu'une déclaration de mes sentimens en vers.

Dans cette longue pièce, fruit de mes nouveaux talens en poésie, je me gardai bien de peindre en traits trop expressifs les transports dont mon cœur était agité, transports que l'ame peu sensible de *Dyl-Aver* n'aurait peut-être pu comprendre, j'enveloppai les plaintes et les désirs de ma passion sous le voile d'une allégorie dans laquelle je m'efforçai de mettre plus d'esprit que d'amour.

Un soir donc je remis, sans prononcer une seule parole, un papier écrit avec soin entre les mains de *Dyl-Aver*. Elle le déploya avec indifférence et y lut les vers suivans :

LA BEAUTÉ INCENDIAIRE.

Je crus jadis à la tendresse ;
Je crus à la sincérité ·
Bientôt, pour prix de mon ivresse,
Je fus trahi par la beauté.

Guéri par l'infidélité,
Je résolus à la sagesse
De vouer un cœur dépité ;
Mais pour plus grande sûreté
Je bâtis une forteresse,
Et c'est l'insensibilité
Que j'y mis pour garde et maîtresse.

Mon plan était bien arrêté ;
En élevant ma citadelle,
Sur sa force j'avais compté :
Et tout feu d'une ardeur rebelle,
Jusque dans sa moindre étincelle,
Devait au loin être écarté ;

Mais si mon projet était sage,
Il fut bien mal exécuté ;
Ne m'étant pas inquiété
De connaître ce voisinage,
Du château si bien projeté :
Au port ainsi j'ai fait naufrage,
Et j'ai vu mon plan avorté.

Par malhèur pour mon entreprise,
Je m'aperçus, un peu trop tard,
Que près d'un palais par hasard
Ma citadelle était assise.

L'abord justement redouté
De ce palais si magnifique

Dans mon exil philosophique
Eût dû surtout être évité :
Mais qui jamais a résisté
Aux arrêts qu'un sort despotique
Porta de toute éternité?...
Ce palais, vrai palais magique,
Était celui de la BEAUTÉ.

D'abord de mon inconséquence
La vue erre en ces nouveaux lieux :
Puis j'admire leur élégance,
Et bientôt de cette imprudence
Naît un désir plus curieux :

En voyant ce palais, je pense
Qu'il doit être la résidence
De quelqu'objet bien précieux :
J'épie avec impatience
L'instant favorable où mes yeux
Pourront prendre enfin connaissance
De cet être mystérieux.

Enfin, au gré de mon attente,
A mes yeux la BEAUTÉ paraît....
Mes yeux soudain sentent le trait
D'une flamme vive et brûlante.
Plus active et plus pénétrante,
La flamme accroissant son ardeur
Consume à la fois et mon cœur
Et sa forteresse inutile....
Ayez pour lui quelque pitié
Quand vous brûlez son domicile,
Et que votre cœur soit l'asile
Du pauvre *cœur incendié.*

L'allusion ingénieuse que j'avais faite dans cette allégorie au surnom de *Dyl-Afrouz* que

Dyl-Aver avait reçu du roi de Sandabil, parut lui plaire, et le doux sourire qui anima ses traits m'annonça que ma requête n'était pas tout-à-fait dédaignée.

Encouragé par cet accueil, je sentis ma verve poétique prendre un nouvel essor, et quelques jours après j'offris encore à *Dyl-Aver* une autre allusion à son surnom dans les vers suivans :

LE FEU.

Le Feu de la nature est l'ame;
Par lui tout est vivant, et sans lui tout est mort.
De l'Univers entier que deviendrait le sort,
Si du Feu qui l'anime un seul instant la flamme
Éteignait son essor ?

Que serait la voûte azurée,
Veuve de son Soleil, aux rayons flamboyans?
Sans les feux de ses mille et mille diamans,
Le manteau de la nuit couvrirait l'empirée
De linceuls effrayans.

Le Souverain Maître des mondes
Voulut dans ses décrets que ce noble élément,
Détruisant pour créer, pour détruire créant,
Fût partout, dans les cieux et la terre et les ondes,
Son actif instrument.

Le Feu n'est-il pas l'origine
De ce peuple d'Esprits dont l'air est habité?
L'Ame, dont le limon de nos corps fut doté,
Doit au souffle enflammé de la Bouche Divine
Son immortalité.

Puis, quand il a paré la femme
Des trésors les plus doux d'amour et de beauté,
Le Créateur voulut qu'à sa vue enchanté
L'homme aussitôt sentît s'allumer dans son ame
Le Feu de volupté.

Dyl-Afrouz, du sort inflexible
L'arrêt m'a-t-il voué par ta vue au malheur?
Hamd-Allah cherche en vain un talisman sauveur;
Aucun ne peut calmer la flamme inextinguible
Dont *s'embrase* son *cœur*.

J'avais récité cette pièce de vers d'une voix animée, mais qui était devenue tremblante en prononçant les derniers vers : en relevant les yeux sur *Dyl-Aver* je pus me convaincre que ses regards se troublaient et perdaient leur insensibilité habituelle. Bientôt elle cessa de repousser mes brûlantes caresses, et son cœur, s'ouvrant enfin à l'amour, partagea tous mes transports.

Depuis ce jour fortuné je coulai auprès de *Dyl-Aver* des jours qui me semblaient heureux, mais qui cependant ne m'offraient ni l'ivresse délicieuse dont *Safyéh* m'avait fait éprouver les délices, ni le charme indéfinissable qui m'avait attaché à *Zomrouk*.

Il est bien vrai que *Dyl-Aver* m'aimait, et les preuves qu'elle me donnait de son amour ne pouvaient me laisser aucun doute; mais cet

amour était singulier, et loin de ressembler à celui que j'éprouvais moi-même. Je me surprenais quelquefois à penser que *Dyl-Aver* ne m'avait accordé la préférence que parce que, jeune encore, Égyptien de naissance, assez bien partagé des dons de la nature, j'étais incomparablement plus beau et mieux conformé, non-seulement que le roi difforme de Sandabil, mais encore qu'aucun des laids habitans qui peuplaient ce royaume.

Je m'étais, comme je l'ai dit, annoncé dans le pays en qualité de médecin; je dus en exercer les fonctions. Tous les malades des environs eurent recours à mon art : je les guéris tous, et bientôt ma réputation doctorale, volant de bouche en bouche, parvint jusqu'au palais du roi : il me fit appeler.

J'obéis à ses ordres, et introduit dans l'intérieur du palais, je fus ébloui de la magnificence intérieure qui contrastait si fort avec la simplicité de la décoration extérieure, dont l'apparence ne se distinguait que par la grandeur et l'étendue de l'édifice des palais habités par les principaux personnages de la ville et par les grands de la cour.

Mais ces ornemens brillans, ce luxe, cette magnificence ne servaient qu'à faire ressortir

d'une manière encore plus frappante et plus remarquable la laideur vraiment hideuse du maître de ce superbe séjour.

Admis en la présence de *Meh-Radj-Reghink*, mes yeux m'eurent bientôt convaincu que *Dyl-Aver* n'avait pas chargé le tableau, et que les couleurs dont elle s'était servie pour le dépeindre n'avaient nullement dû leur teinte désagréable et rebutante à son ressentiment et à sa haine contre son barbare assassin.

Je considérais, sans parler, le monarque difforme ; il devina sans doute l'effet que produisait sa présence.

« Je ne suis pas beau, *Hakim* [1], me dit-il, » n'est-ce pas? Je le sais ; dis librement ta pen- » sée et ne crains pas qu'elle m'offense : non, je » ne suis pas beau ; et cependant il faut que je » l'aie été dans mon enfance ; car mon père » m'avait surnommé *Reghyn* [2]. J'ai toujours » pensé que cette laideur ne m'était pas natu- » relle, et qu'un mauvais génie m'avait recou- » vert de cette peau rude et épaisse, qu'il avait » regardé d'un *mauvais œil* l'un de mes yeux, » qu'il lui avait donné cette direction irrégu-

[1] Médecin.

[2] Nous avons vu ci-dessus que ce surnom signifiait *beau et bien fait*

» lière, cette vivacité effrayante qui a fait » changer par mes insolens sujets mon nom de » *Reghyn* en celui de *Reghink*.

» Eh bien! médecin, je t'ai fait venir pour » que tu me délivres de ces fléaux si incom- » modes et qui empoisonnent tous les momens » de ma vie; je veux que tu me rendes *beau* » *et bien fait*, comme sans doute je l'étais en » sortant des mains de la nature : tu le peux, » je le sais, car on raconte de toi des cures » miraculeuses. Si tu réussis, aucune récom- » pense ne te sera refusée par ma gratitude; » si tu ne réussis pas, ta tête tombera pour » prix de ta mauvaise volonté ou de ton igno- » rance. »

Je fus tenté un moment de braver l'ordre hautain d'un malade si incivil envers son médecin, bien sûr, si je le voulais, de rendre impuissantes et ses menaces et sa rage; cependant, je me contins, et souriant avec tranquillité : « Grand roi, lui dis-je, autant que je puis le » croire, ce que vous demandez de moi ne me » sera pas impossible, pourvu toutefois que » vous soyez docile à toutes les ordonnances » de votre médecin. »

Le roi, frappé de mon calme et de la confiance qne je semblais avoir en moi-même,

m'accorda sur-le-champ la sienne, et je commençai les opérations qui devaient le transformer au gré de ses désirs; peu à peu mon amour-propre s'intéressa lui-même aux succès de ma cure, et, grâce à mes soins, elle fut bientôt radicale.

Toutes les ressources sanatives de mon art furent employées; d'abord je fis laver avec soin les yeux du roi, puis j'y fis appliquer les pellicules qui recouvrent l'estomac du crabe enduites d'un collyre composé de miel, du cerveau d'une hyène et du fiel d'un crocodile mêlés à la poudre d'un insecte dont je connaissais les vertus puissantes. Des larmes brûlantes ne tardèrent pas à se dégager de l'orbite et à entraîner avec elles les humeurs malfaisantes dont l'âcreté native avait vicié la contexture ophtalmique.

Je fis succéder à ce premier appareil un autre collyre composé du fiel d'un aigle, du foie d'un loup et de poudre de *hennéh*, délayé dans du sang de pélican et contenu sur l'œil par la pellicule du fiel de ce même oiseau.

Cette mixtion détermina une crise qui détacha du globe de l'œil comme des écailles, et j'achevai la cure en faisant bassiner de nouveau les organes oculaires avec du lait de femme,

après avoir appliqué des linimens composés du foie de taupe et de huppe mêlé avec le jaune d'un œuf d'autruche, de l'huile de rose et une dissolution de safran.

Lorsque l'œil eut été nettoyé par les dernières lotions, il avait entièrement perdu la difformité qui le rendait si hideux, et même, comme le lait dont on s'était servi était celui de jeunes négresses, la couleur rousse et désagréable de la prunelle avait pris la teinte du plus bel azur; l'éclat doux et caressant dont brillaient ainsi les nouveaux yeux du roi les faisaient ressembler aux plus beaux des saphirs de l'Inde et de Serendyb.

Je pourrais aussi, *Nâker*, te dénombrer les drogues différentes et extraordinaires que j'appliquai sur le corps entier du roi pour le délivrer de la peau grossière, rabotteuse et dégoûtante, dont ses membres étaient recouverts; qu'il te suffise d'apprendre qu'une peau fine, moelleuse, lisse, d'un tissu satiné, d'une teinte rosacée, avait remplacé cette épiderme monstrueuse. Le visage de *Meh-Radj* était devenu doux, agréable, sa physionomie attrayante; ses cheveux roux, hérissés, en désordre, s'étaient changés en tresses élégantes du noir de l'ébène, de la finesse de la soie, dont les

anneaux flexibles et ondulés ornaient d'un voile séduisant ses épaules sur lesquelles ils retombaient avec grâce. Enfin, en sortant de mes mains, le roi *Meh-Radj* méritait réellement le surnom de *Reghyn* que la volonté bizarre de son père lui avait donné contre toute vérité.

Meh-Radj fut émerveillé d'une métamorphose aussi complète ; car l'heureuse efficacité de mes remèdes s'était étendue jusqu'à sa voix même, dont les accens, autrefois rauques et repoussans, presque insupportables à lui-même, ne frappaient plus son oreille charmée que de tons harmonieux, d'articulations mélodieuses.

Je dois avouer que le roi, si miraculeusement transformé, m'offrit à l'instant même la permission de choisir dans ses trésors la récompense que je jugerais m'être due ; je refusai ses dons avec modestie, et ne manifestai d'autre désir que celui d'aller le plus promptement possible me renfermer de nouveau dans le studieux hermitage, dont je n'étais sorti que pour vaquer aux soins de la cure entreprise.

En arrivant chez moi, je racontai à la belle *Dyl-Aver* et la proposition menaçante du roi *Meh-Radj*, et mon acquiescement à ses désirs, malgré la forme un peu acerbe et l'inconvenance assez impolie de leur expression ; mais

Dyl-Aver me parut ne vouloir aucunement croire à mon entière réussite.

Un mouvement demi-convulsif agita sa poitrine; une rougeur subite colora ses joues au moment où je lui dépeignais les nouvelles perfections, qui avaient créé pour ainsi dire un être nouveau dans le monstre, dont la fureur barbare l'avait si impitoyablement assassinée.

Cette rougeur, cette émotion soudaine de *Dyl-Aver* me semblèrent un reproche, ou de lui avoir exagéré mes succès incroyables, ou d'avoir consenti à exécuter tant de merveilles en faveur de celui que sa cruauté envers elle en avait rendu si peu digne.

Toutefois, je crus que le sentiment qui dominait en ce moment le cœur de *Dyl-Aver* était plutôt celui de l'incrédulité qu'un souvenir de haine et de vengeance, car les mouvemens dont elle était intérieurement agitée me parurent se calmer, lorsque j'eus consenti à la demande qu'elle m'adressa de la mettre à portée de se convaincre par ses yeux mêmes que mon récit et mes descriptions étaient entièrement conformes à la vérité et à l'exactitude.

Dès que j'eus promis, l'impatiente *Dyl-Aver* ne me laissa aucun relâche jusqu'au moment où je pus satisfaire sa curiosité.

Je la conduisis dans la ville, où, couverte de son voile, elle put considérer tout à son gré le roi transformé, qui, fier de son heureux changement, passait les journées à parcourir les rues de sa capitale pour se montrer aux habitans enivrés d'un enthousiasme sans bornes.

Cet enthousiasme était universellement senti, et il n'était pas un seul des sujets de *Meh-Radj*, redevenu *Reghyn* (beau et bien fait), qui ne s'empressât de lui en prodiguer à l'envi les témoignages les plus éclatans.

L'enivrement général me sembla se communiquer à *Dyl-Aver* elle-même, et je crus m'apercevoir qu'oubliant son aversion si insurmontable, oubliant ses vers si empreints de la haine, de la répugnance et de l'horreur, et même les sept coups de poignard dont elle en avait été si promptement récompensée, elle ne voyait plus dans *Meh-Radj* le monstre dont la passion atroce l'avait immolée à sa rage, mais un prince puissant, riche, beau, bien fait, séduisant, qui l'avait éperdument aimée, et dont le cœur pourrait encore peut-être brûler pour elle d'une passion aussi démesurée.

Dès ce moment je sentis s'évanouir toute la confiance que j'avais pu avoir jusqu'alors dans l'attachement de *Dyl-Aver*, et je résolus de ne

XXIII. — ALY-BEY.



Souverain indépendant de l'Egypte,
l'an 1183 de l'hégire (1769 de l'ère vulgaire);
mort l'an 1187 (1773).



pas retarder davantage l'épreuve irrésistible à laquelle mon art merveilleux me fournissait les moyens de la soumettre, pour la forcer à me montrer à découvert jusqu'aux sentimens les plus cachés au fond de son cœur.

La conduite de *Dyl-Aver* n'était aucunement changée avec moi à notre retour, et il n'aurait tenu qu'à moi de croire aux témoignages qu'elle me prodiguait encore d'un amour que mes observations m'avaient fait regarder comme étant maintenant transmis à un autre.

Malgré les caresses que je reçus de *Dyl-Aver*, l'épreuve décisive et fatale n'eut pas moins lieu la nuit suivante.

La langue du pélican, dont le fiel et le sang avaient guéri le roi *Meh-Radj*, fut réunie à la langue de la huppe dont le foie avait été employé dans mes médicamens; enveloppées dans un papier de soie sur lequel j'avais tracé des paroles mystérieuses et des caractères étranges suivant les formules sacrées de l'idiôme des anciens sages, elles furent placées sur la poitrine nue de *Dyl-Aver* endormie.

Le charme ne tarda pas à opérer : je l'examinais avec attention à la lueur d'une lampe dans laquelle brûlait l'huile obtenue par la dis-

tillation du *scink*[1] placé vivant sous le récipient, et dont les vapeurs étaient nécessaires pour compléter l'opération magique.

Dyl-Aver s'agita violemment sur sa couche, puis des sons inarticulés se frayèrent un passage entre ses lèvres : bientôt ses mouvemens convulsifs se calmèrent, des paroles distinctes furent prononcées, bientôt ses discours eurent le sens régulier des entretiens d'une personne bien éveillée. Elle parlait au roi *Meh-Radj* comme s'il eût été présent : elle se plaignait de l'aveugle fascination de ses propres yeux, de l'enivrement involontaire de son esprit, qui s'était refusé à reconnaître les rares qualités du prince, ses droits incontestables à être tendrement chéri : elle abjurait avec des larmes repentantes son indigne aversion pour le nouvel objet de son culte et de son amour, elle le suppliait de l'admettre enfin dans ses bras, et ne lui disait pas un mot des sept coups de poignard dont en ce moment même je voyais les cicatrices à peine fermées exposées à ma vue.

Après quelques instans de silence, *Dyl-Aver* reprit la parole : ses idées étaient changées de direction, ses accens n'étaient plus aussi expres-

[1] Espèce de lézard d'Égypte, *Lacerta Scincus* de *Hasselquist* et de *Linné*.

sifs et aussi passionnés ; toujours plongée dans le sommeil, elle se parlait à elle-même.

« Oui, disait-elle, il me croit morte en le
» détestant, il apprendra à la fois et mon exis-
» tence si inespérée, et mon amour qu'il espé-
» rait peut-être moins encore. Demain.... de-
» main j'enverrai *Kafour* au palais avec une
» lettre pour le roi que j'aime : il apprendra
» par mon message tout ce que je veux qu'il
» sache, il sentira tout son amour renaître pour
» moi, et moi, délirante de volupté, je tom-
» berai dans les bras du plus beau des mortels
» qui se soient jamais offerts à ma vue. »

J'en savais assez : pas un seul regret en ma faveur n'avait accompagné la perfide résolution de l'ingrate *Dyl-Aver*. Mon nom n'était pas même sorti de ses lèvres ; la plus fugitive de ses idées n'avait pu me rappeler à son souvenir ; j'étais aussi complètement oublié que si le sort ne nous eût jamais fait rencontrer et nous eût laissés éloignés l'un de l'autre par toute l'étendue de la terre habitable.

J'abrégeai l'épreuve, et enlevant mes talismans, éteignant la mystérieuse lampe, je permis à *Dyl-Aver* de goûter, pendant le reste de la nuit, le repos d'un sommeil naturel.

L'esclave *Kafour*, dont elle avait parlé dans

son somnambulisme, était un esclave nègre fort vieux et fort laid, que j'avais acheté depuis quelques jours, et qui était employé aux gros ouvrages de la maison ainsi qu'au service extérieur.

Le lendemain matin *Kafour* se présenta devant *Dyl-Aver*, reçut ses ordres et partit sur-le-champ emportant son message.

Ce *Kafour*, c'était moi-même, qui avais pris la forme de l'esclave, et qui avais revêtu son apparence, d'une manière si parfaite que *Dyl-Aver* elle-même y fut entièrement trompée.

Tandis que le faux esclave s'éloignait, le véritable *Kafour* sommeillait tranquillement au fond d'un souterrain, bien enfermé, et livré à un assoupissement que je lui avais procuré moi-même en mêlant à ses alimens des infusions narcotiques.

Dès que je fus éloigné, hors de la vue, je lus la lettre dont j'étais porteur; elle était exactement conforme à ce que j'avais entendu la nuit même, et j'aurais pu me dispenser de l'ouvrir, j'en connaissais d'avance le contenu.

Toujours dans le même costume, je remis la lettre au roi : je l'observais, mille sentimens divers, dont aucun ne m'échappa, l'agitèrent à cette lecture; mais je voyais clairement, à

son insu, tout ce qui se passait dans son ame, j'avais au doigt médian de ma main gauche une bague dont le chaton était l'œil droit d'un hibou étouffé au moment précis, à la minute astronomique où la lune de l'équinoxe se trouve en conjonction avec le soleil. Moment précieux qui donne à l'œil droit du hibou étouffé avec les cérémonies convenables, la vertu miraculeuse de faire apparaître, aux yeux de celui qui le porte en bague talismanique, jusqu'aux moindres replis du cœur de celui dont il veut connaître les pensées.

Voici ce que je vis dans le cœur du roi :

Étonnement excessif, demi-incrédulité, et un instant après, entière croyance, hésitation, combat assez court entre l'amour-propre blessé, et le souvenir des charmes célestes de *Dyl-Aver*, victoire prompte de l'amour et de la passion des voluptés sur l'orgueil et le ressentiment de l'outrage, projet formé tout aussitôt de faire rentrer *Dyl-Aver* en sa possession, et de s'assurer sa nouvelle conquête par la mort de leur commun bienfaiteur.

La réponse du roi ne se fit pas attendre : elle contenait tous les sentimens que je viens de décrire; je la lus aussi; mais de même aussi j'aurais pu m'épargner sa lecture : je la sa-

vais toute entière avant que sa main l'écrivît.

Dyl-Aver ne put dissimuler ses transports à la réception de cette réponse ; bientôt une nouvelle missive, encore portée par moi, annonça à *Meh-Radj* l'assentiment entier à tout ce qu'il proposait, et la demande d'un poignard empoisonné, avec lequel la malheureuse qui me devait la vie voulait elle-même trancher celle du sauveur dont la compassion l'avait rendue à l'existence.

Le poignard fut remis tel qu'il était demandé, et je le rapportai à *Dyl-Aver*, avec une nouvelle lettre dont je pris connaissance en route.

L'exécution de l'attentat était fixée à la nuit même qui devait suivre ce jour d'une conspiration infernale. L'heure, la manière d'exécuter le crime, étaient fixés, convenus. Je devais être frappé un peu avant l'aurore, au moment même où *Dyl-Aver* savait que mon sommeil était le plus profond. Le roi *Meh-Radj-Reghyn* devait, peu d'instans après le lever du soleil, venir lui-même ouvrir ses bras empressés à la belle meurtrière, et célébrer sur mon cadavre encore palpitant l'orgie de cette monstrueuse alliance.

Le soir même j'étais disparu de la maison, et

XXI. — DYL-AVER.



Le poignard fut remis, et je le rapportai à Dyl-Aver. p. 240



aucune recherche ne put faire découvrir ce que j'étais devenu : une portion du crime était nécessairement ajournée par l'absence de la victime destinée au sacrifice ; mais nulle crainte, nul repentir ne troubla les deux coupables par la moindre hésitation. Le reste du plan, auquel ma présence n'était pas indispensable, fut exécuté le lendemain au point du jour.

Le roi *Meh-Radj* arriva chez moi avec une suite nombreuse ; *Dyl-Aver*, la passionnée *Dyl-Aver*, se précipita à sa rencontre jusqu'au milieu du jardin dont ma maison était de toutes parts entourée. Les bras des deux amans, bien dignes l'un de l'autre, s'ouvrirent pour recevoir et donner à la fois les plus voluptueuses étreintes.

« Est-il mort? » s'écria le roi ; et cette question atroce fut la première parole que sa bouche adressa à l'amante qu'il pressait sur son sein, au lieu des paroles d'amour qu'il aurait dû lui faire entendre. « — Non, » répondit languissamment *Dyl-Aver*, non, il » vit encore : le hasard l'a sauvé cette nuit par » une absence imprévue et qui n'a rien pour » moi d'extraordinaire ; mais, plus, tard grand » *Meh-Radj*, il ne peut échapper à ta puis- » sance ; sans doute, dès qu'il va reparaître, il

» sera massacré par tes gardes : donne pour » sa mort tes ordres d'avance.

» Mais, ajouta-t-elle, en redoublant ses ca- » resses, pourquoi nous occuper d'un étranger? » Mon roi, mon *Meh-Radj*, mon amant chéri » est dans mes bras, il me serre sur son sein, » sur ce sein désormais mon asile, sur ce sein » où je veux posséder le plus voluptueux empire.

» Quelles délices nous attendent ainsi con- » fondus dans les bras l'un de l'autre!... Ah! » formons le vœu, le vœu si doux d'être tou- » jours ainsi réunis.

» — Soyons toujours ainsi réunis! » répondit le roi avec ivresse.

— *Soyez toujours ainsi réunis!* répéta auprès d'eux une voix épouvantable, dont les éclats terribles semblaient ceux de la foudre écrasant les pervers au jour du redoutable jugement.

Et j'apparais devant eux, menaçant, enflammé du plus juste courroux, sous l'aspect d'un géant formidable et semblable à l'Ange de la destruction.

« *Soyez toujours ainsi réunis*, » répétai-je encore avec force; et soudain leurs mains disparurent : leurs bras, soudés ensemble, s'unirent d'un lien indissoluble, et ne formèrent plus qu'un seul os, qu'une seule chair. Ainsi unis,

les bras se raidirent comme des barres de fer, et leur interdirent tout mouvement, soit pour se rapprocher l'un de l'autre, soit pour s'en éloigner.

A l'instant même, ce dernier mouvement fut le seul que leurs cœurs désirèrent, mais en vain, malgré tous leurs efforts.

Meh-Radj-Reghyn, le beau *Meh-Radj*, était devenu mille fois plus hideux qu'avant la transformation heureuse dont il m'avait été redevable : son corps avait repris l'enveloppe d'une peau semblable au cuir épais de l'éléphant sauvage; mais de plus cette peau était sillonnée de crevasses sanguinolentes, et d'ulcères gangrenés, plus dégoûtans et plus infects que les bubons de la peste : l'orbite de ses deux yeux semblait un cloaque, et ses prunelles enflammées du feu infernal y nageaient comme deux charbons s'éteignant dans la fange. Ses cheveux noirs, ses beaux cheveux si élégans, si soyeux, étaient de nouveau hérissés sur sa tête, et chacun d'eux était changé en une vipère empoisonnée : un pus épais découlait de sa bouche écumante, et, souillant ses lèvres livides et demi-putréfiées, couvrait sa poitrine décharnée comme celle d'un squelette, d'un fleuve nauséabond d'immondices et d'impuretés. Une ha-

leine pestilentielle lançait ses vapeurs mortifères du fond de ce réceptacle de corruption, et viciait de ses miasmes immondes l'air environnant.

Tel était l'amant coupable que l'ingrate *Dyl-Aver* m'avait préféré. Elle, de son côté, n'avait pas été épargnée dans ma vengeance équitable; sociétaires du même attentat, ils en étaient tous deux solidaires : ils s'étaient réunis pour conspirer le crime, ils devaient être réunis dans une égale punition ; j'ai tracé son nouveau portrait en présentant celui de *Meh-Radj* son complice.

Les malheureux, enchaînés l'un à l'autre, pour toujours, par des liens qu'aucun pouvoir ne pouvait rompre, se débattaient dans les angoisses du plus affreux désespoir, dans les tourmens inexprimables d'une horreur cent fois pire que celles de la mort elle-même; chacun d'eux, uni, identifié avec l'objet si proche d'une aversion et d'un dégoût intolérable, multipliait en vain ses efforts pour une séparation désormais impossible : chacun d'eux se trouvait condamné au plus insupportable supplice, celui de ne pouvoir quitter un instant la présence d'un objet détesté à si juste titre, de ne pouvoir en détacher ses misérables

yeux, de ne pouvoir respirer que son haleine odieuse, enfin de sentir sa chair intimement unie à sa chair, devenue pour eux deux une et non séparée, de sentir le même sang couler dans ses veines, transportant ses poisons d'un corps à l'autre corps : et ce sang encore, pour ajouter un dernier degré à leur supplice, ce sang était un feu liquide puisé aux étangs enflammés de *Gehennam*[1], et les flots embrasés qu'il roulait corrodaient de tortures inexprimables les canaux calcinés dans lesquels ils circulaient.

« SOYEZ TOUJOURS AINSI RÉUNIS! » répétai-je une troisième fois encore. « O femme ingrate, » ajoutai-je, toi, qui n'es plus et ne seras plus » jamais ni *Dyl-Aver*[2], ni *Dyl-Afrouz*[3], mais » désormais et éternellement *Dyl-Afroukhtéh*[4], » tu auras le temps de répéter à *Meh-Radj*, » sans craindre son poignard, les vers que tu » as composés pour lui.

» Et toi, *Meh-Radj*, ingrat comme elle, » comme elle conspirant mon assassinat, ton » nom ne sera plus ni *Reghyn* (beau et bien

[1] L'enfer.

[2] Ravissant les cœurs.

[3] Incendiant les cœurs.

[4] Cœur brûlé, dévoré par le feu.

» fait), ni seulement *Reghynk* (louche et d'une » vue désagréable); mais pour toujours tu te » nommeras *Tcherkyn* (sale, dégoûtant, infect, » horrible). Ta *Dyl-Afrouz*, si éperdument » désirée, est là devant toi : elle ne peut plus » fuir loin de tes bras, ni même se soustraire » à ta vue; mais aussi, toi, jamais tu ne pourras » te soustraire à sa hideuse présence. La main » de l'idole qui tenait la fleur de ton bonheur » est brisée : celle où était suspendue la cloche » dont le son devait t'annoncer la fin de ta vie » est de même abattue : tu désireras en vain d'en » entendre le son secourable ; il ne retentira » jamais à ton oreille, pour te présager la fin de » tes souffrances. Ton sort est fixé, au moins » pour tout le temps que je passerai sur cette » terre habitée par les hommes, et j'y dois en-» core errer pendant de longs siècles.

» Mais, dis-je ensuite, qui sait si la liberté » ne peut encore être rendue à l'un de vous » deux, et si elle ne peut devenir le prix de » celui de vous deux qui parviendra à dévorer » l'autre !... »

Aussitôt un grincement effroyable entre-choqua leurs dents menaçantes avec un bruit sinistre ; une lutte atroce et furieuse souleva l'un contre l'autre les deux monstres, cher-

chant mutuellement leur liberté dans la destruction de leur complice.

Vains efforts! leurs bras de fer, désormais inflexibles et sans jointures, les retenaient à une distance qui leur interdisait tout moyen de se nuire : corps contre corps, visage contre visage, bouche contre bouche, ils ne pouvaient cependant s'approcher assez pour se déchirer, comme à chacun de leurs élans ils s'en menaçaient l'un l'autre : leurs yeux fixés sur leur proie, et plus flamboyans que les prunelles de la hyène affamée, hurlant au sein des ténèbres, pouvaient seuls leur témoigner réciproquement la rage mutuelle à laquelle chacun d'eux brûlait de sacrifier l'autre.

Ils ne purent se faire aucune morsure, et retombèrent enfin sur la terre, affaissés sous la fatigue de leurs convulsions frénétiques.

Bientôt ils recommencèrent ce combat affreux et désespéré, qui devait désormais toujours se renouveler, et toujours cependant être également impuissant et inutile.

Les hurlemens sauvages du couple criminel redoublèrent avec un surcroît de fureur et de rage; mais déjà j'avais disparu, et je me trouvais transporté dans des contrées bien éloignées du misérable théâtre de mes terribles vengeances.

Fin de l'Histoire merveilleuse de Hamd-Allah-él-Akhmymy, surnommé Agyb le Magicien.

Lorsque le mystérieux *Hamd-Allah* eut terminé ainsi le dernier récit de ses aventures merveilleuses, il garda pendant quelques instans le silence comme s'il eût hésité entre le désir d'ajouter encore de nouvelles relations à celles que je venais d'entendre, et la volonté de clore en peu de mots l'histoire étonnante de sa vie miraculeuse. Il paraît que ce fut cette dernière détermination qui l'emporta dans son esprit, car il reprit bientôt la parole en ces termes :

« Trompé avec la perfidie la plus exécrable » par tous ceux que j'avais comblés de bien» faits, et dont la reconnaissance me devait » sembler si justement acquise, ballotté, sacri» fié par les caprices et l'inconstance des fem» mes que j'avais chéries et auxquelles j'avais » consacré tous les sentimens d'un cœur ai» mant et sincère, je formai alors le projet, » peut-être un peu trop tardif pour mon repos, » d'éviter désormais les écueils sur lesquels la » nacelle de ma félicité avait fait déjà plusieurs » naufrages.

» Je renonçai surtout pour toujours à ce
» sexe séducteur qu'il faut fuir pour n'en être
» pas abusé, qui promet tant de bonheur, et
» remplit si peu ses promesses, ce sexe aussi
» riche en perfidies qu'en attraits, en infidélités
» qu'en transports amoureux, en déceptions
» cruelles qu'en voluptueux enivremens.

» Je jurai de le fuir désormais, et de ne plus
» chercher de bonheur que dans la solitude et
» dans les jouissances sublimes de l'intelli-
» gence, accroissant par ses efforts infatigables
» sa propre essence, l'anoblissant de plus en
» plus, et reculant hors de toutes bornes l'em-
» pire immense sur lequel règne en souveraine
» la science qu'elle-même a créée.

» J'en fis le serment solennel, et ce serment
» a depuis été gardé par moi d'une manière ir-
» révocable; j'ai depuis parcouru le monde en-
» tier, j'ai exploré les contrées qui m'étaient
» encore inconnues, j'ai revu de nouveau celles
» que j'avais déjà visitées; partout j'ai fait des
» découvertes scientifiques d'une valeur inap-
» préciable; partout j'ai recueilli, dans les pro-
» ductions diverses de la nature, de puissans
» moyens de la dompter elle-même, et de ré-
» duire les élémens, toutes les substances créées,
» à n'être plus pour moi que d'humbles es-

» claves soumis à ma volonté et prêts à exécu-
» ter mes ordres. »

Que sont ces monarques du monde?
Ces rois, des nations rédoutés conquérans?
Sont-ils par eux-mêmes puissans?
Est-ce en eux que leur force et leur pouvoir se fonde?
Isolés de leur garde et de leurs courtisans,
Ils craindront, au désert, les plus obscurs brigands :
Au sein de leurs palais, lorsque la foudre gronde,
Leurs fronts sont menacés par ses éclats brûlans,
Sous l'or de leur noble couronne,
Comme ceux de ce peuple écrasé par leur trône....

Ce trône, un instant peut encor le leur ravir.
Ils règnent.... devant eux menace l'avenir!
Ils règnent.... mais autour de leur trône éphémère
Des révolutions l'implacable cratère
S'ouvre en gouffre de sang prêt à les engloutir.
Ils se sont entourés des soldats les plus braves,
Des esclaves zélés sont là pour les servir,
Tout ploie en leur présence et prévient leur désir;
Mais, par hasard, secouant ses entraves,
Qu'un esclave ose un jour refuser d'obéir,
Ce roi, qu'est-il alors? *l'esclave des esclaves*,
Sa vie est à qui sait mourir.

Oh! qu'il est différent cet admirable empire
Qu'Allah daigne accorder aux savans qu'il inspire :
Dévoilant l'Univers à leur œil studieux,
Il leur soumet la terre et les mers et les cieux;
Conquérant de l'abîme ignoré du vulgaire,
Leur génie a saisi le pouvoir du mystère :
Dès-lors tout obéit au moindre de leurs vœux :
Depuis les astres radieux
Jusqu'à l'atome élémentaire,
Nul être à leur pouvoir ne s'offre réfractaire;

Et ce pouvoir mystérieux,
Ils ne peuvent le perdre, il se renferme en eux,
Il ne dépend d'aucune créature....

ALLAH, louange à toi ! c'est ton bras tout-puissant
Qui daigna faire du *savant*
Le seul vrai *roi* de la nature.

« J'ai évité soigneusement de signaler ma pré-
» sence dans ces régions diverses par des pro-
» diges trop éclatans : cependant je ne me suis
» jamais refusé aux occasions qui se sont pré-
» sentées de faire quelque bien ; mais j'ai cessé
» de compter sur la reconnaissance humaine.

» Tantôt j'ai rendu des services désintéressés
» à ceux mêmes que je savais devoir devenir
» immédiatement ingrats envers moi ; tantôt je
» me suis prémuni contre l'ingratitude, en spé-
» cifiant d'avance le prix de mes bienfaits, et
» déterminant la récompense qui devait payer
» mes puissans secours. C'est ainsi qu'abjurant
» toute confiance dans l'espèce humaine, j'ai
» pu éviter d'en devenir la victime.

» Cependant, après avoir exploré les con-
» trées torrides des *Kafirs* et des *Soudâns*[1],
» après avoir aperçu l'humble source du
» grand fleuve de l'Egypte tomber impercepti-
» ble, goutte à goutte, des rochers de *Gebâl-el-*

[1] La Cafrerie et la Nigritie.

» *Qamar* [1], j'avais parcouru le *Habech* et le » *Noubah* [2], contrées si sauvages encore et si » peu civilisées, où j'avais vu les peuples se dé- » chirant les uns les autres, et les hordes des » vainqueurs dévorant vivans les malheureux » vaincus. J'avais aussi traversé le pays de l'or, » qui est en même temps celui des monstres les » plus féroces.

» Je ne pus me trouver si rapproché de l'É- » gypte sans éprouver quelque désir de re- » voir mon ancienne patrie et de visiter de » nouveau les lieux où j'avais respiré les pre- » miers souffles de la vie.

» J'ai revu *Akhmym :* ville malheureuse, les » guerres civiles et d'autres désastres l'avaient » rendue encore plus ruinée que lorsque je » l'avais quittée; les monumens que j'avais » encore laissés debout étaient ou écroulés, ou » recouverts par l'envahissement des sables; » les souterrains, ces réceptacles inépuisables » où j'avais recueilli les trésors de mes premiè- » res connaissances, étaient comblés et fermés » à jamais par les éboulemens du terrain. Ma » famille était éteinte, entièrement éteinte, je

[1] Les montagnes de la Lune.

[2] L'Abyssinie et la Nubie. Voyez la XXIIIe note supplémentaire.

» ne trouvai pas un seul parent : à peine si mon » nom s'y était conservé comme une tradition » vague et obscure, confondant ensemble les » divers personnages de notre illustre famille » qui avaient porté le noble surnom de *Dou-l-* » *Noun*.

» J'étais désormais seul de mon espèce et de » mon sang sur la surface de la terre : l'univers » entier devenait ma patrie.

» Mais, avant de recommencer mes investi- » gations vagabondes, je me suis arrêté quelque » temps au Kaire : j'y ai répandu quelques » bienfaits, que la crédulité a exagérés et qu'elle » a transformés en miracles. On m'a donné le » nom d'*Agyb-le-Magicien;* mais, je vous le » répète, le DIEU TRÈS-HAUT me préserve de » mériter jamais cette qualification infâme et » abhorrée. Ma puissance est grande, il est » vrai; mais elle est naturelle, puisqu'elle ne » tire ses moyens que des substances élémen- » taires, dont la vertu est ignorée du commun » des hommes, puisqu'elle n'est fondée que sur » mes connaissances approfondies des trésors » de la création et des secrets que la nature » elle-même recèle dans son sein mystérieux, » dont j'ai su pénétrer les ténèbres, pour moi » maintenant sans voiles.

» Non, je ne suis pas *magicien :* ma puissance
» vient de Dieu, de ses Anges et de ses Pro-
» phètes, non de Satan le rebelle, des Dives
» malfaisans et des Afrites impies.

» Que Dieu les maudisse éternellement,
» comme je les maudis, et que ses bénédictions
» toutes-puissantes ne cessent de s'épancher sur
» les Musulmans fidèles, sur les prophètes ché-
» ris, et sur le plus chéri de tous, sur le chef
» de la race prophétique, *Mohammed*, fils
» d'*Abd-Allah*, le dernier de ses envoyés parmi
» les hommes! A Dieu seul est la force, la
» science et la toute-puissance : c'est de lui seul
» que j'ai reçu les dons extraordinaires qui me
» distinguent, c'est à lui seul que s'adresseront
» les hommages et les louanges de *Hamd-Allah*
» (louange à Dieu). »

Hamd-Allah s'était abandonné, pendant ces dernières paroles, à un enthousiasme dont le transport répandait sur tous les traits de sa figure un feu extraordinaire; il semblait en ce moment réellement inspiré par le Dieu très-haut qu'il invoquait dans sa péroraison religieuse. Puis il replongea ses esprits exaltés dans un profond silence, que moi-même, ému et presque terrifié, je n'osai interrompre par aucune parole.

Suite et fin de l'Histoire de Nâker êl-Châmy, cousin d'Abd-Errahmân.

Pendant la prolongation de ce silence, et tandis que *Hamd-Allah* paraissait plongé dans les aberrations contemplatives de la plus profonde méditation, j'eus le temps de réfléchir sur les récits miraculeux dont les accens semblaient encore retentir à mon oreille.

J'avais d'abord regardé comme déplacée et survenant bien mal à propos la proposition faite par *Hamd-Allah* de me faire entendre son histoire ; je désirais de lui toute autre chose qu'une narration historique, quelque intéressante qu'elle pût être.

Cependant mon attention s'était progressivement éveillée, mon intérêt s'était accru en entendant tous les détails des merveilles exécutées par *Hamd-Allah:* ils faisaient naître en mon esprit l'intime conviction que ses promesses ne seraient ni vaines ni mensongères, et que, comme il me l'avuit dit lui-même, il avait la puissance de venir à mon secours, en satisfaisant dans toute leur plénitude l'ardeur de mes avides désirs.

J'avouerai qu'un frisson involontaire m'avait

saisi en voyant se dérouler à mes yeux le tableau effrayant des supplices terribles dont il avait puni les ingrats ; comme si ma conscience, par un retour instinctif sur moi-même, m'eût fait apercevoir en mon cœur les germes de ces sentimens criminels, et eût fait éclore auprès d'eux les craintes vagues et secrètes des mêmes châtimens.

Cependant, soit que le merveilleux *Hamd-Allah* eût été effectivement trop sévère dans sa vindicte toute-puissante, soit que je n'appréciasse pas dans la même balance que lui le crime de l'ingratitude, les punitions me semblèrent excéder de beaucoup les délits des coupables ; leurs torts trouvaient, dans quelques replis de mon cœur, des excuses et des prétextes pour atténuer leur crime, et leur mériter plutôt ma compassion que mon horreur.

Enfin *Hamd-Allah* parut sortir de sa longue et profonde rêverie, et m'adressant aussitôt la parole :

« Tu m'as entendu, me dit-il, tu sais main-
» tenant ce que je puis ; parle, en quoi veux-tu
» que j'emploie pour toi ma puissance ? Je suis
» ton hôte, et je veux largement payer ton hos-
» pitalité. »

Mon cœur battait vivement à cette propo-

sition si agréable pour moi ; mais mon esprit, indéterminé sur l'étendue de la récompense que j'oserais réclamer, flottait sur les vagues de l'indécision et de l'incertitude. Je pouvais demander trop, ou trop peu : une demande exagérée aurait pu indisposer contre moi l'esprit de mon hôte, n'obtenir de lui que l'indignation et un dédaigneux refus; une réclamation, au contraire, trop modérée m'aurait, pour ainsi dire, volé moi-même et dépouillé de tous les dons qu'il m'était permis d'espérer de la puissance miraculeuse et de la bienfaisante main de *Hamd-Allah*.

Pendant que ces pensées contraires roulaient dans mon ame et l'agitaient d'émotions si diverses et si opposées, *Hamd-Allah* reprit la parole.

« Écoute, me dit-il, j'ai cru m'apercevoir » que tu ne te crois malheureux que parce que » tu es pauvre ; tu as possédé de grandes ri- » chesses : tu les as dissipées en plaisirs et en » voluptés dispendieuses. Ton cœur en ce mo- » ment n'a qu'un seul désir, celui de posséder » encore des richesses nouvelles, pour les dissi- » per de même aussi inconsidérément ; ton bon- » heur ne te semblerait assuré que par la pos- » session d'un trésor à jamais inépuisable. Ce

» trésor existe, je le connais, je puis t'en donner » la libre possession ; mais je doute que tu oses » l'aller chercher où il se trouve caché, quoique » cependant aucun péril ne t'en défende » l'accès. »

Je m'écriai vivement que tous les périls du monde ne pourraient m'arrêter, et qu'assisté du puissant secours de *Hamd-Allah*, j'étais prêt à braver tous les dangers, tous les obstacles, pour atteindre cette mine de félicité, que sa bienveillance daignait m'offrir avec une libéralité si admirable.

« Je te le répète, me répondit *Hamd-Allah*, » nul péril n'est à craindre pour toi, et moi-» même je consens à t'accompagner, pour te » mettre en possession du trésor que tu con-» voites.

» Il n'est pas loin : en moins d'une heure » nous pouvons y arriver; mais, par une com-» binaison bizarre et singulière des événemens, » ce trésor se trouve enfoui sous un tombeau, » et ce tombeau est précisément celui dans le-» quel repose ton oncle *Hâgy-Aly-él-Mokhtar*, » celui que ton père a dépouillé, le père du » malheureux *Abd-érrahmân-él-Iskanderâny*, » ton cousin, que ta cupidité a plongé dans un » état si déplorable. Oseras-tu violer cette vé-

» nérable sépulture, et, dans ton avidité sacri-
» lége, disperser les ossemens paternels, pour
» les faire servir de proie aux *chakals* impurs
» et aux immondes vautours? »

« — Que craindrais-je? répliquai-je à l'ins-
» tant sans réfléchir; mon oncle *Hâgy-Aly-él-*
» *Mokhtar*, que le Dieu Très-Haut le bénisse
» et lui fasse miséricorde! mon oncle est mort,
» bien mort, depuis longues années. Quel
» tort lui ferai-je? quel tort ferai-je à mon cou-
» sin *Abd-érrahmân-él-Iskanderâny?* Le
» trésor leur appartenait-il? Si ces richesses
» étaient leur propriété, je veux en rendre une
» partie à mon cousin et réparer mes torts en-
» vers lui; mais si, comme j'ai cru le compren-
» dre d'après votre indication, et mon oncle
» et mon cousin ont toujours ignoré l'existence
» de ce magasin inépuisable de richesses, s'ils
» n'y ont jamais eu le moindre droit de posses-
» sion, eh bien! alors le trésor n'est-il pas à
» moi, à moi seul?

» Qui sait, ajoutai-je avec une sensibilité
» feinte et l'émotion calculée d'une nouvelle
» hypocrisie, qui sait si la découverte inespérée
» de ce trésor, gardé pour moi par le corps
» même de mon bon oncle, du frère de mon
» propre père, n'est pas une preuve irrécusable

17*

» que, dans la tombe où il repose, il a entiè-
» rement pardonné à mon père et à moi?

» Qui sait si ce n'est pas un moyen mis à ma
» disposition d'une manière miraculeuse par
» la céleste providence, pour que je puisse, au
» gré de mes désirs, combler à mon tour de
» mes bienfaits mon bon cousin *Abd-érrah-*
» *mân-él-Iskanderâny*, et le retirer du sort
» déplorable où l'ont plongé des circonstances
» qui n'ont pas toutes dépendu de moi! »

— « Allons! » fut le seul mot que répliqua *Hamd-Allah* à mon éloquente allocution.

Puis il m'engagea à me procurer sans délai non-seulement des moyens de transport indispensables, mais encore des pioches, des leviers, des pelles et des cordages, nécessaires pour les opérations de notre fouille, qui devait avoir lieu à l'heure précise de minuit.

J'eus bientôt apprêté les instrumens et loué les chameaux dont je jugeais avoir besoin.

En attendant l'heure favorable, *Hamd-Allah* et moi nous fumions sur notre natte du tabac mêlé à l'aloès, et nous arrosions d'instans en instans nos palais desséchés d'une liqueur agréable et fortifiante, dont il partagea un flacon avec moi.

Chacun de nous, en proie à des rêveries di-

verses, attendait en silence le moment du départ. « L'heure approche, me dit *Hamd-Allah* ;
» mais, avant de partir, fumons cette dernière
» pipe : les parfums que je vais y mêler tiendront
» nos esprits plus éveillés et nous donneront
» les forces qui vont nous être nécessaires. »

Alors il me présenta l'une des deux pipes, qu'il venait de charger d'un nouveau tabac pris dans un sachet de peau bigarrée suspendu à sa ceinture, et il y mêla un aromate inconnu, dont l'odeur délicieuse se répandit autour de nous.

Il porta lui-même à ses lèvres le bout d'ambre qui décorait sa pipe allumée, et en tira, suivant l'usage, deux ou trois gorgées de fumée, qui embaumèrent agréablement la salle dans laquelle nous étions.

Bientôt la salle entière fut remplie d'un nuage odoriférant, produit par les émanations balsamiques de la fumée que je ne cessais d'aspirer de ma pipe avec un plaisir toujours croissant.

Je me sentais comme enivré d'une douce extase par mon imagination, dont les rêves, anticipant sur la réalité, me créaient d'avance les tableaux enchanteurs des trésors dont j'allais acquérir la jouissance. La voix de mon hôte

me tira du pays magique de ces songes brillans.

« Partons ! dit *Hamd-Allah;* l'heure a sonné.
» Le sort en est jeté : nous ne pouvons ni arrêter
» la marche du temps, ni lutter contre sa
» course rapide dont la pente irrésistible nous
» entraîne. Partons : il est temps d'agir ; l'heure
» a sonné ! »

Nous partîmes en effet : j'avais mis en faisceau mes instrumens, et je les avais placés sur les trois chameaux que je traînais derrière moi.

Nous nous dirigeâmes en silence vers cette *ville des morts* qui, bornant au midi la ville des vivans, recouvre les hauteurs désertes et rocailleuses du grand *Qarafah* [1], s'étendant, dans son enceinte immense, entre la citadelle fondée au-dessus du Kaire par le fils d'*Ayoub* [2], et ces mêmes ruines de l'antique *Bablioun* [3], où un si heureux hasard avait amené ma première rencontre avec *Hamd-Allah* [4].

Nous errâmes long-temps, au milieu des ténèbres nocturnes, parmi ces innombrables sépulcres qui, sur leurs marbres polis, reflétaient

[1] Grand cimetière du Kaire.

[2] Saladin.

[3] La *Babylone* d'Egypte.

[4] Voyez ci-dessus pages 36 et 37 de ce volume.

à nos yeux la lueur vacillante de quelques étoiles dont les feux rougeâtres éclairaient çà et là quelques parties de la voûte éthérée : le reste du ciel me semblait couvert d'épais nuages, épandus sur nos têtes comme les larges linceuls d'un voile sinistre.

Mon cœur ne battait plus seulement de cupidité : une épouvante irréfléchie, une vague terreur en accéléraient malgré moi les pulsations convulsives.

Cependant je suivais toujours mon guide avec ardeur, et mes pas se plaçaient sur l'empreinte de ses pas.

Enfin nous arrivâmes à un tombeau que *Hamd-Allah* me désigna comme étant celui de mon oncle.

J'étais entraîné, non par un sentiment religieux, mais par mon avidité et par la soif inextinguible des richesses. Le lieu que je devais creuser me fut désigné : la terre, les ossemens sacrés furent fouillés, dispersés avec un empressement coupable. Je redoublai mes efforts, et bientôt le son que fit entendre la pioche m'annonça que sa pointe venait de heurter un corps métallique : je touchais enfin au trésor, but de toutes mes espérances.

Ce son avait été rendu par la percussion d'un

grand coffre en fer, et je m'apprêtais à le tirer hors des profondeurs où il était caché, lorsque *Hamd-Allah*, mettant sa main sur mon bras, m'arrêta, en me disant : « Ecoute, *Nâker*, tu » m'as fait les protestations les plus expressives » de ta reconnaissance : tu vois que j'accom- » plis mes promesses; mais tu ne tireras pas » de la terre un seul de ces coffres, et leur » nombre est incalculable, avant que j'aie » reçu de toi la promesse formelle, le serment » inviolable, que toutes ces richesses, dont te » gratifié ma libéralité, seront partagées entre » nous par portion égale, comme entre deux » frères qui n'ont pour arbitre que la bonne foi! »

Je m'empressai de faire la promesse demandée et tous les sermens qu'il plut à *Hamd-Allah* d'exiger de moi, quoique cependant dès-lors il me semblât bien dur et bien intolérable de partager avec lui des trésors dont j'avais cru jusque-là qu'il me rendrait le seul et unique possesseur.

Je retirai successivement de l'excavation six coffres, tous d'une égale pesanteur, et je vis qu'en effet ils recouvraient d'autres coffres encore, que je jugeai ne devoir être ni moins pesans ni moins précieux.

Je chargeai mes six coffres sur les trois cha-

meaux que j'avais amenés, et je recouvris soigneusement les coffres, qui restaient encore enfouis, de la terre et des ossemens que mon travail avait déjà retirés du sépulcre, nivelant le tout avec soin, de manière à n'en laisser aucune trace.

Pendant ces opérations successives, *Hamd-Allah* était auprès de moi, debout, morne, taciturne, et sa physionomie semblait empreinte de sévérité et de mécontentement

Je crus facilement que ce mécontentement avait la même source que le mien, et que ses yeux avides considéraient avec chagrin quelle part précieuse de ces richesses lui enlèverait le partage auquel nous nous étions mutuellement engagés.

Nous nous éloignâmes du sépulcre, après que j'eus pris tous les renseignemens nécessaires pour le retrouver facilement plus tard, et bientôt, rentrés chez moi sans avoir rencontré aucun témoin importun, nous pûmes nous livrer à l'examen de nos nouvelles acquisitions. Les six coffres furent brisés, et mon cœur palpite encore au souvenir des richesses inappréciables que leur rupture offrit à notre vue.

Trois de ces coffres pesans étaient remplis d'argent et d'or monnayé, trois autres de

perles magnifiques, de pierreries et de joyaux inappréciables.

Je contemplais ces richesses, dont l'accumulation surpassait tout ce que mon imagination avait pu prévoir dans ses rêves les plus fantastiques ; les yeux fixes, dilatés de toute la grandeur de leur orbite, la bouche ouverte, les lèvres muettes et agitées d'un tremblement convulsif, ma respiration semblait être retournée en arrière dans mon gosier, comme si j'avais craint qu'un seul souffle eût pu faire évanouir les prestiges de cette apparition miraculeuse.

» Partageons! » me dit *Hamd-Allah*.

Ce mot, ce mot cruel pénétra en mon cœur comme la pointe aiguë d'une lance, comme la lame glacée d'un homicide cimeterre. Ne sentant plus que le regret déchirant de la privation qui allait me frustrer d'une portion si considérable de mes jouissances, je me trouvais, au milieu de ces trésors, plus pauvre que je ne l'avais été dans ma profonde détresse.

« Partageons, frère! » répéta encore *Hamd-Allah*, et mes lèvres purent à peine répéter après lui, en sons presque inarticulés : « Oui, » frère, partageons! »

Chacun des coffres de pierreries surpassant

de beaucoup en valeur les trois coffres qui ne contenaient que de l'or et de l'argent, *Hamd-Allah* commençait à établir de chacun deux portions égales. Une idée soudaine vint frapper mon esprit cupide.

« Frère, dis-je à *Hamd-Allah*, comment » pourrai-je, sans exciter le soupçon, me » servir dans la ville du Kaire de ces monnaies » dont les coins sont anciens et ignorés de nos » changeurs? Chacun saura bientôt que j'ai » découvert un trésor : on m'épiera, on me per- » sécutera. Tu es trop bon et trop généreux » pour vouloir que ta libéralité soit pour moi » une source de chagrins et d'inquiétude.

» Toi qui vas quitter, ainsi que tu me l'as » annoncé, ces pays, tu trouveras facilement » l'écoulement de ces pièces étrangères : dans » les contrées lointaines que tu vas parcourir, » leur échange n'excitera contre toi aucun » soupçon, aucune avanie. Ah! tu devrais » prendre pour ta part les trois coffres qui les » renferment, et me laisser pour la mienne les » trois coffres de pierreries, dont les bijoux, » sans empreinte, sans aucun signe suspect, » pourraient être vendus par moi par portions » à nos riches joailliers sans faire naître leur » défiance ou leurs recherches.

» — Soit! répondit *Hamd-Allah*, je prends » pour ma part l'argent monnayé. »

Émerveillé d'un si prompt acquiescement à ma demande, je sentis ma cupidité me suggérer sur la portion qui cessait d'être à moi une prétention nouvelle.

« Frère! continuai-je, trois coffres sont trop » pour le chargement d'un chameau : je t'offre » avec reconnaissance un de ceux qui sont dans » ma cour, quoiqu'ils ne m'appartiennent pas, » et que je doive en répondre à celui qui me » les a loués; mais que feras-tu du troisième » coffre? Son nombre impair ne ferait qu'une » moitié d'un autre chargement : laisse-moi » ce troisième coffre, et délivre-toi de l'em- » barras que tu éprouverais en voulant l'em- » porter.

» — Soit! » répondit encore *Hamd-Allah*, aussi froidement que la première fois, et sans me faire acheter son acquiescement par aucune difficulté.

Et déjà il se levait pour aller chercher les liens qui devaient attacher les deux coffres sur le chameau que je lui avais offert : je me jetai à ses pieds, je baisai ses mains et le bas de sa robe : « Hélas! m'écriai-je, je crains que le » chargement de ce chameau n'attire l'atten-

» tion et n'expose mon bienfaiteur aux atta-
» ques des voleurs : qu'a-t-il besoin de ces ri-
» chesses ostensibles, lui qui possédera, quand
» il le voudra, les trésors du monde entier?
» Que ne me laisse-t-il cette vile monnaie qui
» lui est inutile, ou du moins, s'il en a besoin
» pour continuer son voyage, qu'il n'en prenne
» que la quantité qu'il pourra porter lui-même,
» sans se faire remarquer; qu'il me laisse le
» reste, comme un gage nouveau de sa bonté et
» du souvenir éternel que mon cœur conser-
» vera pour le bon, le libéral *Hamd-Allah!* »

Hamd-Allah parut réfléchir un instant; cependant sa réponse me fut favorable.

« Eh bien! donc, me dit-il tranquillement,
» je consens à ce que tu me proposes! » Puis, ne mettant à part qu'une portion bien modique de l'or monnayé, il descendit pour aller prendre dans la cour une petite couffe que je lui indiquai comme suffisante pour contenir ce qu'il allait emporter.

J'avouerai qu'en son absence je ne pus résister à la tentation de m'approprier encore une partie des monnaies auxquelles il avait restreint son dividende, et j'avais porté une main furtive sur ce faible reste qui se trouva déjà considérablement diminué quand il remonta.

Hamd-Allah ne parut pas s'apercevoir de ma soustraction frauduleuse, et il partit après m'avoir dit : « Adieu ! je reviendrai pour le » partage des autres coffres qui sont restés en- » fouis. »

J'étais donc resté maître du trésor entier ; car la petite portion dont s'était contenté *Hamd-Allah* valait à peine la cent millième partie des richesses inappréciables dont je restais l'heureux possesseur.

Je me livrai de nouveau à tout le délire de mon goût effréné pour la dépense : l'argent, l'or monnayé, les perles, les bijoux, tout était déjà presque entièrement dépensé, et je songeais à faire un nouveau voyage au tombeau de mon oncle, sans attendre mon co-partageant dont depuis environ une année je n'avais pas de nouvelles, lorsqu'un soir il parut inopinément à ma vue.

« Je suis revenu, me dit-il tranquillement, » ô *Nâker!* pour les autres coffres, ainsi que » nous en sommes convenus. Allons, faisons » nos fouilles, et partageons; je pars demain » matin. »

Je l'invitai à entrer dans mon salon magnifique, pour se reposer, tandis que je donnerais les ordres de m'apprêter les outils et les trans-

ports nécessaires pour notre nouvelle opération financière.

Tandis que nous prenions ensemble quelques rafraîchissemens, mon imagination toujours ardente cherchait quel nouveau profit je pourrais retirer du retour inattendu du miraculeux *Hamd-Allah*.

Je réfléchis quelques instans ; enfin je me décidai à lui parler en ces termes :

« O mon frère ! frère de mon père [1], ô mon » digne bienfaiteur : vous voyez que les dons » de vos libéralités sont déjà presque épuisés. De » nouveaux dons vont leur succéder ; mais ils » échapperont de même encore à mes mains : » un projet, que je crois dicté par la plus sage » prévoyance, occupe mon esprit en ce mo» ment, et m'engage à vous adresser une nou» velle demande.

» Une place stable et un gain fixe, toujours » se renouvelant d'une manière certaine, sont la » faveur que je désirerais joindre à celle dont » vous m'avez déjà gratifié par la possession de » notre commun trésor. J'ose espérer que vo» tre bonté, votre générosité inépuisable m'ac» corderont ce nouveau bienfait, qui n'est peut-

[1] Voyez ci-dessus, dans le premier volume de ce Recueil, la dernière note de la page 429.

» être pas au-delà des bornes de votre puis-
» sance.

» — Non ! me répondit sur-le-champ *Hamd-
» Allah*, ce que tu me demandes ne m'est pas
» impossible ; la circonstance est même favora-
» ble à tes désirs. Le *Khazindâr* [1] de l'*odjaq*
» des *Enkycharyéh* [2] est mort hier soir, et la
» place de ce principal officier des *odjaqs* est
» encore vacante : on doit y réunir l'office du
» *Defterdâr* [3], hier aussi tombé en disgrâce.
» Parle ! cette place, cumulant double titre et
» doubles émolumens, te convient-elle ? Si je te
» la fais obtenir, seras-tu content ? Mais je te
» préviens que je mets à cette nouvelle faveur
» la condition expresse que tu verseras entre
» mes mains la moitié de tes doubles bénéfices
» pendant la première année. »

Je saisis vivement la main de *Hamd-Allah*, et la portai sur ma tête pour lui marquer, par ce geste de soumission et de dévouement, que, comme son esclave, j'étais prêt à exécuter toutes ses conditions, devenues pour moi les ordres d'un maître.

[1] Trésorier.

[2] Janissaires. Voyez à la fin de ce volume la XIII[e] note supplémentaire.

[3] Chancelier.

Je ne vous répéterai pas toutes les protestations de reconnaissance que mes lèvres répandirent, comme un torrent débordé, aux pieds du bienfaisant *Hamd-Allah*.

Ma bouche n'avait pas encore terminé cette vive et abondante effusion de ma gratitude, quand un officier du *Kikhyá* [1] se fait introduire et dépose en mes mains un rouleau enveloppé de soie. Ce rouleau, dont je pris avidement lecture, c'était ma nomination aux doubles fonctions de *Khazindár* et de *Defterdár* du noble *odjáq* des janissaires.

J'étais stupéfait de la rapidité de mon succès, et ma langue ne trouvait pas d'expressions pour peindre à *Hamd-Allah* combien mon cœur sentait vivement les bienfaits dont il me comblait sans délai comme sans mesure.

Mais je fis aussitôt l'observation que, ma nomination m'imposant l'obligation indispensable de me rendre sur-le-champ auprès du divan de l'odjâq, il nous devenait impossible d'aller le soir même au tombeau de mon oncle, ainsi que nous l'avions projeté.

Hamd-Allah en convint facilement, et m'an-

[1] Lieutenant de l'Aghâ. Voyez la note de la page 459, premier volume de ce Recueil, et à la fin du présent volume la XIIIe note supplémentaire.

nonça qu'en conséquence il consentait à remettre son départ au surlendemain, quoique ce retard pût être préjudiciable à une affaire pressée qui aurait exigé sa présence le lendemain même dans une portion de l'Égypte assez éloignée.

« Eh! pourquoi, m'écriai-je aussitôt, pour-» quoi mon père, mon bienfaiteur, se gênerait-» il dans ses affaires pour moi? Je me repro-» cherais bien amèrement d'avoir pu lui causer » le moindre retard, le moindre embarras, la » moindre contrariété : qui sait d'ailleurs si » mes nouvelles fonctions me laisseront de-» main soir plus disponible qu'aujourd'hui? » Que mon cher *Hamd-Allah* ne s'arrête pas » pour moi, et ne change rien à ses premiers » projets! Qu'il parte demain matin, aujour-» d'hui même si ses affaires l'exigent! J'irai » seul au tombeau : j'en connais le chemin, et » je suis sûr de le retrouver facilement; j'en ti-» rerai encore six coffres, et, dans un an, » quand mon cher *Hamd-Allah* reviendra, » pour recevoir la moitié de mes émolumens, » qui lui sera réservée en partage, nous comp-» terons du tout ensemble.

» — Bien! dit *Hamd-Allah*, je reviendrai » dans un an; mais en ce moment je n'ai pas

» d'argent, et je ne puis partir sans quelques
» sommes pour les dépenses de mon voyage.
» Une cinquantaine de sequins me suffira :
» donne-moi au moins cette somme, et ac-
» crois-la de ce que tu pourras y joindre sui-
» vant l'état de ta bourse et ta générosité. »

Je donnai aussitôt à *Hamd-Allah* quarante-neuf sequins, prétendant n'en pas posséder davantage en ce moment, et il partit à l'instant même en me répétant : « Dans un an je
» reviendrai pour notre partage. »

L'année s'écoula, et mes émolumens, grâce à mon adresse, avaient été bien plus considérables que ceux de mes prédécesseurs ; de plus j'avais fait plusieurs voyages au tombeau : les planchers de ma maison ployaient sous les trésors incalculables que j'y avais accumulés. Le dernier jour de l'année *Hamd-Allah* fut exact à se présenter auprès de moi.

« Eh bien! me dit-il, me voilà : faisons vite
» notre partage : je suis pressé de repartir.

»—Ah! m'écriai-je, vous arrivez dans un mo-
» ment bien peu opportun ; l'Aghâ des janissai-
» res, qui m'honorait de sa bienveillance toute
» particulière, est mort depuis deux jours. Les
» intrigues s'agitent et se croisent de tous côtés
» pour l'élection de son successeur ; on n'est

» pas encore d'accord sur le choix de celui qui » sera nommé à cette haute fonction ; si par » hasard ce choix allait tomber sur un de ceux » qui ne me regardent que d'un œil envieux et » malveillant, je risque fort de voir mes comp- » tes annuels liquidés avec une sévérité bien » injuste, et alors, mon bon *Hamd-Allah*, » au lieu d'avoir des gains à partager avec » vous, je me trouverai réellement en perte et » exposé à des avanies ruineuses.

» Croyez-moi, remettons nos comptes à » l'année prochaine : alors j'aurai eu le temps » de capter la bienveillance du nouvel Aghâ.

» Ah ! ajoutai-je, si j'avais le bonheur d'être » nommé un jour *Aghá* moi-même, comme » toutes mes inquiétudes seraient bientôt dissi- » pées ; je me rendrais à moi-même mes comp- » tes de *Khazindâr* et de *Defterdâr* : alors qui » pourrait mettre des bornes à mes bénéfices, » ou plutôt aux vôtres, mon cher *Hamd-Allah*, » car vous les partageriez avec moi !

» — N'est-ce que cela ? me dit *Hamd-Allah* : » eh bien ! *Nâker*, que me donneras-tu si tu » deviens aujourd'hui même Aghâ des janis- » saires ?

» — O mon père ! » m'écriai-je transporté d'une joie délirante en apercevant la magni-

fique carrière qui s'ouvrait devant moi ; « ô
» mon père ! que vous donnerai-je ? Tout, oui
» tout ce que vous pourrez me demander.
» Faut-il vous promettre la totalité des sommes
» que je percevrai dans mon nouveau grade ?
» Faut-il vous abandonner la possession en-
» tière des trésors du tombeau de mon oncle ?
» Parlez, votre esclave attend vos ordres !

» — Non ! me répondit *Hamd-Allah*, nous
» continuerons de partager par moitié, et le
» trésor du *Qarafah*, et chaque année tes nou-
» veaux revenus. »

Il avait à peine fini de prononcer ces paroles, qu'un bruit sourd et un mélange de voix tumultueuses se firent entendre à la porte de mon salon : déjà les officiers de l'*odjâq* étaient rangés autour de moi en cercle dans une attitude respectueuse, les bras croisés sur la poitrine : déjà j'étais proclamé *Aghâ* des janissaires, du noble *odjâq* des *Moustahfezzân*.

Je reçus les hommages de mes subordonnés, puis me tournant vers *Hamd-Allah* : « Je te
» quitte, lui dis-je ; mon nouveau titre fait de
» moi un des beys de l'Égypte, et me contraint
» d'aller à l'instant même siéger au grand divan
» du gouvernement ; mais nous nous rever-
» rons. Nous ne pouvons parler aujourd'hui

» de comptes ; Dieu seul sait quelles sommes » vont me coûter mon inauguration et les dis- » tributions d'argent que je vais être obligé de » faire au peuple. Adieu ! dans un an la part » qui te reviendra en sera plus belle et plus » considérable.

» — Dans un an je reviendrai, » me dit tranquillement *Hamd-Allah*, et il me quitta aussitôt.

L'année fut bientôt terminée, et l'exact *Hamd-Allah* était de retour devant moi.

« Tu sembles plus soucieux, me dit-il, que » le jour où tu me reçus pour la première fois, » dans ta pauvre maison, après notre rencon- » tre dans les ruines de Bablyoun [1]. Voyons, » faisons notre partage, j'ai hâte de quitter de » nouveau l'Égypte.

» — Ah ! m'écriai-je, j'ai réellement bien du » malheur : tu viens toujours précisément au » moment même où je me trouve dans les » plus grands embarras. Comment as-tu pu » arriver jusqu'à moi ; n'as-tu pas trouvé sur » ton passage la ville révoltée, la soldatesque » mutinée ? Le sang coule par toute la ville : le » désordre, les excès, l'incendie étendent par-

[1] Babylone d'Égypte. Voyez ci-dessus pages 37 et suivantes de ce volume.

» tout leurs ravages. Les beys et moi, leur
» collègue, nous sommes en guerre ouverte
» avec le Pachâ.

» Il a osé modifier nos droits et nos pré-
» tentions; nous avons voulu le déposer et
» nous avons demandé sa tête; mais lui-même
» a fait tomber celle d'*Abou-tabaq*, et bientôt
» peut-être les nôtres rouleront à ses pieds. Il
» s'est fortifié dans la haute citadelle, et s'y est
» entouré d'une garde nombreuse : en vain
» nous sommes maîtres de la citadelle basse et
» de la Tour *des janissaires* [1] : en vain nous
» avons rassemblé autour de nous nos parti-
» sans; des défections continuelles en dimi-
» nuent chaque jour le nombre. Nous serons
» bientôt seuls et sans défense contre la ven-
» geance terrible du Pachâ. Qu'il est heureux,
» ce Pachâ orgueilleux, tout lui réussit : ah!
» que ne suis-je à sa place!

» — Soit fait suivant tes désirs! » me répon-
dit *Hamd-Allah*, et j'entendis à peine ces pa-
roles, car un fracas étrange retentit au même
instant dans toutes les salles qui environnaient
celle où nous nous trouvions; des cris, des
clameurs sauvages et effrayantes se faisaient
entendre de toutes parts; les portes s'ou-

[1] *Bourdj él-Enkicháryéh.*

vrirent avec violence ; une foule de soldats furieux, ivres de colère, couverts de poussière et de sang, se précipitèrent autour de moi....

Je me crus à ma dernière heure ; j'avais reconnu les gardes du Pachâ. Sans doute, ils avaient attaqué notre quartier, et, victorieux, s'apprêtaient à me traîner devant leur maître. « O Dieu miséricordieux! » m'écriai-je en pâlissant et en proie à une frayeur mortelle. « O » Dieu !... le Pachâ !...

» — Le Pachâ ! c'est toi ! » me répondit celui qui paraissait le chef de cette soldatesque effrénée dont les flots désordonnés m'entouraient ; « le Pachâ, nous l'avons massacré, voici sa » tête, et c'est toi, *Nâker*, que nous avons élu » à sa place. » Et un cri soudain sortit de toutes les bouches et ébranla la coupole du salon : « Que le Dieu très-haut accorde un long règne » à son excellence l'illustre *Nâker-Pachâ*, vizir, » gouverneur suprême, vice-roi du Kaire, de » l'Égypte et de ses provinces !

» — Mon cher hôte, » dis-je en me tournant vers *Hamd-Allah* resté immobile au milieu de cette scène tumultueuse, « tu le vois, je n'ai » pas un instant à perdre pour rétablir l'ordre » dans mes États : l'usurpateur de ma vice- » royauté est mort, mais tous ses partisans le

» sont-ils ? Certes, tu ne voudrais pas que je
» perdisse un temps précieux à régler un compte
» que nous pouvons sans aucun inconvénient
» remettre à des temps plus opportuns. Reviens
» dans un an, mon cher *Hamd-Allah ;* je jure
» qu'alors....

» — Il suffit ! répondit *Hamd-Allah*, je re-
» viendrai ! » et déjà il s'était éloigné de ma vue.

Je me livrai aux soins de mon nouveau gouvernement, et surtout à recueillir les tributs énormes imposés à l'Égypte par mon prédécesseur, tributs que je me gardai bien d'alléger ou de diminuer de la moindre parcelle.

Je m'aperçus à peine que le temps volait rapidement pendant ces occupations multipliées ; mais l'année était déjà écoulée, et *Hamd-Allah* debout auprès de moi.

Je ne lui donnai pas le temps de m'adresser la parole. « Je suis, lui dis-je, en proie à une
» bien vive inquiétude : on envie notre sort à
» nous autres pauvres grands de la terre ; ah !
» si l'on savait que d'épines poignantes sont ca-
» chées sous la mollesse perfide des coussins de
» soie sur lequels nos corps se reposent !...

» Depuis un an que je suis Pachâ d'Égypte,
» élu par les troupes, reçu par les corps civils
» et religieux du Kaire, je n'ai pas encore

» obtenu ma confirmation solennelle de la
» Sublime-Porte Ottomane. Ah ! cher *Hamd-*
» *Allah*, si tu savais combien de négociations
» j'ai lié auprès du Suprême-Vizir et des au-
» tres ministres de Sa Hautesse ; combien d'in-
» trigues j'ai noué dans l'auguste *Hárem*,
» quelles sommes immenses d'argent et d'or j'y
» ai semées à diverses reprises !...

» Ah ! je me suis bien appauvri, et, si cela
» continue, le tombeau de mon oncle verra
» passer ses derniers coffres dans ce gouffre
» dévorateur et vraiment insatiable : ah ! je ne
» suis plus le riche, le fortuné *Nâker;* le seul
» riche maintenant, grâce à mes dons sans bor-
» nes, c'est le Suprême-Vizir, ah ! si j'étais à
» sa place, quelle félicité serait comparable à
» la mienne : tous les trésors de l'empire !...

» — Peut-être, me répondit *Hamd-Allah*,
» il ne me serait pas tout-à-fait impossible de
» te faire parvenir au suprême vizirat : mais,
» *Nâker*, je m'ennuie de n'avoir jamais reçu de
» toi que de trompeuses promesses. depuis
» longues années : tu promets toujours, et tou-
» jours quelque obstacle t'empêche de t'acquit-
» ter envers moi : finissons-en !

» Veux-tu, ou ne veux-tu pas, être le su-
» prême-vizir du magnifique empire ottoman ?

» Tu le seras ; mais à une condition dont je suis » irrévocablement résolu à ne point me dé- » partir.

» Je veux aussi, moi, avoir une place sta- » ble, des revenus fixes, et je sens le besoin » de me reposer de mes courses vagabondes ; » je me sens tout aussi capable que toi de rem- » plir un poste élevé dans le haut ministère de » l'Empire.

» Dès que tu seras grand-vizir tu me nom- » meras ton *qâym-maqâm*[1], et, lorsque j'aurai » passé quelque temps dans ces fonctions, tu me » présenteras au sublime empereur des Otto- » mans pour la dignité de *Reys-effendy*[2]. Vois, » réfléchis ! Telles sont mes conditions, et cette » fois je veux du positif et non de vaines es- » pérances : tu vas signer à l'instant même » l'engagement formel qui deviendra pour moi » un sûr garant que cette fois tu exécuteras tes » promesses. »

Ébloui, hors de moi, j'écrivis, je signai tout ce qu'exigeait si impérieusement *Hamd-Allah* ; et il venait de placer dans un des replis de son vêtement le papier qui contenait notre contrat,

[1] Lieutenant, adjoint. Voyez la note de la page 459 du premier volume de ce Recueil.

[2] Ministre des affaires étrangères.

lorsqu'on vint m'avertir qu'un *Odá-Báchy*[1] arrivant à l'instant de Constantinople demandait à être admis en ma présence.

Je frémis involontairement à cette annonce; car les nouvelles espérances, que les paroles de *Hamd-Allah* avaient commencé à faire germer dans mon cœur, étaient en ce moment étouffées sous le poids de la crainte et de l'inquiétude. L'*Odá-Báchy* pouvait aussi bien apporter de la cour impériale ma destitution, que ma confirmation, être un agent homicide de vengeance, aussi bien que le messager des faveurs et des grâces. Mon gosier se resserrait déjà, croyant sentir l'étreinte de l'inexorable cordon.

Bouleversé par cette torturante incertitude, je passai dans ma salle d'audience, et je me plaçai en silence sur mon sopha de réception solennelle.

L'*Odá-Báchy* s'avança gravement devant moi et s'inclina avec humilité jusqu'à terre sur le tapis magnifique étendu devant mes pieds. Combien alors j'étais attentif à ses moindres mouvemens, tremblant qu'en se relevant il ne fît au coin de ce tapis le replis fatal et ne fît retentir à mes oreilles le terrible «*Enzel-Pachá!*

[1] Chambellan, officier supérieur du service intime du sérail impérial.

descends, Pachâ! » qui aurait mis fin à la fois à mon autorité et à ma vie.

L'*Odá-Báchy* se releva, et, s'avançant respectueusement vers moi, remit entre mes mains encore agitées par la frayeur et le trouble, le firman impérial dont il était le porteur.

O bonheur, ô surprise! j'y lus ces mots :

« Sa Hautesse le Sultan fils de Sultan, le sublime Empereur des deux continens, le Dominateur des deux mers, le Gardien sacré des deux villes saintes, le Successeur et héritier de tous les droits du Khalyfat, a approuvé et confirmé la nomination de son esclave et serviteur *Náker-Aghâ*, surnommé *él-Châmy*, au pachalyk de l'Égypte et de sa ville du Kaire la bien gardée.

» Le sublime Sultan daigne accorder ses bonnes grâces au susdit *Náker-Pachá*, et, pour lui en donner une marque plus authentique, Sa Hautesse l'appelle auprès de son auguste présence, afin de lui confier le suprême vizirat de son empire fidèle; il est de plus accordé à *Náker-Pachá*, par faveur spéciale, le privilége inusité de conserver son titre de Pachâ d'Égypte et de faire administrer en son absence son gouvernement par un *qâym-maqâm* à son choix. »

Hamd-Allah s'approcha aussitôt de moi et me dit à voix basse : « Ami *Náker*, j'aime » mieux être ton *qáym-maqám* au Kaire qu'à » Constantinople : laisse-moi dans mon pays ; » je te tiens quitte de toutes tes autres pro- » messes.

— « Quoi ! mon père, » m'écriai-je vivement d'une voix émue et affectueuse, « quoi ! » vous voulez abandonner votre ouvrage ? Eh, » qui me soutiendra sur le sentier glissant des » cours, si votre puissante main cesse de me » guider ? Je vous ai promis de vous faire mon » *qáym-maqám* à Constantinople et non au » Kaire ; mon engagement est sacré ; je veux » le tenir scrupuleusement.

» Venez me trouver à la cour du sublime » Sultan ; venez...... Dans un an, j'aurai eu » alors le temps de préparer les voies à votre » élévation ; croyez à tout mon zèle et à mon » dévouement bien sincère. »

Je tenais en parlant la main de *Hamd-Állah* : il serra fortement la mienne en me quittant, et en me disant d'un ton qui me sembla mécontent et morose : « Dans un an, je reviendrai ; tu » me verras à Constantinople. »

Craignant qu'un seul lieutenant ne pût être tenté au Kaire en mon absence de compro-

mettre mes intérêts et de me supplanter dans mon gouvernement, je nommai deux *qâym-makâms* pour m'y représenter et administrer mon pachalyk en mon nom : l'un d'eux était le fils de l'ancien Aghâ des janissaires, l'autre le neveu du *Mohtesseb*, tous deux autrefois compagnons de mes débauches et de mes dispendieuses orgies.

J'arrivai à Constantinople : j'y fus reçu avec bonté et distinction par Sa Hautesse ; j'administrai l'empire pendant une année entière, et je ne pensais plus à *Hamd-Allah*, lorsqu'un jour je l'aperçus au milieu de la foule des solliciteurs qui se pressaient aux portes de la grande salle, où je donnais audience aux vizirs subalternes et aux grands de l'empire : il tenait à la main un papier qu'il élevait au-dessus de sa tête, et que je crus reconnaître pour le contrat signé de moi que je lui avais remis.

J'abrégeai l'audience solennelle, et un signe avertit *Hamd-Allah* de suivre mes pas dans l'intérieur de mes appartemens magnifiques.

Dès que je me trouvai seul avec lui, il me présenta cette promesse obligatoire, dont sans doute il venait réclamer l'exécution.

« Écoute, *Hamd-Allah*, me hâtai-je de lui » dire, l'auguste Sultan a daigné m'appeler au-

» près de lui : il m'a accordé toute sa confiance, » et sa main généreuse ne cesse chaque jour » de me combler de nouveaux bienfaits ; mais » je suis ici sur un terrain mal affermi et qui » tremble sous les pieds de ceux qui l'habitent : » le palais des souverains à Constantinople est » un volcan toujours ouvert à de nouveaux » bouleversemens et à des révolutions inopi- » nées.

» Tu as tant fait déjà pour moi, que je ne » veux mettre aucunes bornes à ma reconnais- » sance : devenu grand-vizir, je t'ai promis de » te faire *qáÿm-maqám* du grand-vizir ; ma » gratitude désirerait, cher *Hamd-Allah*, faire » pour toi davantage. Ne pourrais-je pas te » faire grand-vizir toi-même, si toi, à qui rien » n'est impossible, par une révolution nouvelle, » tu faisais de moi le sublime sultan lui- » même ?...

» — Je te comprends, *Náker!* » dit *Hamd-Allah* d'un air sévère et sombre ; « je te com- » prends ! Mais à Dieu ne plaise que ma main » ose conspirer contre mon magnanime empe- » reur ! A Dieu ne plaise que j'ose former le » projet d'attenter à l'héritier légitime des Kha- » lyfes, au dépositaire sacré de la puissance » temporelle et spirituelle de *Mohammed* l'en-

» voyé de Dieu, à l'imâm successeur des imâms
» et des prophètes, au légataire du manteau,
» du livre, du sceptre et du glaive, au prince
» des musulmans, au guide des vrais croyans.
» Non, *Nâker*, je ne le veux pas, et, si je le
» voulais, je ne le pourrais pas : le Dieu très-
» Haut est son protecteur. Dieu est le bouclier
» invincible de la noble race d'*Othmân*, Dieu
» seul est grand et fort, de lui seul émanent
» mon pouvoir et ma science, et qui oserait
» lutter contre lui! »

« — *Hamd-Allah!* » répliquai-je aussitôt, vivement contrarié du premier obstacle que rencontraient mes désirs ambitieux, mais dissimulant avec soin ma pensée, « *Hamd-Allah*,
» tu m'as mal compris; mon intention était
» seulement peut-être de t'associer à mon haut
» ministère; mais, je te l'avouerai, maintenant
» un scrupule m'en empêche.

» J'ai vu tant de merveilles opérées par tes
» mains, que je ne puis reconnaître en elles
» les produits d'une science permise par Dieu
» aux hommes : certes, ce n'est pas à tort que
» les habitans de l'Egypte t'ont surnommé *le*
» *Magicien;* malgré toutes tes protestations
» contraires, je te crois livré aux études impies
» de la magie, et je crains qu'une plus longue

» société avec toi ne me rende moi-même réel-
» lement coupable. N'as-tu pas lu dans le livre
» sacré les malédictions portées contre les ma-
» giciens, les enchanteurs et contre ceux qui
» s'associent à leurs arts sacriléges! Séparons-
» nous sans querelle et sans haine; mes bien-
» faits vont être portés chez toi et paieront
» abondamment la dette de ma reconnais-
» sance. Toi, *Hamd-Allah*, poursuis désormais
» les courses vagabondes qui sont tes seuls plai-
» sirs; mais ne rentre plus à Constantinople! »

En même temps un geste de ma main congédiait *Hamd-Allah;* mais mon pouce renversé sous la paume de cette main, faisant en même temps un signe imperceptible, instruisait les muets, disposés debout auprès de ma porte, de ce que mes ordres leur enjoignaient d'exécuter sur *Hamd-Allah*, à sa sortie d'auprès de moi.

Ce signe ne put échapper au Magicien, et il en comprit toute la valeur.

« Seigneur, me dit-il, sans s'émouvoir,
» épargnez-vous une feinte inutile. Vous n'avez
» plus besoin de moi, et vous brisez le vase dont
» vous avez épuisé la liqueur. Mais, résigné à
» mon sort, je me garderai bien de me sous-
» traire à vos nouvelles intentions pour moi,
» quelque défavorables qu'elles puissent être.

» Depuis assez long-temps j'erre dans ce vaste » univers; je n'y ai trouvé que l'ingratitude » pour répondre à mes bienfaits multipliés; j'ai » approfondi toutes les sciences, aucune mois- » son ne me reste plus à y recueillir; ma vie » n'a plus de but, elle m'est à charge, et j'ai » hâte d'en déposer le fardeau. Qu'importe » que je sorte de ce monde par votre main ou » par celle d'un autre? Faites exécuter vos or- » dres par vos muets, ou exécutez-les vous- » même, je n'y opposerai aucune résistance : je » suis prêt!... Seulement, avant de mourir, » accordez-moi, pour seule et unique récom- » pense, une dernière grâce, qui ne vous coû- » tera rien et ne retardera pas ma mort.

» — Demande, lui dis-je, je puis tout t'ac- » corder, *hors la vie;* car, pourquoi te le ca- » cherais-je, puisque tu l'as deviné toi-même? » nous ne pouvons exister ensemble sur la » terre; si je consentais à t'épargner, je suis » trop coupable envers toi pour que tu puisse » jamais m'oublier, j'aurais en toi un ennemi » caché dont je croirais avoir toujours tout à » craindre. Mais que veux-tu de moi avant de » mourir?

» — Seigneur, me répondit *Hamd-Allah,* que » Votre Excellence ait seulement la bonté ex-

» trême de souffler avec force dans le tuyau de » la pipe magnifique qu'elle tient à la main; » que la fumée du tabac, au lieu d'être aspirée » par votre bouche, se répande en torrens dans » cet appartement, et forme autour de moi » comme un nuage! Au moins cette atmo- » sphère d'obscurité voilera un peu à mes yeux » les visages sinistres des exécuteurs de vos » volontés, et les lames étincelantes des *khand-* » *jars* que je vois déjà levés sur ma poitrine. »

Une prière si facile à satisfaire ne me trouva pas inexorable, et aussitôt, soufflant dans ma pipe de toute la force de mes poumons, je remplis la pièce entière des tourbillons d'une fumée épaisse.

Les muets s'élancent sur la victime qui leur est désignée; mais soudain *Hamd-Allah*, rapetissant sa stature, pelotonnant tous ses membres, rentrant pour ainsi dire en lui-même, était devenu une boule animée, qui, roulant rapidement devant eux tout autour de la salle, échappant, par sa célérité prodigieuse et l'agilité de ses bonds multipliés, à tous les coups dirigés contre elle, semblait éviter à la fois et défier les élans de leur poursuite inutile.

Moi-même je sentis un instinct irrésistible d'une frénésie forcenée me lancer, le poignard

à la main, sur l'ennemi insaisissable et invulnérable, dont les ris moqueurs rendaient plus acharnée contre lui la meute impitoyable de mes esclaves.

Plusieurs fois je me crus sur le point de l'atteindre : plusieurs fois mes doigts contractés semblaient le saisir, mon poignard le percer ; mais toujours mon espoir était trompé, et mon effort impuissant. Ma main n'avait saisi, mon poignard, n'avait frappé qu'un groupe des flocons vaporeux de l'épaisse fumée dont le salon était entièrement obscurci.

Enfin, étourdi de ma course tourbillonnante, je tombai sur mon divan, sans forces, haletant, épuisé, brisé par les efforts convulsifs de la chasse fatigante que depuis quelque temps je continuais seul, mes esclaves ayant successivement disparu, et *Hamd-Allah* luimême, l'objet de ma poursuite extravagante, étant devenu tout-à-fait invisible à mes yeux.

Hors de moi, à demi-évanoui, je reprenais à peine mes sens et mon haleine, que, portant mes regards autour de moi, je vis à mes pieds le magicien *Hamd-Allah*, sous sa figure naturelle ; assis et sans aucun signe d'émotion ou de lassitude, il s'occupait tranquillement à achever d'éteindre la pipe dont je m'étais servi

et à en faire tomber les cendres blanchâtres.

Au moment où ma vue se porta sur lui, le froncement léger d'un sourire sardonique parcourut ses lèvres, et, sans dire un seul mot, il me présenta la pipe vidée.

Cette tranquillité ironique me sembla l'insulte la plus provocante, et fit tout-à-coup renaître en moi ma fureur et mes forces : je crus qu'enfin mon ennemi s'offrait à mes coups, et que l'occasion était favorable pour le sacrifier à ma colère furibonde : debout aussitôt, et levant mon poignard, je m'écriai : « Tremble, » misérable! ta vie est à moi!...

» — Tremble toi-même! » me répondit-il, sans daigner faire le moindre mouvement pour se dérober à mon attaque; et à l'instant les éclats de ma voix menaçante s'étouffèrent dans mon gosier resserré, mes lèvres frémirent, mon cœur défaillit, mes bras semblèrent paralysés, et mes pieds fixés sur le sol : je voyais, ou je croyais voir devant moi, l'apparition gigantesque du spectre formidable qui avait prononcé à *Dyî-Aver* et à *Meh-Radj* l'inexorable arrêt de leur éternel supplice.

La voix terrible continuait de retentir à mes oreilles comme la foudre éclatant au sein des tempêtes.

XXII. — NAKER.



« Tremble! misérable; ta vie est à moi....
— Tremble toi-même! » p. 294



« Tremble, monstre d'ingratitude! tremble, vil composé de lâcheté, de perfidie et » de scélératesse! Tous les événemens qui t'ont » paru composer ta vie, pendant ces dernières » années d'une existence fictive, toutes les » vicissitudes si étonnantes de ta brillante for- » tune, qui t'ont semblé des réalités, n'étaient » que les illusions mensongères d'un vain rêve » pendant quelques heures : la seule chose cer- » taine, la seule chose indubitable, et qui est » prouvée de manière à ne pouvoir être con- » testée, c'est ta bassesse, ta déloyauté, ton » abominable ingratitude.

» Le *Qarafah* ne renferme pas plus de tré- » sors dans ses tombeaux que le *Moqattam* » dans le flanc de ses roches solides et impéné- » trables; à moins que tu n'appelle trésors cet » *argent du diable*, changé en pierre, que la » permission de Dieu a fait sortir du sein du » sol rocailleux pour servir d'avertissement » éternel aux avides adorateurs de la richesse.

» Tu n'as pas été Grand-Vizir, ni Pachâ, » ni Bey, ni Aghâ, ni *Khazindar* de l'*odjâq* : » tu n'as jamais vu Constantinople; tu n'as pas » quitté le Kaire, tu n'es pas sorti de ta misé- » rable demeure : vois, tu es encore sur ta » pauvre natte, où nous nous sommes assis tous

» les deux ce soir même, et que ni toi ni moi
» n'avons quittée un seul moment.

» Rends grâce à Dieu de ce que je me suis
» souvenu que j'étais ton hôte; sans ce sou-
» venir ta punition aurait été plus sévère. »

Les tourbillons de fumée qui nous entouraient s'étaient dissipés : mes yeux se dessillèrent comme si une main habile les eût en un instant guéris d'un long aveuglement. Je portai autour de moi un regard à demi-égaré et encore incertain.

Le Magicien avait dit la vérité, je reconnus la salle basse de ma pauvre maison, la vieille natte, les coussins déchirés de mon simple divan : le magnifique palais du Suprême-Vizir avait disparu, et son riche costume, ses précieuses fourures étaient remplacées par mes vêtemens ordinaires que j'aurais presque pu nommer des haillons.

Je me sentis frappé d'un coup terrible à cette vue : mon sang reflua vers mon cœur : mon visage se couvrit d'une pâleur livide, mes bras étaient tremblans et sans force, le poignard homicide dont je voulais percer mon bienfaiteur tomba de ma main douloureusement engourdie : toutes les angoisses de la cupidité déçue, de l'orgueil humilié, déchirèrent à la fois

toutes les facultés de mon ame. Je retombai presque inanimé sur la pauvre natte, sur les coussins usés, d'où quelques heures auparavant je m'étais élancé vers le funeste pays des espérances décevantes et des brillantes chimères.

Et l'auteur de tous mes maux restait placé devant moi : « Oui, me répétait-il, tout ce qui » t'es arrivé n'est qu'un songe, un songe, et » un songe de quelques heures. »

Hamd-Allah, debout, face à face, continuait ses amers reproches, et ne cessait de me tracer le hideux tableau de ma perversité et de mes crimes. « Je reviendrai, ajouta-t-il, je » reviendrai encore te voir : tu m'as défendu » de revenir à Constantinople, c'est au Kaire » que je te retrouverai ; mais là je ne te quit- » terai plus pendant trois jours, et le troi- » sième ne se terminera pas avant que tu ne » sois enseveli dans la tombe. »

Tandis qu'il m'adressait ces reproches sévères et ces menaces foudroyantes, je restais abattu, désespéré, la tête appuyée sur mes mains dont je me cachais le visage : je pleurais, comme le faible enfant à qui on enlève son jouet, comme le marchand avide qui voit son riche vaisseau faire naufrage au port, comme

le Pachâ favori, disgràcié tout-à-coup par un puissant monarque.

Dès que la voix formidable eut cessé de tonner à mes oreilles, je relevai la tête, et, troublé encore par l'épouvante, j'ouvris de nouveau les yeux à la lumière.... *Hamd-Allah* avait disparu.

Mes larmes s'arrêtent, et à l'instant le plus épouvantable accès de rage s'empare de tous mes sens; mes yeux enflammés semblent vouloir s'élancer hors de leur orbite desséchée: mes veines, au lieu de sang, ne contiennent plus que les flots d'un feu liquide qui les calcine et les dévore : les nerfs de mon corps se tordent avec une douleur qu'il m'est impossible de dépeindre; mon cœur, bondissant dans ma poitrine, meurtrit intérieurement mes côtes à coups redoublés, comme ceux du lourd marteau que précipite le forgeron sur l'enclume.

La raison m'a tout-à-fait abandonné : d'une main je tiens encore la pipe fatale dont, par un effet que je ne puis conprendre, la fumée magique a créé et dissipé si rapidement les rêves qui me semblaient des réalités; dans l'autre, mon poignard menace encore cet être mystérieux qui s'est joué d'une manière si cruelle de ma destinée.

« Scélérat ! m'écriai-je, *Cheytân* [1], *Èblys* [2], » *Dedgial* [3], démon, génie infernal, afrite » maudit de Dieu et de son prophète, rends- » moi mon trésor, rends-moi le *khaznéh* de » l'*odjâq*, rends-moi ma charge d'*Aghâ*, rends- » -moi ma dignité de *Bey*, rends-moi mon pa- » châlyk d'Égypte et du Kaire, rends-moi mon » suprême vizirat ! »

Puis mes lèvres tremblantes, mon gosier épuisé par la violence toujours croissante des éclats de mes cris, cessèrent de pouvoir prononcer des sons articulés qu'entrecoupaient des sanglots convulsifs, et, au lieu d'une voix humaine, ma bouche écumante, hideusement ouverte, ne laissait échapper que des hurlemens de bête féroce.

Je me roulais par terre, je déchirais mes vêtemens, je me déchirais moi-même de mes propres mains, mes ongles étaient teints de mon sang ; il paraît que l'effervescence épouvantable de ma fureur y mit elle-même un

[1] Satan.

[2] *Èblys* est le Génie du mal.

[3] Le *Dedgial* joue, dans la croyance musulmane, le même rôle que l'*Anté-Christ* dans la religion chrétienne. Voyez à la fin de ce volume la LXXIVe note supplémentaire.

terme en brisant violemment le ressort de toutes mes forces physiques et morales. Je tombai dans un évanouissement profond, et je n'en sortis que par les soins des charitables voisins que mes cris effroyables avaient attirés dans ma chétive demeure.

En reprenant l'usage de mes sens, je ne repris pas celui de ma raison : j'ai cependant quelque souvenir vague et confus de m'être vu entouré de gens qui semblaient m'administrer des secours et prendre pitié de mon misérable état. — « Dieu l'a frappé, disait l'un, Dieu l'a » puni, dans sa justice, de sa conduite méprisable et criminelle !

» — Il n'arrive que ce que Dieu ordonne, » disait un autre; souvent les coups qu'il frappe » sont des bienfaits; qui sait si la catastrophe » de notre frère *Nâker* n'est pas destinée à » l'empêcher de devenir plus criminel ! »

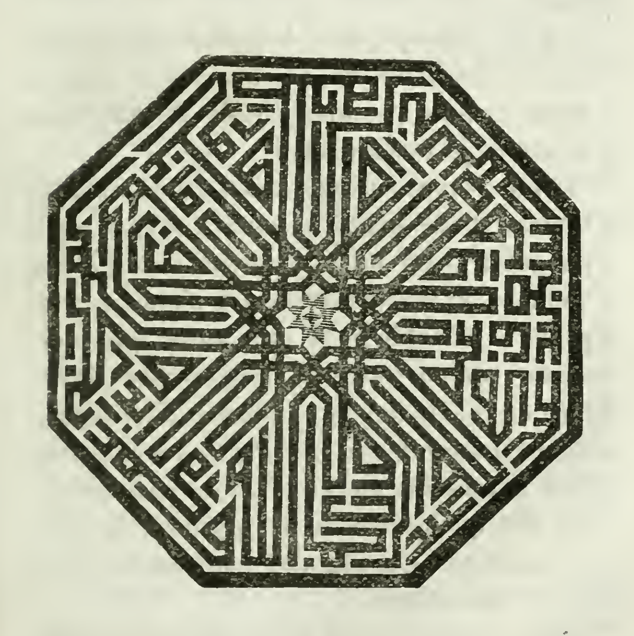
Et mes cris et mes hurlemens recommençaient avec plus de violence.

On avertit le qâdy, et il vint lui-même, accompagné de plusieurs médecins : ils m'examinèrent avec une attention soigneuse, tandis que haletant, grommelant, les yeux hagards, étincelans, les veines horriblement gonflées, les muscles tendus comme les cordes d'un navire

en proie à la tempête, grinçant des dents avec un craquement sinistre, je semblais moins être un homme malade qu'un tigre altéré de sang et de carnage, prêt à me lancer sur eux et à les déchirer en lambeaux.

« Il est fou, dirent-ils froidement, il est fou » forcené! »

Le qàdy me fit lier de fortes chaînes et conduire au Môristân.



Fin de la réclusion d'Abd-érrahmân él-Iskandérâny dans l'Hôpital du Môristân, racontée par lui-même.

J'avais écouté avec autant de compassion que d'étonnement les merveilleux récits de mon cousin *Nâker él-Châmy*. En comparant son sort avec le mien, combien je sentais de nouveau s'alléger le poids de mes propres peines !

« Moi, disais-je, moi, le pauvre *Abd-érrah-* » *mân él-Iskandérâny*, je suis retenu dans la » même prison que mon cousin *Nâker;* mais » au moins je suis innocent.

» Si un retour sur moi-même me présente le » tableau d'une manie insensée, et que n'ont » pu guérir tous les événemens dont j'ai été » victime, au moins cette manie n'était ni cou- » pable ni nuisible pour tout autre que moi- » même ; aucun souvenir amer ne vient trou- » bler en moi la douce jouissance d'une cons- » cience tranquille, et qui n'a rien à se repro- » cher envers les autres hommes mes frères: » j'ai fait quelquefois le bien, jamais le mal ; » j'ai rencontré des ingrats, mais jamais je ne » l'ai été moi-même.

» Si les circonstances m'ont privé de la rai-

» son et m'ont conduit dans l'*asile de la dé-*
» *mence*, sans remords, et résigné, j'y suis au
» moins tout aussi heureux qu'un *fou* peut
» l'être.

» *Dieu est bon et miséricordieux*, louanges
» lui soient rendues d'avoir créé le repos de la
» conscience et la tranquillité intérieure pour
» les bons, les remords déchirans et les repro-
» ches des souvenirs indestructibles pour les
» méchans; avant-goût anticipé, pour les uns,
» des délices du paradis promis aux fidèles, et,
» pour les autres, des angoisses intolérables
» du gouffre infernal.

» Ne vois-je pas mon malheureux cousin
» *Nâker* mille fois plus torturé par les fantô-
» mes persécuteurs que lui fait apparaître sans
» relâche et sans pitié sa mémoire vengeresse,
» que par les maux réels qui l'ont successive-
» ment accablé, et l'ont enfin conduit au mal-
» heureux séjour qu'il partage avec moi. Ah!
» mon lit, mon pauvre lit est d'un moelleux
» velours, jonché des feuilles de la rose parfu-
» mée, en comparaison des charbons ardens
» et des épines poignantes sur lesquelles roule
» son désespoir. »

En effet, depuis quelques jours mon cousin paraissait véritablement désespéré : j'avais

d'abord cru que sa santé pourrait se rétablir entièrement, et, depuis qu'il m'avait confié tous les détails de sa vie criminelle, il semblait comme allégé du poids qui semblait l'accabler avant cet aveu. Le médecin franc, *Bouloumar*, qui le visitait avec assiduité, et lui prodiguait les soins les plus attentifs, paraissait partager ma confiance.

Tout-à-coup mes espérances furent renversées.

Un soir, je venais à mon ordinaire m'établir auprès du lit de mon cousin malade, que je veillais avec toute l'affection et le dévouement d'un frère : je le trouvai abattu, défiguré et paraissant en proie à de cruelles convulsions intérieures.

Dès que mes soins lui eurent rendu l'usage de ses sens et de la parole : « Mon cousin, me » dit-il d'une voix entrecoupée, mon cousin, je » vais mourir; l'heure fatale portée dans les » arrêts immuables de la céleste justice a sonné; » le terme de notre vie est fixé sur la table des » destinées irrévocables, nul ne saurait ni le » prévenir ni le différer d'un instant : je le sens, » mon cousin, je vais mourir !...

» Sans doute, ajouta-t-il, vous n'avez pas » oublié que le redoutable *Hamd-Allah* m'a

» laissé pour adieux, en me quittant, comme
» un juge irrité; ces paroles menaçantes qui
» retentissent encore à mes oreilles, aussi ter-
» ribles que les oracles du suprême jugement :
» *Je reviendrai, je reviendrai encore te voir;*
» *c'est au Kaire que je te retrouverai : mais*
» *alors je ne te quitterai plus pendant trois*
» *jours, et le troisième ne se terminera pas avant*
» *que tu sois enseveli dans la tombe !*

» Eh bien ! » s'écria *Nâker* en se tordant les bras et se déchirant lui-même dans son désespoir frénétique, « eh bien ! *Hamd-Allah*, le ven-
» geur *Hamd-Allah* est revenu ce matin même !
» *Hamd-Allah* ne me quittera plus, et avant
» trois jours je serai enseveli dans la tombe : il
» ne me quittera plus.... Il fixe sur moi ses
» yeux terribles, il est là devant moi, le
» voici !... Voici *Hamd-Allah !...* »

Je portai les yeux du côté que m'indiquaient les mains frissonnantes de mon malheureux cousin : je ne vis rien, absolument rien, nous étions entièrement seuls, et j'en conclus que le fantôme vengeur n'existait que dans son imagination délirante.

Cependant une fièvre dévorante s'était emparée du pauvre *Nâker :* les yeux fixes et hagards, les dents serrées, les lèvres bleuies, la bouche

souillée d'écume et horriblement grimaçante, il faisait entendre les sourds râlemens, les hurlemens, les grincemens d'une bête enragée; sa poitrine pantelante se gonflait alternativement et s'affaissait sous l'effort d'une tempête intérieure, comme les vagues du *Boghâz*, en proie à la double lutte des vents orageux et des courans précipités en cataractes; on eût dit que, cédant à des efforts surhumains, elle allait se déchirer, s'entr'ouvrir en nouveau volcan, vomissant, avec tous les élémens de la vie organique, ce cœur si horriblement la proie de tortures morales; son corps haletant frémissait, inondé d'une sueur glacée et fétide; tous ses membres étaient luxés par les convulsions de la plus épouvantable frénésie : il bondissait comme fuyant un ennemi terrible acharné à sa poursuite, s'élançant, se heurtant dans chacun des coins de sa cellule, se meurtrissant et se brisant lui-même contre leurs parois.

Tous les remèdes de l'art furent employés envain, et le troisième jour n'était pas terminé que, suivant la prédiction fatale et sa prévision plus fatale encore, je l'avais enseveli de mes propres mains et placé dans la tombe.

—

Pendant cette longue maladie de mon cousin *Nâker*, mes entretiens avaient été plus fréquens avec le bon et savant *Bouloumar*, le médecin franc; il s'était pleinement convaincu que mon esprit n'était attaqué aucunement, ni de démence continue, ni d'aliénation périodique et intermittente. Il employa ses premiers efforts à me persuader moi-même de mon bon sens et de l'absence en moi de toute espèce de folie. Je renonçai bien volontiers à la persuasion contraire, que m'avaient inspirée ma résignation et ma défiance de moi-même.

Dès-lors le médecin franc devint mon protecteur zélé auprès des cheykhs vénérables qui administraient le Môristân, et ceux-ci me soumirent à l'examen des médecins musulmans les plus renommés par leur habileté et par leur profonde science. Aussitôt qu'ils furent bien convaincus de l'état complet de santé dont mon esprit jouissait, ils s'empressèrent de me rendre la liberté, et je vis s'ouvrir pour moi les portes de l'Hôpital qui m'avait si long-temps retenu prisonnier.



Ainsi se termine le récit des souffrances du malheureux *Abd-érrahmán él-Iskandérâny*, pendant sa réclusion dans l'Hôpital des fous du Kaire.

Et se terminent aussi les SÉANCES dont les *révélations* merveilleuses peuvent servir à faire connaître les commensaux du *Móristán* à ceux de mes lecteurs qui seront assez heureux pour ne pas mériter d'y faire un aussi long séjour que celui des *dix années* que le pauvre *Abd-érrahmán* a été contraint d'y passer.

Louanges à DIEU qui l'en a tiré dans sa suprême bonté, et qui, dans les décrets de sa haute providence, a voulu mélanger de *fous* et de *sages* les innombrables créatures dont il a peuplé ce vaste univers; car LUI seul est le SAGE, et la *sagesse* des fils d'Adam n'est que *folie*.





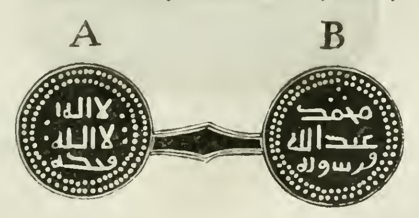
Cet Ouvrage a été achevé par le secours de DIEU ; et le pauvre devant Dieu, qui l'a rédigé et écrit de sa propre main, l'a terminé dans la onzième soirée du mois béni de *Chaabân* de l'an 1197 [1] de l'hégire du Prophète, sur qui soient le salut et la bénédiction.

Il a tiré de cette composition et plaisir et amélioration morale; qu'il plaise au Dieu Très-Haut d'accorder les mêmes fruits à ses lecteurs!

[1] Le mois de Chaabân est le huitième mois de l'année lunaire des Musulmans et n'a que vingt-neuf jours.

L'an 1197 de l'hégire a commencé le samedi, 7 décembre de l'an 1782 de l'ère chrétienne, et a fini le mercredi, 25 novembre de l'année 1783.

Le 12 de Chaabân correspond aussi au 12 juillet 1783.



Et derechef :

Louanges soient rendues au DIEU maître souverain des mondes,

Au Dieu vivant, existant par lui-même, et manifestant sa justice par ses œuvres ;

Au Roi suprême qui règne sur tous les climats et sur toutes les régions de l'Univers,

Sur la terre et sur les mers,

Sur chaque jour et sur chaque instant du jour,

Le Roi des rois, le Sultan des sultans,

Qui règnera toujours jusqu'à l'extrémité des temps.

C'est dans sa miséricorde que le pauvre auteur met sa confiance.

Amyn.



FIN DES CONTES DU CHEYKH ÉL-MOHDY.

NOTES

DE LA SECONDE PARTIE

DES CONTES

DU CHEYKH ÊL-MOHDY.

Le lecteur a été averti, à la page 480 du volume précédent, que l'impossibilité d'y faire entrer, sans le grossir outre mesure, les notes qui se rapportent à la seconde partie des Contes, forçait de les renvoyer au troisième volume : en conséquence, il est prié de faire attention que les indications suivantes des paginations se rapportent au second volume de ce Recueil.

NOTES.

SECOND VOLUME.

Page 160, ligne 7.

Le savant qui n'écrit pas.

Les Arabes ont plusieurs proverbes qui rendent cette même pensée; je citerai seulement ici les quatre suivans :

Aâlem belâ aamel, ka-chadjar belâ thamar, ou-ka-sahhab belâ mattar.

« Savant sans œuvres, arbre sans fruit, nuage sans » pluie. »

Men ta'allem âzdâd, ou-men a'allem sâd.

« Qui s'instruit s'élève; qui instruit domine. »

Acharr én-nâs él-a'âlem lâ yenfa' be-e'lm-hi.

« Le pire des hommes est le savant qui ne se rend pas utile » par sa science. »

Là e'lm, mâ kân maktoum fy és-sadr, éllâ matay cheyt âzzhart-ho.

« Ce n'est pas science ce que tu renfermes dans ton sein, » excepté quand tu en as voulu faire part. »

Même page, ligne 13.

Le droguiste.

Le mot arabe qui signifie *droguiste* est *attâr*, de la racine *attira* (exhaler une odeur suave, se parfumer). Ce mot est devenu aussi le nom propre de plusieurs littérateurs orientaux qui exercèrent cette profession : entre autres, *Ala-éd-dyn Mohammed*, *ben-Mohammed*, *èl-Bokhâry*, le célèbre poète persan *Cheykh-Feryd-éd-dyn*, auteur du *Pend-Nâméh* (Livre des Conseils), dont je possède deux beaux manuscrits, et dont le plus illustre des orientalistes, M. le baron Sylvestre de Sacy, a donné, en 1810, une édition, accompagnée de la traduction et de notes précieuses : ce nom est encore celui de *Mohammed*, *ben Khatir-éd-dyn*, petit-fils du précédent, etc.

—

Page 162, lignes 2 et 3.

Vivre content de mon sort, quel qu'il soit.

Ce principe, à la fois moral et pieux, de résignation et de confiance, fait le principal fondement de la philosophie théorique et pratique des Orientaux ; ils l'expriment non-seulement dans leurs livres, mais encore dans leurs inscriptions, et particulièrement dans celles qui sont inscrites sur leurs pierres gravées. (Voyez les pierres gravées dont les empreintes se trouvent pages 163, 217, 351, 365, 371, 376, 378, 384, 426, 453, et leur explication pages 486, 488, 489, 490, 491 et 492 dans le second volume de ces Contes.)

—

Même page, ligne 18.

Aly-ben-Aby-Tâleb.

Aly, fils d'*Abou-Tâleb*, était le cousin de Mahomet, dont il devint le gendre, et dont il fut le quatrième successeur. (Voyez ci-après la XXXe note supplémentaire.)

Après un règne de quatre ans et neuf mois, traversé par de nombreuses catastrophes, il succomba enfin, malgré son courage, sa modération et ses autres vertus personnelles. Victime d'un lâche assassinat, il tomba sous le poignard de *Abd-èrrahman*, *ben-Melgem*, qui le frappa dans la mosquée même de *Koufah*, le 17 du mois de Ramadân de l'an 40 de l'hégire (660 de l'ère chrétienne).

Ce khalyfe est l'un des plus révérés parmi les musulmans, non-seulement par son triple caractère de guerrier, de souverain et de pontife, mais encore par sa science profonde et sa littérature, et cette dernière partie de leur opinion est partagée par les savans de l'Occident.

Le docte Reiske, dans sa Dissertation sur les princes musulmans qui se sont illustrés par leur science, compare *Aly* à Auguste pour l'instruction et la protection accordée aux lettres, à Trajan pour la clémence et la bonté du cœur, pour l'esprit philosophique et philanthropique à Antonin, pour l'éloquence à César, enfin à Pompée pour la valeur et la fin déplorable.

On a de lui un grand nombre d'ouvrages.

Ses *Sentences morales* et ses *Proverbes* ont été en partie publiés par Golius, à Leyde, en 1629, et par Lette en 1748; le recueil complet s'en conserve dans la bibliothèque Bodleyenne, manuscrits n°s 309 et 347 : la Bibliothèque royale de Paris en possède aussi deux manuscrits, n°s 1422

et 1607 ; moi-même j'en ai rapporté d'Égypte un très-beau manuscrit, acquis au Kaire.

Vattier a fait imprimer à Paris, en 1660, une traduction française de la partie déjà publiée en arabe, et Ockley, en 1757, a donné une traduction anglaise d'une autre portion, d'après un des manuscrits de la bibliothèque Bodleyenne.

Ces mêmes maximes morales ont été également traduites en persan et en turk.

Les discours et les fragmens oratoires d'*Aly* n'ont pas encore été publiés, malgré l'espoir qu'avait donné à ce sujet un de nos plus savans orientalistes.

Ses poésies existent en manuscrits à la bibliothéque Vaticane; on en voit une copie, n° 1204 de la bibliothèque Bodleyenne, et deux autres, n°s 423 et 483, dans la Bibliothèque royale de Paris.

L'exemplaire de la Bodleyenne et le premier de Paris sont accompagnés d'une version persane.

Guadagnoli en a publié quelques fragmens à Rome, en 1642; Golius en a donné quatre poëmes en 1656, et trois ont été réimprimés à Padoue, en 1687, par le P. Agapio: enfin Kuypers, à Leyde, en 1745, a reproduit et corrigé les éditions précédentes.

Au reste, la réputation poétique d'*Aly* lui a fait attribuer, dans l'Orient, un grand nombre de compositions, dont il n'est pas l'auteur, et que de hardis faussaires ont publiées sous son nom.

Parmi ces publications pseudonymes, est surtout un grand ouvrage mystique et prophétique, où sont prédits les principaux événemens de l'islamisme; mais cette œuvre est évidemment le produit d'un imposteur des siècles postérieurs, qui y a *prédit*, après l'événement, les diverses catastrophes

—

Même page, ligne 23.

Heureux celui qui est instruit par le récit des malheurs qui lui sont étrangers.

On trouve dans le huitième livre du *Gulistân* de Sâdy, le passage suivant, dont celui-ci semble être une traduction :

Pend guyr éz messâyéb-i diguérôn tâ né-guyrend dyguérôn ze-tou pend.

« Instruis-toi par les malheurs des autres, afin que les » autres ne s'instruisent pas à tes dépens. »

—

Page 165, ligne 14.

Abd-Allah.

Ce nom propre qui signifie littéralement le *serviteur de Dieu*, le même que l'*Abdolonym* des Syriens, et le *Théodule* des Grecs, est très-fréquent chez les Musulmans. C'était le nom du père de Mahomet.

—

Même page, ligne 15.

Ibrahym.

Ce nom est celui que les Arabes donnent au patriarche *Abraham*. Ils lui attribuent aussi le surnom d'*él-Khalyl* (l'ami, le protégé de Dieu). Ce patriarche est le plus vénéré des Musulmans, et sa vie est décrite au long dans le Koran, mais ce n'est le plus souvent qu'un tissu de fables. Au reste, les sectateurs de l'islamisme placent sa naissance sous Nemrod, roi de Babylone, et ils le regardent comme le premier fondateur de leur religion.

—

Page 165, ligne 5.

Des cérémonies prescrites.

Ces cérémonies consistent principalement à laver soigneusement le corps d'eau pure, à le parfumer, puis le revêtir d'habits neufs : à réciter auprès du mort enseveli plusieurs prières, entre autres celle intitulée *Él-Fatyhat* (voyez ci-après la XIIe note supplémentaire), à le placer dans la tombe de manière à ce que son visage soit tourné du côté de la Mekke, etc.

—

Page 167, ligne 15.

Quand le *Samoum* souffle.

Le *Samoum*, nommé aussi *Samoun* et même *Sauniel*, est ce vent pestilentiel qui souffle dans le Désert par rafales mortifères. Son nom dérive de la racine arabe *samma* (empoisonner). Tous les voyageurs qui ont visité l'Orient ont décrit les terribles effets du *Samoum*, qu'ils l'aient éprouvé ou non; mais ils l'ont mal à propos confondu souvent avec le *Khamsyn*, vent également insalubre, ainsi nommé parce qu'il souffle en Égypte pendant cinquante jours de l'année, le mot *khamsyn* signifiant *cinquante;* mais les effets de ce dernier vent, tout insupportable qu'il est, sont loin d'être comparables avec ceux du *Samoum*, qui tue, à l'instant même où il commence, hommes, chevaux et chameaux.

—

Page 169, ligne 13.

Motanabby.

Voyez ci-après la LXVIIIe note supplémentaire.

—

Page 174, ligne 2.

Smyrne.

Cette ville est nommée *Izmyr* par les Orientaux.

—

Même page, ligne 20.

Le mauvais regard de l'homme envieux.

L'effet nuisible du regard malin ou envieux est un des préjugés superstitieux les plus répandus dans l'Orient.

Les Grecs et les Romains attribuaient aussi une influence maligne au coup-d'œil d'un envieux ou d'un ennemi ; on connaît ce vers de Virgile :

Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.

On trouve dans les commentateurs de ce vers plusieurs passages d'auteurs anciens sur cette opinion superstitieuse. Servius, Cicéron, Tacite, Pline et Catulle en font également mention ; et on peut croire que les anciens Hébreux n'étaient pas étrangers à ce préjugé.

Le verset suivant du psaume 35 semble y faire allusion : « *Non supergaudeant mihi qui adversantur mihi iniquè;* » *qui oderunt me gratis et annuunt oculis.* » Cette expression se retrouve encore dans les livres des Proverbes et de l'Ecclésiastique.

Les Grecs employaient, pour prévenir la malignité des yeux, plusieurs pratiques, telles que de se laver la tête, d'y attacher la figure d'un œil, etc. Voyez à ce sujet Théophraste, *De la Superstition :* suivant M. Coray, ces pratiques sont encore en usage dans la Grèce moderne.

Les Romains invoquaient contre la fascination du regard une divinité nommée *Fascinus*, dont la représentation était

attachée au col des enfans et suspendue sur la tête des triomphateurs.

Les Arabes avaient coutume, dans le même but, d'employer une cordelette blanche entourant la tête, et qu'ils nommaient *haqab*, ou *houqoub*, mot que les Dictionnaires arabes traduisent par cette phrase : « *Funiculus albus quo* » *infantes cinguntur contrà oculi fascinum.* »

Au Kaire et dans toute l'Égypte, dès qu'une femme, soit du peuple, soit de la haute classe, voit un étranger jeter, même par hasard et sans intention, le moindre regard sur son enfant, elle s'empresse de le soustraire à sa vue, pour le mettre à l'abri de la malignité du *clin-d'œil.*

Dans ces mêmes contrées le spécifique le plus en renom parmi le vulgaire pour préserver de cette malignité, c'est un morceau de drap écarlate suspendu au front, de manière à tomber entre les deux yeux de l'enfant. Le plus sûr effet de cette amulette est d'irriter continuellement les organes de la vision et de multiplier outre mesure le nombre des aveugles, des borgnes, ou tout au moins des louches.

Grâce à la présence continuellement inévitable de ce lambeau rouge, attirant invinciblement les rayons visuels, à l'irritation succède l'inflammation, d'abord partielle, puis générale des membranes; des larmes âcres sillonnent l'orbite avec des douleurs de plus en plus croissantes : des points ulcérés s'implantent dans les vaisseaux variqueux : de-là, érosion des tuniques oculaires, ulcération générale, destruction complète de l'organe visuel.

Aussi l'ophtalmie est-elle devenue endémique au Kaire : sur vingt habitans, rencontrés au hasard dans la rue, on est presque assuré de trouver quatre aveugles, autant de borgnes, autant de louches, et le reste les yeux rouges et larmoyans, ou même couverts d'un bandeau ; et une observation

singulière, que je consigne ici, qui n'a peut-être pas été faite par les gens de l'art, c'est que presque tous les borgnes le sont de l'œil droit; lorsque moi-même j'ai été attaqué, en Egypte, de l'ophtalmie endémique, c'est l'œil droit qui a été le plus cruellement affecté. Pourquoi? *Dieu le sait* (*Allah a'lem*), comme disent les Arabes.

—

Page 175, lignes 20 et suivantes.

Oussoul él-fakih (fondemens de la jurisprudence).... *Fetouât él-haqyqât* (décisions équitables)....

Le premier de ces ouvrages est un Recueil complet de jurisprudence musulmane. Il a été composé par *Abou-beker*, *Ahmed*, *ben-Aly*, *él-Gaffâs*.

Plusieurs autres livres portent le titre d'*Oussoul*, qui signifie « *racines*, *fondemens*, *élémens;* » la Bibliothèque royale, à Paris, possède, n° 486, un Commentaire sur l'ouvrage précédent, intitulé : *Moghny fy Oussoul él-Fakih*, et composé par le docteur Hanefite *Gelâl-éd-dyn Omar él-Hibâry*.

Le mot *fatouâ* ou *fetwah*, que nos voyageurs ont altéré en celui de *fetfâ*, désigne, en langue arabe, « les décisions » données sur les points de droit par les Mouftys ou les Qâ- » dys. » Il existe plusieurs Recueils de ces décisions ou arrêts; un des plus estimés est celui qui a été compilé par le qâdy *Zeyn-éd-dyn*, *Abou-Yahyâ*, *Zakaryâ*, dont la Bibliothèque royale de Paris possède un manuscrit, n° 542.

—

Page 178, ligne 8.

Dans le coin d'une grande salle.

Chez les Orientaux c'est toujours dans une encoignure, et non, comme chez nous, au milieu d'une façade de la pièce, qu'est située la place d'honneur et que siége le principal personnage d'un cercle, le président d'une assemblée, le premier magistrat d'un tribunal.

Cet usage était aussi établi chez nous autrefois; j'ai vu de vieilles estampes représentant des lits de justice et des séances solennelles du Parlement : c'est toujours dans une encoignure qu'y est placé le trône du roi ou le fauteuil du premier président.

—

Page 181, dernière ligne.

Qoubrous (Chypre).

Voici la courte description que donne de cette île le géographe *Abd-érrachyd él-Bâkouy*.

« Ile dans le voisinage de *Tarsous* (Tarse); sa circonfé-
» rence a seize journées de chemin : on en apporte d'excel-
» lent *laudanum*, qui ne se récolte nulle part ailleurs. Le
» *zâdj* (vitriol) de Chypre est le meilleur qu'on puisse
» trouver, et le plus renommé de tous les vitriols. »

—

Page 189, ligne 16.

Des talismans qui avaient la vertu de favoriser la ponte des pigeons, et d'en écarter les animaux nuisibles.

Ces pratiques superstitieuses ont lieu, même encore de nos

jours, en Égypte; et, à ce sujet, je crois devoir ici rectifier une accusation portée par quelques savans contre le P. Sicard. Ce voyageur missionnaire raconte, dans une de ses lettres, qu'il trouva, en 1712, dans un colombier de *Ouardân*, dans la Basse-Égypte, une grande quantité de fragmens manuscrits en caractères *magiques*. Il ajoute que son zèle religieux lui fit détruire par le feu tous ces papiers impies et idolâtres. De-là, émoi général parmi les antiquaires d'Europe, accusation universelle contre le zélé missionnaire d'avoir, par sa piété intolérante, privé les savans des derniers monumens historiques et religieux de l'antique Égypte. Peut-être, disait-on, ces manuscrits condamnés aux flammes contenaient-ils les annales des Pharaons, l'exposition du système mythologique des Égyptiens, l'explication de tous leurs mystères, la traduction de leurs hiéroglyphes. Moi, je crois tout simplement que le P. Sicard est innocent de ces allégations graves, et qu'il a seulement fait un *auto-da-fé* sans importance de quelques-unes de ces amulettes, telles que j'en ai tant vu, composées de quelques noms de Dieu, ou de quelques passages du Koran, inscrits sur un carré de papier, et destinées par le fanatisme ignorant et crédule à *favoriser la ponte des pigeons*, *comme à écarter du colombier les animaux nuisibles*.

Page 192, ligne 7.

Antâkyéh (Antioche).

Abd-érrachyd él-Bâkouy décrit ainsi cette ville :

« Longitude, 71-26. Latitude, 35-30. Grande cité de » la dépendance de la Syrie, et l'une de ses villes principales : située sur le rivage de la mer de *Roum* (Méditer-

» ranée), dans un terrain agréable; son air est pur et ses » eaux salubres. Son enceinte renferme des lieux cultivés » et des jardins : elle a été construite par *Antâkyéh*, fille » d'*él-Roum*, fils d'*él-Yafan*, fils de *Sam* (Sem), fils de *Nouh* » (Noé), sur lequel soit le salut! Ses remparts ont 360 » tours, construites tant dans la plaine que sur la montagne; » leur circonférence est de douze milles. Elle a un château » très-élevé qu'on aperçoit de très-loin : il cache tellement » le soleil que cet astre ne se montre au-dessus qu'à la » deuxième heure du jour. On y voit le temple de Cassien, » roi sous lequel naquit le chef des apôtres *Boutrous* (Pierre); » et une église où est le tombeau de *Yahyâ ben-Zakaryâ* » (Jean, fils de Zacharie), sur lequel soit le salut! »

—

Page 195, ligne 22.

Les forteresses de *Gog* et de *Magog*.

Les Orientaux donnent ce nom aux pics les plus élevés des montagnes, et particulièrement à celles de *Kaf* qu'ils prétendent entourer la terre. (Voyez la XXVIIIe note supplémentaire.)

On donne aussi à ces prétendues forteresses le nom de *Sedd Yâgoug ou-Mâgoug* (levée de Gog et de Magog). Mais plusieurs auteurs attribuent aussi ce titre à des ouvrages de l'industrie humaine : je joindrai ici la traduction du passage d'êl-Bâkouy à ce sujet :

« On dit que *Yâgoug* et *Mâgoug* sont tous deux fils de » *Yâfet ben-Nouh* (Japhet, fils de Noé), sur lequel soit » le salut! Ils engendrèrent une postérité nombreuse qui se » divisa en deux tribus (*Qabylêh*), et personne n'en sait » le nombre excepté le Dieu Très-Haut.

» Lorsque *Dou-l-Qernayn* (Alexandre-le-Grand) vint » dans la contrée de *Yâgoug* et *Mâgoug*, une population » immense se rassembla autour de lui, et lui dit : — O » vainqueur! derrière cette montagne sont des peuplades » dont Dieu seul sait le nombre; elles dévastent notre pays, » elles mangent nos fruits et nos récoltes. Nous te paierons » un tribut, si tu consens à élever entre eux et nous une » levée ou muraille qui les arrête et défende nos propriétés » de leurs attaques. — Le roi répondit : Je n'ai pas besoin » de ce qui vous appartient : Dieu m'a déjà donné plus de » royaumes que je n'en désirais; puis il donna ses ordres » pour la construction de cette muraille. »

Cette fable n'est autre chose que le récit de la construction de la grande muraille de la Chine, défiguré suivant la coutume des Orientaux.

Page 201, ligne 18.

Le privilége de vendre du vin

Le vin étant strictement défendu par la religion musulmane, le commerce ne s'en fait que par les chrétiens, et plus spécialement encore par les juifs. Ce droit leur est vendu fort cher, et les expose à de cruelles avanies, lorsqu'ils sont convaincus d'en avoir débité à des musulmans.

Au reste, parmi ceux-ci, un assez grand nombre ne se fait pas scrupule d'en aller acheter la nuit et de le boire en cachette : seulement, pour mettre en apparence leur conscience à l'abri de tout reproche, ils ne donnent au vin, qui se dit proprement *khemr* en Syrie et *nebyd* en Egypte, que le nom vague de *chorbah* (boisson), dont nous avons fait celui de *sorbet*.

Page 208, ligne 14.

Le terrible *Ahmed-Pachá.*

Voyez la XCI° note supplémentaire à la fin de ce volume.

—

Page 213, ligne 20.

Bâb él-Cháyréh.

Ce nom est une faute typographique qui avait jusqu'à présent échappé à mon examen. Il faut lire : *Châryéh.* C'est le nom d'une porte intérieure dans la partie septentrionale du Kaire et du quartier qui l'avoisine : la porte et le quartier sont dans la proximité du quartier cophte.

—

Page 218, ligne 15.

Ghoule (loup-garou).

Voyez la LXXIVe note supplémentaire.

—

Page 219, ligne 21.

La ville de Mousail.

Voyez la XVe note supplémentaire.

—

Page 220, ligne 19.

L'amour et le désir entrèrent dans mon cœur.

Le texte porte littéralement *kebd-y* (mon foie).

Suivant le Dictionnaire de Trévoux, les anciens plaçaient le siége de l'amour dans *le foie*, comme nous dans *le cœur.*

Ainsi Horace emploie l'expression *ulcerare jecur*, pour « blesser le cœur d'amour. » Le foie était aussi regardé comme le siége de toute espèce de sensibilité, et même de la haine et de la colère; témoin ce vers de Juvénal :

..... *Quantâ siccum jecur ardeat irâ.*

Les Orientaux ont conservé cette opinion; de-là, vient l'expression caressante si usitée en Égypte : *yâ-kébd-y!* (ô mon foie!) comme nous disons : *mon cœur!*

Même page, ligne 24.

Qallyféh signifie *velours*.

Ce mot arabe, qui sert assez fréquemment de nom propre, signifie aussi la fleur nommée anciennement *passe-velours*, et maintenant *amaranthe* ou *crête de coq* : c'est la *Celosia cristata* (Célosie à crête) de Linnée. Cette fleur se trouve dans tout l'Orient et on la croit originaire de l'Inde.

Même page, ligne 25.

Le langage des fleurs.

Ce langage mystérieux, connu sous le nom de *Selâm* (Salut), est usité dans tous les harems de l'Orient; des fleurs, des graines, des fruits, des légumes, des plantes, des morceaux d'étoffes, des pièces de monnaie, des bijoux, y sont autant de hiéroglyphes qui peignent des idées et presque toujours des phrases entières.

Plusieurs voyageurs ont parlé de ce singulier moyen de correspondance, et mon savant collègue, M. de Hammer, a, dans le n° 1er des *Mines de l'Orient*, publié à Vienne en 1809, donné une notice intéressante à ce sujet. Mais il

se trompe grandement en assurant que c'est lady Montague qui, la première, a fait connaître ce chiffre cryptographique à l'Europe, « où elle a transplanté, dit-il, ce qui garantit » la beauté des femmes, et ce qui les amuse, l'inoculation » et le langage des fleurs : comme Busbecq, deux siècles » auparavant, y avait apporté un ouvrage de médecine et » une fleur, le fameux manuscrit de Dioscoride et le *syringa* » *persica* (lilas de Perse). »

Lady Montague a donné, en effet, dans sa quarantième lettre, datée de Pera le 16 mars 1718, quelques courts détails sur ce langage, dont elle ajoute dix-sept articles pour *spécimen;* mais trente ans auparavant, un Français, Du Vigneau, qui prend les titres d'écuyer, sieur de Joanots, ci-devant secrétaire d'un ambassadeur de France à la Porte, avait publié un ouvrage entier sur le langage des fleurs, sous le titre du *Secrétaire Turc*, *contenant l'Art d'exprimer ses pensées sans se voir, sans se parler, et sans s'écrire.* Paris, 1688, in-12.

Cet ouvrage, que je possède dans ma bibliothèque, est devenu tellement rare que feu M. Langlès avait commencé d'en faire imprimer une édition nouvelle; et il paraît que M. de Hammer ne l'a point connu; cependant son Vocabulaire des Fleurs et autres objets hiéroglyphiques renferme 179 articles, tandis que celui qu'a donné M. de Hammer n'en contient que 120, presque tous identiques avec ceux de Du Vigneau.

Au reste, il ne faut pas croire que le système de cette langue mystérieuse consiste, comme on pourrait le supposer, à saisir les rapports que l'imagination peut trouver entre les fleurs ou les fruits, et les idées ou les sentimens qu'il s'agit de représenter; on s'est contenté de saisir des mots ou des phrases qui riment avec les noms des objets qui en de-

viennent les signes : de cette manière, cette langue n'est point composée de simples vocables, mais de phrases ou de propositions entières, dont une fleur ou un fruit, ou tout autre objet, rappelle le sens par l'assonance d'un mot qui rime avec son nom.

Ainsi, par exemple : page 42 des *Mines de l'Orient*, et page 166 du *Secrétaire Turc*, la Fleur de Grenade, en arabe et en turk *Nâr*, a pour traduction la phrase turke : *Youreguim yânar*, « mon cœur brûle » : comme, en arabe vulgaire, elle s'interprète par *fy qalb-y él-nâr* « le feu est » dans mon cœur. »

—

Page 254, ligne 9.

Le grand *Nâdir-Châh.*

Ce prince est celui qui est connu des Européens sous le nom de *Thamas Kouly-Khân.* Il usurpa le trône de Perse, l'an 1145 de l'hégire (1732 de notre ère), sur son maître l'empereur *Châh-Tahmasp* IIe, et périt lui-même assassiné dans sa tente, par son neveu *Adel-Châh*, l'an 1160 de l'hégire (1747 de l'ère vulgaire).

Je possède, dans mon cabinet, un magnifique portrait en pied de *Nâdir-Châh*, peint en Perse par un artiste persan. Ce portrait, le seul authentique de ce conquérant qui existe en Europe, a été apporté par le général Gardanne à son retour de son ambassade en Perse, en 1808.

—

Même page, ligne 14.

Châh-Roukh.

Ce prince monta sur le trône l'an 1163 de l'hégire (1749

de notre ère) : il était, suivant quelques auteurs, non fils, mais petit-fils de *Nâdir-Châh*, et, par sa mère, de *Châh-Housseyn* qui avait abdiqué l'an 1133 de l'hégire (1722). *Châh-Roukh* avait pris le titre de roi de Perse aussitôt après la mort de *Nâdir-Châh;* mais il ne put entrer en possession du trône qu'après la mort d'*Ibrahym*, frère et successeur d'*Adel-Châh :* il éprouva diverses catastrophes, tour-à-tour déposé, puis rétabli, enfin réduit au seul royaume du Khorassân, où il est mort, dans une extrême vieillesse, l'an 1210 de l'hégire (1796 de notre ère).

—

Page 262, ligne 8.

La victoire vient de Dieu, et le secours est proche!

Ces paroles du Koran sont contenues dans le fleuron de la page 126 du deuxième volume de ce Recueil. *Voyez* à ce sujet l'explication des vignettes du même volume, page 485.

La même inscription est aussi gravée sur la portion supérieure du fourreau du sabre antique dont il est question page 486 du même volume.

—

Page 264, ligne 8.

Le pinceau du célèbre *Maany*.

Maany, que les Persans regardent comme leur plus habile peintre, est le même personnage que nos historiens ecclésiastiques ont nommé *Manes*, et qui fut chef de la secte des *Manichéens*. Manès parut sous le règne d'Aurélien, vers l'an 265 de l'ère chrétienne. La religion de ce chef de secte

tenait à la fois de celle des mages et de celle des chrétiens; il enseignait la métempsycose, et admettait pour base de sa doctrine les deux principes. Il annonça à ses disciples qu'il allait les quitter pour passer un an dans le ciel; en effet, il passa cette année loin d'eux, caché à tous les yeux, dans une grotte profonde et inconnue, où coulait une source, et où il avait amassé secrètement des vivres. A son retour, il leur apporta un livre merveilleux nommé *Ergenk* ou *Eftenk;* puis se qualifiant de second Messie, il envoya douze apôtres dans tout l'Orient, et jusque dans la Chine, pour y propager ses dogmes religieux. Les Orientaux prétendent que *Maany* possédait un manteau qui le rendait invisible. Un jour qu'il ne l'avait pas sans doute, des satellites de Sapor, roi de Perse, qui avait proscrit sa secte, le saisirent, l'écorchèrent vif, et présentèrent à leur maître sa peau empaillée. Après sa mort, les Manichéens furent en butte à des persécutions cruelles; et, par une conséquence ordinaire, leur nombre se multiplia dans tous les pays.

—

Page 281, ligne 5.

La *ville bien gardée.*

En langue arabe, *él-Mahrousséh* « la bien gardée » est le surnom particulier de la ville du Kaire.

—

Même page, ligne 22.

La mer Caspienne, mer de Bakou.

Cette mer est en effet appelée, par les Persans, *Deriây-Bâkou;* ils la nomment aussi *Deryâï-Qalzem* ou *Deryâï-*

Qolzoum, appellation par laquelle les Arabes désignent la Mer-Rouge : les noms de cette mer sont, en turk, *Kalsoun-Degniz*, *Guylân-Degnizy* et *Bahar-Khazer;* en arménien, *Gasbitz-Dzov;* en russe, *Kaspiïskoe-Moore*, etc.

Les géographes orientaux remarquent qu'on porte jusqu'à Ispahân des saumons, des esturgeons salés, du *khaouyar* (caviar) et de la *poutarghah* (boutargue), produits de la pêche de cette mer.

—

Page 283, ligne 14.

Le char de l'Espérance....

Ce passage semble n'être que la paraphrase d'un proverbe arabe bien connu dans l'Orient :

« *Men kân ét-tam' le-ho merkebân, kân él-fagr le-ho* » *sâhebân.* »

Ce proverbe est un de ceux qu'a recueillis le savant Erpénius, et il le traduit ainsi :

« *Qui vehitur curru speï sociam habet paupertatem.* »

Les Italiens ont aussi le proverbe suivant qui semble avoir quelque analogie avec le précédent :

« *La speranza è il pane dei miseri.* »

—

Page 285, dernière ligne.

L'empreinte d'un des pieds de ce patriarche (Adam).

Ce genre de superstition n'est pas particulier à l'île de Ceylan : il faisait partie des mystères de l'ancienne Egypte, où nous avons vu des temples antiques représenter, au milieu de leurs figures hiéroglyphiques, des empreintes de pas

de leurs divinités, et il semble s'être perpétué depuis eux dans l'Orient.

A peu de distance du Kaire, sur le bord du Nil, est un village nommé *Athâr-ên-Naby* (les traces du Prophète), parce que les dévots musulmaus y voient exposées à leur vénération, dans la mosquée, deux traces de pieds qu'ils prétendent être empreintes des pas du Prophète. Je possède dans mon cabinet une copie exacte de ces empreintes, entourées d'anciennes inscriptions arabes. En Syrie, dans plus d'un endroit, on montre dans le rocher des empreintes ainsi creusées, et que les chrétiens du pays prétendent être les traces de Jésus ou de ses apôtres.

L'Italie et la France même n'ont pas été exemptes de superstitions de cette nature.

Page 298, ligne 16.

Ils bâtissent des cabanes placées sur des arbres.

Les voyageurs modernes nous apprennent que cet usage est encore suivi par plusieurs des peuplades de la Polynésie.

Le géographe arabe, *El-Bâkouy*, dont j'ai déjà donné plusieurs extraits, attribue aussi cette coutume aux habitans de *Belâd él-Soudân* (pays des noirs).

Plusieurs nations sauvages de la Polynésie ont aussi l'usage de placer leurs cabanes, à défaut de grands arbres, sur des pieux très-élevés. Le capitaine Napier compare les habitations des naturels de l'île de *la Bonne-Espérance* et de *Marlborough*, dans les parages de Java, à des nids d'oiseaux et à des ruches d'abeilles.

Page 310, ligne 12.

Le grand *Aly-Bey*.

Nous avons vu ci-dessus, page 63 du second volume de ce Recueil, que le titre d'*él-Kebyr* (le Grand), fut décerné à Aly-Bey par la reconnaissance unanime de l'Égypte; la postérité a depuis consacré ce tribut d'un éloge mérité. L'époque dont il est question dans la présente narration paraît être l'an 1181 de l'hégire (1767 de notre ère).

—

Page 311, ligne 26.

Sensal ou courtier.

On les nomme aussi *dellâl* et *semsâr*.

—

Page 317, ligne 17.

Mohammed-Abou-dahab.

Voyez sur ce bey, ci-dessus, dans le second volume, page 33 et suivantes.

—

Page 326, ligne 5.

Chercheurs de trésors.

L'opinion que la terre d'Égypte renferme d'immenses trésors est fortement enracinée dans tous les esprits des habitans de cette contrée; en effet, les nombreuses révolutions, les catastrophes sanglantes et subversives dont ce pays a toujours été le théâtre, l'oppression et le système d'avanies des gouvernans, l'absence de toute sécurité pour la conservation des biens acquis, ont dû causer fréquemment l'enfouis-

sement de trésors dont les propriétaires, enlevés par une mort violente, n'ont souvent pu révéler le secret à leurs parens ou à leurs héritiers. Plus d'une fois des découvertes imprévues sont venues corroborer ce préjugé, si général, que l'*Égypte est la mère des trésors.*

Plusieurs de ces trésors tombèrent autrefois, par suite d'un hasard merveilleux, entre les mains du célèbre *Ahmed-kébn-Touloun*, sur lequel on peut voir les pages 136 et 468 du deuxième volume.

Voyez aussi ci-après, XCVI[e] note supplémentaire, le récit d'une découverte faite par *Mourâd-Bey*.

Page 327, ligne 19.

Près de *Myt-Rohynéh* est un vaste étang.

C'est dans un des angles de ce lac marécageux que nous fîmes la découverte du poignet gigantesque du célèbre colosse que les écrivains grecs nous assurent avoir été placé à Memphis, dans le temple de Vulcain. Ce morceau précieux d'antiquité orne à présent le *British Museum* de Londres.

Page 329, ligne 16.

Le prince *Zou-l-Fyqar*.

Voyez, sur ce bey, ci-dessus les pages 33, 49 et 51 du deuxième volume de ce Recueil.

Page 331, ligne 16.

Le *kâteb* (écrivain, secrétaire) cophte.

Voyez, sur les *kâtebs* cophtes, ci-dessus la page 10 du second volume.

Ces écrivains prennent aussi le titre de *Mobâcher* (intendant). Ce dernier mot signifie proprement *agent, chargé d'affaires*, et s'emploie comme synonyme de *oukyl :* du mot *mobâcher*, les Espagnols ont fait leur mot *embaxador,* d'où viennent l'italien *ambasciatore* et le français *ambassadeur.*

Ce *mobâcher* proprement dit prend aussi le titre de *Reys él-kotebat* (chef des écrivains), comme étant le premier des écrivains cophtes employés dans la maison : il est toujours cophte lui-même, et ses fonctions sont d'être *le chef des serviteurs*, *l'intendant-général* du palais du Bey ou du Kâchef.

Il y a différens *kâtebs* dans les grandes maisons; chacun d'eux est chargé de la direction d'un service particulier.

Ces *kâtebs* ou écrivains sont les suivans :

Kâteb él-aalyq, chargé de la nourriture et de l'entretien des chevaux ;

Kâteb él-makhléh, chargé de toute la dépense intérieure de la maison;

Kâteb él-khazenéh , chargé du trésor.

A ces trois *kâtebs* qui sont sous les ordres du *mobâcher*, il faut ajouter encore un quatrième écrivain, appelé *Serrâf:* il est chargé de tout ce qui concerne les calculs et les monnaies dont il fait la vérification, soit en recette, soit en dépense.

Toutes les maisons des grands ont ces quatre écrivains, sous l'inspection du *mobâcher* général : indépendamment de leurs attributions particulières, ils se suppléent fréquemment les uns les autres dans leurs fonctions respectives.

Souvent aussi, quand le *mobâcher* est trop occupé par la multiplicité des affaires de son administration, il prend encore un cinquième écrivain, qui, sous le titre de *kâteb-yed*

(écrivain de la main), est chargé de la correspondance particulière du maître.

Le mot *Oukyl*, donné ci-dessus comme étant quelquefois synonyme de celui de *Mobâcher*, a aussi le plus souvent une acception plus étendue; il signifie proprement *agent*, *intendant*, *commissaire*, *régisseur*, *homme chargé de quelque mission*.

Page 332, ligne 1.

Maallem-Abyfânyous.

C'est-à-dire *maître Épiphane*.

Le mot *maallem* signifie *maître*; c'est un titre affecté particulièrement aux chrétiens d'Orient, comme celui de *cheykh* aux Musulmans.

Il est à remarquer que le père du cheykh *él-Mohdy* se nommait *Abyfânyous Fadl-allah* (Voyez ci-dessus, page 11 du second volume), et il est probable que c'est par une réminiscence intentionnelle que l'auteur donne ici au kâteb cophte le premier de ces noms, comme il a donné le second, page 324 de ce même second volume, au père de *Mourâd*, le bossu.

Même page, ligne 17.

Bahar-belâ-mâ (Vallée du Fleuve sans eau).

Le général Andréossy a fait une incursion scientifique dans cette vallée : j'en ai publié la narration dans le second volume de la *Décade Égyptienne*, n° 4, page 93 et suivantes.

Page 334, ligne 3.

Terrânèh.

Gros bourg, situé sur la rive occidentale de la Branche de Rosette. C'est là qu'étaient établis les entrepôts du natroun récolté chaque année sur les lacs de la vallée de ce nom. Un Kâchef y faisait sa résidence.

—

Page 338, ligne 14.

Ces lézards malfaisans qu'on appelle *boursah.*

On donne aussi à ce lézard le nom d'*âbou-bours :* Forskal le désigne par celui de *Lacerta Gecko leprosa.* L'épithète d'*âbou-bours* signifie en effet *père de la lèpre* ou *lépreux.*

Cet amphibie, qu'à Alep on nomme simplement *bours* (lèpre), est commun dans tout le Levant, mais surtout en Égypte. Les maisons du Kaire en sont remplies, et on le voit parcourir les parois des appartemens pendant tout l'été en faisant entendre un petit cri aigu presque semblable à celui de la belette. L'hiver, on cesse de l'apercevoir; il se retire alors dans des trous sous les terrasses, et ne reparaît qu'au milieu de mars. On en voit beaucoup dont la queue est tronquée, car cette queue est très-fragile, et le tronçon séparé du corps conserve des mouvemens et des signes de vie pendant plus d'une demi-heure. Les chats mangent ces lézards, ils en sont très-friands et leur font une chasse active. Quelques auteurs ont pensé que ce nom de *lépreux* venait de sa couleur approchant de celle de la peau attaquée de la lèpre; mais cette appellation tire plutôt son origine du préjugé répandu dans l'Orient, que la bave de cet animal, si elle

touche le sel employé aux alimens, donne la lèpre à ceux qui en auraient goûté. D'après cette crainte, les habitans du Kaire couvrent avec soin les vases contenant leur sel, et y placent même de l'ail qui est très-antipathique à ce lézard, et dont l'odeur l'écarte. Du reste, ce lézard n'est nullement malfaisant.

—

Page 339, ligne 7.

Un bâton surmonté d'une traverse.

Cette espèce de béquille, représentant exactement notre lettre T, est surtout en usage parmi les cophtes dans leurs églises. Comme ils n'y ont pas de siéges, et comme ils doivent s'y tenir debout, ils se servent de ces soutiens pour s'appuyer pendant leurs longs offices. Les prêtres cophtes prétendent voir dans la forme même de cette béquille, la représentation de la lettre mystique *Tau*, dont il est fait mention dans l'Apocalypse, et qui est si fréquente dans les hiéroglyphes.

—

Page 347, ligne 26.

Des vases de la porcelaine la plus précieuse.

Le texte arabe nomme cette porcelaine *faghfoury*.

Je lis dans la traduction des Instituts de *Tymour*, donnée par mon savant et célèbre ami, feu Langlès, que le monarque de la Chine y est nommé *Fagfour*, et que ce titre signifie *fils du Ciel*, traduction évidemment fausse. Suivant les lexiques persans, *Faghfour* est le nom donné à l'empire même de la Chine.

—

Page 377, ligne 9.

Le puits inférieur de la citadelle du Kaire.

Ce puits est celui dont parlent tous les voyageurs qui ont visité l'Égypte, et auquel ils ont décerné le nom de *Puits de Joseph*, se copiant les uns les autres dans cette appellation fautive.

D'après ce nom, une fois consacré par l'usage, quelques auteurs ont cru y voir un ouvrage du patriarche *Joseph*, auquel ils attribuent aussi les *greniers de Joseph*, au vieux Kaire, et le *palais de Joseph*, à la citadelle.

Ces divers monumens sont, certes, bien postérieurs à l'époque qu'on leur a ainsi assignée. Ils appartiennent au VI[e] siècle de l'hégire (douzième de notre ère), et ont été construits par l'ordre du Sultan *Yousouf êbn-Ayoub*, surnommé *Salah-êd-dyn* (la gloire de la religion), chef de la dynastie des Ayoubites, que nous connaissons sous le nom de *Saladin*. L'identité du nom de *Yousouf* (Joseph) porté par le Patriarche et le Sultan, a été la seule cause de l'erreur grave où sont tombés les auteurs dont je viens de parler.

Ce puits, creusé dans le rocher, est partagé en deux parties qui n'ont pas le même axe vertical : on sait que les parois du double puits sont entourées d'une rampe également creusée dans le roc, et dont la première partie est assez douce, pour que les buffles puissent descendre jusqu'à la roue hydraulique placée au fond du premier puits, et y faire monter les eaux du second.

Le premier puits a 75 *pyks stamboulys* (155 pieds) de profondeur; le second ou inférieur a 60 *pyks* (124 pieds), en tout 279 pieds.

—

Page 383, ligne 6.

Le sobriquet d'*Abou-Kâteb.*

C'est par ce sobriquet qu'on désigne vulgairement les bossus au Kaire ; j'ignore l'origine de ce sobriquet, à moins qu'on ne le fasse dériver de la position courbée où se tiennent habituellement les *écrivains*, position dont la continuité fatigante doit influer sur la direction de leur épine dorsale.

—

Page 389, ligne 16.

Le médecin franc *Bouloumar.*

J'ai tout lieu de croire que par ce nom de *Bouloumar*, le cheykh *él-Mohdy* a voulu désigner un médecin franc, nommé *Wolmar*, qui habitait l'Egypte depuis longues années, et que nous y avons tous connu pendant l'expédition. En effet, *Bouloumar* ou *Boulmar* est la seule manière dont les Arabes puissent transcrire, dans leur langue, le nom étranger *Wolmar.*

Le docteur *Wolmar* était suédois, et intimement lié avec le cheykh *él-Mohdy*, ainsi qu'avec tous les personnages principaux du Kaire. Lorsque le Général en chef Bonaparte composa le premier Divan du Kaire, *Wolmar* fut un de ceux qui furent nommés pour en être membres ; il était, dès-lors, très-âgé : cependant il vivait encore quand nous quittâmes l'Égypte, où il est resté après nous.

—

Page 400, ligne 1.

El-gedréh (la petite-vérole).

Le médecin arabe *Abou-beker-Mohammed ben-Zakaryá*,

surnommé *ël-Râzy* (Rhazes), est le premier qui ait écrit un Traité spécial sur cette maladie. Cet ouvrage a été publié en arabe et en latin, à Londres, en 1766, par J. Channing, d'après un manuscrit de la Bibliothèque de Leyde.

Pendant notre séjour en Égypte, Desgenettes, médecin en chef de l'armée, a publié en l'an VIII, en français et en arabe, une instruction sur cette maladie, sous le titre d'*Avis sur la petite-vérole, adressé au Divan du Kaire.*

Une seconde édition, seulement en arabe, en a été ensuite imprimée, elle a pour titre : *Hadâ tenbyéh fy-mâ ykhass dâ ël-gedrey ël-motsellett ëlân.* (Ceci est un avis sur ce qui est particulier à la maladie de la petite-vérole répandue maintenant.)

Même page, ligne 26.

Le château du Kaire.

On sait que cette citadelle, en arabe *ël-Qalah*, est située à l'extrémité sud-est du Kaire sur un mamelon détaché du Mont-Mokattam, dont la crête domine ses fortifications. Elles furent construites l'an 562 de l'hégire (1166 de l'ère chrétienne), par le visir *Bohâ-ëd-dyn*, surnommé *Qarâ-Kouch*, d'après les ordres de Saladin. C'est dans ce château qu'était fixée la résidence des pachas.

Page 408, ligne 25.

Les Ghoules.

Voyez la LXXIVe note supplémentaire.

Page 413, dernière ligne.

L'imprimerie du Vice-Roi.

Voyez la XCII[e] note supplémentaire.

Page 423, ligne 21.

L'indigne *Cherrâny*.

Le mot *Cherrâny* signifie *scelérat*, *méchant*, en arabe vulgaire, et ne se trouve pas dans les dictionnaires publiés. Il vient de la racine arabe *Charra*, « être méchant, faire le » mal. » C'est une injure familière à la basse classe du Kaire.

Page 427, ligne 4.

El-Megnoun (le fou, l'insensé).

Megnoun est aussi le nom propre d'un personnage célébré par les poëtes orientaux, et qu'ils présentent pour le modèle d'un parfait amant. Sa maîtresse qu'ils nomment *Leylah* est regardée aussi, dans tout l'Orient, comme la plus belle, la plus aimante et la plus chaste de son sexe.

Les amours de *Megnoun* et de *Leylah* ont excité la verve d'un grand nombre de poëtes arabes, turks et persans; les spiritualistes musulmans, regardant ces deux amans à peu près comme les juifs et les chrétiens se représentent l'époux et l'épouse du Cantique des Cantiques, ont allégorisé leur histoire, et y voyent l'emblème de l'ame, s'élevant, avec ardeur, à la contemplation de l'essence divine.

Le plus gracieux des poëtes persans, *Djâmy*, a composé un poëme sur *Megnoun* et *Leylah*. Mon ami et condisciple feu *Chezy*, membre de l'Institut, en a donné, à Paris, en

1807, une traduction aussi élégante qu'exacte; la composition célèbre du Pétrarque persan n'a rien perdu de sa grâce sous la plume d'un traducteur assez habile pour conserver, dans notre langue, les images brillantes, les métaphores hardies, et jusqu'au coloris de l'original. Cette traduction fut jugée digne d'un prix décennal en 1810.

Hatefy et *Nezzâmy* ont aussi composé des poëmes persans sur le même sujet. Le premier se trouve parmi les manuscrits de la Bibliothèque royale de Paris, n° 357, et le second, n° 360. Le poëte *Châhedy* a traduit en vers turks le poëme de *Nezzâmy*. Cette traduction se trouve à la Bibliothèque royale de Paris, nos 331 et 334.

—

Page 430, lignes 12 et 13.

Moi, je suis l'oiseau du printemps,
Qui pour la *rose* chante et veille.

Tâleb fait ici allusion aux amours du Rossignol (*Boulboul*) et de la Rose, fable charmante, répandue dans toutes les contrées de l'Orient, et qui a été chantée par la plupart des poëtes arabes, persans et turks.

On en peut voir une nouvelle allusion dans la troisième strophe des vers rapportés ci-dessus, page 219 de ce troisième volume.

On trouve, dans la traduction persane de *Qazwiny*, le passage suivant : « Comme le Rossignol éprouve les fureurs » de l'amour le plus passionné dans la saison des *roses*, on » dit qu'il brûle d'amour pour cette fleur. »

—

Page 432, ligne 12.

Combien offrez-vous pour sa dot?

Voyez ci-après la XXXVe note supplémentaire.

—

Page 433, ligne 1.

Ou-Allah, B-Illah, T-Illah!

Cette formule de serment, singulière et bizarre, se compose du nom de Dieu, *Allah*, qu'on semble vouloir prendre ainsi à témoin par toutes les lettres de l'alphabet successivement préfixes.

—

Page 450, ligne 12.

Fy ard-ak, *yâ-Sydy* (sous votre protection, ô mon Seigneur!)

Ces paroles sont, pour ainsi dire, une formule sacrée, qui engage tellement l'honneur de celui à qui on les adresse, qu'elles deviennent une sauve-garde inviolable pour celui qui les profère; celui qu'il supplie ainsi, fût-il son ennemi le plus acharné et le plus implacable, dès-lors, non-seulement sa vie est sauvée, mais il entre en possession de tous les droits de l'hospitalité. Aussi, les musulmans scrupuleux tuent-ils leur ennemi dès qu'ils l'aperçoivent, et avant qu'il ait eu le temps de prononcer la formule conservatrice; et même, pour mieux mettre leur conscience en repos, ils poussent en même temps de grands cris, afin de s'empêcher eux-mêmes d'entendre les paroles que pourrait proférer leur victime.

—

NOTES.

TROISIÈME VOLUME.

—

Page 3, ligne 13.

Le seul but fut alors de former des missionnaires.

Un auteur anonyme qui vivait au XIII[e] siècle, et qui prend la qualité d'Avocat du roi d'Angleterre pour les causes ecclésiastiques dans le duché d'Aquitaine, a publié et adressé au pape Clément V un ouvrage intitulé : *De Recuperatione Terræ-Sanctæ*, dans lequel il propose d'envoyer en Palestine « des clercs et laïcs, instruits dans les langues, pour » connaître les mœurs, les coutumes et le caractère des » Musulmans, pour les éclairer et les convertir au chris» tianisme. »

—

Page 4, ligne 6.

Accusés de judaïsme.

« .... Quant à la langue hébraïque, tous ceux qui » l'apprennent deviennent juifs aussitôt. »

(Sermon rapporté par Gaillard, *Histoire de François I*[er], t. VI, p. 177.)

—

Page 11, ligne 18.

Un poëte, *Nykoulá-Nassyf-él-Beyrouty*.

Lorsque j'écrivais ces lignes, au commencement de ce volume, j'ignorais encore que ce poëte était aussi historien. Je viens d'apprendre, par M. Cardin, que *Nykoulá-Nassyf* a écrit en arabe l'*Histoire de la Domination française en Égypte*, et que cet ouvrage, composé par un chrétien de l'Orient, n'est nullement inférieur à celui qui est sorti de la plume musulmane du cheykh *Abd-érrahmán él-Gebarty*.

M. Cardin m'a assuré avoir traduit en français cet ouvrage, dont j'attends du Kaire une copie.

—

Page 13, ligne 19.

M. Alexandre Cardin, jeune orientaliste.

Cette note était déjà imprimée lorsque M. Cardin, que je ne connaissais pas personnellement, est venu faire un voyage à Paris. Sa vue m'a convaincu que l'épithète de *jeune* orientaliste ne lui convient pas beaucoup plus qu'à moi. Sur sa réclamation, je m'empresse de rectifier la précédente note, d'ailleurs exacte pour tous les éloges qu'il mérite, mais qui aurait pu faire prendre pour un *conscrit* de la diplomatie orientale celui qui en est presque un *vétéran*.

En effet, dès 1806 M. Cardin était jeune interprète de langues, attaché à l'ambassade du général Sébastiani;

En 1812, drogman de l'ambassade et seul secrétaire du général Andréossy;

En 1815, second drogman à Alep, par suite de la disgrâce du vénérable et docte chargé d'affaires, feu M. Ruffin;

En 1820, drogman de 2e classe et chancelier de l'ambassade pendant dix-huit mois;

Enfin, depuis 1826, drogman-chancelier à Alexandrie en Égypte, auprès de mon ancien ami, M. Mimaut.

—

Page 21, lignes 26 et 27.

Khabyth (scélérat).... *Nâker* (ingrat).

Le mot *Khabyth* vient de la racine arabe *Khabotha*, « être mauvais, impur, dépravé. » On donne aussi ce nom en Égypte à la *coloquinte*, et peut-être est-ce dans cette acception que le sobriquet en avait été donné à *Nâker*.

Le mot *Nâker* vient de la racine *nakira*, « nier, refuser » de reconnaître, repousser l'évidence. »

—

Page 38, ligne 16.

Plus timide que les lions d'*Aglah*.

Il y a ici un jeu de mot que notre langue ne peut rendre. Le mot arabe *a'gl* ou *e'gl* signifie *un veau; a'glah*, *euglah* ou *e'glah* signifie *un veau femelle :* c'est en même temps, ainsi que les mots d'*eu'gl* et d'*eu'gleh*, le nom d'une tribu arabe et du territoire qu'elle habite. Ce pays est peut-être le même que celui connu encore de nos jours sous le nom d'*Ougelah*, à peu de distance de *Salé*, et dont il est déjà fait mention dans Pline et même dans Hérodote, qui le citent pour la fertilité de ses dattiers. Au reste, j'ignore si le reproche de lâcheté consigné dans cette locution proverbiale s'adresse aux lions de cette contrée, ou à la tribu d'*Aglah* elle-même. Du moins, suivant quelques voyageurs, les lions sont si peu redoutables dans cette partie de l'Afrique, que les femmes des Bédouins chassent à coups de bâtons ceux qui viennent attaquer leurs troupeaux.

—

Page 41, ligne 7.

Je suis sous votre protection!

Voyez ci-dessus la note de la page 345.

—

Page 46, lignes 26 et 27.

Le jour de la fête du Nil.... la rupture de la digue.

Voyez ci-après la XLV[e] note supplémentaire.

—

Page 50, lignes 8 et 18.

Akhmym.... Dou-l-noun....

Akhmym est l'ancienne *Chemnis* ou *Panopolis*, dans la province de *Girgéh*.

Le P. Sicard assure que cette ville était très-jolie de son temps : c'est là que se trouvait le fameux serpent *Haridy*, sur lequel on a débité tant de fables. A l'époque de l'expédition française, *Akhmym* avait conservé encore une assez grande importance.

Je placerai ici l'extrait d'*él-Bákouy* sur cette ville :

« *Akhmym*, petite bourgade, dans un lieu cultivé et fé» cond en dattiers, sur la rive orientale du Nil. Il y a des » *Barâbys* (monumens), qui sont au nombre des merveilles » du monde. On y fabrique des talismans, et on y pratique » des opérations magiques. Elle est la patrie d'*Abou-l-Fayd* » *Dou-l-noun* l'égyptien : il fut l'unique de son siècle en » connaissances universelles. On raconte de lui des aven» tures merveilleuses. »

—

Page 54, lignes 9 et 11.

Asyout.... Denderah....

La seconde de ces villes est l'ancienne *Tentyris* dans la province de Thèbes ; la première, vulgairement *Syout*, l'ancienne *Lycopolis* dans la province du même nom.

Voici l'extrait du géographe *él-Bâkouy* sur ces deux villes, qu'il place dans le troisième climat :

« *Asyout*, ville à l'occident du Nil : des dépendances du » Sayd, dans un territoire abondant en toutes sortes de » biens. C'est un lieu de merveilles et de délices; ses mo- » numens sont admirables à voir, impossibles à décrire. »

« *Denderah*, belle ville, à l'occident du Nil : des dépen- » dances du Sayd, riche en eaux salubres et en arbres, en » dattiers et en vignes. Il y a un grand nombre de monu- » mens où l'on voit des idoles, des talismans, et des figures » magiques. »

—

Page 55, ligne 5.

Moussa (Moyse).

Voyez ci-après la LXVIe note supplémentaire.

—

Page 67, ligne 16.

Les formules toutes-puissantes qui commandent à l'air et au feu.

Une de ces formules est celle qui est inscrite sur une pierre gravée que j'ai rapportée d'Égypte, et que j'ai publiée dans la grande Description de l'Egypte (État moderne, t. II, planche K, n° 132).

L'empreinte en sera placée pour fleuron à la fin des présentes notes.

—

Page 88, ligne 8.

Manzoul (déchu).

Le manuscrit présente ce nom écrit, tantôt *Manzoul* qui signifie *celui qu'on a fait descendre,* tantôt *Mazoul* qui signifie *destitué.* Voyez la XCIII^e^ note supplémentaire.

Page 118, ligne 13.

Baalbek.

Le géographe *êl-Bakouy* parle ainsi de cette ville, maintenant ruinée.

« Ville célèbre, ancienne, dans le voisinage de Damas, » abondante en arbres, en eaux et productions de toute » espèce : elle fournit du fruit à toute la Syrie. On y voit » de belles constructions, restes d'une magnificence merveil» leuse : ses palais sont revêtus de marbres précieux. On dit » qu'elle fut donnée à la reine *Balqis* par *Souleymân ben-* » *Dâoud* (Salomon, fils de David), qui y avait son palais, et » que le prophète *Élie* y avait fondé un monastère. »

Page 126, ligne 12.

Déyr-êl-Téyr (le couvent des Oiseaux.)

Voici ce que rapporte *êl-Bâkouy* sur cet édifice :

« *Déyr-êl-Téyr* (le couvent des Oiseaux, ou plutôt de » l'oiseau), dans la terre d'Égypte, sur la rive du Nil; dans » le voisinage de la montagne qui est connue sous le nom de » *Gebel êl-Kahf* (Montagne de la Caverne). Dans cette » montagne est une fissure, et lorsqu'arrive le jour de la fête » de ce monastère, arrive aussi cette espèce d'oiseaux qu'on

» nomme *bouqyr* (oiseau de passage d'un blanc cendré), et » il n'y en a pas un qui n'aille à cette fissure, et n'y fasse » entendre ses cris étourdissans en s'y heurtant. »

Ce monastère est celui qui maintenant est encore connu sous le nom de *Deyr-él-Baqarah* (couvent de la Poulie), ainsi nommé, soit parce qu'il n'a pas de portes, et qu'on ne parvient dans l'intérieur que par le moyen d'un panier suspendu à une poulie, soit à cause d'une autre poulie adaptée à une pointe de rocher en saillie sur le Nil, par le moyen de laquelle les moines puisent dans le fleuve l'eau nécessaire à leur usage. Ce couvent est situé sur la rive orientale du Nil, entre les villes d'*Abou-Girgéh* et de *Minyét-ébn-Khassym*, sur le cap le plus saillant d'une chaîne de montagnes longeant le Nil, et portant encore le nom de *Gebel-él-Teyr* (la montagne de l'Oiseau).

Au reste, cette dénomination paraît avoir été donnée à ces montagnes à cause des innombrables nuées de ramiers noirs, ou pigeons sauvages, qui en couvrent le versant pendant plus d'une lieue, nuées telles que quand, attaquées par les milans, les éperviers ou les aigles, qui guettent leur proie de la crête des rocs les plus élevés, la frayeur les fait envoler, leurs troupes serrées obscurcissent le soleil.

Le P. Vansleb raconte sérieusement sur cette montagne les fables les plus extravagantes.

Page 132, ligne 12.

Nadir-Châh.

Voyez ci-dessus la note de la page 329.

Les détails de cette attaque de Baghdad sont historiques.

Page 162, ligne 25.

Chahar.

Cette partie de l'Arabie est appelée par d'Anville, *Sahar*, par d'autres *Schor*, et *Seer* par Niebbur qui en fait le synonyme de *Djulfar*. De Guignes a lu mal à propos *Schadgiar* dans *él-Bâkouy;* mais cette erreur est causée par la présence d'un seul point diacritique qu'il n'aurait pas dû admettre; au reste, voici l'article d'*él-Bâkouy*, tiré du manuscrit que ma bibliothèque possède (page 26).

« *Chabar*, contrée entre *Aden* et *Omân*, sur le bord de » la mer : on y recueille l'ambre surnommé *él-Chahary*, » parce qu'on le trouve sur ses rivages. Il y a un grand » nombre de terres cultivées : c'est là où sont les *nesnâs :* » c'est un monstre dont la moitié du corps ressemble à un » homme; on le chasse et on le mange. »

—

Même page, même ligne.

Ouabâr.

Voici le passage d'*él-Bâkouy* qui concerne cette contrée, page 34 de mon manuscrit :

« *Ouabâr*, territoire (et non pas *ville* comme a traduit » De Guignes) dans l'Yemen (du domaine *des Adites*). Ils » sont maintenant détruits, et le Dieu Très-Haut a donné » leurs terres en héritage aux génies; il n'y est pas resté » un seul habitant humain. Cette contrée a tiré son nom de » *Ouabâr*, fils d'*Aram*, fils de *Sam* (Sem), fils de *Nouh* » (Noé). Sur lui soit le salut! Elle s'étend entre *Chahar* et ses » montagnes désertes à une distance d'environ 300 parasan- » ges : et lorque ses habitans se furent corrompus, qu'ils se » furent révoltés contre le ciel et eurent méconnu sa justice,

» le Dieu Très-Haut les extermina et envoya contre eux les » *nesnâs;* et Dieu avait créé ces monstres pour la perte » des impies. Ils ressemblent à des femmes : chacun d'eux » n'a que la moitié d'un visage, un œil, une main et un » pied; ils se lancent en ravageant tout dans cette contrée » sur les bords de la mer. Et maintenant encore ils dévastent » les maisons comme des troupeaux de bêtes sauvages : les » nouveaux habitans du pays les poursuivent à la chasse » avec des chiens. »

On voit que cette description semble calquée sur celle que les mythologues grecs nous ont laissée des Gorgones et des Harpies

—

Page 178, ligne 2.

Le célèbre poëte *Djâmy*.

Voyez ci-dessus la note de la page 343.

—

Même page, ligne 21.

Rossignol, tu cherches la rose.

Voyez ci-dessus la note de la page 344.

—

Page 192, ligne 26.

Arbres singuliers dont les branches ne portent, au lieu de fruits, que des corps tronqués de femmes.

Cette fiction d'un arbre portant des fruits imaginaires, semble n'être que la description altérée par des détails fabuleux, de celui qui porte le fruit vulgairement connu autrefois sous le nom de *coco des Maldives*, ou *coco de mer*,

et qu'on nomme plus exactement, à présent, *coco des Séchelles*, puisqu'on n'a trouvé jusqu'ici cet arbre indigène que sur *Prasim*, l'une de ces îles.

Avant que l'archipel qui le produit fût exploré, l'arbre était resté inconnu, mais on en connaissait le fruit. Détaché par son poids et par les vents, il tombait sur les grèves au bord desquelles il croît; la mer le roulait ensuite sur ses vagues jusqu'à ce qu'un courant l'eût jeté sur une autre plage. Les Maldives étant leur lieu d'abordage le plus ordinaire, les savans lui avaient donné le nom de *coco des Maldives*, sans savoir d'où il provenait réellement, et Rumphius y voyait le résultat d'une végétation sous-marine.

La configuration étrange de ce fruit, dont en effet l'enveloppe extérieure présente, sans un grand effort d'imagination, *le corps tronqué d'une femme*, dont certaines parties même paraissent exactement modelées, en a fait depuis longtemps un objet de curiosité, et tout cabinet d'histoire naturelle a nécessairement son *coco de mer*.

Depuis, Sonnerat a transporté ce cocotier à l'Ile-de-France, les Anglais l'ont aussi naturalisé dans l'Inde; mais nulle part il ne s'est reproduit aussi beau que sur son sol originaire. Les feuilles de cet arbre sont nouvellement devenues l'objet d'un grand commerce. Par leur tissage, les femmes de Mahé sont parvenues à faire des ouvrages gracieux et délicats, des parasols, des écrans, des nattes, des éventails, des chapeaux imitant la paille d'Italie, etc.

—

Page 202, lignes 3 et suivantes.

Hagar-él-dam,..... pierre dont la vertu styptique arrête le sang.

On nomme ainsi la cornaline, surtout celle qui est vul-

gairement connue sous le nom de *cornaline brûlée*, peut-être la *chalcedoine ;* on confond aussi sous le même titre le *jaspe-sanguai.* Les femmes du Kaire attribuent de grandes vertus à ces pierres, et lorsqu'elles se trouvent attaquées de pertes de sang, elles ne manquent pas de suspendre à leur col quelques joyaux contenant l'une de ces substances. Elles croient même leur application salutaire sur les blessures, les hémorrhagies du nez, etc.

—

Page 208, ligne 19.

Châh-Housseyn ben-Souleymân.

Châh-Housseyn est le onzième des rois de Perse de la dynastie des *Sofys ;* il était fils de *Souleymân-Châh*, et petit-fils de *Châh-Abbâs*, deuxième du nom. Il monta sur le trône l'an 1106 de l'hégire (1694 de l'ère chrétienne). *Mahmoud*, chef des Afghâns, ayant levé l'étendard de la révolte, força ce souverain à abdiquer, l'an 1135 de l'hégire (1722 de notre ère). Son fils, *Châh-Tahmasp II*, qui lui succéda, n'eut qu'une autorité nominale pendant le reste de la vie de son père ; tout le pouvoir réel était entre les mains des Afghâns.

—

Page 213, ligne 9.

L'imâm *Rizzâ.*

Rizzâ en persan (*él-Riddâ* en arabe) signifie proprement l'*agréé* de Dieu : c'est le titre que les Chiites donnent par excellence au huitième imâm, nommé *Aly* comme le premier, et qui naquit à la Mekke, l'an 148 de l'hégire (765 de notre ère) : il était fils de l'imâm *Moussâ.* Nommé héritier du trône du Khalyfat par *él-Mâmoum*, l'an 201 de l'hégire (816 de l'ère vulgaire), il périt peu après

empoisonné. Les Chiites ont fait de son tombeau un lieu de pélerinage qu'ils ont nommé *Mechehed-Aly* (le martyre d'Aly), ou *Mechehed moqaddes* (le saint martyre).

—

Page 215, ligne 18.

Kachmyr.

Le royaume de *Kachmyr* est situé au nord du Lahor, vers les extrémités de l'Indoustan, dans le Caucase même, entre les montagnes du grand et du petit Thibet, et celles de *Raya-Gamon*, s'étendant ainsi du 34e degré 10 m. au 36e degré 5 m. de latitude septentrionale, et du 104e dégré 20 m. au 108e dégré 15 m. de longitude orientale. C'est une plaine délicieuse entrecoupée de collines et de ruisseaux, et riche des plantes de l'Asie et de l'Europe. Aussi, est-ce avec raison qu'elle a été surnommée *le Paradis de l'Inde.*

—

Page 219, ligne 12.

La ville consacrée à la foi musulmane.

Cette ville est la Mekke.

Voyez ci-après la IVe note supplémentaire.

—

Page 228, ligne 19.

J'ai toujours pensé... qu'un mauvais génie... avait regardé d'un mauvais œil l'un de mes yeux.

Voyez ci-dessus la note page 319.

—

Page 229, ligne 13.

Si tu ne réussis pas, ta tête tombera.

Les historiens arabes rapportent plus d'un exemple de ce despotisme aussi insensé qu'atroce. Le célèbre *Ahmed-ébn-Touloun*, dangereusement malade, fit réunir autour de lui les plus habiles médecins de l'Égypte, et leur déclara qu'il ferait tomber leur tête s'il n'obtenait d'eux une *prompte* guérison. Plus *prompte* encore la mort du prince vint absoudre les médecins d'une si terrible condamnation.

—

Page 230, ligne 21.

La poudre de *Hennéh.*

Voyez la XXXVIIe note supplémentaire.

—

Page 279, ligne 7.

Abou-Tabaq.

Voyez ci-après la XCIIIe note supplémentaire.

—

Même page, ligne 19.

Que ne suis-je à sa place?

En arabe « plût à Dieu que je soie, » *en-chá-Allah!* Cette phrase forme en arabe une espèce d'interjection, que les Espagnols ont conservée avec quelque altération dans leur langue, *oxala;* ils l'emploient très-fréquemment, et l'articulent avec une prononciation gutturale dont on ne peut se former une idée sans l'avoir entendue.

—

Page 285, ligne 10.

Le gardien des deux villes saintes.

Ces deux villes sont la Mekke et Médine ; suivant quelques auteurs, la Mekke et Jérusalem : cette épithète est, en effet, un des titres officiels de l'empereur ottoman.

—

Même page, ligne 11.

Le successeur et héritier de tous les droits du khalyfat.

Ces droits ont été cédés solennellement et irrévocablement au sultan Sélym Ier, conquérant de l'Égypte, et à ses descendans, par le 18e et dernier khalyfe de la seconde branche des Abbassides, *él-Motouakkel ala-Allah*, l'an 922 de l'hégire (1516 de l'ère vulgaire).

—

Page 289, ligne 2.

Légataire du manteau.

Ce manteau (*bordah*) qui a passé successivement de khalyfes en khalyfes, et qui est maintenant conservé précieusement à Constantinople, est celui que portait Mahomet lui-même. La tradition assure que ce manteau est le même que donna le Prophète au poëte *Cherf-éd-dyn él-Boussyry*, auteur d'un excellent poëme renfermant les louanges du fondateur de l'islamisme, et qui est intitulé *Koukab él-Derryéh fy medh Kheyr él-berryéh* (l'étoile brillante dans l'éloge du plus parfait des êtres créés). Ce poëme qui est plus généralement connu sous le titre même de *Bordah*, existe en manuscrit dans presque toutes les bibliothèques de l'Europe, et

plusieurs editions en ont été données. J'en possède moi-même plusieurs manuscrits, entre autres un magnifique, format atlantique, véritable chef-d'œuvre de calligraphie orientale.

—

Page 290, ligne 2.

N'as-tu pas lu dans le livre sacré les malédictions portées contre les magiciens?....

Voyez ci-dessus, page 55 de ce volume.

—

Page 291, ligne 2.

Je n'y ai trouvé que l'ingratitude.

Dans le texte arabe « j'ai été le protecteur de l'hyène » (*megeyr omm-aâmer*). Cette métaphore arabe s'emploie habituellement pour désigner *celui qui comble de bienfaits un ingrat.*

—

Page 295, ligne 18.

Argent du diable changé en pierre.

Immédiatement en sortant de la citadelle par la porte appelée *Bâb-ĕl-Gebel* (la porte de la Montagne), on trouve une croupe du Mokattam, dominée elle-même par une masse de rochers qui, si elle n'est pas inaccessible de ce côté, est du moins d'une bien difficile ascension.

Cette masse paraît presque entièrement composée de coquillages pétrifiés, renfermés dans un roc calcaire. Les fragmens qui s'en détachent facilement, et que l'on rencontre abondamment en montant, offrent des débris de *bélemnites* et d'*ammonites*. Mais la masse semble être plus particulièrement composée de coquilles plates, bivalves, désignées par

les naturalistes sous le nom de *numismales*, parce qu'en effet elles représentent presque des pièces frustes de monnaie. Aussi les habitans les appellent-ils *felous cheytâny* (monnaie du diable), et ils prétendent que ce sont les anciens trésors des Pharaons, ainsi changés en pierres, en punition de leur tyrannie et de leur avarice.

Rarement on trouve les valves de ces coquilles séparées; mais, en les exposant au feu, on les détache facilement.

Cette espèce de fossiles existe aussi dans plusieurs endroits en Europe, en Transylvanie, en Silésie, en Saxe, en Angleterre, en France, près de Soissons et de Villers-Coterets; mais ces coquilles sont toutes plus petites que celles du mont Mokattam, et méritent seulement le nom de pierres lenticulaires (*lentes lapidei*, *lapides lenticulares*). Les plus grosses espèces forment seules le genre désigné sous les titres de *nummi lapidei, nummularii lapides, lapides numismales, nummi diabolici*.

Stolbœus, dans une Dissertation imprimée à Lunden, en 1732, en a décrit une variété qu'il nomme *Nummi Brattensburgici*, parce qu'elle abonde dans la Laponie suédoise, au fort de Brattensborg, près de la ville d'Ivoë.

En longeant le versant occidental de la chaîne arabique, on rencontre des excavations qu'on assure être des cavernes naturelles, mais qui portent l'empreinte évidente du travail humain. Les habitans craignent d'approcher de ces cavernes qu'ils regardent comme le domicile des mauvais génies.

Même page, ligne 26.

Tu es encore sur la pauvre natte.

Cette phrase, outre son sens naturel, semble ici présenter un sens figuré. L'expression « être sur la natte » (*a'la él-hassyr*), est employée métaphoriquement, dans la langue

vulgaire au Kaire, pour signifier « être dans l'extrême pau- » vreté, » correspondant ainsi parfaitement à notre phrase vulgaire « être sur la paille. »

C'est dans ce sens figuré qu'il faut entendre le proverbe arabe : « *Khod asyletan, ou-nam a'la él-hassyr,* » qui se trouve rapporté ou plutôt paraphrasé ci-dessus, dans le texte de la page 157 du premier volume de ce Recueil.

—

Page 296, ligne 3.

Je me suis souvenu que tu étais mon hôte.

On sait assez en quel honneur est l'hospitalité chez les Orientaux, et combien les droits réciproques des *hôtes* y sont sacrés. La formule conservatrice qui fait le sujet de la note ci-dessus, page 345, n'est autre chose qu'une réclamation de ces droits, et uue déclaration solennelle que le suppliant se regarde comme l'*hôte* du protecteur qu'il implore; et en effet, ces paroles signifient mot à mot : « Je suis sur ta » terre, je suis chez toi! » Ce n'est que par une dérivation figurée et métaphorique qu'elles ont pris le sens généralement usité : « Je suis sous ta protection. »

Sefady a dit : « Ce qui a fait la gloire de l'antique Arabie, » c'est l'épée, la poésie et l'*hospitalité.* »



NOTES

SUPPLÉMENTAIRES.

NOTES SUPPLÉMENTAIRES.

I.

Premier Récit.

Aby-Melek et Yohatham.

Juges, Ch. VIII, v. 30. *Gideoun*, surnommé *Yerobaal*, eut 70 fils issus de lui; car il eut un grand nombre de femmes : — 31. Et sa concubine, qui était de Sikem, lui donna aussi un fils : et il le nomma *Aby-Melek*.— 32. Et *Gideoun*, fils de *Youas*, mourut.......

Ch. IX, 1. et *Aby-Melek*, fils de *Yerobaal*, alla à Sikem vers les frères de sa mère, et s'adressant à eux ainsi qu'à toute la famille du père de sa mère, il leur dit : — 2. « Parlez, » je vous prie, ainsi aux oreilles de tous les chefs de Si- » kem; *Qu'aimez-vous mieux de la domination de tous les* » *soixante-dix fils de Yerobaal, ou de celle d'un seul?* et » souvenez-vous que je suis vos os et votre chair. » — 3. et les frères de sa mère parlèrent ainsi de lui aux oreilles de tous les chefs de Sikem, et leur cœur pencha pour *Aby-Melek*, car ils dirent : « Il est notre frère. » — 4. Et ils lui donnèrent 70 sicles d'argent, et *Aby-Melek* s'en servit pour solder des fainéans et des vagabonds qui le suivirent.

5. Et il vint à la maison de son père à Ofrah, et il massacra ses frères, les soixante-dix fils de *Yerobaal*, sur une même pierre : un seul échappa, *Yohatham*, le plus jeune fils de

Yerobaal, parce qu'il se cacha. — 6. Et tous les chefs de Sikem et toute la maison de Millô se rassemblèrent : ils allèrent vers *Aby-Melek* et l'établirent pour roi, auprès du chêne planté à Sikem. — 7. Ils annoncèrent cette nouvelle à *Yohatham* et il s'en alla, et il s'arrêta sur la cime du mont Guerizym, et il éleva sa voix en criant, et il leur dit : « Écoutez-moi, chefs de Sikem, et que Dieu vous écoute.

» 8. Les arbres allèrent pour se consacrer un roi, et ils » dirent à l'Olivier : *Règne sur nous!* — 9. Et l'Olivier » leur dit : *Abandonnerai-je mon huile honorée des dieux » et des hommes, et irai-je me placer au-dessus des ar- » bres?* — 10. Et les arbres dirent au Figuier : *Viens, » toi, règne sur nous!* — 11. Et le Figuier leur dit : » *Abandonnerai-je ma douceur et mon excellent fruit, et » irai-je me placer au-dessus des arbres?* — 12. Et les ar- » bres dirent à la Vigne : *Viens, toi, règne sur nous!* — » 13. Et la Vigne leur dit : *Abandonnerai-je mon vin qui » réjouit les dieux et les hommes, et irai-je me placer au- » dessus des arbres?* — 14. Et tous les arbres dirent à la » Ronce : *Viens, toi, règne sur nous!* — 15. Et la Ronce » dit aux arbres : *Si c'est de bonne foi que vous me consa- » crez pour régner sur vous, venez, confiez-vous sous mon » ombre : sinon, qu'il sorte un feu de la Ronce et qu'il dé- » vore les cèdres du Liban!* — 16. Et maintenant est-ce » avec bonne foi et justice que vous avez fait régner *Aby- » Melek*, en avez-vous bien agi avec *Yerobaal* et sa maison, » et avez-vous récompensé ses mains de ce qu'elles ont fait » pour vous? — 17. C'est mon père qui pour vous a com- » battu et a sacrifié sa vie ; c'est lui qui vous a tiré des mains » de Madyan. — 18. Et vous, vous vous êtes levés contre » la maison de mon père aujourd'hui, et vous avez massacré » ses soixante-dix fils sur une même pierre : et vous avez fait » régner *Aby-Melek*, le fils de sa servante, sur les chefs de

» Sikem, parce qu'il est votre frère. — 19. Si c'est avec
» bonne foi et justice que vous avez agi aujourd'hui envers
» *Yerobaal* et sa maison ; qu'*Aby-Melek* soit votre joie et
» soyez, vous, aussi la joie d'*Aby-Melek !* — 20. Sinon,
» qu'un feu sorte d'*Aby-Melek* et qu'il dévore les chefs de
» Sikem avec la maison de Millô ! Qu'un feu sorte des chefs
» de Sikem et de la maison de Millô, et qu'il dévore *Aby-Me-*
» *lek.* » — 21. Et *Yohatham* s'éloigna et s'enfuit à Beer.....

22. Et *Aby-Melek* régna sur Israël trois années. — 23. Et Dieu envoya un esprit malfaisant entre *Aby-Melek* et les chefs de Sikem : et ils se révoltèrent contre *Aby-Melek.* — 24. Afin que le meurtre des soixante-dix fils de *Yerobaal* et leur sang retombât sur *Aby-Melek* leur frère et leur assassin, et sur les chefs de Sikem qui avaient aidé ses mains à égorger ses frères.

Deuxième Récit.

David et Nathan.

Samuël. L. II, ch. XI, v. 1. — .... *David* envoya *Yoâb* avec ses serviteurs et toutes les troupes d'Israël pour attaquer les fils d'Ammon et assiéger Rabbah, et *David* resta à Jérusalem. — 2. Et vers le temps du soir *David* se leva de son estrade et se promena sur la terrasse de sa maison royale, et il vit du haut de la terrasse une femme qui se baignait : et cette femme était très-belle à voir. — 3. Et *David* envoya prendre des informations sur cette femme, et on lui dit : « N'est-ce pas *Bath-Séba*, fille d'*Élyam*, femme » d'*Ouryah* le Khithéen ? » — 4. Et David envoya des émissaires qui la prirent et l'amenèrent auprès de lui : et il coucha avec elle, et elle retourna dans sa maison. — 5. Cette femme devint enceinte et envoya l'annoncer à *David.*

6. Et *David* expédia à *Yoâb* l'ordre de lui envoyer *Ouryah*

le Khithéen, et *Yoâb* envoya *Ouryah* à *David.* — 7. Lorsqu'*Ouryah* fut en présence de *David*, il l'interrogea sur l'état de *Yoâb*, de l'armée, et de la guerre. — 8. Et *David* dit à *Ouryah :* « Va dans ta maison pour te reposer ; » et *Ouryah* sortit de la maison royale et fut suivi par les présens du Roi.

9. Mais *Ouryah* resta à passer la nuit à la porte de la maison royale avec tous les autres serviteurs de son maître, et n'entra pas dans sa maison. — 10. On vint l'annoncer à *David*, et on lui dit : « *Ouryah* n'est pas descendu dans sa » maison. » Et *David* dit à *Ouryah :* « Tu arrives de voyage, » pourquoi n'es-tu pas descendu à ta maison? » — 11. Et *Ouryah* dit à *David :* « L'arche, et Israël, et Judah, habi- » tent sous des tentes ainsi que le seigneur *Yoâb*, et les ser- » viteurs de mon seigneur campent sur la terre : et moi, » j'entrerais dans ma maison pour manger, et boire, et » coucher avec ma femme? Par votre vie et par la vie de » votre ame, je ne ferai pas cette chose. » — 12. Et *David* dit à *Ouryah :* « Reste encore ce jour, et demain je te ren- » verrai. » Et *Ouryah* resta à Jérusalem ce jour-là et le lendemain. — 13. Et *David* l'appela : il le fit boire et manger devant lui, et il l'enivra ; et le soir *Ouryah* sortit et alla encore coucher avec les esclaves de son maître sans descendre à sa maison. — 14. Et lorsque le matin fut venu, *David* écrivit une lettre à *Yoâb* et l'envoya par la main d'*Ouryah*.

15. Et il avait écrit dans la lettre : « Mettez *Ouryah* à la » première ligne des combattans et reculez-vous derrière lui » pour qu'il soit blessé et qu'il meure. » — 16....... et *Yoâb* plaça *Ouryah* au lieu où il savait qu'étaient les guerriers les plus vaillans. — 17 .... et *Ouryah* le Khithéen mourut là...

26. Et la femme d'*Ouryah* apprit la mort de son mari, et elle se lamenta sur lui. — 27. Et son deuil se passa, et *David* envoya vers elle et la fit venir dans sa maison, et elle fut à lui comme sa femme, et elle lui engendra un fils.....

Ch. xii, v. 1. — Et Yehovah envoya *Nathan* vers *David*..... et il lui dit : « Deux hommes étaient dans une ville, » l'un riche et l'autre pauvre. — 2. Le riche avait des brebis » et des bœufs en grand nombre. — 3. Au pauvre était pour » tout avoir une seule petite brebis, qu'il avait achetée et qu'il » nourrissait ; elle avait grandi avec lui et avec ses fils : man- » geant de son pain, buvant de sa conpe, dormant dans son » sein, elle était pour lui comme sa fille. — 4. Et un voya- » geur vint chez l'homme riche : celui-ci, au lieu de prendre » et de tuer de ses brebis ou de ses bœufs, pour les apprêter en » repas à l'hôte survenant, prit la brebis de l'homme pauvre, » et la servit au voyageur qui était venu chez lui. » — 5 Et la colère de *David* s'enflamma violemment contre cet homme, et il dit à *Nathan* : « Il est digne de mort celui qui a » fait cela..... »

7. Et *Nathan* dit à *David* : « Tu es cet homme ! »

—

II.

Joseph Shulkowsky, que plusieurs biographes ont appelé mal à propos *Sulkowski* et même *Sulkokoski*, était né en 1773 : il dut sa première éducation aux soins du prince *Auguste Shulkowsky*, son parent, et qui était palatin de Posen. Quelques-uns même le crurent fils naturel du palatin ou d'un frère de ce prince.

Le jeune *Shulkowsky* avait à peine dix-huit ans, lorsqu'en 1792 il fit sa première campagne contre les Russes dans l'armée de Lithuanie, qui fut, après la défection du prince Louis de Wurtemberg, successivement commandée par les généraux Julliecky et Michel Zabiello.

Shulkowsky avait écrit une relation détaillée de cette malheureuse campagne, et, après sa fatale issue qui livra la Pologne aux Russes, par l'adhésion du roi Stanislas-

Auguste aux volontés de Catherine II, il quitta le service de sa patrie, pour se retirer en France, avec quelques autres Polonais de marque, parmi lesquels je citerai le respectable général *Zayonchek* qui m'a aussi honoré de son amitié en Égypte.

La Terreur commençait à étendre son voile sanglant sur l'horizon du pays que *Shulkowsky* avait choisi pour asile, et voulant aller aux Indes pour servir sous les drapeaux de l'infortuné *Typou-Sâheb*, il obtint une commission par M. Descorches, qu'il avait connu comme envoyé en Pologne, et qui alors était chargé des affaires de la France à Constantinople.

A peine il était dans cette ville, qu'il y apprit l'insurrection de 1794 que Kosciusko avait fait éclater en Pologne. M. Descorches envoya aussitôt le jeune *Shulkowsky* avec des ouvertures et des instructions pour les insurgés. Mais à moitié route, les nouvelles de la bataille de *Massourica*, de la prise et du massacre de Praga, qui étouffèrent cette révolution éphémère et mal conduite, firent rebrousser chemin à *Shulkowsky* : il retourna à Constantinople et de-là en France, où le Directoire l'employa comme capitaine à l'armée d'Italie.

C'est là que le jeune Polonais emporta les redoutes du fort Saint-Georges, près de Mantoue; le courage et l'intelligence qu'il développa dans cette périlleuse affaire le firent remarquer du Général en chef, qui se l'attacha comme aide-de-camp. Depuis cette époque, *Shulkowsky* ne le quitta plus dans toutes ses expéditions, et mérita son entière confiance.

En Égypte, il se distingua par plus d'un fait d'armes glorieux. Il avait été nommé chef d'escadron à la prise d'Alexandrie, où il fut deux fois culbuté de la brèche; il devint chef de brigade après le combat de *Salahyéh*, où il avait reçu d'honorables blessures; et il en était à peine guéri, toutes ses cicatrices n'étaient pas même entièrement

fermées, lorsque se laissant trop emporter par son courage au milieu des révoltés du Kaire, il fut entouré par la populace, et massacré avec la trop faible escorte qui l'avait suivi dans la reconnaissance militaire dont il avait été chargé.

Le Général en chef, pour honorer sa mémoire, donna son nom au fort qui fut établi dans l'ancienne mosquée du *sultan Beybars*, à l'extrémité septentrionale de la ville.

Il était membre de la troisième classe de l'Institut d'Égypte, et avait composé plusieurs Mémoires contenant des observations importantes sur l'Égypte. Un seul a été publié dans le premier volume de la *Décade égyptienne*, journal littéraire que je rédigeais alors; et on trouve dans ce même volume les quatre vers suivans consacrés à sa mémoire :

« Dans tous les arts il obtint des succès :
» Il fut savant sans vouloir le paraître;
» Si dans l'art des combats il fit plus de progrès,
» C'est qu'il choisit un meilleur maître. »

Le portrait de *Shulkowsky* a été dessiné par l'habile crayon de M. Dutertre, mon collègue, et fait partie de sa précieuse collection, qui vient d'être publiée dans *l'Histoire scientifique et militaire de l'Expédition française*, dont je suis coopérateur.

—

III.

Aly Abd-êrrachyd, *ben-Sâlèh*, *ben-Noury*, surnommé *êl-Bâkouy*, était originaire de *Bâkouyéh*, ville assez considérable, située dans la contrée de *Derbend*, sur les bords de la mer Caspienne. Son père, *êl-îm*, *êl-âalem*, *Sâhèh ben-Noury*, suivait la secte de l'îmâm *Chafey*, et parvint à une vieillesse très-reculée.

L'année de la naissance d'*êl-Bâkouy* n'est pas bien déter-

minée, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il écrivait vers l'an 806 de l'hégire (1403 de l'ère vulgaire). Son ouvrage intitulé : *Kitâb talkhyss él-âthâr fy agâyb él-Melik él-Qahar* (Livre exposant les traditions sur les merveilles du Roi Tout-Puissant), est une espèce de Géographie universelle rangée suivant l'ordre des climats, qui a été achevée de composer l'an 815 de l'hégire (1412 de l'ère vulgaire).

Je possède un très-beau manuscrit de cet ouvrage dont j'ai déjà publié, au Kaire, il y a plus de trente ans, dans la *Décade égyptienne*, plusieurs extraits relatifs à la description de l'Égypte; et les notes du présent Recueil en offrent aussi quelques fragmens que j'ai cru devoir paraître d'autant plus curieux et intéressans, qu'ils ont été jusqu'ici plus ignorés.

Il m'a semblé qu'un des moyens les plus efficaces pour acquérir une connaissance exacte et détaillée des contrées orientales, était la comparaison de ce qu'ont écrit, sur ces pays, les voyageurs modernes et les géographes européens, avec la description qu'en ont faite les écrivains orientaux, quelques siècles auparavant.

El-Bâkouy m'a paru être un des géographes arabes dont les écrits, quoique beaucoup moins connus en Europe que beaucoup d'autres auteurs orientaux, renferment cependant des détails peut-être aussi précieux que ceux dont la réputation s'est répandue parmi nous.

Au reste, son ouvrage offre, comme tous ceux des écrivains de l'Orient, quelques inexactitudes qui tiennent à leur ignorance générale sur l'ancienne histoire; mais ces inexactitudes sont faciles à apercevoir, et, par-là, peu susceptibles d'induire en erreur.

Les Orientaux entremêlent tous leurs écrits de prodiges et de récits extravagans, auxquels ils donnent une entière croyance. J'ai cru devoir ne retrancher dans mes extraits aucune de ces fables, et laisser à l'auteur son style oriental

et sa forme originelle : ces fictions nous donnant lieu d'apprécier plus exactement le progrès des sciences et des connaissances géographiques dans l'Orient, à l'époque où *él-Bâkouy* écrivait.

D'ailleurs, il faut considérer que presque toujours ces fables ne sont que la vérité, plus ou moins défigurée, qui subsiste toujours sous l'enveloppe grossière dont la crédulité et l'erreur se sont plu à la couvrir; et peut-être appartiendra-t-il à la sainte philosophie, de parvenir à porter un flambeau illuminateur sous ces voiles épais, à jeter une lumière révélatrice sur cette masse incohérente d'opinions hétérogènes, sur ce chaos de systèmes différemment altérés qui circulent dans tout l'Orient : peut-être lui sera-t-il possible, par une discussion éclairée, d'en tirer quelques faits réels, quelques vérités exactes, qui, jusqu'ici, ont échappé aux yeux les plus sagaces et les plus attentifs.

—

IV.

On sait que le pélerinage de la Mekke est un des devoirs religieux imposés par Mahomet aux musulmans.

Le Prophète avait trouvé cet usage établi avant lui parmi les anciens Arabes, qui, depuis un temps immémorial, vénéraient à la Mekke, la *Kaabah*, c'est-à-dire *la maison carrée*, qu'ils prétendaient avoir été construite par Abraham leur père, ainsi que *la pierre noire* qu'ils croyaient avoir été apportée du ciel par l'ange Gabriel.

Mahomet s'empara de cette antique croyance, et l'adapta à la nouvelle religion qu'il voulait instituer; soit qu'il se crût obligé de faire cette concession à la superstition de l'Arabie dont il venait de renverser toutes les autres idoles, soit qu'il crût nécessaire de fixer ainsi un centre commun à

la religion des nouveaux sectaires, convertis à sa foi parmi tant de peuplades différentes; soit enfin que, connaissant le caractère d'indolence et d'inactivité si naturel aux Orientaux, il jugeât utile de tirer ses compatriotes de cet état d'affaissement moral et d'atonie, que la chaleur du climat ne peut qu'accroître, en les faisant sortir par un motif religieux de leur foyers oisifs, et en les appelant chaque année dans une ville, déjà sacrée pour eux, devenue alors pour ces contrées l'entrepôt général du commerce, et le siége de l'opulence.

Tous les ans la caravane du Pélerinage part pour la Mekke du Kaire, où elle a réuni les pélerins du pays, ceux d'une portion de la Syrie, et ceux de l'intérieur de l'Afrique, des côtes barbaresques et même de Fez et de Marok.

Tout musulman ayant fait le voyage de la Mekke a droit au titre de *hagy* (pélerin); on nomme même ainsi par politesse, en leur adressant la parole, ceux qu'on ignore avoir satisfait à cette obligation, dont il est vrai que peu de musulmans se dispensent; quoiqu'ils aient la faculté de ne pas la remplir personnellement et d'en déléguer l'accomplissement à un remplaçant.

Pendant les jours et les nuits qui précèdent le départ général, les pélerins qui composent la caravane campent avec leurs chameaux et leurs chevaux, partie dans la ville, partie dans les vastes places que renferme son enceinte.

Ces différens rassemblemens se réunissent ensuite hors de la ville, et s'arrêtent pour s'organiser auprès du lac nommé *Birkét él-hag* (le lac du pélerinage), c'est là aussi où la caravane stationne à son retour.

—

V.

Le mot *gebel* ou *gibel* signifie *montagne* en langue arabe.

Pendant la domination des Arabes en Sicile, ils donnèrent ce nom à la montagne la plus remarquable de l'île, à l'Etna. C'est donc par une expression battologique que les géographes italiens ont nommé ce mont *Monte-Gibello;* dénomination qui ne signifie rien autre chose que *Mont-Montagne*, et que cependant ont copiée tous nos géographes.

Au reste, les Arabes eux-mêmes ne sont pas étrangers à cette tautologie. Le mot *thour* signifie également, comme *gebel* dans leur langue, *une montagne*. Ainsi le sens de *Gebel-Thour* devient identique avec celui de *Mont-Gibel.*

Cependant le nom de *Thour* est donné plus particulièrement, et par excellence, au mont *Sinaï* par les Arabes, qui l'appellent également *Thour-Sina.* Cette montagne est en grande vénération parmi les Musulmans, et il en est fait mention en plusieurs endroits du Koran.

Le 17 brumaire an VII (7 novembre 1798), correspondant au 28 de *Gemâdy êl-âouel*, an 1213 de l'hégire, une caravane des tribus arabes qui habitaient le territoire de *Thour* arriva au Kaire : elle était composée d'environ cinq cents hommes et d'autant de chameaux. Ils s'arrêtèrent à environ dix minutes de marche du Kaire, et campèrent dans les environs du fort Dupuy. De-là ils envoyèrent au Général en chef vingt-quatre députés annoncer leur arrivée, et demander la permission de vendre leurs marchandises dans la ville. Suivant l'usage général de l'Orient, ils apportaient des présens; leur offrande consistait en raisins, surtout en poires, pommes et autres fruits de leur pays, d'une qualité inférieure à ceux de France, mais d'autant plus estimés au Kaire que le territoire d'Égypte n'en produit pas.

Les députés étaient accompagnés à l'audience par un moine du célèbre couvent de Sainte-Catherine, établi depuis les premiers siècles du christianisme sur le mont Sinaï.

Ce moine était chargé, par les religieux de son couvent,

de réclamer la protection du Général en chef, et de solliciter auprès de lui la confirmation des privilèges qui avaient été accordés à leur monastère par différens souverains musulmans, depuis Mahomet jusqu'au sultan qui régnait alors.

Il présenta à cette occasion quelques-uns des actes qui constatent les concessions qui leur ont été faites.

Le premier est celui qu'*Aly*, gendre de Mahomet, avait écrit par ordre du Prophète lui-même; il se termine ainsi :

« *Aly ben-Aby-Tâleb* a écrit cet acte de sa propre main, » par l'ordre du Prophète, sur qui soit le salut et la béné- » diction de Dieu, le troisième jour du mois de *Moharrem* » de l'an second de l'hégire. »

Cette date correspond au jeudi 7 juillet de l'an 623 de l'ère chrétienne; et si cet acte est réel et authentique, comme il le paraît, et comme a semblé le penser le docte Venture, c'est le plus précieux document qui existe de l'histoire des premières années de l'islamisme.

La vallée appelée *Ouâdy-Mousa* (vallée de Moïse) fait partie de l'Arabie-Pétrée, sur les confins de l'Arabie-Déserte, et s'étend au sud-est de *Gebel-Thour*.

Le mot *ouâdy* signifie en arabe *une vallée*, souvent même *un courant d'eau*, *une rivière* et même *un lac :* dans le dialecte des Arabes occidentaux, son acception particulière est prise pour désigner un fleuve considérable.

C'est ainsi que le fleuve de l'Andalousie, que les anciens appelaient *Bætis*, a été nommé par les Arabes, maîtres de l'Espagne, *Ouâdy él-Kebir* (le grand Fleuve), d'où les Espagnols ont fait le nom de *Guadalquivir*. Les rivières de *Guadiana* et de *Guadalajara* ont tiré de ce même mot leurs dénominations, ainsi que celles de *Guadiana*, de *Guadalaviar*, de *Guadaletha*, de *Guadalimar*, de *Guadalentin*, de *Guadalupe*, de *Guadarrama*, de *Guadalmedina*, etc.

VI.

La grande rue du Kaire, qui traverse toute la ville du nord au midi, et qui, venant de *Bâb-él-Nasr* (la porte de la Victoire), aboutit au bas de la citadelle (*Qalah*), passe sous la porte appelée *Bâb-Zouyléh*, que rendent véritablement remarquable les événemens dont elle fut le théâtre. C'est, en effet, sous cette porte que furent entassées les têtes des Croisés tués dans la célèbre déroute de Mansourah, où saint Louis fut fait prisonnier.

C'est aussi sous la même porte que l'infortuné *Toumân-Bây*, dernier roi de la dynastie des Mamlouks-Circassiens, fut, après la défaite qui lui enleva sa couronne, ignominieusement pendu par les ordres barbares du sultan Sélym, son vainqueur. Long-temps après encore on a montré à la voûte de cette porte la corde qui avait servi à cette exécution déplorable, et j'y ai vu moi-même le crochet de fer auquel cette corde avait été attachée.

Le nom de *Toumân-Bây* a été celui de deux princes également célèbres par les revers dont le sort semble s'être plu à les accabler, et ces deux princes furent également tous deux souverains de l'Égypte.

Le premier était le vingt-unième prince de la dynastie des Mamlouks-Circassiens, dont la domination embrassait l'Égypte et la Syrie. Proclamé d'abord à Damas, capitale de cette dernière contrée, il vit ensuite son autorité reconnue en Égypte l'an de l'hégire 906 (1500-1501 de l'ère chrétienne). Son règne n'eut qu'une bien courte durée : cent jours seulement après son avénement au trône, il en fut renversé par la rébellion de ses propres soldats. Le monarque détrôné parvint d'abord à se soustraire par la fuite à la fureur de cette soldatesque mutinée; mais l'asile où il se croyait en sûreté fut découvert quarante jours après sa

fuite, et ce malheureux prince fut aussitôt saisi et massacré.

On le distingue de son homonyme par le surnom de *Qayt-Bây*, qu'il avait pris d'après le nom d'un sultan d'Égypte, auquel il avait appartenu.

Le second prince connu sous le nom de *Toumân-Bây*, qui devait être pour lui d'un si fatal présage, était neveu du sultan d'Égypte, *Qansou-Ghaoury*, et hérita de la couronne après la mort et la défaite de son oncle arrivées en Syrie, en combattant les troupes du sultan Sélym Ier, neuvième monarque ottoman, qui étaient venues l'y attaquer.

Toumân-Bây ne régna que trois ans et demi, et ne dut même cette courte durée de sa puissance qu'à la prolongation du séjour de Sélym en Syrie après sa victoire.

Attaqué lui-même en Égypte par l'armée ottomane, *Toumân-Bây* fut aussi défait à son tour, l'an de l'hégire 923 (1517). Vainement il chercha son salut dans la fuite. Arrêté par un chef de tribu arabe, il fut livré à Sélym.

Le sultan vainqueur interrogea le prince qu'il venait de détrôner sur les affaires et les ressources de l'Egypte, et sur les détails de l'administration de ce pays. Dix jours entiers furent employés à ces conférences instructives. Dès que Sélym n'eut plus de renseignemens à recueillir, il donna froidement l'ordre qu'on allât pendre son interlocuteur.

En la personne de *Toumân-Bây* fut éteinte la dynastie des Mamlouks-Circassiens, qui était entrée en possesion du trône de l'Egypte l'an 648 de l'hégire (1250 de l'ère chrétienne), et s'y était maintenue pendant 275 ans.

Ce sont les réglemens de Sélym, qui avaient, après sa conquête, établi en Egypte l'espèce de république en partie monarchique, en partie aristocratique et oligarchique, constituant le gouvernement des Mamlouks modernes; gouvernement qui, écroulé d'abord sous le poids des armes françaises, a vu ensuite les restes de ses derniers débris

écrasés et anéantis par la main du fameux *Mohammed-Aly*.

—

VII.

La mosquée qui porte le nom de *Gâmè él-Soultân él-Moyed*, est un édifice magnifique situé presque au centre du Kaire. Son côté oriental est parallèle à la grande rue appelée *él-Soukkaryeh* (la Sucrerie), et sa face méridionale borde la rue nommée *Sekkét él-Gezzâryn* (la rue des Bouchers). L'enceinte de son parvis ou esplanade intérieure est formée par un portique de quatre-vingt-douze belles colonnes : elle est accompaguée d'une très-belle fontaine et de deux vastes bains, l'un pour les hommes et l'autre pour les femmes.

Cette mosquée a été élevée par le sultan *Abou-l-nasr Cheykh*, surnommé *él-Melek él-Moyed.* Ce prince prit aussi les surnoms d'*él-Dâhery*, parce qu'il avait été l'un des esclaves de *Dâher-Beybars*, et d'*él-Mahmoudy*, parce qu'acheté ensuite par *Mahmoud*, il lui dut la liberté et l'accès aux dignités. Il parvint au trône d'Egypte le premier du mois de Chaabân de l'an 815 de l'hégire (1412 de l'ère vulgaire), et fut le quatrième prince de la dynastie des Circassiens. Après un règne de cinq mois et six jours, il mourut dans le mois de Moharrem de l'an 824 (1421 de notre ère), laissant le trône à son fils *él-Melek él-Modaffer.*

—

VIII.

Le *dynar* était, chez les anciens Arabes, une pièce de monnaie en or, pesant un *methkal*, c'est-à-dire une dragme et demie, qui équivalait à peu près au poids des sequins de Venise et des ducats de Hollande. Cependant leur poids et

leur valeur ont varié souvent sous les règnes de divers khalyfes; tantôt ils valaient 20 *dirhems* ou dragmes d'argent, tantôt ils en valaient 25 (12 à 15 francs de notre monnaie).

Ces anciens dynars, dont j'ai rassemblé au Kaire une précieuse collection, et dont j'ai publié les principaux dans les planches *h*, *i* et *k*, tome II, *état moderne*, du grand ouvrage *sur l'Égypte*, ne portent point de têtes, comme les médailles grecques et romaines et comme nos monnaies. Dans leur champ, est d'un côté la formule consacrée par la religion musulmane. « Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu, » et Mahomet est son apôtre. » On lit au revers les noms et surnoms du khalyfe régnant, auxquels s'ajoute quelquefois le nom de son vizir. Les légendes circulaires des deux faces renferment des versets du Koran, ainsi que la date et le nom de la ville où ces pièces ont été frappées.

Hégiage passe pour avoir frappé les premiers dynars sous le khalyfe *Abd-el-Melek*, l'an 76 de l'hégire (695 de notre ère).

Avant cette époque, les monnaies d'or dont se servaient les Musulmans étaient celles des empereurs grecs.

Le titre métallique des dynars a varié de même quelquefois, mais on remarque les dynars abbassides, et surtout ceux des khalyfes *Haroun*, *âl-Mamoun* et *Watheq-b-illah*, comme d'un titre supérieur aux dynars des Ommiades.

IX.

La race des Pichdadiens est la première dynastie des anciens rois de Perse; elle compte onze rois.

Le premier, fondateur de la dynastie, fut *Kayoumarath*, fils de *Doulaved* et arrière-petit-fils d'*Arfakhchad*, fils de *Sâm* (Sem), fils de *Nouh* (Noë). Il eut pour successeur son

petit-fils *Houchenk*, fils de *Sydmek*, qui laissa le trône à son fils *Thamourasp*. Puis régna son frère *Giamchid*, dont le successeur fut son neveu *Piourasp*, surnommé *Dohak*, fils de sa sœur et de *Merdasp*. Le sixième fut *Feridoun* ou *Afridoun*, fils d'*Abtin* et petit-fils d'*Ayqân*, qui avait eu *Giamchid* pour père. A sa mort, le trône passa à *Manoutcheher*, ou *Manougeher*, son arrière-petit-fils, qui le transmit à son fils *Nouzer*, surnommé *Azadéh*. Le neuvième fut *Afrasiab*, fils de *Pechounk* et petit-fils de *Radchim*, dont le père était *Tour*, et *Feridoun* l'aïeul. *Zav*, fils de *Tahmasp* et petit-fils de *Manoutcheher*, régna ensuite. Enfin, le onzième et dernier, fut *Gurchasp*, fils de *Zav*. Après lui s'éteignit la dynastie illustre des Pichdadiens.

Cette période, qui comprend les temps fabuleux de la Perse, est, suivant les Persans, d'environ 2500 ans.

Les princes Kayaniens ou *Kayanides* forment la seconde des quatre dynasties des anciens rois de Perse, et sont probablement ceux dont les Grecs ont eu connaissance. Cette race a tiré sa dénomination du mot *kay*, qui dans l'ancien idiome de la Perse, connu sous le nom de *pehlwy*, signifiait *un grand roi* ou *un géant*.

Sous leur règne, l'art de manier les armes, et particulièrement l'arc, fut poussé à une telle perfection, que maintenant encore les Persans, pour désigner un arc excellent, lui donnent le titre de *hemân kayâny* (arc kayanien).

Le temps, pendant lequel la dynastie des Kayanides occupa le trône de Perse, n'est pas fixé d'une manière unanime par les Orientaux. Suivant quelques-uns, elle régna 534 ans et six mois, 684 ans et quatre mois suivant d'autres. Quelques historiens prolongent même sa durée à 752, et même à 770 ans. Elle contient neuf rois.

Le premier, fondateur de la dynastie, est *Kay-Kobad*, fils de *Zab* et petit-fils de *Zav*. Sous son règne, le *Gihoun*

(l'Oxus) était la séparation de l'*Irân* et du *Tourân* (la Perse et la Tartarie). On place sous ce prince les exploits de *Roustam*, fils de *Zal*, le plus illustre des héros de l'Orient. Ispahân était le siége de son empire.

Kay-Kaous, son fils, lui succéda, et reçut le surnom de *Nemourd*, qui en persan signifie *immortel*, le même que le *Nemrod* de la Bible, le second de ces noms n'étant qu'une altération du premier : les traditions orientales racontent qu'il avait conçu l'entreprise insensée de monter au ciel par le moyen d'un trône enlevé par des aigles.

Kay-Khosrou, fils de *Syawech*, et petit-fils de *Kay-Kaous*, succéda à son grand-père. Tous deux sont également renommés par leurs conquêtes sur les nations de l'Orient, dont ils soumirent une grande partie. *Kay-Khosrou* vengea la mort de son père par celle d'*Afrasiab*, son meurtrier.

Lohorasp, qui succéda à *Kay-Khosrou*, était fils d'*Arvend-Châh* et petit-fils de *Kay-Nichyn*, qui lui-même était fils de *Kay-Kobad*. Il fut surnommé *él-Bâlkhy*, parce qu'il avait fixé dans la ville de Balkh sa résidence royale.

Kuschtasp, fils de *Lohorasp*, succéda à son père. Il fut surnommé *Hir-bed*, c'est-à-dire *serviteur du feu*. C'est sous ce règne que parut le célèbre Zoroastre.

Le trône échut ensuite à *Kay-Ardechyr*, surnommé *Bahamân*, fils de *Esfandyar*, et petit fils de *Kuchtasp*.

Homây, fille d'*Ardechyr-Bahamân*, qui régna ensuite, a élevé *Hezar-Setoun* (les milles colonnes), à Istakkar.

Darab, qui succéda à sa mère *Homây*, avait comme elle *Bahamân* pour père, et était le fruit d'un inceste.

Darâ, ou, comme d'autres l'appellent, *Darab* second du nom (Darius), succéda à *Darab*, son père.

Ce prince fut le dernier des Kayanides, et fut vaincu par *Iskander-Roumy* (Alexandre-le-Grec), que quelques his-

toriens comptent pour le dixième roi de cette dynastie.

Les années qui s'écoulèrent sous le règne des rois kayanides furent les temps héroïques de la Perse. Sous les *Kayanides*, quelques faits plus vraisemblables, et qu'on peut admettre avec quelque précision, apparaissent et se lient aux annales des autres nations; mais cette histoire ne devient réellement positive que sous le règne de la dynastie des *Sassanides*.

La dynastie que nous nommons SASSANIDE (en arabe *Al-Sassân* ou *Beny-Sassân*) est la quatrième qui ait donné des rois à la Perse. Elle est connue aussi sous le nom des *Kesrâ*, et elle comprend vingt-neuf rois, dont les règnes embrassent une période de 527 ans. Voici leurs noms :

1. Ardechyr-Babegân, fils de Sassân.
2. Schapour-Tyrdéh, ben Ardechyr.
3. Hormouz-Battal, ben-Schapour.
4. Beheram-Dergar, ben-Hormouz.
5. Beheram-Chahendéh, ben-Beheram.
6. Beheram-Seystân-châh, ben-Beheram.
7. Nersy-Nakhdjerkan, ben-Beheram.
8. Schapour-Houbéh-syna, ben-Hormouz.
9. Ardechyr-Djemil, ben-Hormouz.
10. Schapour-Kerman-chah, ben-Schapour.
11. Yezdedjerd-Zéfet (Athym).
12. Beheram-Gour, ben-Yezdedjerd.
13. Yezdedjerd-Sipahi-dost, ben-Beheram.
14. Hormouz-Firzanéh, ben-Yezdedjerd.
15. Firouz-Mordanéh, ben-Yezdedjerd.
16. Palach-Kerman-mayéh, ben-Firouz.
17. Kobad-Nikray, ben-Firouz.
18. Djamasp-Nekarcyn, ben-Firouz.
19. Khosrou-Anouchirvân, ben-Kobad.

L'époque de ce prince est célèbre, dans l'Orient, par la naissance de Mahomet arrivée sous son règne.

20. Hormouz-Tourk-zadéh, ben-Anouchirvân.
21. Khosrou-Perwiz, ben Hormouz.
22. Kobad-Chirouyéh, ben-Khosrou.
23. Ardechyr-Koutchek, ben-Chirouyéh.
24. Khosrou-Goutah, ben-Kobad.
25. Pouran-dokht-Saïdéh, fille de Khosrou-Perwiz.

C'est sous son règne qu'arriva la mort de Mahomet.

26. Djechindéh.
27. Azermy-dokht-Adeléh, fille de Khosrou-Perwiz.
28. Ferokhzad-Bakhtiar, ben-Khosrou-Perwiz.
29. Yezdedjerd, ben-Chahriar, ben-Khosrou-Perwiz.

Ce malheureux prince fut vaincu par les musulmans, sous le khalyfat d'*Omar-ébn-Khettab*, et en lui s'éteignit la race des Sassanides, l'an 32 de l'hégire (652 de l'ère chrétienne).

X.

Le *Nayb*, autrement appelé le *Oualy*, est spécialement chargé au Kaire, dans chaque arrondissement, de la police directe et particulière du quartier.

Chaque quartier est séparé des autres par des portes qui se ferment soigneusement le soir, et auprès desquelles doivent veiller des gardes de nuit : on raconte qu'autrefois ces gardes, toujours au nombre de deux à chaque porte, étaient attachés l'un à l'autre par le bras, pour qu'ils ne pussent voler eux-mêmes en surveillant les voleurs.

Le *Oualy* vérifie, dans ses rondes de nuit, si ceux qui sont chargés de ce devoir s'en sont fidèlement acquittés. Il veille aussi à ce que toutes les portes des maisons particulières soient fermées avec exactitude. Toute circulation dans

les rues de la ville, pendant la nuit, étant défendue et rendue impossible par la clôture des quartiers, toute personne rencontrée à une heure indue est par cela même suspecte de mauvaises intentions.

Le *Oualy* a le droit de condamner ceux qu'il surprend en flagrant délit de contravention, soit à des amendes qu'il proportionne à sa volonté, et qu'il perçoit à son profit, soit, dans certains cas, à des punitions plus sévères, en exceptant toutefois les peines capitales. Comme ses jugemens sont exécutés sur-le-champ, il n'y a pas d'appel.

Le mot *nayb* signifie littéralement *lieutenant*, et vient de la racine arabe *naba* (remplacer). C'est de ce mot (au pluriel *nawab*), porté dans l'Inde par les musulmans, que les Anglais et les Français ont formé le nom de *nabab*, sous lequel ils désignent les princes du pays, dénomination qui s'est ensuite étendue, dans l'usage vulgaire en Angleterre, jusqu'à être donnée aux riches négocians et administrateurs qui reviennent de l'Inde avec des fortunes colossales.

Le mot *oualy* signifie proprement *préfet*, *administrateur*, et vient de la racine *ouala*, « être ami, secourable, » être chargé d'une affaire. »

—

XI.

Le mot *koubeb* vient de la racine arabe *kabba* qui, à la première forme conjugative, signifie *faire des pelotons, des boulettes;* à la seconde, *faire des boulettes de viandes hâchées;* à la cinquième, *être roulé*, *aggloméré :* cette racine est analogue au chaldéen *kebab* (faire cuire des viandes), ainsi qu'aux mots syriaques *kabobo* (boulettes de viande), et *kabaœ* (gâteau). Cette racine se retrouve encore dans les autres langues orientales : car en éthiopien *kabab* a le sens de *tourner*, et *kababy* signifie *boule* et *sphère*.

Le *kebâb* ou *koubeb* est un mélange qu'on emploie au Kaire dans les pâtisseries : il y en a de deux espèces.

La première n'est autre chose que de la chair délicate de volailles hâchée et pilée avec de la farine, du lait, du beurre, des oignons, des œufs et des épices.

La seconde est composée d'amandes, d'œufs, de fleur de farine, de sucre, de pulpe de fruits; on y joint des substances parfumées, telles que l'ambre, le musc, et la conserve de rose ou de violettes.

La première espèce se coupe par tranches très-minces, et se place sur certaines pâtisseries par petits morceaux carrés de la grosseur d'une noisette; la seconde se saupoudre sur les gâteaux appelés *halâouy*.

La première espèce peut se comparer aux godiveaux de nos pâtissiers, et la seconde à leur frangipane.

Au reste, il faut se garder de confondre les koubêbes avec un aromate venant de l'Inde, qui s'emploie dans la médecine. Cet aromate s'appelle d'un nom presque semblable, *koubabeh Syny* (koubab de la Chine), et est peut-être le même que celui qui est appelé *koumouk* par les Javanais; le B et le M sont, comme on sait, deux labiales qui se commuent fréquemment l'une pour l'autre, surtout dans les langues orientales; les Latins ont fait *scabellum* de *scamnum*, *hibernus* de *hiems*; Festus met *sumicit* pour *subjicit*. De *sabbati dies* nous avons fait *samedi*.

XII.

Él-fâtihat (l'ouverture) est l'abrégé du titre que donnent les musulmans au premier chapitre du Koran, *Sourat fâtyhat él-kitâb él-azyz* (chapitre d'ouverture ou d'introduction du Livre sublime). Ils ont pour cette sourate une

estime si particulière, qu'ils la choisissent pour leur prière habituelle, et la répètent plusieurs fois chaque jour.

Outre les titres cités ci-dessus, cette sourate est aussi désignée par les noms suivans : *Soûrat él-hamd* (chapitre de la louange); *Sourat él-salâh* (chapitre de la prière); *Sourat él-chokr ou-él-doaa* (chapitre d'actions de grâces et d'invocation); *Omm él-kitâb* (la mère du livre); *Sourat él-kenz* (chapitre du trésor); *Ouâfyéh ou-kâfyéh* (le complément et la perfection); *Assâs* (la base); *Sourat él-chafâ* (chapitre de la guérison); *Él-methâny és-sebaa* (les sept répétitions), soit parce que les musulmans répètent continuellement les sept versets qui la composent, soit, suivant quelques commentateurs, parce qu'elle fut donnée en effet deux fois, l'une à la Mekke, l'autre à Médine.

XIII.

Ogâq ou *odjâq*, et au pluriel *odjaqât*, est le nom des sept corps militaires institués en Égypte par Sélym Ier, pour défendre son autorité contre les habitans. Les membres qui composent ces corps sont appelés *odjâqlys*. Chaque *odjâq* était commandé par un *âghâ*, et avait son *kyahiâ* ou lieutenant, son *bach-éikhtyar* ou doyen, ses *tchorbadjys* ou officiers, son *defterdâr* ou chancelier, son *khazindâr* ou trésorier, et son *rouznâmgy* ou contrôleur et archiviste : leur réunion formait le divan particulier de chaque *odjâq*.

Les corps des *odjâqs* étaient les suivans :

Le premier et le plus considéré, celui des *Metfereqah* : c'est dans ce corps que l'on choisissait autrefois les *beys*.

Le deuxième, celui des *Djaouychyéh* ou *Tchaouchyéh*, spécialement chargé de la levée de l'impôt appelé *myry*.

Le troisième, celui des *Gamelyân* ou *Gamoulyân*, qui signifie proprement chameliers.

Le quatrième, celui des *Tafekdjyân*, c'est-à-dire des fusiliers ou artilleurs.

Le cinquième, celui des *Seraksah* ou *Saraksey*, c'est-à-dire Circassiens.

Le sixième, celui des *Janissaires*. Quoique le sixième en ordre, cet *odjâq* était réellement le premier par sa force et sa puissance.

Enfin le septième, des *Azabs* nommés aussi *Azabân*.

Les chefs des sept *odjâqs* furent appelés par le Général en chef à faire partie du grand Divan établi au Kaire.

Le nom véritable des Janissaires, en arabe vulgaire, est celui d'*Inkicharyéh*, que nous avons altéré en celui de *Janissaires*, et qui est formé de deux mots turks qui signifient *nouvelle milice*. On leur donnait aussi le nom de *Moustahfezzân*, qui signifie *gardiens*, parce que leurs principales fonctions étaient d'assurer la tranquillité publique.

Leur *âghâ* ou colonel réunit à son service militaire des fonctions administratives; il est chargé spécialement de toute la portion de la police de la ville qui n'est pas soumise à la surveillance du *Mohtesseb*, dont les attributions ne renferment que la police du commerce. Celles de l'*âghâ* des janissaires s'étendait sur les malfaiteurs de toute espèce, les voleurs, les prostituées, sur ceux qui vendent du vin en secret, ou qui commettent quelque désordre.

Il conserva, ainsi que le *Mohtesseb*, ces attributions à l'égard des gens du pays sous le gouvernement des Français, et prenait alors les ordres immédiats du général gouverneur du Kaire, chargé en chef de la police générale de la ville et de ses environs.

Le 22 vendémiaire an VII (12 octobre 1798), le Général en chef nomma à la place d'*âghâ des Janissaires*, l'émir *Moustafa-Aghâ*, de la maison d'*Abd-êrrahmân-Aghâ*. Cette nomination fut agréable aux habitans du Kaire. La

tranquillité de cette grande cité reposant, en grande partie au moins, sur cet *âghâ*, il était important de faire choix d'un homme dont la fermeté et l'équité administratives fussent connues; et, sous ce rapport, l'opinion publique se réunissait en faveur de *Moustafa-Aghâ*.

—

XIV.

Depuis la publication de la première partie de ces contes, j'ai eu l'occasion de parcourir la belle édition du *Pend-Nâméh* de *Attâr*, publiée en 1819 par M. le baron Sylvestre de Sacy, que je m'honore d'avoir eu pour premier introducteur à l'étude des langues orientales, et dont le nom seul dispense de tout éloge.

J'ai trouvé dans une de ses notes qu'il cite une fable, tirée de l'*Anouâr-Sohayly*, dans laquelle on peut reconnaître quelque analogie avec celle *des deux Renards et du Jardinier*, rapportée page 90 du premier volume de ce Recueil.

Je joindrai ici cette fable, pour qu'on puisse faire la comparaison des deux écrivains :

« Un âne qui n'avait point de queue, sentant un jour » plus vivement que d'ordinaire cette privation, se mit à » parcourir le pays pour chercher une queue. Il courait ainsi » sans rien dire, lorsque, par hasard et sans le vouloir, il » passa à travers un champ ensemencé. Il fut aperçu du la» boureur qui, sautant sur lui, lui coupa les deux oreilles. » Le pauvre animal cherchait une queue, il n'en trouva pas » et perdit ses deux oreilles.

» Telle sera à la fin la récompense de quiconque ne » sait pas retenir son pied dans les limites qui lui con» viennent. »

—

XV.

Ishak él-Moussouly est regardé comme le plus habile et le plus célèbre des musiciens orientaux. Le surnom d'*él-Moussouly* lui a été donné parce qu'il a long-temps séjourné à *Moussoul*, quoiqu'il n'en fût ni natif ni originaire.

Il devint célèbre sous le khalyfe *âl-Mahady* devant lequel il chanta, tandis qu'un autre célèbre musicien, nommé *Al-Mansour-Zoulzoul*, l'accompagnait sur son luth.

Ebn-Khalikân raconte, de ce musicien, le trait suivant :

« *Haroun-él-Rachyd* se brouilla un jour avec une de ses favorites, nommée *Maridah*, qu'il aimait passionnément; cette mésintelligence durait depuis quelque temps, et le khalyfe était en proie à l'ennui, lorsque *Giafar* le Barmekide fit chanter devant le prince par *Ishak él-Moussouly* des vers qui avaient été composés sur cette brouillerie, par un excellent poëte de la cour, nommé *Abbâs-ben-Ahnaf*.

» Le khalyfe fut tellement ému des expressions tendres du poëte et de la voix touchante du musicien, qu'il alla sur-le-champ se réconcilier avec *Maridah*. Celle-ci, étonnée de ce changement subit, et instruite par le khalyfe des causes auxquelles elle le devait, fit venir *Abbâs* et *Ishak* et leur donna à chacun 10,000 dynars; le khalyfe de son côté fit donner 20,000 dynars à chacun d'eux. »

Je joindrai ici l'extrait d'*él-Bâkouy* sur *Moussoul* qu'il place dans le quatrième climat:

« Ville grande et célèbre, sur le bord occidental du
» Tygre, fortifiée de remparts et de fossés profonds. Elle a
» un palais et des jardins qui sont admirables dans le prin-
» temps, mais qui, en été, sont un véritable enfer par la
» chaleur que reflètent les pierres. Les années y sont alter-
» nativement saines et maladives, et l'hiver y est très-froid.
» Au bord du Tygre, on voit de beaux édifices et la cha-

» pelle de *Gergys* (Saint-Georges) : sur la rive orientale, » est la colline de *Toubah* (de la pénitence), où les hommes » s'efforcèrent d'appaiser la colère divine du temps de Jonas. » Les habitans sont fort adroits dans les arts, etc. »

XVI.

Bakht-Issoua, c'est-à-dire *le bonheur en Jésus*, est le nom commun de trois célèbres médecins chrétiens qui ont été attachés aux khalyfes. Ils étaient Syriens de nation, et ont traduit en arabe plusieurs ouvrages des médecins grecs.

Le premier, *Gebrayl* (Gabriel) *ébn-Gergys*, fut médecin d'abord du Barmekide *Yahia*, vizir du khalyfe, et ensuite du khalyfe *Haroun-él-Rachyd* lui-même.

Le second, *Gebrayl-ébn-Gebrayl*, fut médecin des khalyfes qui se succédèrent jusqu'à *él-Motouakkel ;* et ce prince le dépouilla de la plus grande partie des immenses richesses qu'il avait amassées dans l'exercice de son art.

Le troisième, *Ebn-Yahia*, fut médecin du khalyfe *él-Moqtader-b-illah.*

XVII.

Narration tirée de l'Histoire des Dynasties d'Abou-l-Farage.

« Le khalyfe allait se mettre à table, il fit appeler *Gabriel-Bakht-Issoua*, son médecin, qui, suivant la coutume, devait assister aux repas du prince. *Gabriel* ne se trouva pas, et le khalyfe s'emporta en invectives contre son médecin inexact. Au milieu de cette explosion colérique, *Gabriel* arrive. « D'où viens-tu? Où étais-tu? » s'écrie le khalyfe en redoublant ses épithètes injurieuses. « Le Prince des fidèles,

» répond sans s'émouvoir *Gabriel*, ferait bien mieux de noyer » dans ses pleurs la colère qui anime ses yeux : il ferait » mieux d'employer la langue qu'il exerce contre un pauvre » médecin, à exprimer ses regrets pour la mort prochaine » de son oncle *Ibrahym* que je viens de quitter, et qui » aura quitté lui-même la vie de ce monde avant l'heure de » la prière du soir. » Le khalyfe fit aussitôt enlever les tables et se livra au chagrin et aux larmes. Cependant il envoya le médecin indien *Sâlèh* pour examiner le moribond et en donner des nouvelles plus précises.

Sâlèh obéit, et, à son retour, rassura le khalyfe. « Je » veux, dit-il, répudier toutes mes femmes et me con- » damner au célibat pour toute ma vie, si *Ibrahym* meurt de » cette maladie. » Cependant l'heure de la prière du soir arriva, et avec elle la nouvelle qu'*Ibrahym* a cessé d'exister. Le khalyfe maudissait avec amertume les Indiens et leur science médicale, et se préparait à faire rendre à son oncle les derniers devoirs. « Gardez-vous en bien, s'écria *Sâlèh*, qui » avait suivi le khalyfe avec quelques autres courtisans, gar- » dez-vous-en bien; j'atteste Dieu que vous feriez enterrer » votre oncle tout vivant. » S'approchant aussitôt du pré- tendu cadavre, il tire une aiguille et pique légèrement le pouce de la main droite entre l'ongle et la chair : le corps fait un mouvement et la main se retire vivement. « Avez-vous » jamais vu, dit alors *Sâlèh*, qu'un mort soit sensible à la » douleur? » Il souffle au même instant de la poudre de *ptarmica* dans les narines d'*Ibrahym*, qui, environ dix minutes après, éternua, s'agita, puis se releva, et ouvrant les yeux, prit la main du khalyfe et la baisa. Celui-ci demanda à *Ibrahym* comment il se trouvait et ce qu'il avait éprouvé. « J'é- » tais, répondit *Ibrahym*, livré au sommeil le plus agréable » que j'aie éprouvé de ma vie; mais je me suis vu en songe » attaqué par un chien qui, lorsque j'ai voulu le repousser,

» m'a mordu violemment à la main droite, où je sens en-
» core une douleur assez vive. C'est cette douleur qui m'a
» éveillé. »

—

XVIII.

Cette application de la bastonnade à la médecine n'a pas été connue du docteur *Meïbonius*. S'il en avait eu connaissance, il n'aurait pas sans doute manqué de citer cette expérience dans le savant et singulier Traité qu'il a publié en latin, sous le titre : *de Flagrorum usu*, etc.

M. Étienne Quatremère, membre de l'Académie des Inscriptions, en lisant sur mon manuscrit le récit de la guérison singulière d'Ibrahym, m'a appris qu'il existait une anecdote à peu près du même genre, qui semblerait prouver que l'hygiène de *Sálèh ben-Nahalah* a eu des prosélytes dans l'Orient.

Je crois qu'on lira avec plaisir cette anecdote que je joins ici : elle est tirée des Mémoires du chevalier d'Arvieux, ambassadeur extraordinaire de Louis XIV à Constantinople, en 1672, dont je dois la communication à l'amitié obligeante de M. Quatremère :

« La goutte, dit-il, est aussi rare parmi eux (les Turcs) qu'elle est commune chez les nations accoutumées aux excès dans les viandes et dans les boissons. Quand, malgré leur sobriété, ils en sont attaqués, ils ont des remèdes plus spécifiques que les nôtres.

» Voici une histoire que je rapporte sur la foi d'autrui, et dont on fera tel usage qu'on jugera à propos.

» Un Turc, riche et de considération, ayant été pris par une galère de Malte, eut le bonheur de plaire au chevalier qui commandait cette galère : il le prit à son service, et le traita d'une manière à laquelle l'esclave n'avait pas lieu de

s'attendre. Ce chevalier avait souvent des attaques de goutte très-douloureuses. Son esclave, qui l'aimait à cause des bonnes manières qu'il avait pour lui, disait souvent : « Si tu » étais dans mon pays, je te ferais guérir radicalement; » mais le remède ne se peut pas mettre en usage dans ce » pays-ci. » Au bout de quelques années, le chevalier, content de son esclave, le mit en liberté sans vouloir de rançon.

» Le Turc, étant de retour en son pays, fit un armement pour courir sur les chrétiens; il eut le bonheur de prendre un vaisseau qui allait à Malte. Quand les prisonniers passèrent en revue devant lui, il reconnut le chevalier, son ancien maître et bienfaiteur, et fit signe qu'on le séparât des autres. Il donna ordre qu'on ne le mît point aux fers, et qu'on le traitât comme sa propre personne; mais il ne voulut point le voir ni lui parler.

» Les corsaires étant arrivés au lieu de leur armement, le capitaine turc demanda à ses associés cet esclave par préférence; et cela lui ayant été accordé, il lui fit donner un cheval, et le fit conduire à sa maison.

» A peine y fut-il arrivé, et logé dans une belle chambre magnifiquement meublée à la manière du pays, qu'il vit entrer sept ou huit hommes qui, sans lui rien dire, le déshabillèrent, l'étendirent sur un matelas au milieu de la chambre, lui lièrent les pieds à un gros bâton, et deux d'entre eux lui donnèrent sur la plante des pieds quatre à cinq cents coups de baguette qui la lui firent enfler de plus d'un demi-pied. Un autre Turc la lui scarifia aussitôt avec beaucoup d'adresse, en fit sortir tout le sang caillé, et y mit dessus un baume d'une odeur merveilleuse; après quoi on le porta sur une estrade, où il y avait un lit composé de bons matelas avec de riches couvertures. Le médecin et trois ou quatre esclaves le gardaient à vue, le servaient avec une attention infinie;

on le pansait deux fois par jour, et on lui donnait les meilleures nourritures, mais sans lui parler; on lui disait seulement d'avoir bon courage et de demander tout ce qu'il voudrait.

» Le chevalier ne savait que penser d'un traitement si bizarre, et il en attendait le dénouement avec impatience. Lorsqu'au bout de dix jours ses plaies furent entièrement guéries, et qu'il se vit en état de se lever et de marcher, on lui donna des habits à la turque qui étaient très-riches, et son patron le vint voir. Il lui demanda d'abord qui il était, et ensuite s'il le connaissait : le chevalier, après une plainte modeste de la bastonnade, le remercia des bons traitemens qu'il avait reçus, et lui avoua qu'il ne le connaissait point.

» Après quelques discours, le capitaine turc le regardant attentivement, afin qu'il rappelât ses idées : « Quoi, lui » dit-il, est-il possible que vous ayez oublié votre esclave » *Ibrahym?* C'est moi-même que vous avez traité avec tant » de générosité : sachez qu'un bienfait n'est jamais perdu » chez les musulmans; j'avais pitié de vous quand vous souf- » friez des douleurs de la goutte, et je vous disais que, si » vous étiez dans mon pays, je vous ferais guérir de manière » à n'en être plus incommodé; je vous ai tenu parole, vous » êtes guéri; vous avez un peu souffert, mais vous ne souf- » frirez plus, jamais la goutte ne vous attaquera. »

» Le chevalier n'avait garde de reconnaître son ancien esclave : les années l'avaient changé, une barbe longue et vénérable ombrageait une partie de son visage, et l'état florissant où il le voyait le rendait méconnaissable. Il rappela ses idées, le reconnut et voulut se jeter à ses pieds; mais le Turc l'en empêcha, l'embrassa tendrement, et lui dit qu'il louait Dieu, et le remerciait de lui avoir donné l'occasion de reconnaître les bons traitemens qu'il avait reçus de lui pendant qu'il était son esclave; qu'il lui rendait avec joie la

liberté qu'il lui avait donnée; qu'il le priait seulement de se reposer avec lui quelque temps, afin qu'il pût lui donner des marques de sa gratitude; et que, quand il voudrait retourner à Naples d'où il était, il lui ferait donner un vaisseau, ou qu'il l'y conduirait lui-même.

» Le chevalier ne pouvait assez remercier son bienfaiteur; il demeura cinq à six mois avec lui, traité comme un prince et comblé de caresses. Le Turc fit chercher les domestiques qui avaient été pris avec le chevalier, les lui acheta et les lui rendit : et quand le chevalier témoigna qu'il était bien aise de retourner dans son pays, il le fit embarquer sur un vaisseau chrétien avec ses gens, paya son passage, lui donna des provisions en abondance et le combla de présens.

» Voilà le remède, ajoute l'auteur des Mémoires, il est libre à tous les goutteux de s'en servir; le baume que l'on avait employé était du véritable baume de la Mecque ou de Judée, qu'on connaît en France sous le nom de *baume blanc*. A l'égard de la bastonnade, il y a assez de Turcs à Marseille pour la recevoir de leurs mains. S'il y a de la douleur dans cette opération, il semble qu'il y en a bien plus à souffrir toute sa vie celles de la goutte. »

—

XIX.

Les *alméhs*, ou plus correctement *aoualem* (savantes) sont les chanteuses et danseuses de profession. Il y en a de deux espèces : les unes décentes, les autres sans pudeur et se livrant au dévergondage le plus effréné.

Ces dernières portent plus particulièrement le nom de *ghaouâzy* : elles se présentent dans les lieux les plus fréquentés, sur les places publiques, et dans les maisons particulières, quand elles y sont appelées.

Il est impossible de décrire cette sorte de danse avec exactitude dans notre langue ; elle est telle qu'on ne peut rien imaginer de plus obscène que les mouvemens dont elle se compose. Cette danse, où ni les pieds ni le haut du corps n'ont presque aucune part, exprime avec la plus audacieuse indécence les diverses émotions que peuvent exciter dans l'ame les progrès d'une passion amoureuse, les actions auxquelles ils peuvent porter, et les titillations les plus vives d'un désir sensuel.

D'abord les mouvemens, trop faiblement marqués pour être scandaleux, ne semblent avoir d'autre objet qu'un plaisir innocent; mais, s'animant par degrés, on ne tarde pas à reconnaître le tableau révoltant de ce que le libertinage a de plus effronté. L'expression de la figure et du maintien de la danseuse caractèrise successivement toutes les gradations de la passion que manifestent les impudiques mouvemens de son corps. On voit naître l'inquiétude, puis la mélancolie, le trouble et l'agitation du cœur : bientôt le désordre s'empare de tous ses sens, manifestant le désir impatient de jouissance. A l'ivresse et au spasme du plaisir succèdent l'abattement et la honte. Bientôt pourtant la confiance renaît, la passion se ranime avec plus de force encore : ainsi se continue l'impudique pantomime jusqu'à ce que la danseuse soit épuisée de fatigue, ou le spectateur rassasié.

Cette danse était connue des Grecs et en usage dans les Bacchanales; chez les Romains, les Gaditanes s'y étaient acquis une scandaleuse célébrité. Les poètes latins l'ont décrite avec une vérité énergique que la décence ne tolérerait pas dans notre langue : je me contenterai de citer Juvénal (*Sat.* XI, *v.* 162 et suivans); Martial (L. V, *épigr.* LXXIX, *v.* 26 et suivans; L. VI, *épigr.* LXXI, L. XIV, *épigr.* CCIII); Horace (L. III, *ode* VI); Pétrone, etc. Quand on lit leurs vers *bravant l'honnêteté*, on dirait qu'ils ont vu danser les

alméhs du Kaire, et qu'ils en décrivent les exercices licencieux.

XX.

Le *Mohtesseb* est le juge de police chargé specialement de la répression des délits qui se commettent dans les marchés et dans les boutiques des débitans. Il décide aussi de presque toutes les contestations qui ont rapport au commerce. Cependant, dans les causes majeures, il y a appel de ses jugemens, soit au qâdy suprême de la ville, soit au Divan même, suivant la nature du procès.

Son costume est assez remarquable. Chaque jour on le voit faire la police des marchés, toujours à cheval et revêtu d'une longue pelisse. Le turban qui le distingue, et que lui seul a droit de porter, le rend facilement reconnaissable. Au lieu de la forme généralement arrondie de toutes les coiffures des Orientaux, la sienne consiste dans une espèce de chapeau plat en-dessous, et s'élevant en cône à peu près comme un pain de sucre. Ce cône non tronqué est recouvert d'une mousseline de la plus grande blancheur et de la finesse la plus recherchée, dont les plis minces et coordonnés, l'un auprès de l'autre, avec la plus exacte régularité, s'élèvent en spirales. Le costume du *Mohtesseb* a été donné par moi au n° 4, planche K du 2e volume *État moderne* de la grande *Description de l'Égypte*.

Le *Mohtesseb* marche dans les rues de la ville entouré de ses gens, qui le plus souvent exécutent à l'instant et sous ses yeux les sentences qu'il prononce. L'un d'eux porte auprès de son maître différentes mesures et une énorme balance, d'après lesquelles il vérifie les mesures et les poids des marchands.

Ces poids ne sont pas d'une forme régulière et étalonnés par l'administration, mais le marchand les forme lui-même

avec le premier objet qui lui convient; une pierre, un morceau de plomb ou de fer, une brique, tout peut servir de poids, étant réduit à la pesanteur requise. Quelques marchands cependant se servent de poids fondus exprès pour l'usage légal, et dont la forme n'offre ni un cube, ni un cylindre comme nos poids européens, mais une espèce de croissant renflé par son milieu, et se réunissant par les deux extrémités. La forme de ces poids les rend plus faciles à transporter enfilés les uns au-dessus des autres dans une corde.

Le *Mohtesseb* interroge aussi les habitans qu'il rencontre portant du pain, de la viande ou quelques autres achats; il s'informe du prix, du poids ou de la mesure de la marchandise qui a été vendue. Après cette déclaration, la marchandise est pesée ou mesurée d'après ses ordres. Si cet examen prouve la fraude, le faux poids ou la fausse mesure du vendeur, il est sur-le-champ condamné et puni avec une sévérité qui nous paraîtra bien extraordinaire.

On a vu plusieurs marchands, coupables de ces délits, cloués pendant un jour entier par l'oreille à la porte de leur boutique. Le supplice est encore plus grand pour les bouchers qui ont vendu de la viande gâtée; car, tandis qu'ils sont ainsi cloués par une oreille, on cloue aussi, assez près pour toucher leur visage, un morceau de cette même viande corrompue, et il faut que la décomposition putride fasse tomber ce morceau de lui-même, avant que l'oreille du boucher coupable soit détachée du douloureux pilori. C'est à cause de ce genre de punition que, pour désigner un homme que, dans notre langue, on accuse d'avoir la *conscience large*, on dit au Kaire, *il a l'oreille élargie*.

XXI.

Le mot *faquir* ou *faqy* est arabe, et désigne propre-

ment *un pauvre* dans cette langue; il vient de la racine *faqara* qui, entre autres divers sens, signifie *éreinter*, *rendre malheureux*, d'où dérive le verbe *feqor* (être pauvre).

Faqyr signifie donc « *pauvre*, en général, soit celui qui » l'est par nécessité, soit celui qui l'est par choix et par pro- » fession. » C'est dans ce dernier sens que ce mot est souvent employé pour synonyme de celui de *derwich*, mot persan, adopté par la langue turque, et qui a le même sens que celui de *faqyr* en arabe, introduit également dans ces deux langues.

Au reste, le mot *faqyr* n'est point au Kaire synonyme de *derwich*. Ce dernier désigne une espèce de religieux ou de moines musulmans, tandis que les *faqyrs* y sont des mendians, le plus souvent affligés de folie ou d'idiotisme, qui vaguent dans les rues de la ville, implorant la charité publique par la répétition continuelle des deux mots turcs *bou-faqyr!* (ce pauvre!), ou de la phrase arabe *faqyr-oullah!* (pauvre de Dieu!), qu'ils articulent avec une espèce de cri, poussé du fond du gosier et véritablement lamentable.

Cette pauvreté, volontaire ou non, principalement si elle est accompagnée de la folie ou de l'idiotisme, leur assure les égards, même le respect et la vénération, mais surtout, et c'est là le but le plus important pour eux, les aumônes toujours abondantes des musulmans, et plus fréquemment encore des musulmanes; car, dans l'Orient, comme dans tous les autres pays, la compassion et la sensibilité aux maux d'autrui sont des vertus spécialement féminines.

D'ailleurs, si l'aumône est un précepte canonique de la religion musulmane, d'un autre côté la pauvreté est louée et vantée dans plus d'un endroit du Koran par le Prophète lui-même. Dans le 13e chapitre intitulé : *él-Raad* (du Tonnerre), Mahomet annonce « que lorsque les pauvres entre- » ront au paradis, ils seront salués des anges par ces paroles :

» *Que le salut soit sur vous, parce que vous avez supporté*
» *votre pauvreté avec patience!* »

« Efforcez-vous, disait encore Mahomet à *Belal*, qui de » son esclave était devenu son *mouezzin*, efforcez-vous d'ar- » river pauvre et non riche en présence de Dieu, car dans » sa demeure les premières places sont pour les pauvres. »

On peut bien penser que les faqyrs du Kaire sont tous d'une malpropreté insigne, couverts de haillons et des livrées les plus dégoûtantes de la misère; mais ce qu'on aurait peine à imaginer, si on ne savait généralement combien les mœurs des Orientaux sont opposées aux nôtres, surtout sous certains rapports; ce que nous-mêmes nous n'aurions pu croire, si nos propres yeux n'en avaient été les témoins, c'est que la plupart des faqyrs, que le peuple appelait *saints*, avaient l'habitude plus que singulière de vaquer à leur profession de mendians en parcourant les rues de la ville entièrement nus, sans même le plus petit des voiles réclamés par la pudeur. Les femmes du Kaire, en allant par les rues, ne se trouvaient aucunement scandalisées de rencontrer ces *saints* absolument dans l'état de pure nature, et qui, *dans leur simple appareil*, semblaient s'être costumés pour réaliser ces paroles de Job : « Nu je suis venu au monde, » nu j'en sortirai. »

Bien plus, ces femmes, souvent jeunes et jolies, honnêtes d'ailleurs et pudiques, autant que femme égyptienne peut l'être, suivant les mœurs les plus sévères du pays, car leur visage était scrupuleusement couvert, s'arrêtaient sans rougir pour faire l'aumône à ces *saints indécens*, et même pour baiser dévotement de leurs lèvres vermeilles les mains sales et rebutantes de ces *idoles animées*.

Le costume *adamique* de ces saints faqyrs avait déplu à nos soldats dès leur arrivée au Kaire : aussi ils n'en rencontraient pas un dans les rues, qu'ils ne prissent le plaisir de

la chasse à leurs dépens, en les poursuivant, comme par une battue générale, à coups de courroies et de ceinturons, d'un bout de la ville à l'autre; le claquement des coups de lanières, assénés sur les chairs nues de ces misérables, leurs contorsions grotesques, leurs exclamations baroques à chaque coup portant, leur agilité forcée pour se soustraire à leurs chasseurs opiniâtres, amusaient beaucoup ceux-ci, tout en scandalisant grandement les dévots et les dévotes du Kaire.

Cependant la leçon de civilité et de décence fut efficace: en peu de jours les faqyrs se décidèrent à abjurer la toilette inconvenante qui les faisait traquer de toutes parts comme des bêtes fauves, et on ne les rencontra plus dans la ville qu'à peu près vêtus.

J'ignore si depuis notre départ d'Égypte le système de l'ancien costume proscrit par nous a repris faveur.

Le mot *derwiche* est d'origine persane; ce nom n'est donné au Kaire qu'à des sortes de confréries ou de communautés volontaires, composées de dévots musulmans, vivant ensemble à peu près comme les moines européens, mais sans vœux et sans clôture.

Ils ont des oratoires particuliers où ils se livrent entre eux à divers exercices de dévotion mystique qui leur sont propres; tels, entre autres, que cette espèce de tournoiement ou de walse pirouettante, connue sous le nom de *danse des derwiches*, qui ressemblerait assez à ce que l'on nous raconte du *labeur religieux* des zélés quakers, si les mouvemens, loin d'être tranquilles, lents et modérés comme chez ceux-ci, n'étaient au contraire pressés avec une violence toujours croissante et poussés par degrés jusqu'à une véritable frénésie.

Cette danse, dont le supérieur donne le premier le signal et l'exemple, exécutée progressivement par quelques-uns des frères, puis par toute l'assemblée, est accompagnée de cris

semblables à des hurlemens, résultant du mot arabe *hou* (LUI, c'est-à-dire DIEU), prononcé par tous, d'abord assez lentement, mais augmentant peu à peu de rapidité et de force dans l'intonation, les voix s'élevant et prenant une accélération de plus en plus saccadée, à mesure que le pirouettement circulaire de la danse devient lui-même plus accéléré.

Ce mouvement de rotation et ces hurlemens *in crescendo* finissent par devenir tels, que le spectateur, sentant ses yeux éblouis et ses oreilles assourdies, en éprouve lui-même une espèce de vertige et d'ivresse sympathique.

Le vacarme ne cesse que quand tous les frères walseurs sont tombés l'un après l'autre par terre, comme de vrais épileptiques, à mesure que les forces ont abandonné leurs membres tremblans et épuisés, et que la respiration a manqué à leurs gosiers desséchés et à leurs bouches écumantes.

Plus d'une fois, au Kaire, j'ai été réveillé la nuit par les hurlemens dévots d'une communauté de derwiches, dont l'oratoire était situé dans l'angle de la placé *Ezbekyéh* qui avoisinait ma maison. Cet oratoire, non loin de la maison de *Qâyd-Aghâ*, où se rassemblait le divan, se nommait, autant que je puis m'en souvenir, *Gâmè él-Chorayby* : en passant de terrasses en terrasses, j'ai pu m'approcher assez de l'une de leurs fenêtres pour satisfaire ma curiosité, malgré leurs portes strictement closes; et véritablement, en les voyant, en les entendant, mon imagination n'a pu trouver d'objet de comparaison que dans le *Pandemonium* de Milton; je doute qu'au fond du *Sahrâ* tous les lions, les tigres et les léopards de l'Afrique réunis, puissent faire un pareil charivari, et exécuter des contorsions plus sauvages et plus épouvantables.

—

XXII.

Suivant les auteurs orientaux, tous les ans, le seizième jour du mois de *Nisan*, les huîtres à perles s'élèvent à la surface de la mer, et entr'ouvrent leur coquille de nacre, pour recevoir une douce pluie, ou une rosée, qui tombe du ciel à cette époque, et dont les gouttes se coagulant forment ensuite des perles.

Cette croyance fabuleuse a fourni au célèbre Sady le sujet d'une fable charmante, qu'il a insérée dans son *Bostan* (jardin de fruits, verger).

Je joins ici la traduction que j'ai essayé de faire de cette fable, malgré l'impossibilité que je reconnais de pouvoir atteindre à l'élégance et à la gracieuse simplicité du texte original.

La Goutte de Rosée.

FABLE.

Un jour, du haut de l'atmosphère,
Un des nuages s'entr'ouvrant,
Laissa tomber dans l'Océan
De la rosée une goutte légère.
Celle-ci fut confuse, en se voyant
Atôme imperceptible en cet empire immense,
Dont le plus faible flot lui semblait un géant.
« Que suis-je? disait-elle; hélas! mon existence
» Est moins que rien, près des montagnes d'eaux
» Que l'Océan renferme en ses vastes dépôts,
» Qui, s'élançant du fond de ces profonds abîmes,
« Jusqu'aux cieux vont porter leurs menaçantes cimes. »
Tandis que d'elle-même, avec tant de dédain,
Parlait ainsi sa modestie,
Une coquille s'ouvre et l'admet dans son sein.

La goutte y devient perle, et perle magnifique.
On la pêche, on l'admire, et, grâce à son destin,
Jusqu'au front orgueilleux d'un prince asiatique
Du fond des mers l'humble perle parvint.

—

XXIII.

L'Abyssinie porte, en arabe, le nom de *Belâd él-Habech*, et ses habitans celui de *Habechy*. Il s'en faut que leur couleur soit aussi foncée que celle des peuples de la Nigritie; leur teinte est olivâtre et très-brune, sans cependant pouvoir être appelée absolument noire. Malgré cette différence, les auteurs arabes confondent l'Abyssinie, et même la Nubie (*Belâd él-Noubeh*), sous la dénomination commune de *Belâd él-Soudân* (pays des noirs), qui ne devrait appartenir qu'à la Nigritie proprement dite.

Les Abyssins sont chrétiens, mais leur religion est mêlée de croyances et de pratiques judaïques : cependant il paraît qu'il y a parmi eux beaucoup de catholiques.

J'ai été intimement lié, au Kaire, avec l'évêque métropolitain de *Gondar,* capitale du pays des Abyssins, et j'ai été étonné de son instruction, qui m'a fourni sur l'Abyssinie beaucoup de renseignemens précieux que je publierai peut-être un jour.

Sa physionomie était aussi expressive que spirituelle : on peut s'en convaincre en voyant son portrait habilement dessiné par mon collègue et ami, M. Dutertre, et qui fait partie de la planche F, tome second, *État moderne,* dans le grand ouvrage de la *Description de l'Égypte*. Ce portrait y porte le n° 2.

—

XXIV.

Le mot Mogrebin (*Moghreby*) signifie proprement, en arabe, *occidental; Moghreb* désigne particulièrement l'*occident*, et, sous cette dénomination, les Arabes ont coutume de renfermer toute la partie occidentale de leurs conquêtes en Afrique, en n'y comprenant pas l'Égypte.

Les géographes arabes divisent le Moghreb qu'ils nomment aussi *êl-Gharb* en trois parties.

La première, qui est la plus orientale, porte aussi le nom d'*Afriqyah* (Afrique proprement dite) : elle comprend le désert et la contrée de *Barqah*, qui confine à l'Egypte, les anciennes Cyrénaïque et Tripolitaine, et la province dont Carthage était la capitale, que les Romains désignaient sous le nom d'*Africa propriè dicta*. Elle renferme Bugie, Bizerte, Sous, *Tounes* (Tunis), bâtie près des ruines de l'ancienne Carthage, *Tarabolous* (Tripoli d'Afrique), *Mahadyéh* et *Qayrouân* qui est l'ancienne Cyrène.

La seconde partie, à laquelle ils ont donné le nom de *Moghreb ouasett* (région moyenne de l'occident), s'étend dans sa longueur depuis l'*Afriqyah*, dont je viens de parler, jusqu'au territoire de *Telmesân* (Tremecen), qui formait l'ancienne *Mauritania Cæsaris*. Elle est bornée dans sa largeur par la mer Méditerranée au nord, et au sud par le grand désert, dit le *Sahrâ*.

La troisième partie, qui est la plus occidentale, s'étend dans sa longueur depuis *Telmesân* jusqu'à l'Océan atlantique. Elle comprend dans sa largeur le pays de *Tangéh* (Tanger), *Sebtah* (Ceuta), connu des Romains sous le nom de *Sept a mons*, *Fâs* (Fez), et *Mérakech* (Maroc).

L'Espagne ayant fait partie des contrées occidentales conquises par les princes arabes, leurs historiens l'ont aussi comprise sous le nom général de *Moghreb;* mais le plus

ordinairement, ils l'ont désignée par celui d'*Andalous*.

J'ajouterai que la province la plus occidentale de la Péninsule a conservé jusqu'à nos jours le nom d'*Algarves*, et que le vent d'ouest s'appelle, dans la Méditerranée, *il-garbino*. Ces deux dénominations, comme le mot *moghreb*, viennent de la racine arabe *gharaba*, qui signifie *s'en aller*, *être absent*, *disparaître, se cacher*, et qui est plus particulièrement employé pour désigner la disparition du soleil à l'occident, chaque soir; aussi le mot *moghreb* signifie-t-il également *le soir, l'époque* du coucher du soleil.

—

XXV.

Nabka, ou *nabk*, est le nom d'un grand arbre épineux, portant des fruits sauvages de la forme d'une petite pomme, et de la grosseur d'une petite noisette, mais dont le noyau, très-gros proportionnellement, n'est recouvert que d'une pellicule mince presque sans pulpe. La couleur de ces fruits est rougeâtre, et leur goût, à la fois douceâtre et acidulé, plaît beaucoup aux enfans du peuple au Kaire; cependant, les oiseaux ne paraissent pas avoir pour ce fruit la même avidité, car j'ai remarqué que les fruits se desséchaient sans être enlevés par eux, sur les branches d'un très-grand arbre de cette espèce, que j'avais dans mon jardin au Kaire. Quelques traducteurs ont confondu cet arbre avec le néflier (*mespilus*), auquel il ne ressemble cependant ni par son port et la grandeur qu'il est susceptible d'atteindre, ni par la forme et le goût des fruits qu'il produit.

Bauhin nomme cet arbre *œnoplia spinosa*, et Hasselquist, d'après Prosper-Alpin, lui donne la dénomination de *paliurus Athenæi;* suivant ce dernier, il porte deux fois dans l'année, c'est-à-dire au printemps et à l'automne, des fleurs

et des fruits dont il vante la saveur, mais qui, la plupart, pourrissent avant leur maturité. Au reste, les fruits du *nabka* ont une odeur agréable, approchant de celle de nos pommes-reinettes, et ils s'emploient dans la pharmacie, comme astringens, avant leur maturité, soit en extrait, soit en infusion. L'infusion des fruits mûrs et desséchés s'emploie, dans les fièvres, comme corroborative et antiputride. Le suc des fruits mûrs est aussi regardé comme purgatif et antibilieux.

Suivant le même Prosper-Alpin, outre l'espèce sauvage, qui est la plus connue et que j'ai vue, il en existe encore une autre espèce cultivée, dont les fruits ont pu être améliorés par la culture, et mériter davantage les éloges qu'il leur donne.

Forskal attribue au *nabka* la désignation de *rhamnus*, et le nombre parmi les bois qui ne sont bons qu'au chauffage; il le place dans la classe *pentandrie*, et il en compte deux genres :

1°. Rhamnus *Nabeca, edulis*, *Kahiræ hortensis*, nommé aussi par les Arabes *Sidr*. — 2°. Rhamnus *Zizyphus*, *Kahiræ hortensis*, nommé aussi *Onnab*, en arabe.

Forskal ajoute que le *rhamnus nabeca* varie dans les deux espèces suivantes, dont voici les caractères botaniques :

A. Rhamnus divaricatus, foliis *semi-pollicaribus;* caulibus *ad singula folia divaricatis;* spinis *validis sæpe geminis.* — B. Rhamnus rectus, ramis *rectis ;* spinis *aut nullis aut solitariis ad latus petioli*, *rectis patentibus ;* foliis *pollicaribus.* — *Utriusque* caudex *arboreus;* fructus *drupa, nuce biloculari;* folia *crenulata*, *trinervia*, *glabra*, *ovata obtusa*, *alterna*, *disticha*, *petiolata ;* stipulæ *setaceæ.* —*Arab. prior* Sidr, *vel* Guasl, *aut* Ælb; *alter* Ardj, *vel* Orredj.

—

XXVI.

L'espèce de *sycomore* dont il est question ici est un arbre qui est particulier aux contrées orientales : il porte en Égypte le nom de *guemmez*, et plusieurs voyageurs l'ont appelé *figuier de Pharaon*. Hasselquits le nomme *ficus sycomorus*, Prosper-Alpin *sycomorus djemmez* et *ficus ægyptia*.

Cet arbre, l'un des plus grands que produise l'Égypte, est celui dont la végétation est la plus vigoureuse. Il n'est aucun de ceux qui ont été en Égypte qui n'ait admiré l'étonnante grosseur de ceux qui forment une longue allée dans l'île de *Roudah*, près le Kaire. Ce végétal semble avoir été placé par la Providence dans les climats brûlans pour présenter aux voyageurs un asile presque impénétrable aux rayons du soleil, sous son magnifique ombrage, qu'étendent au loin ses branches énormes, presque toujours dirigées parallèlement au sol.

Les feuilles du *guemmez* ressemblent à celles du mûrier, et ses fruits, qu'il produit trois ou quatre fois par an en abondance, naissent, non comme ceux de notre figuier, des petites branches, mais immédiatement de l'écorce des grosses et du tronc même de l'arbre. Ce fruit est d'une douceur fade, et ne mûrit qu'à mesure qu'il est piqué par deux insectes qui lui sont particuliers, et dont Forskal nomme l'un *cynips sycomori*, en arabe *namous guemmez*. Celui-ci est ailé ; l'autre, sans ailes, se trouve dans l'intérieur du fruit.

Forskal lui donne le nom de *djumez* et de *djummeiz*, et le range parmi les arbres dont le bois n'est bon qu'au chauffage. Cependant les anciens Égyptiens l'ont employé dans leurs constructions, à cause de sa propriété d'être incorruptible et iattaquable aux vers. Dans la plus grande partie des anciens monumens, les masses énormes de grès ou de granit dont ils sont composés sont liées entre elles par des tenons,

ou queues d'aronde faites en bois de sycomore, et dont les joints sont recouverts en mortier ou en bitume.

Les cercueils des momies sont, pour la plupart, composés de deux pièces creusées dans une masse de bois de sycomore, et recouvertes d'une pâte calcaire sur laquelle sont tracés les ornemens et les peintures.

Je possède, dans mon cabinet, plusieurs masques de momies en bois de sycomore parfaitement conservés, malgré les siècles nombreux qui se sont écoulés depuis leur fabrication. J'ai fait graver deux de ces masques, *Description de l'Égypte*, pl. 70, nos 12, 13, 14 et 15 (*Antiquités*, t. V).

Les Arabes ont aussi fréquemment employé dans leurs constructions le bois de sycomore; toutes les frises de la mosquée de *Touloun* sont faites de ce bois. J'en possède plusieurs fragmens, et j'ai publié les inscriptions de cette frise, *Description de l'Égypte*, pl. *c, d* et *e* (*État moderne,* t. II).

Voici la description du *guemmez*, d'après Forskal.

Ficus sycomorus vera : *foliis late ovatis*, *repandis vel subangulatis*, *obtusiusculis*, *glabris*, *basi cordatis*.

XXVII.

L'ouvrage qui porte le titre de *Hamassah* est un recueil de poésies qui jouissent, dans tout l'Orient, de la plus haute réputation. Il a été composé ou plutôt recueilli par le célèbre poëte nommé *Abou-Temmâm él-Thây :* ce poëte naquit l'an 190 de l'hégire (805 de l'ère chrétienne), près de Damas, et mourut l'an 231 (845), à Moussoul.

Ce Recueil renferme la collection des plus anciens morceaux de la poésie arabe antérieure à Mahomet. Le mot *hamassah* signifie *vertu guerrière*, *héroïsme*, et est plus particulièrement le titre du premier livre qui n'offre que

des poésies guerrières, le plus souvent composées par les chefs des tribus de l'Arabie, et par les héros qui chantent eux-mêmes leurs victoires ou déplorent leurs malheurs. Ces poëmes ont été le plus souvent inspirés sur le champ de bataille même, et leur enthousiasme poétique brûle encore de tous les feux du combat dont ils retracent les scènes.

Ces pièces de vers passent avec raison pour être très-difficiles à comprendre et à interpréter : j'ai osé essayer la traduction d'un assez grand nombre d'entre elles, et peut-être me déciderai-je à publier par la suite ces traductions accompagnées du texte arabe.

Pour qu'on puisse juger du genre particulier de ces poésies, j'en donnerai ici le spécimen suivant :

Assad,

OU LE GUERRIER ARABE.

« Mon fidèle coursier hérisse sa crinière,
» Son oreille est dressée et ses naseaux ouverts;
» Son pied creuse inquiet la terre,
» Et de ses yeux jaillissent les éclairs....

» N'ai-je pas vu briller les armes meurtrières?
» N'ai-je pas entendu le clairon retentir?....
» Et sous les pas pressés de hordes mercenaires,
» Mon pied ne sent-il pas la plaine au loin frémir?

« Oui, mon oreille avec plaisir
» A recueilli le son des trompettes guerrières....
» Des maîtres insolens de Damas et de Tyr
» Mon œil a reconnu les hostiles bannières.

» Ils viennent, franchissant de nos rocs la barrière,
» Ils viennent défier notre trop long loisir;
» Ils viennent réveiller notre vertu première;
« A nos coups ils viennent s'offrir.

» Aux armes, compagnons! que de ces téméraires
» L'audace, de nouveau cédant à nos exploits,
» Atteste encor, comme autrefois,
» Que nous sommes fils de nos pères !

« Aux armes!.... Donnez-moi, femmes, mon cimeterre,
» Mon arc, mes flèches, mon carquois,
» Ma lance, dont le fer naguère
» Deux fois s'est teint dans le sang de leurs rois. »

Assad s'est élancé.... mais les flots de poussière,
Qu'il croyait recéler la haine et les combats,
S'entr'ouvrent.... Sa tribu, ses amis et son frère,
Vainqueurs des Tyriens, le serrent dans leurs bras.

Sans vouloir ici m'étendre en de trop longs détails sur le mécanisme de la poésie des Arabes, je dirai seulement qu'aux pieds mesurés par longues et brèves, comme dans les vers grecs et latins, elle joint encore la rime comme dans les nôtres; mais cette rime est identique, et continue dans toute une pièce de vers. J'ai essayé de faire comprendre l'espèce d'harmonie qui en résulte, par la continuation de la même rime féminine dans la pièce de vers précédente; j'ai même placé exprès, dans la première strophe, deux rimes masculines analogues, pour me rapprocher de la marche de la poésie arabe, qui fait ainsi rimer entre eux les hémistiches des premiers vers.

J'ajouterai que la tribu des *Assadites*, en arabe *Beny-Assad* (les enfans d'Assad ou du Lion), a été l'une de celles dont la réputation a été plus éclatante avant l'époque de l'islamisme.

J'ai rapporté du Kaire un très-beau manuscrit du *Hamassah*. Schultens a publié en 1740 et 1748, d'après les manuscrits n°s 1207, 1218, 1251 et 1255 de la bibliothèque de Leyde, quelques fragmens de ce Recueil, qui ont

été réimprimés, soit par *Hirtius*, dans l'*Antologie arabe* qu'il a donnée à Jéna en 1774, soit par *Carlyle* en 1796 : enfin, le Recueil complet vient d'être imprimé en entier, avec les commentaires de *Tebrizy*, à Bonn en 1826, par les soins de M. G. W. Freytag.

Au reste, dans ce Recueil, les vers cités par l'auteur des Contes sont un peu différens de ceux qu'il rapporte, et font partie d'une longue pièce héroïque.

XXVIII.

La montagne que les Arabes nomment *Kaf* est la même que le *Caucase* des Grecs; les livres pehlviques lui donnent le nom d'*Al-Bordj*, et plusieurs de nos cartes géographiques la désignent par la dénomination d'*Albourz*. Les Orientaux croient que cette chaîne de montagnes environne la terre entièrement, comme une ceinture autour du corps, ou comme un anneau autour du doigt. Suivant eux, le soleil se lève d'une de ces éminences, comme les poëtes latins le disaient du mont *OEtha*, et se couche sur l'éminence opposée; c'est pourquoi l'expression *d'un Kaf à l'autre Kaf* signifie, en arabe, *d'une des extrémités du monde à l'autre*.

Ebn él-Ouerdy, auteur du curieux Traité de Géographie universelle, intitulé *Kherydet él-Agiayb* (la perle des merveilles), dont je possède trois beaux manuscrits, représente la montagne *Kaf* dans la carte planisphérique dont il a accompagné son ouvrage. Sa position et son étendue sont entièrement conformes aux fables que je viens d'exposer; il les rapporte avec complaisance, et ajoute que cette montagne a pour base une pierre merveilleuse nommée *sakrat*, « dont un seul grain, dit-il, donnerait à son possesseur

» le pouvoir de faire les prodiges les plus surnaturels. »

D'autres représentent, suivant lui, cette pierre comme le pivot du globe terrestre, et comme un vaste saphir dont les rayons réfléchis donnent aux cieux leur couleur azurée.

« Lorsque Dieu, ajoute-t-il, veut exciter un tremblement » de terre, il commande à cette pierre miraculeuse d'émou- » voir une de ses fibres, et alors le pays auquel cette espèce » de nerf communique immédiatement tremble, s'agite, et » quelquefois s'écroule.

» La montagne *Kaf*, dit-il encore, est elle-même de cou- » leur d'émeraude, et toutes les autres montagnes n'en sont » que des branches; nul homme ne peut y arriver, s'il n'est » conduit par une intelligence surnaturelle; car le mont » *Kaf* est séparé de la terre habitable par des pays téné- » breux où la lumière du soleil ne pénètre jamais. C'est » dans cette montagne qu'ont été relégués les *Dives* et les » *Afrites* (les mauvais Génies), après qu'ils eurent été dé- » faits et subjugués par les premiers héros de la postérité » d'Adam, auxquels Dieu en avait accordé le pouvoir.

» C'est aussi dans ces montagnes de *Kaf* qu'est placé le » *Ginnistân* (pays des Génies), et la ville merveilleuse » d'*Ahermân*, qui est leur principale résidence. »

Ce nom d'*Ahermân* paraît être l'origine du nom d'*Arimanes*, donné par Zoroastre et ses sectateurs au *mauvais principe*, en opposition avec *Oromaze*, principe du bien.

—

XXIX.

Houry, ou *hour* est, comme on sait, le nom que donnent les musulmans aux beautés toujours vierges promises par l'islamisme aux voluptés des fidèles musulmans dans le paradis. Ce mot signifie proprement, suivant les lexiques arabes :

« Vierges aux beaux yeux, aux yeux noirs comme ceux de » la gazelle. » Il en est fait mention en plus d'un endroit du Koran, je me bornerai à citer les versets suivans, tirés du chap. LV, intitulé : *le Miséricordieux* :

« v. 54. Lequel des bienfaits de Dieu renierez-vous? — » 55. Dans les jardins du paradis, seront de jeunes vierges, » au regard modeste, que jamais homme ni génie n'a prô» nées. — 58. Semblables au rubis et au corail. — 70. Belles, » ravissantes. — 72. Vierges aux yeux noirs, gardées sous » la tente. — 74. Loin des regards des hommes et des Gé» nies, etc. »

XXX.

Fattimah, suivant la lecture littérale, et *Fattoumah*, suivant la prononciation vulgaire de l'Égypte, est le nom que portait la fille du Prophète; elle était née d'*Aychah*, à la Mekke, cinq ans avant que Mahomet, son père, eût commencé ses prédications, et elle mourut six mois après lui, âgée de 28 ans; elle avait épousé *Aly*, cousin-germain du Prophète, et fut mère de *Hassan* et de *Housseyn*.

C'est d'elle qu'ont pris leur nom les *Fattimites*, c'est-à-dire, les princes qui ont prétendu descendre par elle et par *Aly* en ligne directe du Prophète.

Cette dynastie commença à régner en Afrique l'an de l'hégire 296 (908 de l'ère chrétienne), et chassa de ces contrées les dynasties des Aglabites et des Edryssites qui y régnaient, les premiers dans l'Afrique proprement dite, et les seconds dans l'ancienne Mauritanie. Ils prirent alors le titre de khalyfes, et un schisme s'établit entre les Musulmans, qui virent deux khalyfes s'anathématiser réciproquement et se déclarer mutuellement hérétiques. Ce schisme existe encore de nos jours entre les *Sunnites* et les *Chiites*.

Ces derniers sont les sectateurs d'*Aly* et de sa famille, et on a aussi donné aux Fattimites le nom d'*Alides* ou *Aliades*, en arabe *âl-Alouyat*, c'est-à-dire *famille d'Aly*. Cependant cette descendance a trouvé des antogonistes qui en ont prétendu prouver la fausseté, et qui ont reproché aux *Fattimites* ou *Alides* d'usurper un titre auquel ils n'avaient aucun droit. *Thabathaba* ayant osé témoigner quelques doutes à ce sujet devant *Moëz-le-dyn-Illah*, khalyfe fattimite, et lui ayant demandé ironiquement quelle était la brauche des enfans d'*Aly* dont il tirait sa descendance, ce khalyfe tira son épée hors du fourreau, et lui dit : « *Voici ma généalogie ;* » puis répandant l'or à pleines mains sur ses soldats, il ajouta : « *Voilà ma race et ma famille.* »

—

XXXI.

Mansourah. Cette ville qui est assez grande est située sur le Nil dans le lieu nommé *Ifriraq én-Neyléyn,* c'est-à-dire séparation des deux Nils, et que l'on a ainsi appelé, parce que le Nil s'y sépare en deux branches considérables, dont l'une se rend à *Damyât* (Damiette) et l'autre à *Achmoun.*

A l'époque de l'invasion des Croisés, leur armée ayant pris Damyât pour la première fois (31 ans avant l'expédition de saint Louis), le sultan *él-Melek él-Kâmel,* fils d'*él-Melek él-Adel* et neveu de Saladin, construisit Mansourah et la garnit de fortifications. Il la nomma *Mansourah,* c'est-à-dire *victorieuse,* pour signaler la victoire célèbre qu'il remporta sur les Francs lorsqu'il les chassa de *Damyât* dont ils avaient été maîtres pendant deux ans. Cette victoire arriva l'an 618 de l'hégire (1221 de notre ère).

—

XXXII.

Les Orientaux racontent de Salomon les fables les plus merveilleuses. Suivant le *Tarykh Montekheb*, il était contemporain de *Kay-Kâous*, et n'avait que douze ans lorsqu'il succéda à son père *Dâoud* (David). Suivant le même ouvrage, Dieu soumit à son empire non-seulement les hommes, mais encore tous les esprits bons ou mauvais, les oiseaux, les vents, et l'universalité des créatures sublunaires; Salomon fit usage de cette puissance surnaturelle pour employer les Génies à la construction de son palais et du temple de Jérusalem, dont la construction dura sept années.

Il serait long et ennuyeux de rapporter toutes les traditions fabuleuses sur Salomon. Je me bornerai aux suivantes :

« Salomon avait un anneau mystérieux, nommé l'*anneau* » *de la sagesse*, par le moyen duquel il exerçait sa puis» sance. Un jour qu'il était au bain, cet anneau lui fut dé» robé par un des Génies malfaisans, qui jeta cet anneau au » fond de la mer. Privé de son anneau, Salomon s'abstint » pendant quarante jours de monter sur son trône, crai» gnant de manquer des lumières nécessaires pour bien gou» verner; mais le quarantième jour il retrouva son anneau » dans le corps d'un poisson qu'on servit à sa table. »

Dans le chapitre II du Koran, qui porte le titre d'*él-Baqarah*, on trouve, v. 96, ce passage: « Les juifs ont suivi ce » que les démons ont enseigné sous le règne de Salomon. »

Houssayn Waëz explique ces paroles du texte par le commentaire suivant : « Les démons, ennemis de Salomon, » avaient publié des livres pleins de superstitions impies, » et ils persuadèrent aux ignorans que ces livres étaient » ceux dans lesquels Salomon avait puissé ses vastes connais» sances et acquis sa puissance surnaturelle. Salomon fit » faire la recherche de ces livres imposteurs, et se les fit tous

» apporter : il les renferma alors dans un coffre fermé de » plusieurs clefs, et le fit enterrer sous son trône même, » afin de les soustraire pour toujours à la connaissance des » hommes. Cependant, après la mort de Salomon, les dé» mons et les magiciens tirèrent ces livres du lieu où ils » étaient enfouis, et les répandirent en prétendant qu'ils » avaient été composés par Salomon lui-même; et plusieurs » crurent en effet que ce sage prince en était l'auteur; mais » le Koran lui-même repousse cette calomnie dans ce pas» sage : *Certes, Salomon n'a pas été un impie, mais les* » *démons sont les auteurs des impiétés, et ils ont enseigné* » *aux hommes l'art magique.* »

Rien n'approchait, disent encore les Orientaux, de la magnificence du trône de Salomon. Lorsqu'il y était assis, les oiseaux venaient voltiger au-dessus de sa tête pour lui servir de dais et de tente : à sa droite étaient 1200 siéges d'or, sur lesquels étaient placés les patriarches et les prophètes; à sa gauche, 1200 siéges d'argent pour les docteurs et les sages qui assistaient à ses jugemens, etc.

—

XXXIII.

Sady, l'un des plus célèbres poëtes et philosophes persans, et dont le nom est si connu par ses deux ouvrages principaux : le *Gulistán* (parterre de roses), et le *Bostân* (jardin de fruits), a été surnommé *Chyrâzy*, parce que sa patrie était la ville de *Chyrâz*, où il naquit l'an 571 de l'hégire (1176 de notre ère). Cette ville, capitale de la province de Perse proprement dite, est l'ancienne *Cyropolis;* elle est située à 72 parasanges d'*Ispahân*, à 73 degrés 15 minutes de longitude, et 29 degrés 35 minutes de latitude. *Sady* fait dans ses ouvrages le plus grand éloge de sa patrie

dont il vante l'heureuse position et l'agréable température.

Cependant il paraît qu'il n'y séjourna pas long-temps ; chassé par les incursions des Turks et des Tartares, qui la désolaient, il passa presque toute sa vie en parcourant les diverses contrées de l'Orient, qu'il quittait successivement, à mesure que la guerre y étendait ses ravages.

Ce fut dans le cours de ses voyages qu'il fut fait prisonnier en Syrie par les Croisés, qui ne parurent se douter nullement qu'ils retenaient dans les chaînes et dans les travaux les plus vils un des génies les plus brillans dont s'enorgueillissait la littérature orientale.

Sady raconte, dans son *Gulistân*, qu'il eut pour maître le cheykh *Chems-éd-dyn Abou-l-Faradj él-Giouzy*, dont il est question dans la neuvième Soirée de la première partie de ces Contes, ainsi que le savant *Chehab-éd-dyn* de Baghdad. Il vécut d'ailleurs dans la familiarité des principaux docteurs et des personnages les plus puissans de cette époque.

Un de ses amis les plus intimes fut élevé inopinément à de très-hautes fonctions; chacun s'empressa d'aller présenter au nouveau favori ses hommages; Sady seul ne se présenta point chez son ancien ami ; on lui en témoignait de l'étonnement : « La foule, répondit le philosophe, se presse autour de lui à cause des faveurs dont le comble la fortune ; » quand elle les lui aura retirées, j'irai le voir, et alors je » serai probablement le seul qui pensera à lui rendre visite. »

Outre les deux ouvrages cités ci-dessus, Sady en a laissé plusieurs autres également dignes du nom qu'il s'est acquis.

Sa première production fut le *Gulistân*, qu'il publia vers l'an 656 de l'hégire (1268), année si fatale à l'islamisme, qui vit les hordes innombrables des Tartares Mongols se répandre dans les contrées méridionales de l'Asie, et *Houlâgou-Khân*, leur prince, se rendre maître de Baghdad et de l'infortuné *Mostassem b-illah*, le dernier des khalyfes

Abbassides de cette ville. Cet ouvrage, partie en prose, partie en vers, renferme des anecdotes intéressantes et des leçons d'une morale à la fois sévère et philanthropique.

Quelque temps après, il publia son *Bostân*, qui est écrit en vers, ainsi qu'un troisième ouvrage auquel il donna le nom de *Molamât*, qui signifie des *rayons*, des *étincelles*.

Sady était alors plus qu'octogénaire, et il prolongea, dit-on, sa carrière jusqu'à l'âge extraordinaire de cent vingt ans. Il mourut l'an 691 de l'hégire (1291 de notre ère).

Voltaire a hasardé sur *Sady* une opinion qui est peu favorable; mais son ignorance des langues orientales n'a pu lui permettre que d'en porter un jugement hasardé et nullement fondé sur une appréciation réelle. Cependant il n'a pu s'empêcher de reconnaître dans le poëte persan une rare énergie et une grande élévation lorsqu'il parle de la Divinité, surtout dans les vers suivans, qu'il cite, et dont je joindrai ici une traduction plus exacte.

Dieu.

« Il n'est qu'un Dieu! Partout, du couchant à l'aurore,
» Sous des noms différens chaque peuple l'adore [1];
» Mais quel que soit le nom qu'on lui donne en tout lieu,
» Partout il est le même ; il n'est pas d'autre Dieu.

» Roi de l'immensité, des temps et de l'espace,
» Roi des destins, son œil d'un seul regard embrasse
» Ce qui fut, est, sera, ce qui ne fut jamais;
» Des sons que nul n'entend son oreille est frappée;
» De sa prévision la trace anticipée
» Dans le sein maternel a dessiné nos traits.

[1] Ce vers rappelle celui de Martianus-Capella :

« *Sic vario cunctus te nomine convocat orbis.* »

» Dans les routes des cieux, l'astre de la lumière
« Par son ordre accomplit sa marche régulière;
» Par son ordre la roche enfante les rubis,
» De fertiles moissons nos champs sont enrichis;
» Il prend deux gouttes d'eau : de l'une il fait un monde,
» De l'autre il arrondit la perle au fond de l'onde.

» Par l'espérance il est au cœur de l'innocent;
» Au pervers, le remords l'atteste encor présent.
» Par lui seul tout se meut, sur lui seul tout se fonde,
» Tout est en lui, par lui, pour lui seul existant;

» Qu'il parle, et l'univers va soudain disparaître
» Dans l'informe chaos du vide et du néant:
» Qu'il parle, et l'univers repasse en un instant
» De l'abîme du *rien* dans les plaines de l'*être.* »

André du Ryer est le premier qui nous ait fait connaître le *Gulistân*, par sa traduction française publiée en 1634, in-8, à Paris, sous le titre de *l'Empire des Roses*. Vingt ans après, en 1654, Gentius a donné à Amsterdam une édition in-folio du texte persan, accompagné d'une version latine, sous le titre de *Rosarium politicum*, *sive amœnum sortis humanæ theatrum*.

Depuis un grand nombre d'éditions ont été publiées, soit à Calcutta, soit à Londres, soit à Paris; il serait trop long d'en donner une notice détaillée.

Le *Bostan* n'avait pas encore été publié, lorsqu'il en parut une édition avec un commentaire marginal, à Calcutta, en 1826. Le comité de traduction, récemment institué dans le sein de la Société royale asiatique de Londres, vient d'annoncer l'intention d'en faire paraître une version anglaise.

J'ai réuni les différentes fables que *Sady* a composées, et qui sont éparses dans ses divers ouvrages, dont je possède

plusieurs manuscrits. La traduction de ce Recueil formera un des volumes du *Fablier oriental*, dont j'ai commencé la publication par les Fables de *Loqmán*.

XXXIV.

Les *cherifs*, ou nobles, sont les descendans de Mahomet, par *Aly*, son gendre, et *Fattimah*, sa fille; leur noblesse est la seule qui soit reconnue dans les pays musulmans : au reste, cette noblesse ne les exempte ni d'impôt, ni de punitions quand ils se rendent coupables de quelque délit, et ne leur donne aucun titre pour les places ou fonctions éminentes. Beaucoup de chérifs se rencontrent au Kaire dans les classes les plus basses, et moi-même j'avais un *sâys* (palefrenier), nommé *Aly*, qui était chérif. Leur seule distinction est la couleur verte qui leur est particulièrement affectée, et ils portent un turban de cette couleur : c'est à ce turban que s'adressent les égards et le respect, non à l'homme qui en est décoré.

Un chérif, coupable d'un délit, peut recevoir la bastonnade tout comme un autre simple Musulman; le seul privilége qui lui est accordé, c'est qu'avant de la lui faire infliger, l'officier public, qui l'y condamne, fait enlever respectueusement le turban vert, qui reste déposé avec honneur sur un coussin pendant que les bourreaux exécutent leurs ordres sur le *noble* patient. L'exécution terminée, le magistrat baise dévotement le turban respectable, et le fait remettre avec cérémonie sur la tête du bâtonné. Tel est le seul et unique privilége de la noblesse du Kaire.

Les chérifs ont long-temps été en possession du khalyfat, et leur rôle politique n'a cessé en Egypte qu'à l'époque de la domination de Saladin qui leur substitua les Abbassides

de Baghdad, mais seulement avec le titre nominal de l'autorité spirituelle.

Maintenant le corps des chérifs jouit encore d'une grande influence et surtout de la considération publique. Leur chef prend le titre de *Naqib él-âchraf.* Sa place n'est pas héréditaire, mais elle dépend du choix que fait le gouvernement parmi les plus recommandables de ce corps. Ses fonctions sont d'autant plus importantes, qu'elles donnent une grande prépondérance quand elles sont entre des mains habiles, et qu'elles lui attribuent des priviléges et une juridiction particulière sur toutes les affaires, autres que les flagrans délits, où un chérif se trouve impliqué.

La charge de *Naqib él-âchraf* appartenait, lorsque nous sommes arrivés au Kaire, à *Omar-Effendy.* Il se retira en Syrie avec Ibrahym-Bey, et sa place fut donnée, par le Général en chef, le 1er fructidor an VI (18 août 1798), au cheykh *él-Bekry*, qui l'a conservée pendant notre séjour.

—

XXXV.

On sait que, dans l'Orient, les dots des femmes ne sont pas données par les parens de l'épousée à l'épouseur, comme parmi nous; mais par l'épouseur aux parens de l'épousée. Le Koran défend expressément aux Musulmans d'épouser une femme sans l'avoir convenablement dotée. Ce paiement, de la part de l'homme qui veut se marier, est une espèce d'achat, dont le prix est en partie consacré à dédommager les parens des dépenses qu'ils ont faites pour élever la fille qui va cesser de leur appartenir. Une autre partie est réservée pour appartenir à la femme, en cas d'événemens qui dissolvent le mariage. Cette dot n'est jamais rendue au mari en cas de répudiation, lors même que cette répudiation a lieu avant

la consommation du mariage; ainsi cette dot n'est pas, comme notre douaire, *pretium virginitatis*.

On sait aussi que, d'après les mœurs de l'Orient, un futur ne peut voir sa future, non-seulement avant la demande, mais même avant le moment où, la noce terminée, l'épousée est remise à sa disposition dans la chambre nuptiale : si le mari trouve alors les charmes de sa femme inférieurs à l'idée qu'il s'en était faite, et si elle lui déplaît entièrement lorsqu'il a levé le voile qui lui cachait son visage, il peut la renvoyer, à l'instant même, à ses parens : le mariage est nul ; mais, dans ce cas, le mari perd la dot qu'il avait payée et qui toujours est soldée d'avance.

On dit en plaisantant, au Kaire : « Qu'une fille laide » est une mine d'or pour ses parens ; » parce qu'aucun des maris, qui l'épousent successivement sans la connaître, ne voulant la garder quand ils l'ont vue, elle assure, par sa laideur, à ses parens la possession du grand nombre des dots que chacun de ses *refuseurs* est obligé d'abandonner pour se délivrer d'elle.

J'ajouterai que ce genre de spéculation peut être favorisé par la vie retirée que mènent les Orientaux au fond de leurs appartemens intérieurs, dont les fenêtres ne sont jamais du côté de la rue, et par l'habitude de leurs mœurs qui leur interdit scrupuleusement de parler des femmes dans les conversations, même de prononcer leurs noms. Ce serait une grande incivilité au Kaire de s'informer auprès d'un père de la santé de sa fille, auprès d'un mari de celle de sa femme : les plus susceptibles prendraient même cet acte de politesse française pour une insulte sanglante.

XXXVI.

Tripoli d'Orient, ou *Tripoli* de Syrie

Cette ville a été prise par les Francs, suivant *Abou-l-Farage*, dans le mois de *Dou-l-hagéh* de l'an 503 de l'hégire (1110 de l'ère chrétienne). Suivant *Abou-l-Fedâ*, elle fut reprise sur ces mêmes Francs par le sultan d'Égypte, *Qalâoun*, le mardi 4 du mois de *Raby-él-âkher* de l'an 688 de l'hégire (1289); et il ajoute que cette ville était si bien fortifiée, que Saladin ni aucun autre prince n'avaient osé l'attaquer avant *Qalâoun*. Celui-ci fit démolir la ville, et il en fit construire une autre, qui subsiste encore aujourd'hui peu éloignée de la mer, au pied du mont Liban.

—

XXXVII.

Hennéh est le nom d'une fleur et de l'arbrisseau qui la porte; c'est le *cyperus* des anciens (*Lawsonia inermis* de Forskal), et il est communément cultivé dans les jardins du Kaire. Il donne une fleur blanche, dont les grappes portent en Egypte le nom de *thamr-hennéh:* leur odeur, assez pénétrante, malgré l'espèce de fadeur qui se mêle à leurs émanations, comme à celles du marronnier d'Inde, semble désagréable aux Européens; mais elle est aimée avec une véritable passion par les femmes égyptiennes; elles se plaisent à en parer leur turban et à les placer dans leur sein. Cette fleur a, dit-on des vertus hystériques et aphrodisiaques. Les feuilles vertes de l'arbrisseau, desséchées et réduites en poudre impalpable, forment une poussière colorante d'une grande activité, et dont on fait au Kaire un grand usage. Les femmes de toutes les classes s'en servent pour se teindre les ongles et les paumes des mains en rouge orangé très-vif; cette teinture dure très-long-temps, et résiste à tous les détersifs ordinaires. Elles emploient ce genre singulier de parure principalement aux jours de fêtes et de réjouissances, et surtout

dans les célébrations de noces. Cet usage n'est pas moins commun aux femmes chrétiennes qu'aux musulmanes.

Bien plus, les chevaux et les ânes eux-mêmes, au Kaire, ne sont pas étrangers à ce genre de fard et de coquetterie. Le cheval favori du maître a son poil ainsi orné de bandes orangées. Parmi les ânes qu'on trouve, à chaque coin de rue, prêts à être loués pour les courses dans la ville ou dans les environs, et qui attendent leur cavalier temporaire, comme nos fiacres sur la voie publique, celui sur lequel son conducteur veut attirer la préférence des pratiques est largement décoré d'ornemens de cette couleur dont le *hennéh* fait les frais.

Les courtisanes se teignent aussi en couleur de *hennéh* la plante et les ongles de leurs pieds ainsi que les malléoles des chevilles.

XXXVIII.

Les Musulmans donnent à Jérusalem les noms d'*él-Qouds* et de *Beyt-él-moqaddes*, dont le premier signifie *la sainteté* et le second *la maison sainte.* Ils ont en effet la plus grande vénération pour cette ville, vers laquelle ils se tournaient en faisant leurs prières, avant que Mahomet, par une nouvelle détermination, eût désigné, pour ce but sacré, le temple de la Mekke, voulant par-là établir une ligne de démarcation plus tranchante entre ses nouveaux sectaires et les Juifs, qui se dirigeaient aussi du côté de Jérusalem dans leurs exercices religieux.

Les auteurs arabes donnent encore à Jérusalem les surnoms de *Qouds él-mobarek* (sainteté bénie), de *Qouds él-cherif* (sainteté noble), et de *Beyt él-qouds* (maison de sainteté). Ceux qui en sont natifs prennent le surnom d'*él-Moqdessy*, d'*él-Qoudsy* et d'*él-Moqaddessy*.

XXXIX.

La ville de *Haleb* en Syrie, que nous nommons *Alep*, est une des plus considérables de cette contrée, et passe pour être comme la clef de son commerce.

Él-Bâkouy place cette ville dans le troisième climat, à la longitude de 72 degrés 10 minutes, et à la latitude de 35 degrés 50 minutes. Voici la notice qu'il en donne :

« Ville très-grande de la Syrie : son air est bon et son » territoire fertile : elle est entourée de remparts : on y sème » le coton, le *semsem* (le sésame), le *dakn* (espèce de mil). » On y cultive aussi la vigne, et on y recueille des *michmich* » (abricots). L'eau que boivent les habitans est celle de la » pluie. »

—

XL.

Le mot *Kurdistân* signifie *le pays des Kurdes ;* la terminaison *stân* ou *istân* étant ajoutée par les Persans à tous les noms de provinces et de contrées, comme *Farsistân* (la Perse proprement dite), *Thabaristân, Khouzistân*, *Hendoustân* (l'Inde), *Laristân*, etc.

Le peuple qui porte le nom de *Kurd*, ou *Kourd* (dont le pluriel est *Akrad,* comme *Atrak* est le pluriel de *Tourk*), est originaire des monts Gordiens, qui forment une branche du mont Taurus, et qui séparent l'Arménie de la Haute-Médie.

Ces montagnes et les peuples qui en habitaient les environs étaient appelés par les anciens, *Cardueni* et *Carduchi ;* de-là les Kurdes se sont répandus dans l'ancienne Assyrie, le long du Tygre et de l'Euphrate, et ils ont donné leur nom à cette contrée : ils n'ont embrassé l'islamisme que fort tard, et ont presque toujours été en guerre avec les Musulmans.

On trouve aussi des peuplades de Kurdes dans l'*Iraq-Babely* (l'*Iraq* babylonien ou l'ancienne Chaldée).

Suivant Khondemyr, la nation des *Kurdes* tire son origine des malheureux sujets de *Dohak*, nommé aussi *Piourasp*, roi de la Perse, qui s'étaient enfuis dans les lieux les plus sauvages et les plus montagneux, pour se soustraire aux cruautés inouies de ce tyran.

—

XLI.

La ville de *Hirah* dans l'Iraq arabique fut construite sous le règne des princes successeurs d'Alexandre-le-Grand, par *Malek*, fils de *Saham*, de la tribu d'*Azed*, et descendant de *Sabá*, ancien roi de l'Yemen. *Malek* fonda à Hirah, sous la suzeraineté des rois de Perse, un royaume qu'il laissa, à sa mort, à son frère *Amrou*.

Giodhaymah, fils de *Malek*, succéda à son oncle *Amrou*, et après lui le royaume de Hirah passa à *Ady*, fils de *Nassir*, de la famille des Lakhmites, qui avait épousé *Ra'ach*, également fille de *Malek*.

Les rois de cette dynastie sont appelés par les Arabes, les *Mondars*, parce que tous ces princes ont porté ce surnom, comme les rois égyptiens celui de *Pharaon*, et les empereurs romains celui de *Cæsar*.

Les plus célèbres de ces rois sont *Amrilkays*, ou *Amriolkays*, et son fils *Noumân*.

Amrilkays était de la tribu de *Kendah*. Ce prince est un des plus illustres poëtes que les Arabes aient eus avant l'islamisme. On le compte en effet au nombre des sept poëtes, dont les ouvrages furent jugés dignes, dans le concours général qui avait lieu à la Mekke, d'être écrits en lettres d'or sur une étoffe de soie, et suspendus dans le temple de cette

ville. Ces poëmes sont par cette raison désignés par la double dénomination de *modahebât* (dorés) et de *moallaqât* (attachés, suspendus).

Aussi malheureux comme roi qu'heureux comme poëte, Amrilkays fut chassé de ses États par la révolte de ses sujets, et obligé de se retirer à Ancyre en Galatie, où il mourut, suivant quelques-uns, assassiné. Il était contemporain de Mahomet; mais, loin d'adopter les opinions religieuses du Prophète, il avait composé des vers satiriques contre lui.

Noumân, fils d'Amrilkays, régna ensuite à Hirah, dans laquelle il fit construire un palais magnifique. Il est aussi le fondateur d'une autre ville de l'Iraq arabique, appelée *Noumânyéh*, du nom de son fondateur.

Plusieurs autres rois de Hirah ont également porté le nom de *Noumân*. Le prince dont il est fait mention, page 192 du premier volume de ces Contes, est distingué de ses homonymes par le surnom d'*él-Aouar* (le Borgne). On dit qu'un de ses vizirs lui persuada d'abandonner le culte des idoles et de se faire chrétien; on ajoute qu'après son abjuration, il descendit volontairement du trône, et que, remettant la couronne à son fils *Hendou*, il se retira dans une solitude ignorée, dans laquelle il passa le reste de sa vie.

—

XLII.

Le *tâg* ou *tâdj* est le nom de la couronne ou de l'ornement royal qui était particulier aux rois de Perse. Cet ornement, inventé par *Kayoumarath*, était d'abord entièrement d'or; mais ensuite le diadème royal a été une espèce de turban en soie rouge, brodé en or et orné des plus précieuses pierreries. Le milieu s'élevait en forme de cône, et était composé de douze segmens qui se réunissaient en pointe et supportaient une magnifique aigrette. Les anciens rois de

Perse ne portaient cet ornement que quand ils siégeaient sur leur trône, et qu'ils recevaient les hommages de leurs sujets dans les grandes cérémonies. C'est cet ornement des rois persans que les Grecs ont appelé *la tiare royale.*

Quelquefois aussi on trouve le mot *tâdj* employé pour exprimer le turban, le bonnet des Persans en général.

—

XLIII.

Le mot *Turkestân* signifie proprement le pays des *Turks.* Les Orientaux donnent généralement ce nom à toute l'étendue des pays situés au-delà du fleuve *Gyhoun* et les désignent aussi par la dénomination de *Mâ-oueră-ĕn-nahar* (le pays d'au-delà du fleuve), ce qui correspond à l'ancienne *Transoxiane.* Ils citent les noms d'un grand nombre de peuplades qui habitent ou parcourent ces vastes contrées.

Les Mulsumans devinrent maîtres du Turkestân, sous le khalyfat de *Oualyd,* sixième prince Ommiade; après s'être successivement emparés des villes de Bokharâ, de Samarqand et de Ferghanah, leurs généraux entrèrent en vainqueurs dans la principale forteresse du pays, appelée *Rouin-diz* (le château de bronze), et dans la grande ville de *Kachgar,* regardée comme la capitale de tout le Turkestân.

Le titre ordinaire que portaient les rois du Turkestân était celui de *Khâqân*, ou de *Khân* qui paraît n'être que l'abréviation du premier. Aussi, par le mot *Khaouâqyn* (pluriel de *Khâqân*), les historiens arabes désignent toujours les rois des races turques, mongoles et tatares.

De même aussi *les Tobbâ* désignent tous les rois de l'Yemen, *les Kesra* (Khosroës) tous les anciens rois de Perse.

Chez les Arabes et les Persans, le titre de *Sultan* (*Soultân*) était réservé exclusivement au souverain seul, et n'était employé que pour le prince régnant; mais chez les Tatares

au contraire, ce titre pouvait être porté par des gouverneurs de villes et d'autres officiers d'un ordre inférieur, tandis que le titre de *Khân* ou de *Khâqân* était la dénomination spéciale du souverain.

Les souverains mulsumans de la Krimée, de race tatare comme descendans de *Djenghiz-Khân*, ont conservé ce titre de leur ancienne patrie ; les sultans ottomans de Constantinople ont également gardé le titre de *Khân*, qu'ils joignent à leur nom, et celui de *Khâqân* qui fait partie de leur protocole cérémonial et des épithètes honorifiques qui les distinguent. Sur les monnaies de Constantinople, le sultan régnant prend les titres suivans : *Soultân él-berreyn ou-Khâqân él-bahareyn*, *él-soultân ébn él-soultân*, c'est à dire : « Le monarque des deux continens, le souverain des » deux mers ; le sultan fils de sultan. »

Le mot *soultân* est arabe, tandis que le mot *khân* ou *khâqân* se retrouve dans tous les dialectes turks, mongols, kalmouks, mantchoux, etc.

Les hordes turkes étaient tellement en horreur dans l'Orient, à cause des ravages de leurs fréquentes incursions, que plusieurs écrivains arabes et persans ont refusé de regarder les Turks comme appartenant à l'espèce humaine; aussi les Persans ont-ils les quatre proverbes suivans :

» Quand même un Turk deviendrait docteur de la loi, » le tuer ne pourrait être un péché. »

— » Qu'un Turk étudie toutes les sciences et parvienne » à les posséder, il ne cessera pas néanmoins d'être un véri» table barbare. »

— » Verser dans un Turk l'or pur de la civilisation et les » pierreries des connaissances, c'est enfouir ces trésors dans » un coffre de fer brut et rouillé, dont les molécules gros» sières ne pourront jamais être polies. »

— » Les Afrites (les démons), les Dives (les mauvais

» génies) et les Ghoules (les loups garous) se gardent bien de
» paraître dans les pays habités par les Turks: ils craignent
» d'y trouver plus méchant qu'eux. »

—

XLIV.

Le *Gyhoun* est le grand fleuve d'Asie qui était connu des anciens sous les noms d'*Oxus* et de *Bactrus*.

Il prend sa source à l'orient, au pied du mont *Imaüs*, dans la province de Tokharestân, traverse la province de Badakchân et le pays de *Balkh* vers le midi, décharge une partie de ses eaux dans le lac de *Khouarezm*, en coupant cette dernière province par le milieu, et va enfin se jeter à l'occident dans la mer Caspienne. Son cours sépare le pays d'*Irân* (la Perse) de celui de *Tourân* (le Turkestân).

Les principales villes situées sur ce grand fleuve sont les suivantes :

Balkh et *Kât* vers la partie orientale de son cours ; *Termed* et *Amoul* vers le midi, et *Korkang*, capitale de la province du *Khouarezm*, avec sa célèbre forteresse appelée *Hezar-asp* (les mille chevaux), du côté de l'occident.

Ce fleuve borde en partie la province du Khorassân, qui est la plus exposée aux ravages des hordes turkes, malgré la profondeur et la rapidité du fleuve qui les sépare ; mais l'histoire nomme trois principaux gués qui sont praticables et qui facilitent les incursions. Ces gués sont ceux de *Koudouz*, de *Baklan* et de *Karky*.

Les Persans donnent aussi au *Gyhoun* les noms de *Roud-Khaneh*, d'*Amoû* et d'*Abi-Amou*. Les Arabes l'appellent *Nahar-Balkh* (le fleuve de Balkh).

—

XLV.

Le mot *khalyg*, dérivé de la racine arabe *khalag* (séparer, diviser), a d'abord signifié un *golfe* et un *gouffre* : il a été ensuite employé pour désigner un *bras de rivière*, un *canal dérivé du fleuve*, et enfin *le fleuve* lui-même.

Ce nom est particulièrement employé pour désigner le canal du Kaire, dont tous nos voyageurs ont parlé en défigurant son appellation arabe par les noms corrompus de *calis*, de *calisch*, etc.

Il traverse, comme on sait, la ville du Kaire du sud-ouest au nord, et son cours, qui se borne maintenant de la prise d'eau au lac appelé *Birkét él-Hagg* (le lac du Pélerinage), se prolongeait autrefois jusqu'à *Soueys* (Suez), ouvrant ainsi une communication entre le Nil et la Mer-Rouge.

Amrou ben-él-Aas, conquérant de l'Égypte, avait fait creuser ce canal en six mois, par l'ordre du khalyfe *Omar ben él-Khettab*; ce qui fit aussi donner à ce canal les noms de *khalyg Soueys* (canal de Suez) et de *khalyg émyr él-Moumenyn* (canal du Prince des Fidèles).

Ce canal porte encore les noms de *khalyg él-Mourakham* (canal marbré) et de *khalyg él-Hâkemy* (canal de Hâkem), parce qu'il fut revêtu en partie de marbre par *Abou-Aly Mansour*, surnommé *él-Hâkem be-âmr-illah*, sixième khalyfe fattimite, vers l'an 386 de l'hégire (996).

Ce canal reçoit les eaux du Nil; mais son ouverture est fermée par une digue jusqu'à l'époque de l'inondation annuelle : pendant tout le reste de l'année, il est à sec, et sert de rue à la populace du Kaire.

Lorsque l'accroissement du Nil a acquis une hauteur suffisante, la digue est rompue avec de grandes cérémonies, en présence des membres du gouvernement et des personnages les plus distingués de la ville.

Le qâdy constate, par un procès-verbal, la solennité de la rupture de la digue en présence de l'assemblée. Cet acte officiel sert à établir légalement chaque année que le *myry*, c'est-à-dire la contribution sur le produit des terres cultivées, est dû au souverain par le peuple d'Egypte.

L'eau du fleuve se précipite par sa nouvelle issue, et se répand dans la plupart des grandes places, dont le niveau est tenu à cet effet inférieur aux eaux du fleuve. Toutes ces places deviennent bientôt de vastes étangs, et la barque sillonne avec légèreté le même espace où la veille les courses de chevaux élevaient des nuages de poussière. Pendant cette fête, les classes inférieures du peuple aiment à se jeter dans ces nouvelles eaux avec une espèce de fanatisme : bientôt la surface du canal est couverte de nageurs qui se laissent emporter par le courant; les femmes s'empressent d'y plonger leurs enfans, croyant attirer sur eux les faveurs du ciel par cette immersion dans les eaux du fleuve, qui porte en Égypte le titre de *Fleuve béni* (*Bahar él-mobarek*).

Cet acte de dévotion superstitieuse a lieu avec si peu de retenue, que plusieurs fois j'ai vu des mères n'en retirer leurs enfans en bas-âge que suffoqués et noyés complètement.

La malheureuse mère emportait chez elle, enveloppé dans son voile, le cadavre de l'enfant qu'elle avait voulu vouer au bonheur, et qui avait péri victime innocente de l'amour aveugle et superstitieux de sa mère. Elle le serrait dans ses bras, l'arrosait de ses larmes au milieu de la foule, qui, loin de me paraître étonnée et émue, semblait regarder ce spectacle avec une indifférence apathique qui annonçait qu'elle était accoutumée tous les ans à de pareils événemens, et que tous les ans elle s'attendait à les voir se renouveler. Au reste, je dois encore avouer que la mère donnait elle-même à sa douleur une explosion moins vive que si tout autre accident eût enlevé à sa tendresse le fruit bien-aimé de ses entrailles.

XLVI.

Les mots *birkét él-Fyl* signifient *l'étang de l'Éléphant*, et sont la dénomination d'une des plus grandes places du Kaire. Cet emplacement, comme tous les autres de la ville qui portent ce même nom *birkéh*, n'était couvert par les eaux et ne devenait réellement un *étang* que pendant les mois de l'inondation du Nil, avec lequel il communique par le canal : le reste de l'année, il forme une vaste place publique employée partie à la culture, partie aux exercices du manége.

Cette place était entourée des palais des principaux beys, tels que *Mourad-Bey*, *Ibrahym-Bey*, etc.

Le mot *birkéh* ou *birkét* vient de la racine arabe *barak*, qui, outre sa signification de *bénir*, a encore plusieurs autres sens, tels que ceux de *pleuvoir*, d'*inonder*, et dont plusieurs dérivés se rapportent à l'eau et à tout ce qui est aquatique. Parmi ces dérivés sont ceux de *barkah*, qui a le même sens que notre mot *barque*, et qui peut en être l'origine; de *barrakân*, qui signifie « un habit grossier et à » l'épreuve de l'eau dont se servent les pêcheurs. » Les Arabes ont porté ce mot dans la langue espagnole, qui l'a adopté sous la forme de *barragan*, d'où nous avons fait nous-mêmes le mot *bouracan*, anciennement *barracan*.

L'origine du nom d'*étang de l'Éléphant*, donné à cette place, est présentée de deux manières par les habitans du Kaire. Suivant les uns, le nom de cette place vient de sa forme même, l'irrégularité de ses contours dessinant assez grossièrement ceux d'un éléphant; la portion du long parallélogramme, qui forme la majeure partie de cette place, représentant le corps de l'animal, tandis que son prolongement, étroit et resserré du côté méridional, peut ressembler à une trompe par son étranglement et sa forme recourbée.

Suivant une autre hypothèse, cet étang aurait été ainsi

nommé, parce qu'un éléphant qu'un des beys avait fait venir de l'Inde, et qu'il nourrissait dans son palais, avait éprouvé une si grande privation des plaisirs du bain auxquels il était habitué dans son pays, et en avait fait un tel abus lorsqu'à sa grande joie les eaux du Nil étaient venues couvrir la place, qu'enfoncé dans le limon sans pouvoir se débarrasser, et sa masse énorme s'opposant aux secours qu'on avait voulu lui donner, il s'était noyé dans une portion plus creuse de la place qu'on m'a montrée.

A ce sujet, on me citait une île du même nom (*Gezyrét-él-Fyl*, l'île de l'Éléphant), formée dans les temps modernes au milieu du Nil, et ainsi nommée, non parce qu'un éléphant s'y était noyé, mais parce qu'une *djerme* (espèce de barque) portant le nom de cet animal y ayant été submergée, elle avait servi de base et de noyau aux attérissemens successifs qu'elle avait déterminés autour d'elle.

XLVII.

Les académies, ou grands colléges publics, portent en arabe le nom de *medresséh*. On y enseigne la religion musulmane, les belles-lettres et les sciences, en commençant par les principes de la langue arabe. Les princes qui ont fondé ces académies, les ont presque toujours accompagnées d'une mosquée (*gâmè*) et d'un hôpital : les simples écoles publiques sont presque toujours réunies à une *sebilléh* ou fontaine. Ces établissemens sont dotés de riches fondations destinées à acquérir les livres nécessaires à l'instruction, à payer les professeurs et à subvenir aux frais de la nourriture et de l'entretien des étudians. Un local y est aussi ordinairement consacré au logement des étrangers qui viennent y assiter aux leçons.

Les écrivains arabes citent avec de grands éloges l'académie

de Damas, nommée *Medresséh él-Giakmakyéh*, parce qu'elle avait été fondée par *él-Melek él-Achraf Giakmak*, dixième sultan des Mamlouks-Circassiens d'Egypte.

Mais la plus célèbre des académies de tous les pays soumis à l'islamisme, est celle qui est établie au Kaire, dans la vaste et ancienne mosquée appelée *Gámè él-Azhar*. Je crois devoir donner ici la notice de différens cours d'études qui y ont lieu journellement pour les étudians de tout âge, accourus de toutes les régions orientales et occidentales où s'étend la religion musulmane.

Les classes d'instruction s'y divisent suivant les différentes sciences qu'on y enseigne, savoir :

La lecture du Koran (*él-Qorán*);

L'interprétation du Koran (*tefsyr él-Qorân*);

Les fondemens de la tradition (*oussoul él-hadyth*);

Les dogmes de la religion (*él-Aqâyd*);

Les fondemens de la jurisprudence (*oussoul él-feqih*);

L'arithmétique simple (*e'lm ét-hissâb*);

La géométrie et les hauts calculs (*él-hendesséh*);

L'astronomie et l'astrologie (*e'lm én-negoum*);

La grammaire (*sarf ou-nahou*);

La rhétorique (*e'lm él-maâny ou-él-beyân*);

La logique (*él-manteq*).

Des distributions de vivres et d'argent sont faites aux étudians étrangers, qui peuvent aussi, s'ils le veulent, être logés dans l'intérieur des bâtimens de la mosquée.

XLVIII.

Iskander est le nom sous lequel les Orientaux connaissent le grand Alexandre, auquel ils donnent les surnoms d'*él-soultân él-Roumy* et d'*él soultân el-Younâny*, qui signifient l'un et l'autre *l'empereur des Grecs*, ou plutôt *l'em-*

pereur grec. Ils lui donnent encore le titre de *Dou-l-qarneyn* qui signifie littéralement « ayant deux cornes (*bi-* » *cornis*), » soit que cette qualification tire sa source de l'extension de son empire embrassant l'Orient et l'Occident, ces deux extrémités du monde étant indiquées par l'expression figurée *des deux cornes ;* soit peut-être aussi qu'elle ait pour origine les traces défigurées de cette ancienne prétention d'Alexandre à reconnaître pour son père Jupiter Ammon, qu'on sait avoir été adoré sous la forme d'un bélier.

Au reste, les traditions orientales prétendent qu'Alexandre le-Grand n'était pas fils de Philippe, qu'elles appellent *Filikous*, mais de *Darab* (Darius) *ben-Beheman*, qui avait, disent-elles, épousé la fille de Philippe, et l'avait renvoyée à son beau-père, quoiqu'elle fût devenue enceinte. On ajoute qu'Alexandre, étant ainsi né dans la maison de son grand-père, en conserva le nom de *fils de Philippe.*

Suivant cette hypothèse, Alexandre aurait été le frère aîné du dernier Darius, surnommé *Codomanus*, né comme lui du premier Darius, mais d'une autre mère. Les Orientaux prétendent que la guerre, faite à la Perse par Alexandre, avait pour but de faire valoir les titres qu'il avait à cette couronne et de revendiquer son légitime héritage.

C'est en conséquence de ces traditions si contraires à l'histoire réelle, que la plupart des Orientaux font d'Alexandre le dixième et dernier roi de la dynastie des Kayanides.

XLIX.

Les contrées que nous comprenons sous la dénomination de l'Inde ou des Indes, sont désignées chez les Orientaux par la double appellation de *Hend ou-Send*, c'est-à-dire le pays de *Hend* et de *Send.*

Suivant *Ebn él-Ouerdy,* le pays de *Hend* s'étend depuis

celui de *Send* et de *Mekrân*, dans un espace de trois mois de chemin, de l'occident à l'orient, à partir de la ville de *Kanoudj*, qui paraît être celle que nos géographes connaissent sous le nom de *Camboge* ou *Cambodge*.

Le pays de *Send* est à l'occident de celui de *Hend* : il est borné à l'occident par le golfe Persique, et au midi par l'Océan-Indien ou la mer d'*Omân*.

—

L.

Gâlinous est le nom que les Orientaux donnent au célèbre Galien, dont ils ont toujours fait la plus grande estime; ils prétendent qu'il a composé plus de quatre cents Traités différens sur la médecine, qui presque tous ont été traduits en syriaque, en hébreu et en arabe, et ont été commentés par un grand nombre d'interprètes.

La traduction de Galien en arabe est due à *Honayn ben-Ishaq*. La bibliothèque royale en possède deux manuscrits, nos 866 et 950.

Abou-Kerat, *Bou-Krat* ou *Bou-Kratis*, sont les noms sous lesquels les Orientaux connaissent Hippocrate, dont les ouvrages ont été traduits de grec en syriaque, puis de syriaque en arabe, par le même *Honayn ben-Ishaq*.

A l'égard de *Belinous*, on croit communément que ce nom est celui sous lequel les Arabes ont voulu désigner Pline. Cependant les plus savans orientalistes pensent que ce nom n'est qu'une altération de celui d'*Apollonius*.

—

LI.

On n'ignore pas que la province d'Espagne, qui conserve encore le nom d'*Andalousie*, avait tiré sa dénomination

des *Vandales*, par lesquels elle fut long-temps occupée. Cette province étant la plus méridionale de ce royaume, est aussi la première dans laquelle abordèrent les Arabes d'Afrique, et il n'est pas étonnant qu'ils aient étendu le nom de cette province à la péninsule entière.

J'ajouterai ici que cette péninsule elle-même est appelée par les Arabes *Gezyrêh*, c'est-à-dire *île;* car la langue arabe, n'ayant pas de mot particulier pour exprimer *une presqu'île*, comprend les îles et les presqu'îles sous la même qualification. C'est ce que n'ont pas assez observé ceux qui, travaillant sur les géographes arabes, ont souvent, d'après l'erreur où les a entraînés leur inattention, cherché dans les mers des positions qui font partie du continent; c'est ainsi que la ville d'*Alger*, qui n'est certes pas située dans une île, a tiré son nom d'*êl-Gezayr* (les îles), des deux îles, depuis réunies en une, qui jointes au môle forment son port.

LII.

La ville de Cordoue est appelée par les Arabes *Qortobah*. Cette ville a été le siége de la puissance des khalyfes Ommiades d'Espagne, depuis l'an 139 de l'hégire (756) jusqu'à l'an 430 (1038).

Le royaume de Cordoue se divisa alors en un grand nombre de petits Etats, ce qui affaiblit la puissance des Musulmans, qui furent totalement chassés de l'Espagne l'an 898 de l'hégire (1492 de notre ère).

LIII.

Mahadyeh, ou *Mahadyah*, est placée par *êl-Bâkouy* dans le troisième climat, à 40 degrés 5 minutes de longi-

tude, et à 32 degrés 30 minutes de latitude. Il donne sur cette ville les détails suivans :

« *Mahadyéh*, ville d'Afrique peu éloignée de *Qayrouân*.
» Elle a été construite l'an 300 de l'hégire (912), par *él-*
» *Mahady*, qui y établit sa domination; c'est ce prince qui
» l'entoura des hautes murailles qui la défendent, qui la
» ferma par des portes de fer, et qui fit bâtir un palais ma-
» gnifique éclairé par trois cents soixante fenêtres, leur nom-
» bre étant égal à celui des jours de l'année. Le port de cette
» ville est creusé dans une roche dure, et il peut contenir
» environ trente grands vaisseaux; son entrée est défendue
» par deux fortes tours, et fermée par une chaîne de fer qui
» s'étend de l'une à l'autre de ces tours. Cette ville est sou-
» mise aux descendans d'*Abd él-Moumen*. »

LIV.

Le karthame est la fleur d'une plante (*carthamus tinctorius*) qui ne se cultive guère qu'en Égypte, et qui est d'une grande importance pour le commerce de ce pays.

On l'emploie non-seulement dans l'Orient, mais encore en Europe, pour teindre la soie en ponceau, en couleur de cerise et en nacarat.

Le rouge cosmétique, qui prête artificiellement au teint des femmes de nos contrées le tendre vermillon de la rose, n'est qu'une composition de la substance colorante du karthame, mêlée avec le talc réduit en poudre impalpable.

Les teinturiers d'Europe se servent rarement du karthame pour la teinture du coton, parce qu'ils ne savent pas employer sa matière colorante avec le coton, de manière à donner à celui-ci une couleur assez riche; mais les teinturiers du Kaire s'en servent avec un égal succès, tant pour la soie que pour le coton, et même pour le lin et le chanvre.

MM. *Berthollet*, *Descotils* et *Champy* fils furent chargés, dans la première année de l'expédition d'Égypte, par l'Institut du Kaire, de prendre des renseignemens sur les moyens d'employer cette teinture, et d'examiner les procédés qui pouvaient être particuliers aux teinturiers du Kaire, dans son application aux différentes substances qui s'étaient montrées rebelles à la coloration entre les mains des teinturiers européens. Leurs rapports à ce sujet est rempli de savans développemens, et se trouve analysé dans le premier volume de la *Décade égyptienne*.

Le nom de *kartham* est arabe; sa fleur prend plus particulièrement la dénomination d'*osfar*. Elle commence à fleurir vers le milieu de mai et entre en maturité au commencement de juin : ses graines sont oléagineuses, et les habitans en expriment une huile qu'ils emploient à divers usages.

Les Arabes d'Égypte ont, au sujet de la récolte du karthame, un singulier préjugé : ils pensent que le moyen le plus parfait pour empêcher la putréfaction de la matière colorante, c'est de ne faire cueillir les fleurs que par des jeunes filles dont la virginité soit certaine; et, en conséquence, ils n'emploient à cette opération que des enfans en bas-âge. J'ai trouvé, dans Forskal, la confirmation de ce que l'on m'avait raconté à ce sujet au Kaire.

J'ajouterai que ce naturaliste place le karthame dans la classe des *syngenesia*.

LV.

Abd-êl-Moumen ben-Aly est le fondateur de la dynastie des Almohades, qui occupa long-temps le trône de Marok, et qui finit l'an 672 de l'hégire (1273 de notre ère).

Je placerai ici l'article d'*êl-Bâkouy*, où il est question de ce prince et de la ville où il établit sa domination.

« *Marakech* (Marok) est une des villes les plus considé-
» rables du Moghreb. Elle est le siége de l'empire des fils
» d'*Abd-êl-Moumen*, dans un pays excellent, au milieu des
» Berbers, à la distance de dix journées de la mer. Elle ren-
» ferme un grand nombre de jardins, arrosés par deux ca-
» naux; parmi eux, on distingue le jardin d'*Abd-êl-Mou-
» men*, dont la longueur est de trois parasanges. »

Abd-êl-Moumen détruisit la puissance des Almoravides en Afrique, et les chassa d'Espagne l'an 539 de l'hégire.

Les princes Almohades se sont succédé dans l'ordre suivant :

1. *Abd-êl-Moumen* régna 34 ans;

2. *Mohammed*, son fils, ne régna que quelques jours;

3. *Abou-Yaqoub*, *Yousouf ben-Yousouf*, petit-fils d'*Abd-êl-Moumen* (son fils suivant quelques historiens), régna 32 ans;

4. *Yaqoub ben-Yousouf* régna 15 ans;

Les noms du cinquième et du sixième prince n'ont pas été conservés par les historiens, et ils n'occupèrent le trône que pendant quatre années;

7. *Abd-êl-Ouahed*, *ben-Yousouf*, ne régna que neuf mois;

8. *Yahia ben-Mohammed*, *ben-Yaqoub*; la durée de son règne est incertaine.

9. *Edris Ebn-Yaqoub* régna 10 ans;

10. *El-Rached Ebn-Edris* régna aussi 10 ans;

11. *Aly Ebn-Edris*; son règne fut de 6 ans;

12. *Abou-Hafedh*, *Ebn-Ibrahym*, *Ebn-Edris*, régna 20 ans;

13. Le dernier prince de cette dynastie est *Edris*, second du nom, neveu d'*Abou-Hafedh*, et qui régna 3 ans.

Quelques auteurs ajoutent encore à cette dynastie quatre autres princes, qui le plus ordinairement forment une dynastie particulière sous le nom d'*Edrissites*.

LVI.

El-Mahady signifie *chef*, *conducteur*, *directeur des fidèles*. Ce surnom est celui que prit *Tomrout*, père d'*Abd-ĕl-Moumen*, et sous ce titre il réunit à la fois toute l'autorité spirituelle et temporelle en Afrique.

Cet *ĕl-Mahady*, qu'il ne faut pas confondre avec le prince du même nom qui fait le sujet de la note page 422 du premier volume de ce Recueil, se déclara prophète, et se mit, l'an 514 de l'hégire, à la tête d'une troupe de brigands et de vagabonds qui habitaient avec lui les montagnes de *Sous ĕl-Aqsa*. Il prétendait descendre en droite ligne de *Housseyn*, fils d'*Aly*. Ses partisans s'augmentèrent rapidement, et, en mourant, il laissa à son fils *Abd-ĕl-Moumen* une puissance assez considérable pour le mettre en état de fonder sa nouvelle dynastie.

LVII.

Abou-Aly ben-Sinâ, ou *Ebn-Sinâ*, est le nom sous lequel les Arabes désignent le célèbre médecin et philosophe dont nous avons altéré le nom en celui d'*Avicenne*. Son nom entier, avec ses surnoms, est le suivant : *Abou-Aly Housseyn, ben-Abd-allah, ben Sinâ, ĕl Cheykh, ĕl-Reys*.

Il naquit l'an 370 de l'hégire (980 de notre ère), à *Afsena*, près de *Bokharâ*, dans la Transoxiane, et il mourut dans la ville de *Hamadân*, l'an 428 (1036), âgé de 56 ans seulement.

Le plus considérable des ouvrages d'Avicenne porte le titre de *Kanoun*, et presque tous les médecins qui ont suivi sa doctrine ont travaillé à des commentaires sur cet ouvrage, dont le texte arabe a été publié à Rome en 1593 dans l'imprimerie des célèbres Médicis.

LVIII.

Ebn-Rached, ou *Ebn-Roched*, est le nom sous lequel les Arabes connaissent le médecin célèbre que nous nommons *Averroès*, dont le nom entier est *Abou-Oualid Mohammed, ben-Ahmed, ben-Rached.* C'est le plus savant philosophe et le plus habile médecin qu'aient eu les Arabes.

Il était né à Cordoue en Espagne, et il mourut l'an 595 de l'hégire (1198 de l'ère chrétienne).

Averroès passe pour le premier qui ait traduit de grec en arabe les ouvrages d'Aristote, avant même que les Juifs en eussent fait la traduction dans leur langue. Nous n'avons eu long-temps d'autre texte d'Aristote que la version latine qui a été faite sur la traduction arabe d'Averroès, à laquelle il avait ajouté de très-amples commentaires.

—

LIX.

La ville de *Fâs*, que nous nommons *Fez*, est située, suivant *él-Bâkouy*, dans le deuxième climat, à 18 degrés 5 minutes de longitude, et à la latitude de 32 degrés 5 minutes. Il donne les détails suivans sur cette ville :

« *Fâs*, grande ville du *Moghreb*, dans la partie occidentale du pays des *Berbers :* elle est habitée par une peuplade arabe, et est située entre deux collines assez élevées contre lesquelles s'appuient les maisons. Elle possède plusieurs fontaines, dont les eaux vont se réunir et forment un large fleuve appelé *Mafrouch*. »

« La ville de *Fâs* est partagée en deux parties qui forment comme deux villes distinctes, et entourées de murailles. Le pays est très fertile ; on trouve parmi les habitans un grand nombre de Juifs. »

—

LX.

Le nom moderne de la ville que nous appelons *Ceuta* est formé de celui de *Sebtah*, que lui donnent les Arabes, et qui lui-même tire son origine de la montagne, ou plutôt du promontoire qui est près de cette ville, et qui était connu des anciens sous la dénomination de *Septa mons.* Voici un extrait de la note d'*él-Bâkouy* sur cette ville qu'il place dans le troisième climat :

« *Sebtah*, ville du *Moghreb*, située au bord de la mer, » dans le pays des *Berbers*. Elle est voisine d'un rocher sur » lequel la tradition raconte des merveilles, etc. »

LXI.

La ville de Grenade, nommée par les Arabes *Ghranatah*, ou plutôt *Gharnatah*, a été pendant long-temps le siége d'une souveraineté musulmane. Voici ce que dit *él-Bâkouy* sur cette ville qu'il place dans le cinquième climat :

« *Ghranatah* est une ville grande et ancienne, qui n'est » pas éloignée d'*él-Beyrah* (Beïra). Elle est regardée comme » une des villes les plus belles et les plus fortes de tout le » pays d'*Andalous*. La signification de son nom, dans la » langue du pays, équivaut à celle de *Roummanéh* (une » grenade) en arabe. Cette ville est arrosée par le *Faloum* » (Rio de Oro), rivière dont le sable est mêlé de grains d'or » pur ; la montagne qui l'avoisine est couverte de neige. Ce » pays produit des oliviers d'une nature merveilleuse. A un » certain jour de l'année, lorsque le soleil se lève, les culti- » vateurs prennent de l'eau d'une fontaine qui est aux envi- » rons de la ville, ils en arrosent ces oliviers, et, le même » jour, ils voient leurs fleurs paraître et se nouer, etc. »

Le royaume de Grenade a été enlevé aux Musulmans, l'an 1492 de notre ère, par Ferdinand V, dit le Catholique.

LXII.

La ville de *Salé*, que les Arabes nomment *Saly* et *Sala*, est célèbre par ses pirateries, et est située à 40 lieues à l'ouest de la ville de *Fez*, dont elle dépend. Sa latitude est de 34 degrés 10 minutes, et sa longitude de 6 degrés 10 minutes. Elle est bâtie sur le bord de la mer, et partagée, par la rivière de *Guerou*, en deux villes nommées *le vieux Salé* et *le nouveau Salé*.

Suivant *ĕl-Edryssy*, il y a neuf journées ou stations de la ville de Marok à celle de *Salé*. Suivant *Hoëst*, cette distance n'est que d'environ 60 heures de chemin.

Cette ville est nommée *Sala* par Ptolémée, par Pline et par Pomponius Mela, *Sela* par Léon l'Africain, *Salé* et *Celé* par Marmol, et *Salee* par Cardonne et Lamprière.

LXIII.

La Géorgie, qui correspond à l'ancienne Colchide et à l'ancienne Ibérie, est traversée par la chaîne du Caucase et partagée en trois provinces : la Mingrelie, l'Imirette et le Guriel. Ces contrées étaient bien peu connues avant les voyages de M. J. Klaproth, dont la relation si importante sous les rapports historique, géographique et ethnologique, d'abord publiée en allemand, a été traduite par lui en français, et imprimée à Paris en 1823.

Ce pays se divisait autrefois en Géorgie turque et Géorgie persane ; maintenant il est presque entièrement à la Russie.

La ville de *Teflis*, sa capitale, est placée par *ĕl-Bākouy*

dans le cinquième climat, à 83 degrés 5 minutes de longitude et à 43 degrés 5 minutes de latitude.

« Cette ville, dit-il, est bien fortifiée, et, au-delà de son » territoire, l'islamisme n'est plus établi : elle est la capitale » du pays de Kourgistân. On assure qu'elle a été fondée par » *Khosrou-Anouchirvân*, et reconstruite par *Ishaq*, fils » d'*Ismayl-Moulá ben-Ommyah* : elle est arrosée par le » fleuve de *Kour*. Une partie seulement de ses habitans est » musulmane, le reste suit la religion chrétienne ; de manière qu'on sonne les cloches d'un côté du fleuve, tandis » que de l'autre la voix des mouezzins se fait entendre. Ce » territoire produit en abondance l'arbre appelé *senoubár* » (le pin), et on y trouve une fontaine dont l'eau est très- » chaude et n'est utile que pour les bains. »

LXIV.

La ville de *Baghdád* est placée par *él-Bâkouy* dans le troisième climat, à la latitude de 33 degrés 21 minutes, et à la longitude de 80 degrés 5 minutes. Voici la notice qu'il donne sur cette ville :

« *Baghdâd* est la reine des villes, la ville de la paix ; l'eau, » l'air, la terre, tout ce qu'elle renferme ou qu'elle produit, » y est meilleur que partout ailleurs. Elle a été construite » par *él-Mansour* : l'horoscope de sa fondation est le lever » du Sagittaire, le soleil étant au premier degré de ce signe. » On y voit le palais qu'*él-Mansour* y fit construire, et, au » milieu de la ville, la grande mosquée, dont le dôme était » supporté par des colonnes et s'élevait à la hauteur de 80 » coudées. Ce dôme était vert, et au-dessus était placée la » représentation d'un chevalier armé d'une lance. Le sommet de ce dôme s'est écroulé l'an 329 de l'hégire (940 de » l'ère chrétienne), et maintenant il n'en reste plus aucun

» vestige. L'emplacement sur lequel la ville s'est étendue à » l'occident était celui d'un palais de *Giafar* fils de *Yahia* » *él-Barmeky*, et il est devenu une grande cité très-peuplée, » riche en productions, et où affluent toutes les productions » des autres contrées. »

—

LXV.

La ville de *Bassorah* ou de *Basrah* est placée par *él-Bâkouy* à la longitude de 84 degrés 5 minutes, et à la latitude de 30 degrés 5 minutes, dans le troisième climat. Voici la notice qu'il en donne :

« *El-Basrah* est une ville célèbre, qui a été construite » par les Musulmans, un an et demi avant la fondation de » celle de *Koufah*. Elle est située près de la mer et est en- » tourée de palmiers et d'arbres de toute espèce. Cependant » la terre n'y est pas bonne, et l'eau y est salée, parce que » le flux remonte jusqu'à trois journées de chemin au-dessus » de *Basrah*. Alors, l'eau du Tygre et de l'Euphrate, se » mêlant aux eaux de la mer, participe à leur salure et à » leur amertume. Les phénomènes du flux et du reflux sont » ici remarquables. C'est près de *Basrah* que le Tygre et » l'Euphrate se réunissent en un seul lit, et ne forment » plus qu'un grand fleuve; lorsque le courant coule du nord » au midi, alors il prend le nom de *gezr*. Les eaux revien- » nent ensuite, et remontent du midi vers le nord; alors le » courant est appelé *madd :* ces changemens arrivent deux » fois dans l'espace d'un jour et d'une nuit. On remarque » à *Basrah* le château blanc, qui est tout environné d'eau, » et qui a été élevé par *Obeyd-allah-Zayad*. »

—

LXVI.

L'expression de *main blanche* a un sens métaphorique en arabe, et elle emporte avec elle la signification de *pouvoir occulte et surnaturel d'opérer des merveilles.* Ces mots *main blanche* pourraient donc se traduire exactement par *main magique et miraculeuse.*

Voici l'origine de cette expression :

Les Musulmans ont une très-grande vénération pour Moïse (en arabe *Moussa*), qui n'est pas moins célèbre parmi eux que chez les Juifs et les Chrétiens. Ils lui donnent le surnom de *Kelym-Allah* (celui qui s'entretient avec Dieu), à cause des entretiens familiers qu'il eut avec Dieu pendant quarante nuits, comme le rapporte le second chapitre du Koran, qui contient une partie de l'histoire de Moïse.

Ils placent Moïse au temps de *Manoutchcher*, surnommé *Fyrouz*, de la dynastie des *Pichdadiens*, 2347 ans avant l'hégire, c'est-à-dire 1727 ans avant notre ère.

Les prodiges qu'il exécuta devant Pharaon sont décrits fort au long dans le septième chapitre du Koran, intitulé *Sourat él-Aaraf*, où il est dit que Dieu, en signe du pouvoir qu'il lui donna, fit paraître sa main d'une blancheur extraordinaire. Les Orientaux font allusion à ce passage du Koran, lorsqu'ils disent d'un médecin habile, ou de tout homme qui opère des choses étonnantes, qu'il a *la main blanche de Moïse*, ou même plus brièvement qu'il a *la main blanche.*

LXVII.

On sait que le jeu des échecs nous est venu des Orientaux, et nous avons conservé dans ce jeu plusieurs locutions orientales.

Le nom de *pion*, donné aux pièces les plus basses, vient du mot *pây*, qui veut dire en persan le *pied*, et il signifie ainsi *piéton*, *fantassin*, *soldat qui combat à pied*

On sait aussi que l'expression *échec et mat* vient des deux mots persans *châh-mât* (le roi est mort); mais on n'a pas encore, je crois, remarqué que le terme *roquer*, employé pour indiquer un changement entre les positions respectives du roi et de la tour, vient du mot *rokh*, par lequel les Persans désignent cette dernière pièce.

Au reste, les Orientaux sont très-habiles dans ce jeu. Je me souviens qu'à l'une des fêtes qui furent célébrées en Égypte, un derviche, ou santon musulman, vint s'asseoir à la porte du quartier-général, et plaça au-dessus de sa tête l'inscription française suivante : « Le cheykh *Abd-ĕl-Qadir* » *ĕl-Hendaouy* se charge de faire échec et mat, en douze » coups, à tout joueur qui se présentera. » La singularité de l'annonce amena au cheykh présomptueux des adversaires pendant la journée entière; mais les meilleurs joueurs eurent beau faire, le derviche tint parole.

—

LXVIII.

Motenabby signifie en arabe *celui qui se prétend prophète :* c'est le surnom sous lequel est connu le poëte *Abou-l-Tayeb Ahmed ben-Housséyn*, parce qu'en effet il prétendit se faire passer comme doué du don de prophétie. Il était de la tribu de *Gioufah*, et naquit à *Kendah*, village près de *Koufah*, l'an 303 de l'hégire (915 de notre ère); il alla à Damas s'instruire dans la littérature, et se rendit si célèbre par ses talens poétiques que plusieurs lui ont donné la prééminence sur *Abou-Temmâm* lui-même, et qu'il fut proclamé le prince des poëtes.

Il passa quelque temps au Kaire auprès de *Kâfour*, ancien esclave nègre du sultan *Ékhchyd* et son successeur sur le trône d'Egypte. Les présens qu'il reçut de ce prince n'empêchèrent pas le poëte d'écrire contre lui des vers satiriques, ce qui le fit chasser de l'Egypte. Il retournait avec son fils à Koufah, sa patrie, quand, attaqué auprès de Baghdâd par un détachement de la tribu des Assadites, il fut tué après une courageuse défense, l'an 354 de l'hégire (965).

Son *Divan* (Recueil de poésies) est parmi les manuscrits de la Bibliothèque royale de Paris, nos 1383, 1399, 1427, 1428, 1429, et 1430.

LXIX.

La race des chiens est nombreuse dans l'Orient, mais ils n'y sont pas rangés dans la classe des animaux domestiques : les préjugés religieux les ont classés parmi les animaux immondes, et les ont par là exclus de la manière la plus formelle de la communauté d'habitation avec la société humaine. Plus heureuse, la caste des chats, n'ayant pas été désignée comme immonde par le Prophète, jouit de tous les priviléges que lui assure cette préférence, et dont l'espèce canine a été déshéritée. On assure même que Mahomet aimait beaucoup les chats, et on raconte qu'un jour une chatte favorite s'étant endormie sur un pan de la robe du Prophète, lorsque l'heure de la prière fut annoncée, il se décida à couper le morceau d'étoffe sur lequel l'animal s'était endormi, afin de ne point interrompre ce sommeil paisible en se levant pour vaquer à ses fonctions religieuses.

Quoique le chien ne soit pas au Kaire un animal domestique, et qu'il ne soit reçu dans aucune maison, cependant les rues de la ville sont remplies de chiens errans, qui vivent

entre eux comme en république *autonome* et par tribus distinctes, chacune d'elles comprenant seulement les chiens de chaque quartier. Cette division est tellement stricte, que tout chien d'un des quartiers, qui se hasarderait à pénétrer dans un autre, y est accueilli par la plus vive attaque des chiens propriétaires du district auquel il est étranger, et chassé à coups de dents hors des limites dont il a enfreint les priviléges.

Ces chiens débarrassent les rues de la ville des charognes et des débris de comestibles que l'incurie des habitans abandonne au coin des rues, sans que la police de la ville s'occupe de prévenir, par leur enlèvement, les dangers que peut avoir leur putréfaction pour l'état sanitaire de l'atmosphère.

Les retraites de ces animaux sont les ruines nombreuses qu'on rencontre presque à chaque pas, et surtout les monticules formés aux environs de la ville par les déblais et les immondices que chaque jour on y amoncelle; et on a remarqué avec étonnement que leur sagacité instinctive leur a fait creuser leurs tanières toujours dans le flanc du monticule qui regarde le nord, de manière que leurs demeures souterraines se trouvent ainsi à l'abri du soleil et du souffle brûlant des vents du midi.

Du reste, les chiens, quoique réprouvés par la religion musulmane, ne sont aucunement molestés par les Musulmans : ceux-ci ne leur font éprouver aucun mauvais traitement, se contentant d'éviter leur rencontre et leur contact, qui les mettraient dans le cas d'impureté légale. Nos soldats ont traité avec moins d'égards la *république canine*, dont ils ont sabré une grande partie, et j'avoue avoir été un des principaux instigateurs de ce *massacre*, n'ayant pas d'autres moyens de me procurer des *cuirs de balles* pour l'Imprimerie nationale placée sous ma direction.

LXX.

Le *Khân-Khalyly* est un quartier populeux du Kaire, voisin du pont appelé *Qantarat-él-Mousky :* c'est là qu'est le principal commerce de fripperie, de petite mercerie et de menue *quincaillerie.* Ce dernier mot semble même n'être qu'une corruption de celui de *Khân-Khalyly*, et avoir été importé dans notre langue par le commerce de Marseille avec le Levant.

—

LXXI.

Le *surméh* est un collyre ou une poudre impalpable composée d'antimoine, et qui sert à colorer les yeux des femmes de l'Orient. Cet usage s'est conservé dans ces contrées depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, et les prophètes, qui reprochaient aux filles de Sion de colorer leurs yeux *du fard noir de la coquetterie* [1], auraient encore le même reproche à adresser aux femmes de l'Égypte, de la Syrie et des autres contrées orientales.

La poudre de *surméh* est conservée dans un étui dont le couvercle est traversé par une aiguille d'or ou d'argent. Cette aiguille, plongeant dans le collyre, se charge légèrement des atomes qui s'y attachent, et, introduite avec dextérité entre l'œil et la paupière, y dépose sa teinture noire dans l'intérieur. L'effet de cette teinture est de faire paraître les yeux plus grands, plus fendus, plus vifs, et en même temps de donner aux regards une langueur tendre et vraiment enchanteresse pour les Orientaux, quoiqu'au premier aspect elle puisse sembler désagréable aux Européens.

[1] *Cum pinxeris stibio oculos tuos.* JEREM. IV. 30. — *Depinxit oculos suos stibio.* REG. IX. 30, etc.

LXXII.

On pourrait croire que l'auteur de ces contes, étant Egyptien, et les ayant composés au Kaire, a ici désigné par le nom de *Babylone* ces antiques ruines qui se remarquent encore de nos jours à peu de distance de l'enceinte méridionale du Kaire, à l'orient du vieux Kaire (*Masr-Atyqah*), entre ce dernier lieu et la croupe septentrionale du mont *Mokattam;* ces ruines, que les habitans de l'Egypte regardent comme le séjour des esprits malfaisans, portent en effet maintenant le nom de *Bablioun* ou de *Babiloun*, et passent pour les restes d'une ancienne ville ou d'une forteresse fondée par une colonie des Perses, à l'époque de l'invasion de Cambyse.

Tous les auteurs ont nommé ces débris *la Babylone* d'Egypte; plusieurs même leur ont donné le nom de *Masr*, les regardant comme les restes de l'ancienne capitale qui fut conquise par *Amrou ben-él-Aas.*

Il est cependant plus probable que la *Babylone* dont il est ici question est la fameuse ville de Babylone en Chaldée, qui était autrefois située sur l'Euphrate, à 32 degrés de latitude et à 69 degrés de longitude.

On a souvent confondu cette ville avec celle de *Baghdâd*, mais la situation de Baghdâd est éloignée de celle de Babylone de deux grandes journées ou d'un degré géographique.

Les Orientaux donnent le plus souvent à *Babylone* le nom de *Bâbel*, et ils ont plusieurs traditions fabuleuses sur la tour du même nom si célèbre dans l'Ecriture, et dont on a cru reconnaître les restes dans un marais causé par la réunion des eaux du Tygre et de l'Euphrate. Les Turks appellent ces ruines *Eski Nimroud* (le vieux Nemrod).

El-Bâkouy ne donne sur *Bâbel* ou *Babylone* que l'article suivant :

« *Babel* est le nom d'un emplacement situé sur le bord » d'une des branches de l'Euphrate. Il fait partie du terri- » toire de l'Iraq. Depuis les temps anciens jusqu'à présent, » la population de cette contrée a éprouvé une diminution » progressive. C'est là qu'est la fosse de *Danyâl* (Daniel), » sur lequel soit le salut! Elle est visitée par les Juifs et les » Chrétiens à certains temps de l'année. Cependant la plu- » part des hommes s'en écartent, parce que c'est là qu'est » le puits qui sert de prison à *Hârout* et à *Mârout*. On dit » qu'ils sont tous deux condamnés à demeurer dans ces sou- » terrains, suspendus la tête en bas et les pieds en haut. » Quelques voyageurs portent la crainte jusqu'à s'écarter de » la province d'*Iraq* elle-même. »

LXXIII.

Zerdach, ou *Zerdoucht*, est le nom que donnent les Orientaux à l'ancien législateur des Guèbres, que nous appelons *Zoroastre*.

Suivant le *Tarykh Montekheb*, Zoroastre est le fondateur de la religion des *Magous* (mages). C'est aussi le premier qui ait enseigné la doctrine des deux principes; et le nom de *Magous*, ou *Megouch*, qu'on lui donne, a été corrompu, par les Arabes, des deux mots persans *meh* (amer) et *khouch* (doux), dont on lui avait donné le surnom à cause de cette doctrine. D'autres auteurs prétendent que Zoroastre ne fut pas le fondateur du culte des ignicoles ou mages, mais qu'il n'en fut que le réformateur.

L'auteur du *Tarykh Djchânârâ* assure que le nom de famille de Zoroastre était *Da'dâ*, et, suivant le poëme intitulé *Zerdoucht-Nâméh* (histoire de Zoroastre), il était de race royale, et descendait de *Feridoun*. Son père se nommait *Pourchasp*, et sa mère *Daghda* ou *Daghdouh*.

Lorsque Zoroastre commença sa mission de prophète, il composa un recueil de lois auquel il donna le nom de *Zend;* les guerres civiles qui ont presque continuellement désolé la Perse et l'Inde, surtout après la chute du khalyfat de Baghdâd, en l'an 1258 de notre ère, ont anéanti ces débris précieux de l'antiquité; les Guèbres, persécutés, proscrits, errans loin de la patrie qu'ils étaient forcés d'abandonner, ne purent emporter que des fragmens informes du code de leur législateur.

Un de leurs *destours* (docteurs) entreprit, il y a environ cinq siècles, de réunir ce qui subsistait encore de ces fragmens épars : il en est résulté une espèce de rituel qu'on connaît sous le nom de *Zend-Avesta,* et qui a été traduit par le savant et laborieux Anquetil du Perron. Ce zélé traducteur était persuadé que cet ouvrage était réellement l'ouvrage original de Zoroastre lui-même; mais ses assertions trouvèrent de violens contradicteurs.

Williams Jones, si célèbre par ses profondes connaissances dans la littérature orientale, écrivait à Anquetil, avec une vivacité un peu dépourvue de politesse : « Ou Zo- » roastre n'avait pas le sens commun, ou il n'écrivit pas le » livre que vous lui attribuez. » Cette phrase est textuellement tirée d'une lettre écrite en français par Williams Jones, en 1771, à Anquetil, qui venait de publier cette même année sa traduction du *Zend-Avesta.*

Richardon, auteur du magnifique dictionnaire persan-anglais, se montra aussi l'adversaire de l'opinion d'Anquetil. Il affirmait avoir reçu des Guèbres du Guzarate le témoignage formel que même un seul exemplaire du code de leur ancien législateur n'avait pu être arraché à la destruction générale, ordonnée par le zèle intolérant des premiers conquérans musulmans.

—

LXXIV.

La religion musulmane admet l'existence des *Génies*, c'est-à-dire d'êtres inférieurs aux anges, mais, comme eux, possédant des qualités et des attributs au-dessus de l'humanité. Il en est souvent question dans le Koran ; et nous avons vu ci-dessus, XXXIIe note supplémentaire, que ces esprits avaient été soumis à l'autorité de Salomon. Suivant les Orientaux, plusieurs autres rois ont reçu le même pouvoir.

Les mots *ginn* et *ginân* en arabe, *djinniân* ou *djiâniân* en persan, et *ginniler* en turk, sont employés pour désigner cette classe d'êtres imaginaires que les Grecs nommaient *daïmones*, et qui, regardés dans tout l'Orient comme étant d'une nature intermédiaire entre Dieu et l'homme, n'ont été supposés exister que pour essayer de combler le vide immense qui sépare l'homme de la Divinité.

On lit dans l'Histoire universelle intitulée *Tarykh-Giafâry*, composée par *Abôu-Giafar êl-Tabary*, que les Génies avaient un roi nommé *Giân ben-Giân*, et qu'ils ont gouverné le monde pendant deux mille ans. On y lit encore que Dieu leur ayant ordonné de se soumettre à Adam, ils le refusèrent, en alléguant pour prétexte que, tirant leur origine de la nature même du feu, ils ne pouvaient se soumettre à l'homme formé d'une terre grossière. Dieu, ajoute *êl-Tabary*, les punit de leur rébellion, en leur envoyant un ange qui en fit périr une partie, et força les autres à se réfugier dans les régions les plus reculées de la terre.

Le Koran fait mention de cette révolte des Génies ; mais on y trouve aussi qu'une portion resta fidèle.

Les Génies révoltés forment la classe de ceux que les Arabes nomment *Afrites*, dont la nature est malfaisante, et qui ne se plaisent qu'à nuire aux hommes. Les poëmes persans sont remplis des guerres que les anciens monarques

de Perse eurent à soutenir contre ces Génies, qui furent enfin exterminés presque totalement.

Les Orientaux leur attribuent la construction de presque tous les anciens monumens, et la plupart croient que ce sont eux qui ont élevé les pyramides d'Egypte, qu'ils regardent comme des ouvrages au-dessus des forces humaines.

On ne sera pas étonné de voir ces opinions superstitieuses et ridicules enracinées dans les esprits orientaux; mais ce qu'on aura peine à croire, c'est qu'au XIXe siècle, dans la capitale de l'Europe littéraire et philosophique, il ait été publié un ouvrage sérieux tendant à prouver « que les pyra-
» mides d'Egypte ne sont pas l'ouvrage des hommes, mais
» des êtres surnaturels qui ont une puissance indéfinie,
» c'est-à-dire des esprits célestes dégradés, des anges rebelles,
» disséminés par l'ordre de Dieu sur chacun des globes de
» l'univers, en punition de leur révolte. »

Je copie littéralement cette assertion plus qu'extraordinaire de l'ouvrage intitulé *Nouvelles Recherches sur l'origine et la destination des Pyramides d'Égypte*, par A.-P.-J. de V., imprimé en 1812 à Paris, et dans lequel l'auteur s'efforce, en 150 pages in-8°, de prouver par la *Bible* et par les *Métamorphoses d'Ovide* son extravagante hypothèse.

L'histoire des Génies et tous les détails qui les concernent se trouvent réunis dans l'ouvrage arabe intitulé *Akâm él-morgân fy âhkâm él-Ginân,* c'est-à-dire « l'Amas de corail
» sur ce qui concerne les Génies. »

Éblys, Cheytân (Satan) et *Dedgial* sont les noms que les Orientaux donnent aux chefs des mauvais Génies.

Outre les Génies, le vulgaire dans l'Orient admet encore l'existence d'une autre espèce d'êtres malfaisans qu'ils nomment *ghoul,* et qui sont analogues aux *revenans* et aux *vampires* des superstitions occidentales.

Les Persans nomment *Djinnistan* le pays qu'ils prétendent être habité par les Génies, et les divisent en deux espèces : les uns, malfaisans, portent le nom de *dyw* ou *dive* et celui de *ner* (mâles) ; les autres, qui sont d'une inclination bienfaisante et se nomment *pery*, sont du sexe féminin et répondent assez à nos *fées*.

Pour désigner une personne d'une rare beauté, les Persans emploient souvent l'expression *pery-zâdéh* (née d'une fée) ; et c'est de ce surnom que les auteurs grecs qui ont écrit sur la Perse ont fait le nom propre *Parysatis*, comme ils ont fait du mot persan *sitarah* (astre) celui de *Statira*, qui est le même que l'*Esther* de la Bible.

—

LXXV.

Les Musulmans révèrent un grand nombre de prophètes, qu'ils disent avoir précédé Mahomet, le dernier de tous, et auquel ils donnent, par cette raison, le titre de *Khâtem él-ônbyâ* (le sceau des prophètes).

Ils mettent au nombre de ces prophètes Adam, *Chet* (Seth), *Edris* (Enokh), *Nouh* (Noé), *Ibrahym* (Abraham), *Moussa* (Moïse), *Dâoud* (David), *Souleymân* (Salomon), *Issa* (Jésus) ; et ils regardent comme dignes de respect les livres de *Thorah* (le Pentateuque), *Zebour* (les Psaumes), *Engil* (l'Evangile) ; mais ils prétendent que ces ouvrages ont été falsifiés et altérés par les juifs et les chrétiens.

Ils ajoutent que le nombre des livres révélés aux prophètes est de 104, dont Adam a reçu 10, Seth 50, Edris 30, Abraham 10, Moïse un seul, David un, Jésus un, et enfin Mahomet un. Celui, disent-ils qui doute de l'authenticité d'un seul de ces livres, ou même d'un seul des mots qui les composent, est un infidèle.

LXXVI.

La nuit de *de l'heureuse destinée* (*leylét él-qadr*) est une des nuits de *Ramadân*, pendant laquelle Mahomet assure que les anges lui apportèrent le Koran. Le chapitre 97 du Koran est intitulé *Sourat él-qadr* (chapitre de l'heureuse destinée). Il est composé des cinq versets suivans :

» Au nom de Dieu clément et miséricordieux. — Certes, » nous l'avons fait descendre (le Koran) dans la nuit *de* » *l'heureuse destinée.* — Et voici ce que nous apprend la » nuit *de l'heureuse destinée.* — La nuit *de l'heureuse* » *destinée* vaut seule plus que mille mois entiers. — Car » c'est dans cette nuit que les anges et les esprits, par la » permission de leur Maître, descendirent librement sur la » terre. — Et la paix régna jusqu'au lever de l'aurore. »

Les docteurs prétendent que Dieu n'a pas permis aux hommes de connaître précisément cette nuit parmi celles de Ramadân. Cependant quelques-uns croient que c'est la vingt-septième. Ils sont persuadés que toute entreprise formée dans cette nuit réussit immanquablement, et a droit à la protection particulière de Dieu.

—

LXXVII.

Il est question de *Hârout* et de *Mârout* en plusieurs endroits du Koran, et surtout dans le 2e chapitre. Suivant *él-Masoudy*, ces deux Anges, ou plutôt ces deux Génies, descendirent sur la terre sous le règne d'*Aryaq*, l'un des monarques antédiluviens ; il y aurait donc dans ce conte un anachronisme volontaire de la part de l'auteur, qui a placé la catastrophe de *Hârout* et de *Mârout* postérieurement non-seulement à Abraham et à Moïse, mais encore à Mahomet lui-même.

LXXVIII.

Zaharah signifie *fleurie*, *brillante*, et vient de la racine *zahar* (briller, fleurir). Ce nom a été attribué à la planète de *Vénus*, par les Arabes, à cause de son éclat. Ce même surnom a été aussi donné à *Fattimah*, fille de Mahomet, à cause de sa beauté éclatante. C'est le nom de *Zaharah* que nous avons travesti en celui de *Zaïre*.

Trois étoiles sont particulièrement désignées par les Orientaux sous la dénomination de *benât ĕl-naach* (les filles du char funéraire); ce sont celles qui forment la queue de la *grande-ourse*. Cependant ils donnent aussi à chacune de ces trois étoiles des noms particuliers : la première est *ĕl-hout* (le cétacée); la seconde, *ĕl-hyâq* (l'autruche); et la dernière, *ĕl-qâttel* (le meurtrier). La dénomination de *benât ĕl-naach* est quelquefois, dans l'usage vulgaire, appliquée à toute la constellation, plus exactement appelée *doubbéh* (l'ourse), ou *doubb ĕl-ăkbar* (la grande-ourse).

Le nom de *Zahelyéh* paraît dérivé du mot *Zahel* qui est le nom de la planète de *Saturne*.

Le nom de *Sohayl* est celui de l'étoile brillante que nous appelons *Canope*, et qui fait partie de la constellation méridionale du *navire*, en arabe *ĕl-safynéh*.

LXXIX.

On sera peut-être étonné de voir la bastonnade jouer un si grand rôle dans les mésaventures d'*Abd-ĕrrahmân;* mais il n'est que trop véritable que dans l'Orient, et en Egypte surtout, il est bien peu de procès dont elle ne soit l'accompagnement obligé.

Deux hommes ont une discussion d'intérêt; ils s'adressent au qady pour juger leur différend : le procès s'instruit som-

mairement; les témoins entendus, si celui qui est actionné ne peut produire des témoignages établissant, ou qu'il ne doit rien, ou qu'il a payé ce qu'il devait, il est convaincu d'être débiteur, condamné à payer, et de plus à être bâtonné, pour les dépens, indépendamment d'une amende, s'il est en état de la solder. Ordinairement l'homme poursuivi pour une fausse dette trouve plus facile et plus définitif de faire déclarer par des témoins, non pas la non existence de sa dette, mais son acquittement : s'il y parvient, le plaignant lui-même, comme calomniateur, encourt nécessairement la bastonnade et l'amende.

C'est peut-être ce formulaire du code de procédure civile orientale qui est l'origine de notre vieux proverbe : « *A la » coutume de Lori* (l'Orient), *les battus payent l'amende.* »

J'ai lu dans un vieux Fabliau manuscrit ces quatre vers :

Destroy fiert todys à chetis :
Chevance chiet aulz assouvis;
Come ès costume l'Oryandr,
Sy duyt li féris souldre amende.

Du reste le bâton n'est point infamant, et le rang qu'on occupe dans la société ne peut en garantir. Il s'emploie comme moyen subsidiaire dans presque tous les interrogatoires, et comme une des formules préparatoires destinées à faire sortir la vérité de la bouche des accusés : ce moyen même échoue assez souvent dans son efficacité. Je ne puis me refuser à raconter à ce sujet une anecdote dont j'ai été témoin moi-même.

J'étais lié avec le commandant Lamarque, chef de bataillon de la 75e demi-brigade, brave officier provençal, qui avait été chargé du commandement militaire de la 6e section du Kaire, et qui, en cette qualité, avait dans ses attributions la police supérieure de son quartier.

Je déjeunais un jour chez lui avec les deux chefs de bataillon de la 32e, Laplane et Soulier, dont le dernier a été, douze ans après, si malheureusement la dupe et la victime de la romanesque conspiration de Malet.

Un tumulte que nous entendons dans la cour nous fait quitter la table, et nous voyons, amenés par la garde du poste voisin, un soldat violemment agité par la colère, et un homme du pays, dont la mise annonçait un des marchands les plus aisés de la ville. Le soldat, qui fut aussitôt reconnu par Lamarque pour faire partie de la 75e demi-brigade, n'avait pas voulu lâcher son adversaire, qu'il tenait fortement et qu'il traîna auprès de son chef : celui-ci commença par reprocher à son subordonné l'esclandre dont il était cause; car une foule nombreuse, qui avait suivi le soldat et le marchand, se pressait en murmurant autour d'eux.

« Mon commandant, s'empressa de répondre le soldat, » j'avais voulu faire quelques emplettes dans le bazar qui est » au bout de la rue *Serougyéh*, auprès de *Souq-és-selâh :* » ce marchand, dont la boutique paraît riche et bien assor- » tie, m'avait développé quelques étoffes. Au moment de » payer mon marché, j'ai changé d'avis, et ramassant ma » monnaie étalée devant lui, je me suis aperçu qu'il me » manquait un sequin *zer-mahboub* (pièce d'or très-mince » et valant environ 12 francs) : personne ne nous avait » approchés; le marchand seul a pu me l'avoir volé : il l'aura » sans doute caché dans ses vêtemens. J'avais saisi mon vo- » leur, et je l'amenais devant vous, lorsque, attirés par les » cris de la populace, les camarades du poste sont venus » nous arrêter et nous conduire ici tous les deux. »

Le marchand, à qui l'interprète répéta dans sa langue l'accusation, la repoussa avec indignation, adjurant Mahomet et tous les prophètes en témoignage de son innocence. On le fouilla, on le dépouilla nu sans trouver l'objet volé :

le soldat, bien convaincu de sa culpabilité, malgré ses dénégations, requit le commandant, suivant le droit que tout demandeur a en Égypte, de faire appliquer à l'accusé une bastonnade propre à lui faire confesser la vérité.

Le commandant ne put s'y refuser, et à l'instant trente coups furent appliqués sous la plante des pieds du prévenu. Remis debout, loin de rien avouer, il n'en protestait que plus fortement encore qu'il était innocent, accusant hautement la mauvaise foi de son dénonciateur et l'injustice de son juge.

Le soldat, toujours usant de son droit, réclame encore trente nouveaux coups de bâton. Le commandant fit beaucoup de difficultés pour céder à cette demande; mais, comme elle était fondée sur la jurisprudence du pays, il fut forcé de donner à regret son autorisation.

Même dénégation de la part du bâtonné, mêmes imprécations contre les auteurs de son injuste supplice; nouveaux murmures des assistans. — « J'ai le droit de requérir une » troisième bastonnade, s'écrie le soldat, et je la requiers; il » faudra bien que le coquin avoue enfin. »

Le commandant connaissait le soldat pour un bon sujet, et cette considération avait influé sur son acquiescement à la seconde exécution; mais quand il l'entendit en demander une troisième, il ne put retenir sa colère : — « Malheureux, » lui dit-il, ton erreur, ou peut-être ta mauvaise foi, nous » fait courir les risques d'un soulèvement et de la révolte de » cette populace : je t'accorde cette troisième et dernière » épreuve; mais je te déclare que, si elle tourne encore » contre toi, je te ferai renfermer à la citadelle et tu pour» riras dans un cachot. »

— « Qu'on donne la troisième bastonnade! » dit froidement le soldat.

La troisième bastonnade fut donnée, et on en comptait

exactement et lentement les coups, suivant la coutume, lorsque, au soixante-dix-septième, le marchand demanda grâce, et, à notre grand étonnement, tira de dessous sa langue la pièce d'or qu'il avait effectivement volée.

La pauvreté n'était certainement pas le motif de son vol. Il paraît que, n'entendant pas le français, il crut la colère du commandant dirigée contre lui, et qu'il avait pris ses remontrances violentes au soldat accusateur pour un ordre de bâtonner l'accusé à outrance.

Le volé recouvra sa propriété, et le commandant jugea, dans sa clémence, assez puni par sa triple bastonnade le voleur auquel, sans aucun doute, l'agâ des janissaires aurait fait couper la tête.

—

LXXX.

Il n'y a que trois caravanes qui amènent au Kaire des esclaves de l'intérieur de l'Afrique : celle de *Sennaar*, celle de *Dâr-Four*, et celle qu'on appelle *Moghrebyéh* (occidentale), qui vient, tantôt de *Mourzouk*, capitale du *Fezzân*, tantôt de *Bournou* et de *Haouanyah*. La caravane du *Fezzân* n'arrive quelquefois que tous les deux ans. Le sultan nomme un ou deux chefs de chaque caravane, appelés *él-habiry*, chargés non-seulement de maintenir l'ordre, mais encore de ventes et d'achats pour le compte du sultan.

Avant l'arrivée des Français, les caravanes de *Sennaar* et de *Dâr-Four* s'arrêtaient à *Abou-Tyg*, petite ville de la Haute-Egypte, où les Gellâbys avaient coutume de faire opérer la castration des enfans de huit à dix ans qu'ils destinaient à être vendus, comme eunuques, à un prix double.

Notre arrivée en Egypte a fait cesser cet usage barbare; en vertu d'un arrêté du général en chef Bonaparte, les commandans des corps de troupes stationnées dans le Sayd

achetaient, lorsqu'une caravane y débouchait, tous les nègres qui pouvaient convenir au service militaire : on les incorporait dans nos cadres, et l'expérience a prouvé qu'on pouvait en faire d'aussi bons soldats que des Européens.

A Syout, les Gellâbys payaient aux Mamlouks environ 30 francs par tête de nègre et de chameau. Sans la quittance de cette taxe, ils n'auraient pu entrer au Kaire.

Les prix des esclaves, au Kaire, étaient au terme moyen :

Garçon de 10 à 14 ans.	250 à 350 francs.
Garçon de 15 à 18.	350 à 500.
Fille de 8 à 12.	150 à 250.
Fille ou femme de 14 à 20 ans. .	350 à 450.
Eunuque de 10 à 12.	800 à 1000.

LXXXI.

La *Sâqyéh* est un puits large et de forme carrée, auquel est adaptée une machine hydraulique très-simple, composée d'une roue perpendiculaire mise en mouvement par une autre horizontale et dentée que fait tourner un bœuf ou un buffle. La roue perpendiculaire est garnie d'un tambour autour duquel se dévide un long chapelet de deux cordes, entre lesquelles sont attachés, par échelons, des pots de terre qui se remplissent au fond du puits, et se vident d'eux-mêmes en arrivant au sommet dans une auge, d'où une rigole conduit l'eau dans un grand réservoir adjacent.

LXXXII.

Él-Bâkouy place *Khorassân* dans le quatrième climat :

« Cette province est, dit-il, une contrée célèbre, et à l'o-
» rient de laquelle s'étend le *Mâ-ouerâ-én-nahar;* à son occi-

» dent est le *Qouhestân ;* ses villes principales sont *Herat,* » *Merou*, *Balkh* et *Nisabour*. C'est un pays favorisé de Dieu, » riche, abondant et bien cultivé. Les hommes y sont en » général bien faits, doués d'esprit et de dispositions natu- » relles pour les sciences.

» C'est dans ce pays qu'est la montagne de *Koulistân*, » dans laquelle est une caverne semblable à un vaste portique » précédé d'un vaste vestibule ; au fond est une salle souter- » raine dans laquelle est une fontaine dont les eaux sont » pétrifiantes. On y voit aussi une cavité de laquelle s'exhale » une odeur tellement forte qu'il est impossible d'y pénétrer.

» On trouve dans ce pays des renards volant comme les » oiseaux, ainsi que la gazelle qui produit le musc.

LXXXIII.

Le nom propre d'*Atâ-Allah* est formé du nom de Dieu (*Allah*) et de la racine arabe *atâ* qui veut dire *donner ;* il a absolument la même signification que celle d'*Hebat-Allah* que nous avons vu ci-dessus (page 11 de l'*Avis préliminaire*, premier volume) avoir été portée par le cheykh *él-Mohdy* dans les premières années de sa jeunesse.

L'un et l'autre répondent aux noms propres *Théodoros, Théodossios, Dorothéos, Dosithéos*, des Grecs et des Cophtes, *Deodatus* en latin, *Dieu-donné* en français, *Khodâdâd* en persan, *Nathaniel* en hébreu, etc.

Le nom d'*Atâ-Allah* a été porté par plusieurs personnages célèbres parmi les Musulmans, entre autres par *Tâg-éd-dyn Mohammed*, *ben-Ahmed*, *ben-Atâ-Allah*, natif d'Alexandrie, plus connu sous le nom d'*él-Chadih*, mort au Kaire l'an 709 de l'hégire ; le nom de *Hebat-Allah* a été porté par trois médecins célèbres, tous trois de religions différentes, qui ont vécu tous trois vers l'an 550 de l'hégire

(1155), et dont l'un paraît avoir été aussi bon poëte que savant médecin.

L'église chrétienne nous offre plus d'un exemple de ce genre de composition des noms propres : un pape en 672 s'appelait *à Deo datus :* avant lui, le pape qui succéda en 614 à Boniface IV, avait pour nom *Deus dedit;* enfin, parmi les lettres de Saint-Augustin, il en est une adressée à l'évêque africain *Quod vult Deus*, nom qui n'est que l'exacte traduction de celui de *Mâ-châ-Allah*, usité chez les Arabes.

LXXXIV.

On sait que les musulmans ne se servent pas de cloches pour appeler les peuples à leurs mosquées ; ils emploient à cet usage la voix des chantres ou crieurs religieux qu'ils nomment *mouezzins.*

Ces crieurs font entendre leurs cris solennels du haut des minarets cinq fois par jour, et invitent les Musulmans à la prière par la répétition de la formule suivante qui se nomme *ezzân*, d'où ils ont reçu le titre de *mouezzin.*

» Dieu est grand ! Dieu est grand ! J'atteste qu'il n'y a
» pas d'autre Dieu que Dieu ! J'atteste que Mahomet est
» l'apôtre de Dieu ! J'atteste qu'il n'y a pas d'autre Dieu
» que Dieu ! J'atteste que Mahomet est l'apôtre de Dieu !
» A la prière ! à la prière ! A la source du bonheur ! »

A la première proclamation, c'est-à-dire à celle de l'aurore, le *mouezzin* ajoute : « Allons ! la prière vaut mieux » que le sommeil ! La prière vaut mieux que le sommeil ! »

La proclamation de la prière se fait six fois le jour sacré du vendredi, et cette sixième annonce a lieu deux heures avant la prière de midi (*salât éd-dohor*).

On remarque que c'est le khalyfe *él-Oualyd*, *ébn Abd él-Melek*, sixième des Ommiades, qui fit construire le

premier ces tours élevées nommées *minarets*, qui sont maintenant une partie essentielle de toutes les mosquées.

Ces tours, très-élevées, ont plusieurs étages, dont chacun offre une galerie saillante tout autour, et c'est de là que le mouezzin fait entendre sa voix.

Je dois ajouter ici que le nom de *minaret* que donnent à ces tours tous les voyageurs, n'est pas employé en Egypte dans cette acception particulière, car il signifie uniquement un *fanal,* une *tour destinée à éclairer de loin:* les tours des mosquées portent le nom de *mâdenéh.*

Les minarets dominent sur toutes les terrasses des maisons où souvent se tiennent les femmes, et comme elles pourraient alors être vues par les *mouezzins* qui font le tour de leurs galeries en criant, on les choisit ordinairement aveugles ; ils poussent leur cri avec une voix perçante dont ils augmentent le volume en formant de leurs deux mains une espèce d'entonnoir ou de portevoix. Leurs cris retentissans et leur cécité ont peut-être donné origine du temps des croisades à notre vieille expression *crier comme un aveugle.*

Ces cris des mouezzins répétant de toute la force de leur voix ces mots : *Lâ ilah ellâ Allah* (il n'y a point d'autre Dieu que Dieu), ont encore fourni aux Espagnols une locution empruntée des Maures, que je retrouve dans *Cervantes :* « En esto llegaron corriendo con grito, *lililies*, y algazara » los de las libreas, adonde don Quijote de la Mancha sus- » penso y atonito estaba. » (*D. Q., part.* 2, *lib. VIII*, *cap. LXI*).

—

LXXXV.

La ville de *Samarqand* est placée par *él-Bâkouy* dans le 5e climat, à la longitude de 98 degrés 20 minutes, et à la latitude de 40 degrés 5 minutes.

» *Samarqand*, dit-il, ville célèbre du *Má-ouerâ-én-nahar,* » est la capitale du *Soghd* (Sogdiane); le premier qui y » régna fut *Kay-kaous.* Il n'y a pas de ville plus riche et » plus florissante; dans son territoire est une montagne qui » renferme une caverne où l'eau s'infiltre en été et se change » en pierre : on en tire cette pierre en hiver.

—

LXXXVI.

Les Orientaux croient que, parmi les noms, les uns sont heureux, les autres malheureux : les noms propres chez eux sont toujours significatifs, et non des sons dépourvus de sens comme la plupart des nôtres. Aussi ils attachent une grande importance à bien choisir les noms qui sont imposés, et ils en changent en diverses circonstances.

Un des exemples de la fatalité qu'ils attribuent aux noms se peut tirer de l'histoire d'*él-Melek él-Afdal,* dont le nom propre était *Nour-éd-dyn Aly.*

Ce prince, l'aîné des dix-sept fils qu'avait laissés le grand Saladin, avait eu en partage les royaumes de Damas, de Jérusalem et de la Basse-Syrie; mais il fut bientôt dépouillé de ses Etats par son frère *Othmân*, surnommé *él-Melek él-Azyz*, et par son oncle *él-Melek él-Adel Abou-bekr.*

Le malheureux *él-Melek él-Afdal* implora alors le khalyfe abbasside *Nâsser* (défenseur, protecteur); et, comme il était bon poëte, il adressa sa supplique dans les vers suivans, qui ont été conservés jusqu'à nous :

« Le Prophète de Dieu, l'Apôtre musulman
» Dans la tombe venait à peine de descendre;
» Déjà la trahison d'*Abou-bekr* et d'*Othmân*
» Chassait du trône *Aly*, du Prophète le gendre.. .

» *Aly* de MAHOMET le premier partisan,
» Qui le premier eut le bonheur d'entendre
» De sa bouche sacrée émaner le Koran,
» Qui le premier, s'armant pour le défendre,
» Pour lui versa les flots de son généreux sang,

» De son droit légitime *Aly* vit l'héritage
» Passer aux mains d'un khalyfe illégal....
» Quel est donc de ce nom le talisman fatal?
» Ce nom de sinistre présage
» Est-il donc du malheur l'inévitable gage?

» Moi, je me nomme *Aly*, de même je suis roi :
» Je tiens mes droits de *Saladin*, mon père;
» *Abou-bekr* est mon oncle, *Othmân* mon propre frère;
» De même ils ont conspiré contre moi;
» Du trône ils m'ont chassé de la même manière. »

La requête fut favorablement accueillie par le khalyfe *Nâsser*, qui se piquait aussi de quelque talent en poésie, et qui lui répondit à son tour par les vers qu'on va lire :

« Si le khalyfe *Aly* vit deux usurpateurs
» Impunément consommer sa ruine,
» C'est que leur crime alors eut de lâches fauteurs;
» C'est qu'alors aucuns protecteurs
» N'osèrent pour *Aly* se lever dans Médine.

» Moi, dont le nom *Nâsser* veut dire *défenseur*,
» Moi, je me lève, *Aly*, moi, je prends ta défense!
» Si Dieu du khalyfat m'a remis la puissance,
» C'est pour punir l'injuste et l'oppresseur,
» C'est pour venger les droits et l'innocence. »

Malheureusement pour *Nour-êd-dyn Aly*, l'intervention du khalyfe se borna à ce protocole de diplomatie poétique, et les usurpateurs dépouillèrent à leur aise leur victime.

LXXXVII.

El-Bâkouy nous donne les détails suivans sur l'origine de la famille des Barmékides :

« On voyait, dit-il, à *Balkh*, près du fleuve *Gyhoun* » (l'Oxus), un vaste temple d'idoles nommé *él-Noubehâr*, » qui avait cent coudées de longueur dans sa façade et plus » de cent d'élévation ; il était autrefois confié à la garde » d'une famille connue sous le nom de *Barméky* (Bar- » mékide). Les rois de la Chine et de l'Inde venaient y adorer » l'idole et baiser la main du *Barméky*.

» Ce *Barméky* commandait dans le pays, et un *Barméky* » succéda à un autre jusqu'à la conquête du Khorassân, du » temps du khalyfe *Othmân ben-Affân;* alors la garde du » temple passa à *Barméky ben-Khaled*, qui entra dans l'is- » lamisme et se rendit auprès d'*Othmân*. »

—

LXXXVIII.

Tâher ben-Housséyn était petit-fils de *Massab :* nommé gouverneur du Khorassân par *él-Mâmoun*, il ne tarda pas à s'y déclarer indépendant de l'autorité du khalyfe. Il fut surnommé *Dou-l-yéminéyn* (l'ambidextre), parce qu'il se servait également bien de la main droite et de la gauche : il mourut l'an 256 de l'hégire (870 de l'ère chrétienne), après avoir régné seulement un an et demi. La principauté qu'il fonda passa à sa postérité, qui régna après lui sous le nom de dynastie des *Tâhériens*

—

LXXXIX.

On sait que le mot *qâdy* signifie proprement *juge*. Chaque province de l'Egypte avait son qâdy particulier;

celui du Kaire portait le titre de *qâdy-l-asker* (juge d'armée), parce que son autorité s'exerçait sur la capitale du gouvernement militaire que le sultan Sélym avait confié aux Mamlouks et aux Ogâqs.

Le qâdy du Kaire était envoyé directement de Constantinople et immédiatement nommé par le Sultan lui-même. Il était le chef supérieur de la justice en Egypte, et prenait aussi le titre de *qâdy-l-qodât* (juge des juges), parce que tous les *qâdys* particuliers de l'Egypte ressortissaient de son tribunal ; ses décisions étaient sans appel et sur-le-champ mises à exécution.

Les noms, titres et surnoms du qâdy en exercice pendant l'expédition d'Egypte étaient les suivans, tels qu'ils étaient inscrits dans la formule en tête de tous ses actes :

« Notre seigneur et maître, le plus illustre des docteurs » musulmans ; accompli dans la science, plein d'une haute » intelligence ; soutien de la religion de l'islamisme, bonheur » de son pays, habile dans l'application de la loi ; *juge des* » *juges*, actuellement en exercice dans la ville du Kaire, » la bien gardée, *Ahmed* Êl-Arychy, *Abou-l-Tykân* ; que » sa gloire soit conservée et toujours accrue ! »

XC.

L'art de *conter des histoires* est une profession au Kaire : comme il n'existait aucun journal politique ou littéraire, chaque café y avait son *conteur d'histoires*, désigné par les noms de *hikaouaty*, de *hâdyth* et de *raouy*. Cependant cette dernière dénomination est maintenant plus particulièrement donnée aux improvisateurs qui y déclament des vers. Quelquefois les histoires qui sont ainsi contées dans les cafés, ne sont autre chose que quelques-unes de celles qui composent le vaste recueil des *Mille et une nuits ;* quelquefois aussi ce sont

des pièces d'éloquence, mêlées de prose et de vers; et je crois que les divers ouvrages qui nous sont connus sous le titre de *Meqâmât* n'ont pas eu d'autre origine.

En effet les lexicographes arabes définissent ainsi le mot *Meqâmât* qui signifie littéralement *séances :* « Assemblées » et conversations, lieux communs et pièces d'éloquence ou » discours académiques qui se récitent dans les compagnies » des gens de lettres. »

Les anciens poëtes arabes, qui parcouraient les camps des diverses tribus, pour y faire connaître leurs œuvres poétiques, étaient accompagnés de *râouys* qui apprenaient par cœur les poésies de leurs maîtres et les récitaient publiquement, semblables aux *rhapsôdes* si répandus autrefois dans la Grèce.

Hamadâny est le premier qui ait composé un recueil de pièces d'éloquence, destinées à être récitées, sous le titre de *Meqâmât bady'-l-zemân* (les Séances du phénix du siècle). *Haryry* l'a imité et surpassé dans ses 50 *Meqâmât*, dont je possède plusieurs beaux manuscrits, et dont M. le baron Silvestre de Sacy a publié une belle édition en 1822. *Ebn-Bostâm, Bedr-êd-dyn êl-Râzy, êbn-Sayqoul êl-Gezery, Gemâl-êd-dyn êl-Sarqotty, Chems-êd-dyn êl-Demechqy, êl-Laouâs, Gelâl-êd-dyn êl-Soyouty, Nakhchbendy*, et plusieurs autres, ont aussi publié des *Meqâmât*.

Tous ces *Meqâmât* mettent en scène des princes, des gens d'esprit, ou du moins des personnages malins et facétieux; ceux du CHEYKH ÊL-MOHDY ont cela de particulier que les héros de ses narrations sont des *fous*, et que le récit en est fait par un autre *fou*, le pauvre ABD-ÊRRAHMAN ; et, à ce sujet, je ne puis m'empêcher de citer un passage qui vient de frapper mes yeux dans un ouvrage qui a paru pendant l'impression de ce Recueil de Contes.

» J'en avais conclu, dit M. Charles Nodier, dans la préface

» de sa *Fée aux Miettes*, que la bonne et véritable histoire » fantastique ne pouvait être placée convenablement que » dans la bouche d'un *fou;* sauf à le choisir parmi ces *fous* » ingénieux qui sont organisés pour tout ce qu'il y a de beau, » mais préoccupés de quelque étrange roman dont les com- » binaisons ont absorbé toutes leurs facultés imaginatives et » rationnelles. Je voulais qu'il eût pour intermédiaire avec le » public un autre *fou* sensible et triste, qui ne fût dénué » ni d'esprit ni de génie, mais qu'une expérience amère eût » lentement dégoûté de tout le positif de la vie, espèce in- » termédiaire entre le *sage* et *l'insensé*, supérieure au se- » cond par la raison, au premier par le sentiment........ »

Ne dirait-on pas que le *cheykh égyptien* a deviné un demi-siècle d'avance le programme du spirituel *académicien français*, et qu'il a cherché à le remplir dans ses SÉANCES DE L'HÔPITAL DES FOUS du Kaire?

—

XCI.

Akkah est le nom arabe de la ville que nous nommons *Acre*. Cette ville, devant laquelle s'est arrêtée la fortune de Bonaparte, a eu une grande et importante influence sur le succès de l'expédition d'Egypte, et peut-être sur la destinée de tout l'Orient.

Acre, placée sur les confins de la Palestine et de la Phénicie, est la plus ancienne des villes de la Syrie, et l'époque de sa fondation, de beaucoup antérieure à celle de Damas, d'Antioche, de Césarée, de Jérusalem, et même à l'invasion des Hébreux dans la Palestine sous la conduite de Josué, se perd dans la nuit des temps fabuleux et mythologiques.

Le plus ancien des noms sous lesquels cette ville fut successivement connue est celui d'*Ako* ou d'*Acco*, que lui avaient donné les Phéniciens, et qui signifiait, dans leur

langue, *étroite*, *resserrée*. Ce nom semble avoir eu pour origine la situation même de la ville, *resserrée* en effet dans un angle de la côte, en saillie sur la baie qu'elle commande.

Les Grecs, suivant leur coutume généralement reconnue de prétendre rattacher à leur propre mythologie les origines de tous les autres peuples, et d'altérer, dans ce but, les noms d'hommes et de lieux étrangers à leur langue, ne trouvèrent pas facile à rapporter aux racines de leur idiôme l'étymologie du mot *Ako*. En conséquence, ils le changèrent en *Aké*; et, prompts à inventer une fable en concordance avec leurs légendes religieuses, ils prétendirent que ce nom avait été donné à cette ville par Hercule, son fondateur, parce que, blessé d'un coup de flèche (*akè*), il avait trouvé sa guérison (*akos*) dans une plante cueillie sur les bords du fleuve Bélus. Ainsi l'étymologie grecque repose sur un double calembourg.

Les mythologues orientaux embrassent, sur l'origine de la ville d'*Acre*, une autre série de croyances fabuleuses. Les uns attribuent sa fondation à Adam lui-même, qui s'y arrêta, disent-ils, lorsqu'il y eut découvert la source qui existe encore au milieu de la ville; les autres regardent comme son fondateur le patriarche Salèh, qui, ajoutent-ils, y construisit un temple dont on voyait encore les ruines dans les premiers siècles de l'Islamisme.

Quoi qu'il en soit de ces fictions diverses, cette ville éprouva des révolutions nombreuses sous les dominations des Phéniciens, des Grecs, des Romains, des Musulmans et des Croisés, auxquels elle doit son nom de *Saint-Jean-d'Acre*.

Vers la moitié du siècle dernier, elle est tombée en la puissance du fameux *Ahmed-Pachâ*, plus connu sous le nom de *Gezzâr* (boucher ou bourreau), titre qu'il avait pris lui-même et dont il tirait gloire.

La fortune de cet homme et les vicissitudes de sa vie

furent véritablement romanesques; les circonstances de son long règne sont trop connues pour que je répète ce qui a été dit à ce sujet; mais je ne puis me refuser à ajouter ici quelques traits aux tableaux qui ont été tracés de cet étrange composé des vices les plus odieux et des plus heureux dons de la nature.

Si *Gezzâr-Pachâ* était parjure, égoïste, oppresseur, avide, cruel par goût et sans motif, étranger à toute affection, à tout mouvement du cœur, impitoyable, irascible, vindicatif, sans scrupule, sans conscience, dédaigneux de l'opinion des autres hommes, les méprisant tous, les haïssant tous; on ne peut cependant lui refuser des qualités brillantes qui durent contribuer, au moins autant que ses vices, à l'élever et le soutenir dans le haut poste qu'il occupa si long-temps. Doué au suprême degré de finesse et de pénétration, habile à inventer et combiner des ruses, plus habile encore à les prévoir et les déjouer, infatigable, intrépide, se jouant du danger, patient, constant dans ses projets, inébranlable dans leur exécution; nul ne suivit avec plus de pertinacité le but qu'il s'était proposé; nul ne se laissa moins effrayer par les périls, rebuter par les obstacles et décourager par les revers : les catastrophes si diverses de sa carrière semblaient avoir trempé cette ame de fer et lui avoir donné la résistante indestructibilité du diamant.

Simple Bosnien, de la classe la plus infime, son désir, désir irrésistible, sa monomanie, est de devenir prince de l'Orient : il calcule son projet; son œil d'aigle a envisagé toutes les chances, tous les moyens. La voie dans laquelle il s'élancera n'est pas celle qu'aurait suivie une ame vulgaire; *il se vend lui-même* à un marchand d'esclaves : c'est dans l'esclavage qu'il se jette pour parvenir à un trône.

Il y parvient; il s'y fait porter par la puissante Porte-Ottomane, malgré elle; il y règne un demi-siècle, en dépit de tous

ses ennemis; et, pour me servir de ses propres expressions, « immobile comme un bloc de marbre, résistant à tout et à » qui rien ne résiste. » Il y meurt à quatre-vingt-dix ans d'une mort paisible, bravant la haine publique, au milieu des populations indignées, dont, pendant tout son règne, il a été le *bourreau*, certain de ne trouver autour de lui, et dans la moindre habitation de ses provinces, aucun cœur qui ne l'exècre, aucune voix qui ne l'accuse et ne le maudisse.

Les détails tracés par l'auteur des Contes sur *Gezzâr-Pachá* (2e volume, page 206 et suivantes) sont d'une exactitude rigoureuse; aucun n'est chargé : ils m'ont été confirmés par les deux neveux d'*Ibrahym-Sabbâgh*, ministre de *Dâher*, fils d'*Omar*, l'ancien cheykh d'Acre. Après le désastre de leur oncle, victime de *Gezzâr*, ils s'étaient retirés en Égypte pour y chercher un asile contre sa tyrannie sanguinaire : ils étaient tous deux lettrés, et se nommaient, l'un *Yaqoub*, l'autre *Mikhayl*.

Je les tirai de leur détresse au Kaire, en les attachant sous mes ordres à l'Imprimerie nationale. Le premier des deux est resté en Égypte après notre départ, et j'ai entretenu depuis une correspondance assez active avec lui pendant plusieurs années. Le second m'a suivi en France. D'abord employé par moi à l'Imprimerie impériale, il en est sorti pour être attaché à la Bibliothèque impériale, où son instruction n'a pas été inutile à plusieurs de nos savans orientalistes. Il est mort à Paris dans un état peu heureux il y a quelques années : il y avait publié plusieurs ouvrages, parmi lesquels je citerai des odes arabes, adressées les unes à Napoléon et au pape Pie VII, les autres à Louis XVIII, ainsi que *la Colombe messagère*, dont l'édition arabe a été accompagnée d'une traduction française et de notes précieuses par l'illustre doyen de la littérature orientale en Europe.

XCII.

Les compositeurs français que j'avais formés, au Kaire, aux opérations de la typographie orientale, ne pouvant suffire aux travaux de ce genre dont l'Imprimerie nationale était surchargée, j'avais pris le parti d'enseigner moi-même l'art typographique à un assez grand nombre de jeunes gens indigènes, cophtes, arméniens, syriens. Parmi ces derniers élèves se trouvait *Yousef-Msabky*, qui est maintenant directeur de l'imprimerie royale d'Égypte, établie par *Mohammed-Aly* à Boulâq, près le Kaire.

Depuis sa fondation, cette imprimerie, outre un journal arabe et turk intitulé : *Ouqâyè' Masryéh*, a publié un grand nombre d'ouvrages en types arabes, et même français.

—

XCIII.

Lorsqu'il y avait unanimité entre les Beys d'Égypte pour la déposition du Pachâ, cette révolution avait lieu sans rixe sanglante et se terminait, pour ainsi dire, *à l'amiable.* Les Beys, réunis en Divan général, décrétaient cette déposition, et un *óddâ-bâchy* (appariteur ou messager d'état) était chargé d'aller signifier au Pachâ leur arrêt.

Cet officier, dont la place était une des plus importantes parmi les *ódjâqlys*, était vulgairement désigné par le nom d'*Abou-tabaq* (le père au plat), à cause de la forme singulière du turban qu'il portait en remplissant ses terribles fonctions. Ce turban était loin de ressembler aux coiffures ordinaires de l'Orient. Sa calotte, en feutre noir, n'était point recouverte par un châle : son bord inférieur était garni, tout autour de la tête, d'une carcasse large et plate en fil-de-fer, recouverte d'une légère garniture de mousseline, représentant ainsi parfaitement la forme de nos cha-

peaux ronds à larges bords. Le reste de son costume n'était pas moins etrange. Au lieu des vêtemens amples et flottans, des manches larges et ouvertes, partout en usage chez les Orientaux, il n'était revêtu que d'une simple soutane noire boutonnée et serrée sur ses reins par une ceinture, à manches étroites et collantes.

Sa monture, suivant l'étiquette officielle, ne devait être ni un cheval, ni un mulet, mais un âne, et loin que cette humble monture fût un signe d'infériorité ou de mépris, on remarque que le célèbre *Ibrahŷm Kikhyâ*, dont il est question, tome II de ce Recueil, pages 13 et suivantes, devenu, d'*ŏddah-bâchy* qu'il était d'abord, *cheykh ĕl-beled*, c'est-à-dire maître souverain de l'Égypte, ne voulut jamais, au faîte de sa puissance, avoir d'autre monture que celle qui avait été l'attribut de ses anciennes fonctions.

Porteur du firman de destitution, *Abou-Tabaq* sortait ainsi costumé de sa maison. Son apparition, présage de révolution, attirait bientôt à sa suite toute la populace de la ville; il cheminait à travers les rues, dirigeant sa cavalcade du côté des casernes; sa vue seule était pour tout soldat qu'il rencontrait l'obligation formelle de se joindre à son cortége, qui avait toujours acquis une force imposante à son arrivée à la citadelle. Là, il se présentait à l'audience du Pachâ, se prosternait respectueusement devant lui; mais en se relevant, il *repliait* le coin du tapis sur lequel il s'était courbé, et s'écriait: *ĕnzel Pâchâ!* (descends, Pachâ!). A ce repli de l'étiquette fatale, à cette formule sacramentelle, s'évanouissait toute la puissance du vice-roi de l'Égypte : ses troupes, les gardes même de son palais, ne lui appartenaient plus, et passaient aux ordres de l'*ŏddah-bâchy;* lui, mis ainsi hors la loi, devait écouter humblement la lecture du firman fulminé contre lui, et, soit qu'on le chassât d'Égypte, soit qu'on demandât sa tête, il n'avait plus qu'à obéir.

XCIV.

En rédigeant la biographie du *cheykh él-Mohdy* et les parties de celles d'*Aly-Bey* et du *cheykh Dâher* dont les événemens s'y rapportent, je me suis imposé la loi de ne consulter que les souvenirs et les renseignemens communiqués par le *cheykh él-Mohdy* lui-même, dont j'avais fidèlement conservé les notes.

Je n'ai voulu lire ce qu'ont écrit sur ces mêmes personnages Savary et Volney, que quand mon travail a été entièrement terminé, afin d'éviter toute influence étrangère à ce que j'avais pu recueillir en Égypte.

J'ai été étonné, en faisant depuis cette lecture, des différences majeures qui existaient entre mes récits et ceux de ces voyageurs : ce qui a encore augmenté ma surprise, c'est que celui des deux qui m'a semblé le plus inexact n'est pas le *romanesque* et *poétique* Savary, si souvent accusé d'inexactitude, si souvent aussi réhabilité par l'observation impartiale; mais le philosophe sévère et tranchant *Volney*, au nom duquel se rattache une réputation si généralement repandue d'une véracité, qui mériterait fréquemment, peut-être, d'être plutôt appelée boutade de mauvaise humeur, ou système prémédité de critique caustique et morose.

L'un et l'autre, sans doute, sont inexacts dans leurs tableaux de l'Orient ; mais quel voyageur peut se vanter de ne pas l'être? Du moins les riantes descriptions, les décorations enchanteresses de Savary sont tracées par la bonne foi de l'enthousiasme , ses erreurs sont innocentes et ont été sans danger : celles de *Volney*, au contraire, qui, de son aveu même, semblent consignées dans son ouvrage par suite d'un plan de contradiction déterminée d'avance, se rattachent à un plus haut ordre d'importance. Son système d'une injuste

dépréciation des Orientaux a pu avoir des influences funestes sur les événemens politiques et militaires.

Qui sait si des moyens plus puissans n'auraient pu, convenablement préparés et combinés à propos, décider la prise de Saint-Jean-d'Acre? Et quels événemens majeurs, décisifs peut-être du sort du monde, flottant encore alors sur les vagues de l'avenir, sont venus se briser sans retour d'espoir sur le rivage fatal où, pour la première fois, a échoué la fortune du vainqueur de l'Italie et de l'Égypte?

Mais on avait lu dans le *véridique* Volney ces lignes écrites en 1785, et que je ne puis m'empêcher de citer ici (*Volney, tome* II, *pages* 89 *et* 90) :

« ..... *Acre*, qu'il (*Dâher*) voulait habiter, n'offrait au- » cune défense; l'ennemi pouvait le surprendre par terre et » par mer. Il résolut d'y pourvoir. Dès 1750, sous prétexte » de se faire bâtir une maison, il construisit à l'angle » du nord, sur la mer, un palais qu'il munit de canons. » Puis, pour protéger le port, il bâtit quelques tours; enfin » il ferma la ville, du côté de terre, par un mur auquel il ne » laissa que deux portes : *tout cela passe chez les Turks* » *pour des ouvrages, mais parmi nous on s'en rirait.*

» Le palais de *Dâher*, avec ses murs hauts et *minces*, son » fossé *étroit* et ses tours *antiques*, est *incapable de résis-* » *tance :* QUATRE PIÈCES DE CAMPAGNE *renverseraient, en* » *deux volées,* et les murs, et les mauvais canons que l'on a » guindés dessus à cinquante pieds de hauteur. *Le mur de la* » *ville est encore plus faible; il est sans fossé, sans rem-* » *part, et n'a pas trois pieds de profondeur.*

» Dans toute cette partie de l'Asie, on ne connaît ni bas- » tions, ni lignes de défense, ni chemins couverts, ni rem- » parts, etc. »

Pleine de confiance dans ces assertions, la *furia francese* alla se heurter et se briser contre cette ville *sans remparts,*

qu'elle attaqua avec *des pièces de campagne;* les tours antiques, que *deux volées* devaient faire crouler, sont restées inébranlables, et les fossés *profonds* de la place ont englouti au pied de ses *bastions* l'élite de nos légions victorieuses !

XCV.

C'est dans la province de l'Yemen, la patrie de Mahomet, et le foyer commun de tous ces nombreux essaims d'Arabes qui en sortirent successivement pour couvrir les vastes déserts d'une partie de l'Asie et de l'Afrique, qu'on vit naître ou plutôt renaître cette secte redoutable, connue sous le nom de *Wahâbys.*

En considérant l'origine, les dogmes, la vie austère et turbulente, le fanatisme religieux , l'ambition dévoratrice et l'ardeur pour les conquêtes des nouveaux sectaires, on pourrait présumer qu'ils descendent directement des anciens *Karmâtes,* peuple intrépide et belliqueux qui , en suivant la même carrière, se rendit, sous les khalyfes Abbassides, le fléau de l'Islamisme et la terreur de l'empire musulman.

Leurs successeurs, non moins avides et cruels, animés d'ailleurs par ce sentiment de grandeur et de supériorité qui fait tout entreprendre et tout oser, semblèrent s'étudier, depuis qu'ils ont commencé à figurer sur le théâtre de l'Asie, à marcher sur leurs traces, à renouveler leurs dévastations, et à étendre , le plus loin possible, les principes d'une croyance et d'une domination qu'ils ont fait revivre par le fer et la flamme. Les moyens par lesquels ils ont fait de si grandes choses, devenant en effet plus efficaces de jour en jour, ne laissaient plus douter de l'invasion générale qu'ils méditaient avec tant d'opiniâtreté, lorsque , non moins opiniâtre, Mohammed-Aly est parvenu, au prix des plus grands sacrifices, à étouffer les brandons de ce dévorant incendie.

La terreur que les succès des *Wahâbys* semait au loin était telle, que l'imagination épouvantée des habitans de l'Égypte et de la Syrie voyait en eux les instrumens d'une puissance surnaturelle. *Abd-êl-Wahâb,* dont ils ont pris leur nom, et *Saoud* leur chef, étaient, pour les Musulmans, *Êblys* et *Dedgiâl* incarnés; pour les Chrétiens c'étaient *Satan* et l'*Antéchrist :* les derniers trouvaient même dans ces deux noms réunis le nombre mystérieux de la bête de l'Apocalypse, « *nombre d'homme et formant* 666, » comme on lit au verset 18 du chapitre XIII.

On sait que chacune des lettres de l'alphabet arabe a une valeur arithmétique : les Orientaux aiment à composer ainsi des chronogrammes.

En conséquence, voici la valeur arithmétique des lettres qui composent ces deux noms anathématisés, avec leur addition complétant en effet le nombre 666.

A' B D-Ê L-W a H A B, W-S A' W D, Ê B N
70. 2. 4. 1. 30. 6. 5. 1. 2. 6. 60. 70. 6. 4. 1. 2. 50.

320.

A' B D-Ê L-A' Z Y Z, Ê B N M o H a M m e D.
70. 2. 4. 1. 30. 70. 7. 10. 7. 1. 2. 30. 40. 8. 40. 4.

346.

320 + 346 = 666.

—

XCVI.

Lorsque le parti d'*Ibrahym-Bey* et de *Mourad-Bey* eut succombé devant celui d'*Ismayl-Bey*, les deux chefs vaincus se retirèrent dans la Haute-Egypte : en l'an de l'hégire 1189 (1775 de notre ère), ils étaient les maîtres du cours

du Nil depuis *Beny-Soueyf* jusqu'au-delà d'*Assouân*. *Ismayl-Bey* marcha contre eux ; mais au moment même où les deux partis étaient en présence, abandonné tout-à-coup des siens, et particulièrement de *Hassan-Bey*, qu'il avait associé à son pouvoir, il fut contraint de prendre la fuite. Il se réfugia d'abord en Syrie, puis il passa à Constantinople, d'où il se retira à Derne sur la côte de Barbarie.

Mourad-Bey et *Ibrahym-Bey* se disputèrent alors le souverain pouvoir avec des chances alternatives. L'époque de cette lutte acharnée offre une anecdote singulière et peu connue.

L'argent est le nerf de la guerre, et le manque d'argent était toujours pour l'un des deux rivaux le signal certain d'une défaite. Maître du Kaire, mais dépourvu d'argent pour s'y soutenir, *Mourad-Bey* voulut s'en procurer en frappant une avanie sur les juifs. Les plus distingués d'entre eux vinrent trouver le prince. « Nous n'avons pas un seul » médin, lui dirent-ils, nous ne pouvons te payer ; mais re- » voque ton ordre, et nous te rendrons maître d'un trésor. » Ils expliquèrent ensuite qu'ils avaient lu dans certaines archives qu'*Amrou-ben-êl-Aâs*, ou quelqu'un de ses successeurs, avait enfoui dans la mosquée du Vieux-Kaire, qui porte le nom du conquérant de l'Egypte, un énorme coffre en fer, rempli sans doute de richesses inappréciables. *Mourad-Bey* ouvrit l'oreille à ces renseignemens, et se rendit le jour même à la mosquée d'*Amrou;* sous prétexte de réparations inspirées par son zèle pieux, il fit fouiller à l'endroit indiqué avec précision, et y trouva en effet un souterrain ignoré, puis un coffre de fer, demi-rongé par la rouille, et rempli..... de feuilles manuscrites du Koran, feuilles de vélin, bien antiques, en superbes caractères koufiques, richesses littéraires inappréciables, mais pour lui sans valeur. Le trésor fut laissé au cheykh de la mosquée, de qui j'en ai acheté tout

ce qui n'était par dévoré par la pourriture, excepté un immense et magnifique Koran complet, qu'il ne voulut jamais consentir à me vendre, et qui n'aura pas tardé, sans doute, à être entièrement détruit par l'humidité du souterrain où je l'ai vu.

XCVII.

Mohammed Aly est fils d'*Ibrahym-Aghâ :* il est né à *Cavala* en Romélie en 1182 de l'hégire (1769 de notre ère, année de la naissance de Napoléon); il a été proclamé Pachâ le 14 Safar de l'an 1220 de l'hégire (14 mai 1805), et confirmé par le sultan Selym III, le 12 Moharrem 1221 (1er avril 1806).

Le formulaire officiel des titres qu'il prend en tête de ses actes est le suivant :

« *Saëdét Hadderét dy-l-eezz, ou-ét-temkyn, ou-én-* » *nasr, ou-él-feth, ou-él-mobeyn, él-hâgg Mohammed-* » *Aly-Bâchâ; nasr Allah âyâm-ho, ou-nachar be-n-nasr* » *a'lâm-ho!* »

» Son Altesse, le doué de grandeur, de puissance, de » victoire, de conquête, d'intelligence, Mohammed-Aly- » Pachâ ; que Dieu protège ses jours, et déploie dans la » victoire ses étendards ! »

XCVIII.

C'est par erreur que le renvoi à cette note a été indiqué page 475 du second volume de ce Recueil.

XCIX.

Le formulaire officiel, qui se place en tête des firmans, est très-étendu et renferme non-seulement tous les titres

du Sultan régnant, mais encore un grand nombre de vœux en sa faveur : ce qui les distingue, surtout c'est le *toghrâ* ou chiffre du Monarque, qui est placé en tête. Du reste ces firmans, chefs-d'œuvre de la chancellerie turke, sont des modèles de calligraphie ; l'écriture en est presque toujours tracée en or et entourée des fleurs les plus élégantes et des arabesques les plus gracieusement enroulés.

—

C.

Le savant voyageur espagnol *Domingo Badia*, qui, grâce à ses profondes connaissances des langues et des mœurs de l'Orient, a réussi, en parcourant ces contrées par ordre du prince *de la Paz*, à s'y faire passer pour musulman et descendant des Abbassides, sous le nom d'*Aly-Bey-êl-Abbassy*, a visité en 1806 la mosquée et l'hôpital du Môristân. Voici le compte qu'il en rend dans la narration de son voyage.

« La mosquée du Sultan *Qalâoun* n'est pas sans mérite ; » mais la chapelle séparée où se trouve le sépulcre de ce » prince est plus belle encore : cette chapelle est terminée » par une coupole soutenue par de superbes colonnes.

» Je vis dans cette mosquée plusieurs tailleurs occupés à » coudre une immense toile en laine noire, destinée à couvrir la *Kaabah*, ou maison de Dieu, à la Mekke : cette » toile, qui est envoyée tous les ans du Kaire, est une espèce » de camelot dont le tissu artistement travaillé forme la » profession de foi : *il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu*. » Les caractères, qui ont quelques pouces de grandeur, sont » parsemés dans la toile en guise de fleurs ou d'autres dessins. Quand j'entrai à l'endroit où l'on travaillait, les » ouvriers me présentèrent une aiguille et du fil pour coudre ; comme c'est un acte pieux et méritoire, je m'em-

» pressai de faire quelques points à cette toile, dont la des-
» tination était si respectable.

» Dans les dépendances de la mosquée du Sultan *Qalâoun* » est un hôpital-général pour les malades des deux sexes et » pour les fous; tous ces malheureux sont dans la plus » affreuse misère et dans un entier dénuement, tandis que » l'administrateur étale le plus grand luxe. Après qu'il » m'eut montré toutes les parties de l'hôpital, je lui laissai » une aumône, que je ne tardai pas à regretter, en appre- » nant que l'hôpital possédait assez de revenus pour que » tous les malades y fussent bien traités, si l'administration » était en des mains pures. Dans l'origine de cet établisse- » ment, on avait poussé le luxe et la recherche, jusqu'au » point de faire construire un superbe berceau pour les ma- » lades, au milieu d'une grande cour entourée de galeries, et » d'entretenir une troupe de musiciens, pour jouer tous les » jours sous le berceau. Tout cela a disparu : il ne reste main- » tenant que des ruines, dont la vue inspire une tristesse » profonde. »

Le même voyageur parle aussi du Cheykh êl-Mohdy qu'il nomme *Scheyh el Mehedy*, et qu'il place à la tête du corps des principaux savans (les *Ulémâs*).

CI.

Venture.

Livré à l'étude des langues orientales dès sa première jeunesse, *Venture* fut long-temps attaché comme drogman à l'ambassade de Constantinople. De retour à Paris, il fut nommé secrétaire-interprète du gouvernement pour les langues orientales, puis professeur de turk à l'Ecole des Langues orientales vivantes, établie par la loi du 10 germinal an III près la Bibliothèque nationale; et, après avoir été succes-

sivement chargé de diverses missions importantes, il fit enfin partie de l'expédition d'Egypte, à laquelle il rendit d'éminens services.

Venture était un de ces hommes privilégiés par la nature, qui, par un heureux et rare assemblage, réunissent aux connaissances profondes de l'esprit les qualités du cœur les plus précieuses. Qu'il me soit permis de renouveler à cette occasion le juste hommage que, dans un autre ouvrage, j'ai déjà rendu à la mémoire du savant modeste, dont j'ai reçu avec reconnaissance les inappréciables leçons, et qui n'a pas dédaigné alors, malgré mon jeune âge, d'être à la fois mon maître et mon ami!

L'un des principaux promoteurs de l'expédition française en Egypte, *Venture* l'avait suivie en qualité de premier interprète du Général en chef; mais il fut plutôt en effet son premier ministre pour tout ce qui concernait le pays et les populations de l'Orient. Chéri de tous les Français qui l'approchaient, il avait su se créer une grande influence sur tous les Musulmans, Juifs et Chrétiens de l'Egypte et de la Syrie : familiarisé avec leurs mœurs, leur histoire, leurs lois, leurs divers idiômes, nul ne savait mieux que lui diriger leurs opinions, et leur faire vouloir ce que voulait Bonaparte. Il avait passé sa vie presque entière dans les diverses contrées de l'Orient; aussi la composition de sa famille se ressentait-elle de sa vie pour ainsi dire nomade : sa femme était Grecque, sa fille Egyptienne, et son gendre Polonais.

Quoique déjà avancé en âge, sa vieillesse était *viridis senectus*, et ne lui avait ôté aucune de ses forces et de ses facultés. Sa perte a eu une action funeste sur l'expédition de Syrie et sur celle d'Egypte elle-même.

Il mourut à Nazareth, pendant l'expédition de Syrie. Bonaparte et l'armée perdirent en lui un des hommes qui leur avait été le plus utile, et qui pouvait l'être encore da-

vantage.... Il fut vivement regretté de tous, et le Général en chef le remplaça par un autre de mes amis les plus chers, le jeune Amédée Jaubert, son digne élève, qui se montra son digne successeur, et que maintenant l'Institut s'honore de compter parmi ses membres.

Quoiqu'au milieu de ses occupations diplomatiques *Venture* se soit constamment délassé dans des travaux littéraires, il en a peu publié : les seuls connus du public sont quelques morceaux insérés au Journal littéraire que publiait Millin, sous le titre de *Magasin encyclopédique*, et un extrait de son *Vocabulaire berbère*, inséré, par feu Langlès, à la suite de son édition du *Voyage d'Horneman*. Continuellement occupé de ce qui pouvait être utile à la littérature orientale et faciliter les communications avec les peuples orientaux, *Venture* avait employé les loisirs d'un séjour de près de deux ans, dans la ville d'Alger, à étudier la langue berbère. Une Grammaire de cette langue et un Dictionnaire français-arabe-berbère furent le résultat de ses entretiens quotidiens avec un habitant du Mont-Atlas qu'il salariait. Les savans regretteront sans doute qu'un si précieux ouvrage, qui a coûté à son auteur de longues fatigues et une somme d'argent assez considérable, semble condamné à un éternel oubli. Ce manuscrit, confié par *Venture* à *Volney*, existe complet à la Bibliothèque royale, et il serait bien à désirer qu'il fût enfin mis au jour en entier, surtout maintenant que nos établissemens d'Afrique nous mettent en relations habituelles avec les *Qabyles* et les peuplades de l'Atlas qui se servent de cette langue.

—

Magallon.

Charles Magallon était né à Marseille en 1741 : il fut elevé dans le commerce et passa en Egypte où il séjourna plus

de vingt années. Il remplit long-temps au Kaire les importances fonctions de consul de France ; en cette qualité, il vint à bout de conclure avec le Pachâ d'Egypte, les Beys, et plusieurs chefs de tribus arabes, des traités avantageux pour le commerce français ; mais le zèle qu'il déploya dans ces circonstances ne produisit pas tout le fruit qu'on devait en attendre par la mauvaise foi des Arabes, la rivalité des Anglais, et peut-être encore plus par la faute du ministère français qui, au lieu de favoriser les opérations du consul, accorda sa protection spéciale et un privilége exclusif à la Compagnie des Indes nouvellement créée.

Malgré les obstacles que Magallon ne cessa de rencontrer, la considération personnelle dont il jouissait lui fournit toujours les moyens de rendre service aux Français qui voyageaient en Orient. L'invasion du Capitan-Pachâ lui ayant enlevé la plus grande partie de sa fortune, il revint en France en 1790. Il se présenta à l'Assemblée constituante et lui rendit un compte exact de ses pertes et de sa conduite. L'Assemblée ne s'occupa point de ses réclamations; mais Louis XVI l'accueillit et lui fit don d'une tabatière ornée de son portrait enrichi de diamans. Il fut envoyé quelque temps après en qualité de consul, d'abord à Salonique, puis au Kaire.

On a attribué aux documens qu'il avait donnés au gouvernement français sur l'état de l'Egypte la première idée de l'expédition française : il la suivit au Kaire, et l'armée trouva en lui un guide précieux et dévoué : en la servant il exposa plus d'une fois sa vie et reçut plusieurs blessures graves de la part des Arabes. Il ne quitta l'Egypte pour revenir en France qu'avec les derniers corps de notre armée. Depuis cette époque il n'a point occupé d'emplois et s'est fixé à Paris, où pour prix de ses longs services le gouvernement consulaire lui avait assigné une pension de 6,000 francs.

Il y est mort, le 4 décembre 1820, âgé de soixante-dix-neuf ans.

—

Beauchamps.

Joseph Beauchamps était né à Vesoul le 29 juin 1752. Pour obéir à ses parens qui le destinaient à l'état ecclésiastique, il entra dans l'ordre des Bernardins en 1767. Il vint alors à Paris où son goût pour l'astronomie le porta à suivre les leçons que Lalande donnait au Collége de France, et il devint bientôt l'ami de son professeur.

Une circonstance qui, en l'éloignant de Paris, semblait devoir le forcer de renoncer à l'astronomie, servit au contraire à développer ses talens pour cette science. Son oncle M. Miroudot, évêque de Baghdâd et consul de France en cette ville, le nomma son grand-vicaire, et Beauchamps partit en 1781 pour aller remplir ces fonctions. Son voyage ne fut point inutile à l'astronomie; il observa à Baghdâd un passage de Mercure sur le soleil, et pendant dix années entières qu'il résida dans le Levant il fit des observations extrêmement importantes. Il les envoyait à Lalande qui les publiait dans le *Journal des Savans*, et qui en a profité quelquefois en rendant toute justice à son savant élève.

Au mois de janvier 1784, il visita *Basrah* et le golfe Persique, et envoya à Lalande une carte du cours du Tygre et de l'Euphrate depuis l'extrémité du *Dyâr-bekir* jusqu'à *Basrah,* c'est-à-dire sur 300 lieues de longueur; il dressa une carte de la Babylonie et donna à l'abbé Barthélemy des dessins de monumens, d'inscriptions et de médailles de l'ancienne Babylone, ainsi que plusieurs manuscrits arabes.

En 1787, il alla à la mer Caspienne et en détermina la situation. De retour en France en 1790, il resta au sein de sa famille jusqu'en 1795, époque à laquelle il fut nommé

consul à Maskate en Arabie. Il partit en 1796 et arriva à Constantinople en 1797. Il séjourna quelque temps dans cette capitale, explora ensuite les côtes de la Mer-Noire et rectifia les erreurs que présentaient les cartes de cette mer.

Il se rendait à sa destination lorsque Bonaparte l'appela en Egypte; il y fut nommé membre de l'Institut, classe de physique. Il y partagea les travaux astronomiques de Nouet et de Méchain pour les déterminations des points géographiques. J'ai publié au Kaire, dans la *Décade égyptienne,* la relation historique et géographique de son voyage de Constantinople à Trébizonde. Le Général en chef l'ayant chargé d'une mission pour Constantinople, le bâtiment qu'il montait fut pris par les Anglais qui le livrèrent aux Turks pour être traité comme espion. Mais les ambassadeurs d'Espagne et de Hollande s'étant intéressés au sort de ce savant, on se contenta de l'enfermer aux Sept-Tours, où il resta trois ans.

Il en sortit en 1801; mais les chagrins et les privations qu'il avait éprouvés pendant sa captivité avaient altéré sa santé, et il mourut en arrivant à Nice, le 19 novembre de la même année, au moment même où il apprenait que le premier Consul venait de le nommer commissaire-général des relations extérieures à Lisbonne.

—

Belleteste.

B. Belleteste, neveu du célèbre chirurgien du même nom, était né à Orléans en 1788. Contre les intentions de son oncle, qui le destinait à la carrière médicale, il se livra à son goût pour les langues orientales dès sa sortie du collége où il avait fait d'excellentes études; il était mon ami et avait été mon condisciple; je le retrouvai en Egypte, membre, comme moi, de la Commission des Sciences et Arts. Attaché à

l'état-major-général en qualité de secrétaire-interprète, il fut chargé de plusieurs missions importantes, dont quelques-unes ne furent pas sans péril : mais son courage égalait ses connaissances. Son dévouement et son attachement particulier à Kléber l'exposèrent à recevoir à côté de ce général, à *Qoraym*, deux blessures graves sur le col et sur la tête, qui le laissèrent pour mort sur le champ de bataille.

Rentré dans sa patrie, et nommé secrétaire-interprète du Ministère des relations extérieures, il fut chargé, conjointement avec M. Kieffer, de traduire en turk les Bulletins de la Grande-Armée pour les campagnes de 1805, 1806 et 1807, publiés, en 3 volumes in-4°, à l'Imprimerie impériale.

Il fut aussi l'un des coopérateurs du grand ouvrage sur la *Description de l'Égypte*, publié par le gouvernement, et lui rendit de grands services, surtout dans la correction des cartes géographigues qui en composent l'Atlas.

Ses loisirs furent consacrés à différens travaux littéraires, et surtout à deux ouvrages importans : le premier est la traduction d'un manuscrit arabe sur la minéralogie; le second est le Recueil des *Contes turks*, intitulé *les Quarante Vizirs*. Le texte et la traduction de ce dernier ouvrage ont été publiés par mes soins, à l'Imprimerie impériale, après la mort du traducteur, enlevé à ses nombreux amis et à la littérature, le 17 mai 1808, par une maladie inflammatoire. Il avait alors à peine atteint sa trentième année.

Parmi ceux qui l'ont connu, ceux dont l'ame élevée estime encore plus les belles qualités du cœur et les vertus que les connaissances difficiles à acquérir, ont donné des larmes à sa perte, et conserveront un souvenir d'amitié et d'estime à sa mémoire.

—

Raige.

Louis-Remy Raige était lié de l'amitié la plus intime avec *Belleteste*. Amis d'enfance, condisciples au collége, condisciples à l'école des langues orientales, ils étaient partis ensemble pour l'Egypte, tous deux membres de la Commission des Sciences et Arts; ensemble ils s'y étaient livrés aux mêmes travaux littéraires; ensemble ils avaient couru les mêmes dangers.

De retour à Paris, nommés l'un et l'autre secrétaires-interprètes du gouvernement pour les langues orientales, ils étaient logés ensemble; c'était plus que deux amis, si on peut le dire, c'étaient deux frères liés à toujours par cette fraternité de cœur plus forte mille fois que celle du sang.

Quand la mort prématurée de *Belleteste* vint cruellement briser la chaîne de cette si belle association de deux existences qui semblaient n'en faire qu'une, ce fut *Raige* qui fut l'interprète de la commune douleur des autres amis sur le cercueil de celui qu'il venait de perdre. A peine deux années après, un autre ami versait à son tour un tribut d'éloges bien mérités sur la tombe qui venait de réunir les deux *inséparables*.

Une raison cultivée et fortifiée par l'habitude de la méditation, une mémoire étendue et très-ornée, un goût sûr, et les plus heureux dons de l'esprit, faisaient particulièrement rechercher *Raige*, et lui avaient acquis l'estime universelle, tandis que la bonté naïve de son caractère, la droiture et l'élévation de son ame, la pureté de son cœur, la simplicité de ses mœurs, le faisaient également chérir. Tous ceux qui ont goûté le charme et la douceur de son commerce intime savent combien sa conversation était variée, instructive et attachante.

Il avait pour l'étude une ardeur excessive qui a long-

temps soutenu sa constitution délicate au milieu des travaux immenses qu'il avait entrepris sur l'histoire et les langues anciennes de l'Orient. Personne n'avait lu avec plus de fruit les écrivains de l'antiquité, sous le rapport surtout des sciences morales et des connaissances utiles, et aucun de ceux qui ont pris part à la célèbre expédition d'Egypte n'avait approfondi davantage l'étude des mœurs du pays et de la littérature des Arabes.

La constance qu'il mettait dans ses recherches et des veilles fréquentes et prolongées au-delà de toute prudence, ont contribué à développer le germe de la phtysie pulmonaire qui l'a enlevé à l'âge de trente-trois ans, le 15 juin 1810, après trois années de souffrances. Il a laissé des manuscrits inachevés, entre autres des Mémoires très-importans sur la législation et sur la langue des anciens Egyptiens, sur les inscriptions persépolitaines, etc. Le seul ouvrage publié par lui est un Mémoire inséré dans le grand ouvrage de la *Description de l'Egypte*.



FIN DES NOTES.

INDICATION

DES VIGNETTES DE CE VOLUME.

—

XVII. FRONTISPICE, FINAL DU MANUSCRIT, *en regard du titre.*

Lecture : *Ou-áyddân ; — él-hamd l-Illah, rabb él-aalemyn ; — él hayy, él-qayoum, él-mobéyn, él-motéyn ; — mâlek él-âqâlym ou-él-âmsâr ; — a'la 'l-berr ou él-behâr, a'la koll youm ou-koll douqât én-nahâr ; — él-melek él-moulouk, ou-soultân és-selâtyn ; — âbadân, íla 'd-dohour ou-éd-dâheryn ; — él-âkheryn ; — ou-yethaq be-rahmét-hi él-mouallef él-meskyn. — Amyn.*

La traduction forme la page 310 de ce volume.

XVIII. AGYB, *en regard de la page* 37.

« Qui es-tu ? Où vas-tu ? ô homme, ou âne ?.... »

FLEURON de la page 57.

Grenat rapporté du Kaire, contenant l'inscription koufique : *Aly, ben-Aby-l-Hassan.*

« Aly, fils d'Abou-l-Hassan. »

XIX. SAFYÉH, *en regard de la page* 63.

« .... Ta Safyéh, sur ton sein protecteur,
» Trouve sa liberté, ses parens, sa patrie ! »

Fleuron de la page 66.

Cachet venant d'Alger. On y lit : *Él-ouâtheq*, — *bi-l-âhèd, a'bd-ho*, — *Moustafá, ben-Ahmed*, — *khazindâr*, — 1233.

« Celui qui se confie dans l'Unique, son esclave, Mous-» tafa, fils d'Ahmed, trésorier, 1233. »

Fleuron de la page 87.

Cette mosaïque a été trouvée dans des ruines du quartier *beyn él-Qasreyn*, qui paraissent être celles de l'ancien palais des khalyfes Fattimites. Elle offre, en caractères koufiques quadrangulaires élégamment enlacés, l'invocation suivante :

Yá Aly! — yâ aâqeb! — yâ aádel! — yâ ghâyéty!

« O Aly! ô successeur! ô légitime! ô mon étendard! »

Fleuron de la page 95.

Cachet venant d'Alger. On y lit dans le champ :

Nümét-Allah, — 1233, — *senéh.*

Autour du champ :

Touekkel — a'la — Allah — a'bd-ho.

« La grâce de Dieu, an 1233. »

« Se fie en Dieu, son esclave. »

Fleuron de la page 108.

Améthyste, dont les trois lignes koufiques contiennent la totalité du chapitre CXIIe du Koran. Voyez en la lecture et la traduction ci-dessus, deuxième volume, pages 487 et 488.

XX. Zomrouk, *en regard de la page* 150.

Safyéh fut récompensée de ses aveux trop naïfs et trop sincères par trois coups mortels.

Fleuron de la page 188.

Sceau apposé sur une missive, adressée à un dey d'Alger, par l'empereur mogol *Ahmed-Châh Behâdur*. Cette pièce a été trouvée, par un officier français, dans un des appartemens intérieurs de la *Qassaubah*.

On y lit, dans la première ligne, le nom de *Mohammed Ahmed-Châh Behâdur*, *pâdychâh ghâzy* (empereur victorieux). Ce prince est monté sur le trône de l'Indostân l'an 1160 de l'hégire (1746).

Fleuron de la page 206.

Saphir sur lequel on lit en lettres koufiques :
Mohammed ben-Yaaqoub.
« Mahomet, fils de Jacob. »

Fleuron de la page 220.

Cornaline. On y lit en caractères modernes :
Yâ djelyl, ghafer li-abd-ak halyl! seneh 998.
« O Généreux, pardonne à ton humble esclave! an 998
» (1589 de notre ère). »

XXI. Dyl-Aver, *en regard de la page* 240.

Le poignard fut remis, et je le rapportai à *Dyl-Aver*.

XXII. Naker, *en regard de la page* 294.

« — Tremble, misérable, ta vie est à moi!.... — Tremble toi-même!.... »

Fleuron de la page 301.

Magnifique mosaïque octogone, incrustée dans le mur d'un des salons du palais d'un bey, près la place Ezbékyéh. Cette mosaïque m'a paru être beaucoup plus ancienne que

l'édifice qu'elle orne maintenant, et a sans doute été enlevée à quelque autre édifice d'une époque antérieure. On y lit l'inscription suivante, en caractères koufiques quadrangulaires entrelacés avec une élégance remarquable :

Allah, — *ou-Mohammed*, — *ou-Abou-Beker*, — *ou-O'mar*, — *ou-O'thmân*, *ou-A'ly*, — *ou-Talhah*, *ou-éz-Zobeyr*, — *ou-Sa'ad*, — *ou-Sa'yd*, *ou-A'bd-Allah*, — *ou-A'bd-ér-rahmân.*

« Dieu, Mahomet, Abou-beker, Omar, Othmân, Aly, » Talhah, Zobéyr, Saad, Sayd, Abd-Allah, Abd-êrrah» mân. »

Les quatre premiers noms qui suivent celui du Prophète sont ceux des quatre premiers khalyfes ses successeurs : les six autres noms sont ceux des six principaux disciples de Mahomet, qu'il appelait ses apôtres (*haouâry*).

Fleuron de la page 307.

Sardoine sur laquelle on lit, en commençant par la ligne inférieure ;

Soultân Mahmoud, *ben-Chems-éd-dya*, *él-ouâtheq bi-l-Melek youm-éd-dya.*

« Le sultan Mahmoud, fils de Chems-èd-dya, se confiant » dans le Roi du jour du jugement. »

Fleuron de la page 308.

Cornaline sur laquelle on lit les noms des douze îmâms : *A'ly*, *Hassan*, *Housséyn*, *A'ly*, *Mohammed*, *Gia'far*, *Moussâ*, *A'ly*, *Mohammed*, *A'ly*, *Hassan*, *Mohammed.*

Fleuron du haut de la page 309.

Mosaïque où on lit, en koufique quadrangulaire, le chapitre CXII du Koran. Voyez ci-dessus, pages 487 et 488 du second volume.

Fleuron du bas de la même page.

Monnaie en bronze de mon cabinet : elle est des premiers temps de l'Islamisme, et on y lit en caractères koufiques :

Sur la face A : *Lâ ilah ellâ Allah ouahid-ho.*

« Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu ; il est unique. »

Sur le revers B : *Mohammed a'bd-Allah*, *ou-resoul-ho.*

» Mahomet est le serviteur de Dieu et son apôtre. »

Fleuron de la page 310.

Ce groupe calligraphique offre une sentence arabe que je laisserai, comme énigme, pour exercer la sagacité des lecteurs orientalistes.

XXIII. Aly-Bey, *en regard de la page* 334.

Fleuron de la page 362.

Sardoine sur laquelle on lit, en caractères modernes, cette formule, tirée des versets 69 et 70, chapitre XXI du Koran, à laquelle les dévots Musulmans attribuent une puissance surnaturelle contre le feu :

Bism illah ér-rahmân, *ér-rahym. — Qolonâ : yâ nâr, kouny bardân, — ou-selâmân a'la Ibrâhym! — ou-ârâdoû bi-hi keydân fa-djaalnâ — houm él-âkhsâryn.*

« Au nom de Dieu clément, miséricordieux! — nous » avons dit : *O feu, sois froid et salutaire à Abraham!* — » et ils tentèrent contre lui la ruse; mais nous — les avons » fait périr. »

Ce passage fait allusion au patriarche Abraham qui, suivant le Koran, ayant refusé d'adorer *Nemrod,* roi de Babylone, fut précipité dans une fournaise : « Mais, ajoute » Mahomet, il n'en reçut aucune atteinte, et ses persécu- » teurs furent jetés dans les feux éternels. »

Le sceau d'Ibrahym, capitan-pachâ en l'an 1121 de l'hégire (1709 de notre ère), portait cette formule talismanique.

XXIV. Mourad-Bey, *en regard de la page 485.*

Cheykh él-Beled, souverain de l'Egypte avant l'expédition française; prince du Sayd, sous la suzeraineté de la République : mort le 8 Dou-l-hagéh 1215 de l'hégire (22 avril 1801).

XXV. Mohammed-Aly, *en regard de la page 487.*

Pachâ, Vice-Roi, maintenant régnant en Egypte et en Syrie.

Fleuron de la page 497.

Monnaie du premier siècle de l'Islamisme. On y lit en lettres koufiques :

Sur la face A, dans le champ :

Lá ilah éllá — Allah, ouahid-ho — lá cheryk le-ho.

Dans la légende circulaire :

Bi-sm Illah dourib hadá 'd-dirhem be-Demechq fy senéh tesaa ou-seba'yn

« Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu : il est unique, il n'a » pas d'associé. »

« Au nom de Dieu, a été frappée cette dragme à Damas, » dans l'année 79 de l'hégire (698 de notre ère). »

Sur le revers B, dans le champ :

Allah *áhed, Allah — és-semed : lam yelid ou — lam youled ou-lam yekou — leho koufouán áhad.*

« Dieu est unique, éternel : il n'engendre ni n'est engen» dré; il n'a pas un égal. »

Nous avons déjà rappelé ci-dessus ce verset du Koran.

Dans la légende circulaire :

Mohammed ressoul Allah : érsel-ho be-l-hodey ou-dyn él-haqq l-youzzhir-ho a'la 'd-dyn kollih ou-lou kereh él-mouchrikoun

« Mahomet est l'apôtre de Dieu; il l'a envoyé avec la » Direction et la Religion de vérité, pour le manifester au-» dessus de toute religion, en dépit des polythéistes. »

Ce verset, le 33e du IXe chapitre du Koran, est particulièrement dirigé, par le Prophète, contre les Chrétiens qu'il accuse de reconnaître la pluralité dans l'essence divine.

Fleuron de la page 508.

Jusqu'à présent tous les fleurons orientaux qui ornent cette édition ont été empruntés aux Musulmans. Je place ici ce dernier pour donner au moins un spécimen des intailles chrétiennes qu'on peut trouver dans le Levant.

La gravure de cette belle sardoine offre une Vierge avec son fils, dans le costume que lui donnent toutes les représentations pieuses des Chrétiens orientaux, cophtes, syriens, maronites, éthiopiens, etc.

On lit au bas de la figure cette prière :

Ahfezzy a'bdet-ek!

« Protège ta servante! »

Une cornaline, présentant un sujet analogue, se trouvait au Musée Borgia, et a été publiée par le savant *Adler* (*Musæum Cuficum*, t. I).

FIN DE L'INDICATION DES VIGNETTES.

ERRATA.

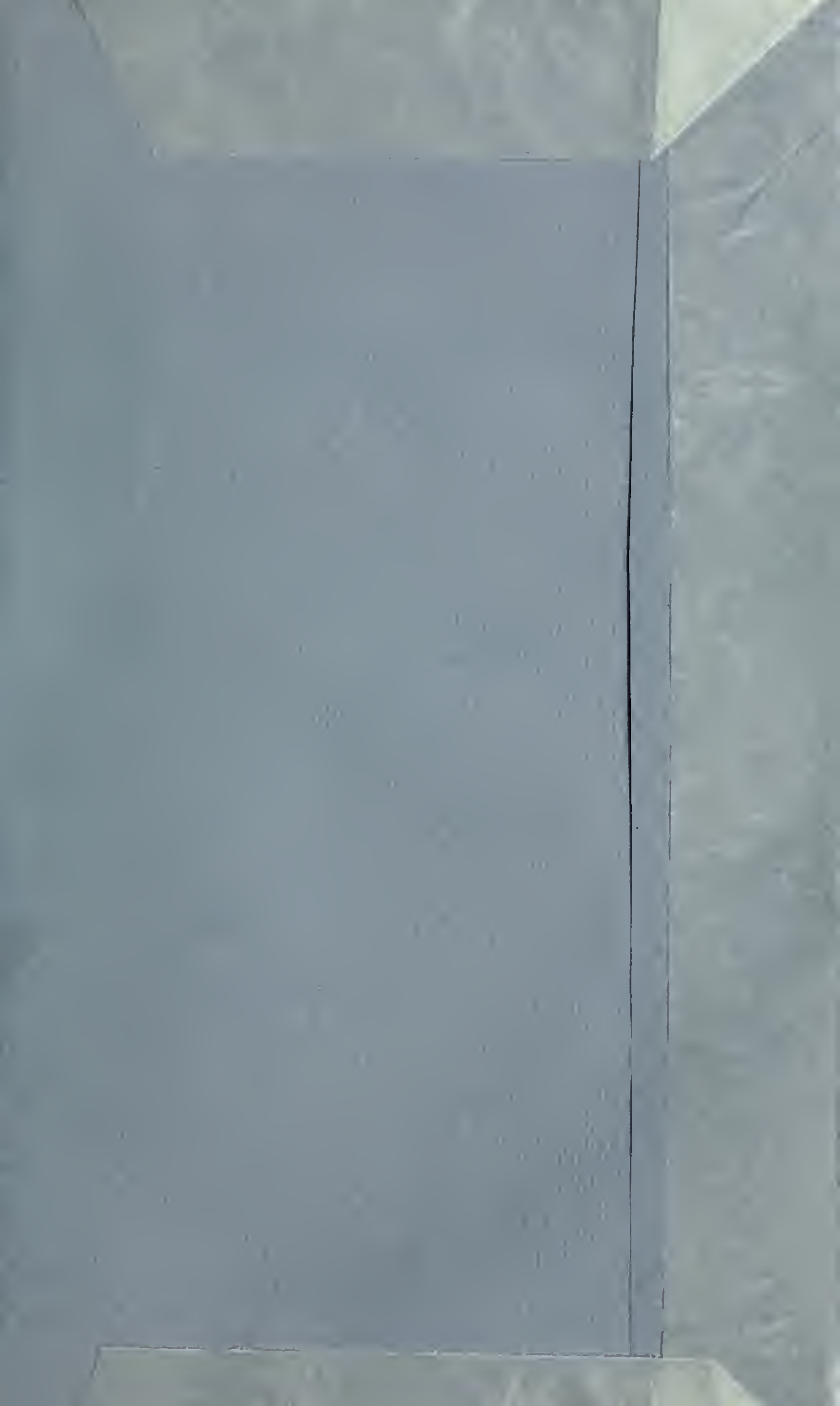
Pages	lignes		lisez :
40	9	*une ceinture*	une agraffe.
51	1	*mias*	mais.
Idem.	16	*anti-diluviens*	anté-diluviens.
77	1	*hamar*	*ăhmar.*
83	1	*sourds*	confus.
107	15	*devoilé*	dévoilée.
139	3	*pensées*	rêveries.
150	9	*sentait*	sentit.
160	10	*courrier*	coursier.
208	1	*accablés*	accablée.
243	1	*les bras*	ces bras.
250	22	*refuser*	se lasser.
297	9	*t'es*	t'est
332	13	*él-fagr*	*él-faqr.*
376	30	*Guadiana*	*Guadajara.*
381	25	*hemăn*	*kemán.*
457	26	*Richardon*	Richardson.
494	26	1788	1778.
497	13	18 0	1810.

TABLE.

Articles biographiques.



FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.



3 FORTS VOLUMES IN-8, ORNÉS
DE 25 BELLES VIGNETTES
ET DE 50 FLEURONS
ORIENTAUX.



SE TROUVE

AU BUREAU DES ÉDITEURS,
RUE MÉNIL-MONTANT, 55;
ET CHEZ MERLIN, LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, [illegible]